







ŒUVRES

DU

PHILOSOPHE

DE

SANS-SOUCI.

TOME II.

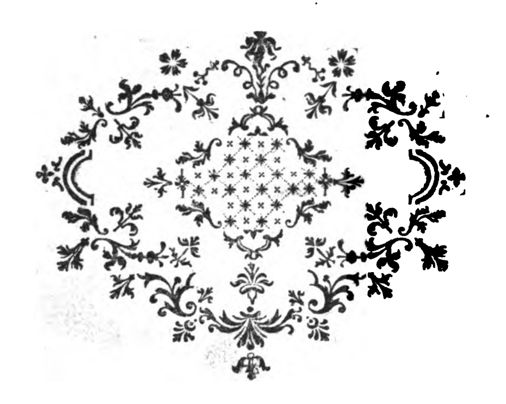
ŒUVRES

DU

PHILOSOPHE

DE

SANS-SOUCI.



AU DONJON DU CHATEAU.

Avec Privilége d'Apollon.

M. DCC. L.

PREFACE.

C'EST à vous, mes Amis, que j'offre cet ouvrage ;
D'un cœur qui vous chérit c'est un léger hommage :
Vous y verrez du sérieux,
Entremêlé de badinage,
Des traits un peu facétieux
Dont la morale au-moins est sage.
Mais n'imaginez pas que la morgue d'auteur,
De l'amour-propre en moi fortifiant l'erreur,
M'inspire dans cette préface.
Ma passion m'a fait la loi ;
Et les charmans accords d'Horace
M'ont fait poëte malgré moi.
Ma Muse, Tudesque & bizarre,
Jargonnant un François barbare,
Dit les choses comme elle peut ;
Et du compas François bravant la symmétrie,
Le purisme gênant & la pédanterie,
Exprime au-moins ce qu'elle veut.

 Lir.

Libre de cette ſervitude ;
Un trait d'imagination
Vaut mieux, au gré de ma raiſon ;
Que cette froide exactitude,
Dont les modernes font l'étude ;
Et qu'on réprouve à l'Hélicon.



ODES.



ODES.

ODE PREMIERE.

A GRESSET.

DIVINITÉ des Vers & des êtres qui penſent;
Du palais des eſprits d'où partent tes éclairs,
Du brillant ſanctuaire où les humains t'encenſent,
Ecoute mes concerts.

RIEN ne peut réſiſter à ta force puiſſante;
Tu frappes nos eſprits, tu fais couler nos pleurs:
Ton éloquente voix, flateuſe ou foudroyante,
Eſt maitreſſe des cœurs.

TES rayons lumineux colorent la nature:
Ta main peupla la mer, l'air, la terre & les cieux:
Pallas te doit l'égide, & Vénus ſa ceinture:
Tu créas tous les dieux.

SOUS un maſque enchanteur la Fiction hardie
Cacha de la Vertu les préceptes charmans:
La Vérité ſévere en parut embellie,
Et toucha mieux nos ſens.

Tu chantas les héros ; ton ſublime génie,
En ſon immenſité, bienfaiſant & fécond,
Relevant leurs exploits, embelliſſant leur vie,
Les fit tout ce qu'ils ſont.

Auguste doit ſa gloire à la lyre d'Horace,
Aux conſeils de Mécene, aux doux chants de Maron ;
Et les foibles mortels oſent lui faire grace
De la proſcription.

Tandis qu'appeſantis, vaincus par la matiere,
Les vulgaires humains, abrutis, fainéans,
Végetent ſans penſer, & n'ouvrent la paupiere
Que par l'inſtinct des ſens :

Tandis que des auteurs l'arrogante cohue
Croaſſe dans la fange au pied de l'Hélicon,
Se déchire en ſerpens, ou ſe traîne en tortue
Sur les pas d'Apollon ;

O toi, fils de ce dieu, toi, nourriſſon des Graces,
Tu pris ton vol aux cieux qu'habitent les neuf Sœurs,
Et l'on vit tour-à-tour renaître ſur tes traces
Et des fruits & des fleurs.

Tes vers, harmonieux, élégans, ſans parure,
Loin de l'art pédanteſque en leur ſimplicité,
Enfans du dieu du Goût, enfans de la Nature,
Prêchent la volupté.

Tes ſoins laborieux nous vantent la pareſſe,
Et chacun de tes vers paroît la démentir :
Non, je ne connois point la peſante molleſſe
Dans ce qu'ils font ſentir.

Au

Au centre du bon goût, d'une nouvelle Athene,
Tu moiſſonnes en paix la gloire des talens,
Tandis que l'Univers de ton heureuſe veine
Admire les accens.

Berlin en eſt frappée: à ſa voix qui t'appelle,
Tous les Arts renaiſſans t'invitent à venir:
Le chant d'Anacréon ſur ta lyre immortelle
Va chez nous refleurir.



ODE II.

LA FERMETÉ DANS LES MALHEURS.

FUREUR aveugle du carnage,
Tyran destructeur des mortels,
Ce n'est point ton aveugle rage
A qui j'érige des autels :
C'est à cette Vertu constante,
Ferme, héroïque & patiente,
Qui résiste à tous nos malheurs ;
A cette Egide de Minerve,
Qui nous défend, qui nous préserve,
Malgré le Sort & ses rigueurs.

DES Dieux la colere irritée
Contre l'ouvrage audacieux
Du téméraire Prométhée,
Qui leur ravit le feu des cieux ;
Du fatal présent de Pandore,
Dessus la terre ont fait éclorre
Mille malheurs, mille fléaux :
Du fond, leur divine clémence
Tira l'espoir, la patience,
Puissant remede à tous nos maux.

DANS la fortune vagabonde ;
L'homme eſt le jouet du danger ;
Il eſt agité dans ce monde,
Ses deſtins ne ſont que changer :
Dans un jour ſerein, ſur ſa tête
L'Aquilon gronde, & la tempête
A l'inſtant obſcurcit les airs :
Aux cieux une vague l'éleve,
S'amoncelant elle ſe creve,
Et le précipite aux enfers.

TELS ſur une mer orageuſe
Navigent de frêles vaiſſeaux,
Bravant la vague impétueuſe,
Et l'horrible fureur des flots ;
Le fougueux amant d'Orythie
Soulevant les vents de Scythie,
Creuſe un abyme ſous leurs pas ;
Le ciel annonce leur naufrage ;
Mais, munis d'un triple courage,
Ils affrontent l'affreux trépas.

AINSI dans ces jours pleins d'allarmes
La conſtance & la fermeté
Sont nos boucliers & nos armes,
Ils combattent l'adverſité.
Qu'un Deſtin cruel nous prépare
Un avenir triſte & barbare,
Rien ne pourra nous ébranler :
Et c'eſt dans ce moment ſuprême
Où le péril paroît extrême,
Qu'un grand cœur doit ſe ſignaler.

Voi

Voi l'affreuſe mort ſur ta mere
Verſer ſes livides horreurs ;
Là c'eſt ton ami, c'eſt ton frere,
Dont le trépas cauſe tes pleurs :
Ou ta fortune s'eſt ravie,
Ou tu ſens les traits que l'envie
Lâche ſur ton cœur innocent ;
Ou c'eſt la douleur violente
Qui de ta ſanté floriſſante
Anéantit l'éclat brillant.

Le Tems vole d'une aîle prompte,
Il fuit & ne revient jamais ;
Cet être fugitif nous compte
Sa fuite au rang de ſes bienfaits ;
Il emporte, efface ou ramene
Le plaiſir ainſi que la peine ;
Il engloutit juſqu'au Deſtin :
Pourquoi, dans un ſi court eſpace,
Du malheur, qui vient & qui paſſe,
Gémir & ſe plaindre ſans fin ?

Je ne reconnois plus Ovide,
Dans ſon funeſte & long exil ;
Plaintif flateur, même inſipide,
Son cœur n'a plus rien de viril :
A l'entendre, on diroit que l'homme,
Hors des murs ſuperbes de Rome,
Ne trouve aucun bonheur pour ſoi :
Heureux ! ſi, mépriſant la Thrace,
Il eût pu dire, comme Horace,
Je porte mon bonheur en moi.

PUISSANS

PUISSANS esprits philosophiques,
Terrestres citoyens des cieux,
Flambeaux des écoles Stoïques;
D'humains vous devenez des dieux;
Et vos ames incomparables,
A la douleur inébranlables,
Triomphent de l'humanité.
Que peut, sur un cœur invincible,
Déterminé, ferme, impassible,
La terreur & l'adversité?

REGULUS se livre à Carthage,
Il quitte patrie & parens,
Pour assouvir dans l'esclavage
La fureur de ses fiers tyrans:
J'estime encor plus Bélisaire
Couvert d'opprobre & de misere,
Qu'au sein de sa prospérité:
Louis * vit d'un cœur toujours ferme
De ses succès heureux le terme,
Et périr sa postérité.

PAR l'effort d'une ame commune,
Docile à la voix du bonheur,
L'homme jouit de la fortune
Dont le Hazard seul est l'auteur.
Ce n'est point dans un sort prospere
Que brille un noble caractere;
Dans la foule il est confondu:
Mais que le Destin le traverse,
Son ame magnanime perce
Et fait éclater sa vertu.

L'AVEUGLE Sort eſt inflexible :
En vain voudroit-on l'appaiſer ;
A ſon deſtin irrémiſſible
Quel mortel pourroit s'oppoſer ?
Non, tout le courage d'Alcide,
Contre un torrent fort & rapide
N'auroit pû le faire nager :
Il nous faut, d'une ame conſtante,
Souffrir la fureur inſolente
D'un mal qu'on ne ſauroit changer.

ODE III.

SUR LA FLATTERIE.

QUELLE fureur ! quel Dieu m'inſpire !
Quel feu s'empare de mes ſens !
Viens, Muſe, reprenons la lyre ;
Cédons à ſes enchantemens.
Oui, je veux, nouveau fils d'Alcide,
Fier d'une valeur intrépide,
Combattre des monſtres affreux ;
Et porter le foudre & la guerre
A ces crimes qui de la terre
Corrompent le ſéjour heureux.

LES

Les vents dont le cruel ravage
Renverſe les plus hauts clochers,
Et couvre les mers du nauffrage
De cent audacieux nochers;
Ou de l'air l'haleine empeſtée,
Qui de la terre dévaſtée
Fait la victime d'Atropos,
Sont moins craints ſur cet hémiſphere;
Que n'eſt le Flatteur mercénaire
Qui corrompt le cœur du héros.

L'insinuante Flatterie
Eſt la fille de l'Intérêt;
L'Orgueil ſuperbe l'a nourrie
Dans la fraude & dans le ſecret:
Elle eſt ſans ceſſe au pied du Thrône;
Son vain encens qui l'environne
Ennivre les rois & les grands;
Le maſque de la politeſſe
Couvre la rampante baſſeſſe
De ſes faux applaudiſſemens.

Tel qu'un ſerpent caché ſous l'herbe,
Serrant ſes anneaux tortueux,
Dérobe ſa tête ſuperbe
Aux paſſagers trop hazardeux;
En eſſayant de les ſurprendre,
Le piége qu'il a ſû leur tendre
Eſt caché ſous l'émail des fleurs:
Ou telle la vapeur légere
Qui déroute lorſqu'elle éclaire
Les trop crédules voyageurs:

Ainsi

Ainsi le Flatteur famélique
Couvre par la feinte douceur
De ſa perfide politique,
L'apprêt d'un venin corrupteur ;
Sa bouche eſt ſans ceſſe trompeuſe ;
Et de ſa langue frauduleuſe
L'adreſſe abuſe des humains :
Comme le chant de la Sirène ;
Dont la mélodie inhumaine
Leur plaît en tranchant leurs deſtins.

O Ciel ! quelle métamorphoſe
Change les forfaits en vertus ?
Qui transforme l'ortie en roſe ?
D'où naiſſent ces louches abus ?
Quel adulateur ridicule
D'un nain prétend faire un Hercule,
Et d'un vil Pygmée un Atlas ?
O mortels ! c'eſt la Flatterie,
Dont l'impudente idolatrie
En Trajan érige un Midas.

Souvent dans ſes viſions folles
Elle adora juſqu'aux tyrans ;
Des monſtres furent ſes idoles ;
Le crime gagea ſon encens ;
La Fortune préſomptueuſe,
Même la Trahiſon heureuſe,
Trouverent des adulateurs.
Cartouche orné d'une couronne,
Et Catilina ſur le thrône,
N'auroient pas manqué de Flatteurs.

Lorsqu'expirant & hors d'haleine,
Tout mon sang entrant en fureur,
A coups pressés, de veine en veine,
Fait sans fin palpiter mon cœur;
Que déjà mon ame obscurcie,
M'abandonne à la frénésie;
En vain le Flatteur détesté,
D'une éloquence insinuante,
Vantera ma couleur brillante
Et tout l'éclat de ma santé.

Loin que la basse Flatterie
Passe un vernis sur les défauts,
Cette coupable idolatrie
Avilit les plus grands héros.
Loués ou blâmés par les hommes,
Nous demeurons ce que nous sommes,
Grands ou petits, sains ou perclus.
Ce n'est point la vaine éloquence,
Mais l'aveu de la conscience,
Qui doit juger de nos vertus.

Louis qui fit trembler la terre,
Ce roi dont on craignoit le bras,
Louis n'étoit grand qu'à la guerre,
Et très-petit aux opéras.
Tous ces monumens de sa gloire,
Qu'un Roi consacre à sa mémoire,
Rendent ses desseins odieux.
Je méconnois dessus le trône
Le conquérant de Babylone,
Lorsqu'il se dit le fils des Dieux.

RE'VEILLEZ-vous de votre ivreſſe,
Rois, princes, ſavans & guerriers;
Et ſubjuguez une foibleſſe
Qui flétrit vos plus beaux lauriers;
Voyez l'océan du menſonge,
Où votre aveugle amour vous plonge;
Vous vous noyez par vanité;
D'un bras vengeur briſez la glace,
Qui déguiſant votre grimace,
Vous a trahi la vérité.

O Vérité pure & brillante!
O fille immortelle des cieux!
De cette voûte étincellante
Jettez un regard ſur ces lieux.
Le ſeul éclat de votre vûe
Fera diſſiper cette nue
Dont l'orgueil couvre la raiſon;
Comme aux doux rayons de l'aurore,
Le brouillard épais s'évapore,
Qui s'étendoit ſur l'horiſon.

AMIS tendres, amis fideles,
Diſciples de la vérité,
Sages qui ſuivez les modeles
Des amis de l'antiquité;
Vous dont la critique ſévere
En reprenant, a l'art de plaire;
Vous êtes ſeuls de vrais amis:
Mais du Flatteur rampant & flaſque
Arrachez le coupable maſque,
Vous verrez ſes traits ennemis.

ENVOI.

ENVOI.

CESARION, ami fidele,
D'Achate ou de Pirithoüs
Renouvellons le beau modele;
Professons tous deux leurs vertus.
Que notre amitié sans foiblesse
N'aye point la délicatesse
De nous déguiser nos défauts.
Ainsi l'or que le feu prépare,
Se purifie & se sépare
Du plomb & des autres métaux.

ODE IV.

LE RENOUVELLEMENT DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES.

QUE vois-je? Quel spectacle! O ma chere patrie!
Enfin voici l'époque où naîtront tes beaux jours;
L'ignorant Préjugé, l'Erreur, la Barbarie,
Chassés de tes palais s'éclipsent pour toujours.
Les beaux Arts sont vainqueurs de leur sombre rivale:
Je vois de leurs héros la pompe triomphale;
Dans leurs mains les lauriers, les lyres, les compas,
La Vérité, la Gloire,
Au temple de Mémoire
Accompagnent leurs pas.

Sur le vieux monument * d'un ruineux portique,
Abbatu par le tems & la grossiéreté,
S'éleve élégamment un temple magnifique
Au culte d'Apollon & de la Vérité.
Consacrant leurs autels, la modeste Science,
Qui suit en tâtonnant la sage Expérience,
Du butin de l'Erreur ose les décorer :
L'Invention hardie,
L'adroite Analogie,
Achevent de l'orner.

Sous le regne honteux de l'aveugle Ignorance,
La terre étoit en proie à la Stupidité ;
Ses tyranniques fers chargeoient, pleins d'insolence,
Les membres engourdis de la Simplicité.
L'homme étoit ombrageux, crédule, errant, timide,
La Vérité parut & lui servit d'égide ;
Il secoua le joug des paniques terreurs ;
Sa main brisa l'idole
Dont le culte frivole
Nourrissoit ses erreurs.

Sur la profonde mer où navigue le sage,
De sa foible raison uniquement muni,
Le ciel n'a point de borne & l'eau point de rivage ;
Il est environné par l'immense infini ;
Sans cesse retenu, lorsqu'il prétend comprendre,
Trop petit pour monter & trop grand pour descendre ;
L'un offusque ses yeux, l'autre échappe à ses sens :
Mais l'obstacle l'excite,
Et la Gloire l'invite
A des travaux constans.

* L'ancienne Académie.

Par

PAR un dernier effort, la Raiſon fit paroître
Ces ſublimes devins des myſteres des dieux;
Ils ſont nos précepteurs, nos guides & nos maîtres;
Ils éclairent la terre, ils liſent dans les cieux:
Les aſtres ſont ſuivis dans leur oblique courſe,
Les torrens découverts dans leur ſubtile ſource;
Ils devinent les vents; ils ont peſé les airs;
Ils domptent la nature,
Et fixent la figure
De ce vaſte univers.

L'UN, par un priſme adroit & d'une main ſavante,
Détache le brillant, l'azur, l'or, les rubis,
Qu'aſſemble des rayons la gerbe étincelante,
Dont Phœbus de ſon trône éclaire le pourpris:
L'autre, ſcalpel en main, d'un corps qu'il décompoſe,
D'un nerf ramifié ſuit & ſaiſit la cauſe,
Du ſang en cent canaux indique le courant;
Et tel d'un bras magique
Vous touche & communique
L'électrique volcan.

ENFIN je t'apperçois, auguſte ſanctuaire,
Où Minerve reçoit les enfans d'Apollon,
Les filles de Mémoire y ſont avec leur pere;
J'y vois Virgile, Horace, avec Anacréon.
L'Imagination pétillante & fleurie,
Les Graces, le bon Goût, la fine Flatterie,
Diſpenſent de ces lieux leurs faveurs aux mortels,
Ecrivant dans leurs faſtes
De leurs mains toujours chaſtes
Quelques noms immortels.

Tel au faîte brillant de la voûte azurée,
Nous peint-on de cent dieux l'assemblage divers;
La nature est soumise à leur troupe sacrée;
Ils gouvernent les cieux, le monde & les enfers;
Unis, mais divisés, chacun a son partage:
Aux flammes de l'Ethna Vulcain forge l'orage,
Eole excite en l'air les Aquilons mutins;
Tandis que Polymnie,
Par sa douce harmonie,
Adoucit les humains.

Tels brillent en ces lieux ces oracles, ces sages,
(Dans leur céleste cour les dieux en sont jaloux),
Agens des Vérités dans leurs Aréopages,
Les Préjugés captifs rampent à leurs genoux;
Leur esprit pénétrant, leur vaste intelligence,
Asservit en détail cet Univers immense.
Tandis que Prométhée excite leurs talens.
Muse, accordons la lyre,
Et chantons leur empire
Par nos foibles accens.

Fleurissez, Arts charmans: que les eaux du Pactole
Arrosent desormais vos immortels lauriers!
C'est à vous de régner du haut du Capitole;
C'est au Monde enchanté de tomber à vos pieds;
J'entends de vos concerts la divine harmonie,
Le chant de Melpomene & la voix d'Uranie.
La Crainte fit les dieux, la Force fit les rois.
Le charme qui m'enchante
M'entraîne par sa pente
Sous vos suprêmes loix.

ODE

ODE V.

SUR LA GUERRE PRÉSENTE.

EUROPE, jusqu'à quand ta rage frénétique
Va-t-elle desoler tes peuples malheureux ?
Et pourquoi voyons-nous de ce sang héroïque
Grossir par tes fureurs les torrens orageux ?
Ce ne sont que combats, violences, pillages,
Assauts, embrasemens, meurtres, horreurs, carnages ;
Et la mer effrayée, en fuyant de ses bords,
Ne voit que naufrages & morts.

Ce monstre au front d'airain, le démon de la Guerre,
Monstre altéré de sang & de destruction,
Ne s'est donc arrogé l'empire de la terre,
Que pour l'abandonner à la proscription.
La Cruauté, la Rage, & l'implacable Haine,
Ont rassemblés en foule en leur coupable arene,
Le reste infortuné de ces tristes humains,
Pour les immoler par leurs mains.

Le vieux nocher des morts, dans sa fatale barque
N'a jamais tant passé de manes de héros ;
De ses funestes mains la redoutable Parque
N'a jamais à-la-fois rompu tant de fuseaux.
Un peuple de guerriers descend vers le Tartare.
Ah, mortels insensés ! seriez-vous plus barbares,
Dans vos plus importans & propres compromis,
Si vous étiez nés ennemis ?

Que vois-je ? la Discorde encor toute sanglante,
Secouant ses flambeaux, excitant ses serpens,
De l'antique Chaos sombre & farouche amante,
Ebranle la nature & poursuit les vivans.
Tous ses pas sont marqués d'abîmes en abîmes ;
Le Desespoir, la Mort, la Trahison, les Crimes,
Complices & vengeurs de ses cruels forfaits,
Changent ses palmes en cyprès.

Quel transport inouï, quel nouveau feu m'anime ?
Un dieu subitement s'empare de mes sens.
Apollon me possede, & sa langue sublime
Va prêter à ma voix ses immortels accens.
Que l'Univers se taise aux accords de ma lyre.
Rois, peuples, écoutez ce que je vais vous dire.
La terre en tressaillit, & de ses fondemens
Sortent de longs mugissemens.

Vous juges des humains, vous nés dieux de la terre,
Oppresseurs orgueilleux de ce triste univers ;
Si vos bras menaçans sont armés du tonnerre ;
Si vous tenez captifs ces peuples dans vos fers ;
Modérez la rigueur d'un pouvoir arbitraire.
Ces humains sont vos fils & vous êtes leurs peres ;
Ces glaives enfoncés dans leur malheureux flanc,
Sont teints de votre propre sang.

Tel

Tel qu'un pasteur prudent, à son devoir fidele,
Défend & garantit son troupeau bien-aimé,
Contre la dent du loup & la griffe cruelle
Du lion par la faim au carnage animé :
Quand le tyran des bois s'échappe & prend la fuite,
Son troupeau se repose & paît sous sa conduite :
Et s'il trait ses brebis, s'il les tond dans ses bras,
Sa main ne les égorge pas ;

Tel est pour ses sujets un tendre & bon Monarque ;
Humain dans ses conseils, humain dans ses projets,
Il allonge pour eux la trame de la Parque ;
Il compte tous ses jours par autant de bienfaits.
Ce n'est point de leur sang qu'il achete la gloire ;
Il laisse à ses vertus à faire son histoire.
Et tels furent jadis Titus, Marc-Antonin,
Les délices du genre humain.

Abhorrez à jamais ces guerres intestines ;
L'Ambition fatale allume leur flambeau ;
De l'univers entier vous faites des ruines,
Et la terre se change en un vaste tombeau.
Quelle scène tragique étale ce théatre ?
L'Europe, à ses enfans trop cruelle marâtre,
Arme de l'étranger le sanguinaire bras,
Pour les dévouer au trépas.

Le Tanaïs vomit un essain de barbares;
Les froids glaçons du Nord, mille fiers assassins;
Je les vois réunis Bulgares & Tartares,
Marcher sous les drapeaux Bataves & Germains.
Quel démon attisa votre farouche audace?
Oui, ce monde pour vous n'a plus assez de place:
Votre fureur s'accroît en traversant les mers,
Et trouble un nouvel univers.

Quitte enfin le séjour de la voûte azurée;
O Paix, aimable Paix, qu'on a trop insulté!
O Paix, de l'Univers ardemment desirée!
Viens fermer de Janus le temple redouté:
Bannis de ces climats l'Intérêt & l'Envie:
Rends la gloire aux Talens, à tous les Arts la vie:
Alors nous mêlerons parmi tous nos lauriers
Tes myrthes & tes oliviers.



ODE

ODE VI.

SUR LES TROUBLES QUI MENACENT LE NORD.

L'Univers ébranlé ne reſpire qu'à peine ;
Tout le ſang fume encor que la Rage inhumaine
Avoit fait ruiſſeler dans l'horreur des combats ;
Et par-tout ſur la terre
Les traces de la Guerre
Ont empreint le trépas.

Les cris des orphelins, les veuves éplorées,
Demandent triſtement aux lointaines contrées,
Ou leurs parens chéris, ou leurs tendres époux :
Ils ſont réduits en poudre ;
Ils ont ſenti la foudre
Qu'un dieu lance en courroux.

Dans ſon épuiſement la frénétique Europe,
De ſes ardens tranſports eſt tombée en ſyncope ;
Et ſa foibleſſe enfin éteignit ſes fureurs,
Deſarma la vengeance,
Etouffa l'inſolence
De ſes fiers oppreſſeurs.

LA Paix, au haut des cieux, de Bellone vengée,
Vint planter sur ces bords l'olive négligée :
Sous un double verrouil elle enferma Janus,
Ramenant sur ces rives
Les Muses fugitives,
Qu'on ne connoissoit plus.

O trop aimable Paix, qui protege en nos villes,
Les beaux Arts, les Talens & cent Vertus civiles
Qu'en avoit exilé ton rival odieux !
Sous ton heureux empire,
Tout l'Univers respire
En bénissant les dieux.

MAIS quoi ! dessous l'Ethna l'audacieux Typhée
Sent renaître en son sein sa fureur étouffée :
Il s'agite & vomit les feux de son volcan ;
Et déjà de son gouffre
Le bitume & le soufre
Coulent comme un torrent.

DES froids antres du Nord s'élevent des tempêtes ;
Un orage nouveau vient menacer nos têtes ;
Le fer de l'étranger veut couper nos moissons :
Quelle est l'ardeur funeste
Ou bien quel feu céleste
Embrasa ces glaçons !

LA Nature épuisée en ce climat sauvage,
Fit naître un peuple obscur dans un dur esclavage,
Rampant stupidement sous un cruel pouvoir,
Nourri dans la souffrance,
Et de qui la vaillance
N'est qu'un vrai désespoir.

Je les vois accourir à leur propre ruine ;
Ces Hyperboréens, ces voisins de la Chine ;
Ces peuples rassemblés des bords du Tanaïs,
Surpris que sur la terre
Le démon de la Guerre
Les ait tous réunis.

Vois, de tous tes forfaits quel est le fruit sinistre ?
Fléau de la Russie, exécrable ministre,
Monstre que la Discorde a vomi des enfers :
Ta haine abominable,
Ton audace coupable
Va troubler l'univers.

Mais de l'illusion le brouillard se dissipe :
Dans cet énigme obscur je lis, nouvel Œdipe,
Que l'Aigle des Césars, sans honte & sans remord,
A, par son artifice,
Par fraude & par malice,
Excité tout le Nord.

Secouant ses tisons, la Discorde infernale,
Répandant le venin de sa bouche fatale,
D'une nouvelle Amate empoisonna le cœur :
La sombre Jalousie,
Les serpens de l'Envie
Ternissent sa splendeur.

Ah, quand reviendrez-vous, heureuses Destinées,
Qui sous le vieux Saturne ourdites les années,
Et les jours fortunés de l'Univers naissant ?
Seroit-ce que nos crimes
Nous rendent les victimes
D'un sort plus violent ?

Et quoiqu'en aboyant, l'indiſcrete Satyre
Divulgue avec aigreur que l'univers empire,
Que nous ſerons ſuivis de plus méchans neveux;
Mépriſons ces chimeres :
Oui, nous valons nos peres,
Ils valoient leurs aïeux.

Mais quel dieu ſecourable a par ſa voix puiſſante
Arrêté dans ſon cours l'audace violente
Dont étoient animés nos furieux rivaux ?
Qui diſſipa ce rêve,
En émouſſant le glaive
Qu'aiguiſoit Atropos?

Tels qu'aux coups redoublés du trident de Neptune,
Se calmerent les flots d'une mer importune,
Que l'amant d'Orythie avoit mis en fureur;
Que la vague qui gronde,
En appaiſant ſon onde
Parut trembler de peur :

Ainsi lorſque Louis en Albion s'explique;
Que l'Univers entend, de ſa voix pacifique,
Retentir en tous lieux les magnanimes loix :
Mars ſuſpendant ſes armes,
Met fin à ſes allarmes
Qui menaçoient cent rois.

Venez, Plaiſirs charmans; venez, Graces naïves;
Que vos jeux deſormais embelliſſent nos rives.
Je conſacre mon luth au beau dieu des Amours;
Rempli de ſon délire,
Déjà ce dieu m'inſpire;
Adieu, Mars, pour toujours.

ODE

ODE VII.

AUX PRUSSIENS.

PRUSSIENS, qui brillez d'une immortelle gloire ;
Ceints des plus beaux lauriers que donne la Victoire,
Enfans chéris de Mars, comblés de ses faveurs,
Craignez que la paresse,
La paix & la mollesse,
Ne corrompent vos mœurs.

PAR l'effort généreux d'une vertu commune,
Un peuple sous ses loix asservit la fortune ;
Il brave les dangers, il brave le trepas :
Mais sa vertu passée
Peut se voir éclipsée,
S'il ne la soutient pas.

VAINQUEURS audacieux de la fiere Ausonie,
Ennemis des Romains, rivaux de leur génie,
Vous vites ses héros expirer à vos pieds.
Si Carthage vous loue,
Le séjour de Capoue
Flétrit tous vos lauriers.

AUTREFOIS l'Orient trembloit devant l'Attique ;
Ses valeureux guerriers, sa sage politique,
Imprimoient le respect qu'attirent les succès ;
Et de gloire animée,
Elle défit l'armée
Dont l'accabloit Xercès.

Au ſein de ſes grandeurs naquirent mille vices ;
L'Interêt y trama ſes noires injuſtices ;
La lâcheté parut où regnoit la Valeur ;
Et ſa force épuiſée
La rendit la riſée
De ſon nouveau vainqueur.

Ainsi lorſque la nuit répand ſes voiles ſombres ;
L'éclair brille un moment au milieu de ſes ombres ;
Il enchante nos yeux, ſon éclat éblouit :
Mais dès qu'on l'a vû naître,
Il vient à diſparoître ;
Son feu s'anéantit.

Le ſoleil plus puiſſant, du haut de ſa carriere,
Diſpenſe conſtamment ſa bénigne lumiere :
Il fond juſqu'aux glaçons des rigoureux hivers.
Son influence pure
Ranime la nature
Et maintient l'univers.

Ce feu ſi lumineux dans ſon ſein prend ſa ſource ;
Il en eſt le principe, il en eſt la reſſource.
Quand la vermeille Aurore éclaire l'orient,
Les aſtres qui pâliſſent
Bien-tôt s'enſeveliſſent
Dans un obſcur néant.

Tel eſt, ô Pruſſiens, votre auguſte modelle.
C'eſt trop peu d'acquérir une gloire immortelle ;
L'effort de la vertu, c'eſt de la ſoutenir.
Le Tems prompt dans ſa fuite,
Efface le mérite,
S'il vient à ſe ternir.

Des

Des empires fameux l'écroulement funeste
N'est point l'effet frappant de la haine céleste;
Rien n'étoit arrêté par l'ordre des Destins.
Où prospere le sage,
L'imprudent fait naufrage:
Le sort est en nos mains.

Héros, vos grands exploits élevent cet empire;
Soutenez votre ouvrage, ou votre gloire expire;
Au comble parvenus, il vous faut élever:
Dans ce point de puissance,
Tout mortel qui n'avance
Est prêt à reculer.

Dans le cours triomphant de vos succès prosperes;
Soyez humains & doux, généreux, débonnaires;
Et que tant d'ennemis sous vos coups abbatus,
Rendent un moindre hommage
A votre ardent courage
Qu'à vos rares vertus.



ODE VIII.

LA VIE EST UN SONGE.

CHER Maupertuis, le Tems s'enfuit;
De l'aurore de la jeunesse
Il nous entraîne à petit bruit,
Vers la décrépite vieillesse;
De nos plaisirs, de nos amours
La Mort vient retrancher le cours:
Pour venir & pour disparoître,
Pendant l'espace d'un moment,
Sur un théâtre si mouvant,
Etoit-ce la peine de naître?

MES beaux jours se sont écoulés,
Ainsi qu'une onde fugitive;
Mes plaisirs se sont envolés,
Et sans espoir qu'on les captive:
Déjà de la froide Raison
Je suis la Stoïque leçon;
Lorsque je baisse, elle s'élève:
La vie est un songe insensé
Dont tout évenement passé
Paroît plus frivole qu'un rêve.

HOMME si fier homme si vain,
De ce que ton foible esprit pense;
Connois ton fragile destin,
Et réprime ton arrogance.
Ton terme est court, il est borné:
Le Sort, du jour que l'homme est né,
L'entraîne vers la nuit obscure;
Là s'engloutit le genre-humain,
Le sujet & le souverain,
La race présente & future.

COMMENT à tant de vains objets
Immole-t-on sa destinée?
Pourquoi tant d'orgueilleux projets
D'une ambition effrénée?
Héros qui préparez des fers
A vos voisins, à l'Univers,
Pour établir votre mémoire;
Ivres de vos folles grandeurs,
Ah! reconnoissez vos erreurs
Et le néant de votre gloire.

JE veux que de vos grands exploits,
La terre se trouve allarmée;
Et qu'au-dessus du nom des rois
Vous éleve la Renommée:
La paix termine vos combats;
Enfin victimes du trépas
On dit un mot de votre vie;
Bientôt les siecles destructeurs
Effacent toutes vos grandeurs;
A la fin le héros s'oublie.

Si vous brillez par vos vertus,
Si vous méritez nos estimes,
Vos grands noms seront confondus
Parmi les noms les plus sublimes:
Si, par une fatale erreur,
Vous vous trompâtes sur l'honneur,
Quel sera votre sort funeste?
Souvent un Monstre furieux
Vante ses exploits glorieux
Quand tout l'Univers le déteste.

Ah! quelle immensité des tems,
Depuis qu'au maître du tonnerre
Il a plû par trois mots puissans
De donner la forme à la terre!
Le Temps s'échappe & fuit soudain,
Et sans commencement ni fin,
Il doit ainsi toujours poursuivre:
Oui, notre terme limité
N'est qu'un point dans l'éternité:
Etre un instant s'appelle vivre.

Si l'homme avoit à subsister
Pendant un siecle dans ce monde,
Peut-être oseroit-on flatter
L'orgueil sur lequel il se fonde.
Vos vœux, mortels audacieux,
Vont à vous égaler aux dieux:
Vous! nés pour ramper dans la fange,
Pour vivre un instant & périr;
Vous! nés pour vous anéantir,
Etes-vous dignes de louange?

POURQUOI

POURQUOI percer dans l'avenir?
Eſt-il là de bonheur ſuprême?
Ce bonheur, ſi rare à tenir,
Ne ſe trouve que dans ſoi-même.
L'homme n'eſt pas ſûr d'un moment;
Il paſſe très-rapidement,
Par le monde comme en voyage:
Quelle erreur peut nous éblouir?
Nous n'avons qu'un tems pour jouir;
Le perdre c'eſt n'être pas ſage.

RICHESSES, vains titres, honneurs;
Gloire, frivole renommée,
Eclats faux, éclats impoſteurs,
Vous n'êtes que de la fumée:
Les mortels conſtamment dupés
Sont toujours de nouveau trompés,
En ſe fondant ſur l'apparence:
Rien n'eſt de ſolide ici bas,
Et les plus durables états
Sont le jouet de l'inconſtance.

RECONNOISSONS notre néant;
Nos préjugés & nos foibleſſes;
Tout ce qui nous paroît ſi grand,
N'eſt qu'un amas de petiteſſes:
Tranſportons-nous au haut des Cieux;
De ſa gloire jettons les yeux
Sur Pekin, ſur Paris, ſur Rome;
Leur grandeur diſparoît de loin:
Toute la terre n'eſt qu'un point;
Ah! que ſera-ce donc de l'homme?

NOUS nageons pleins de vanité,
Entre le tems qui nous précede,
Et l'abſorbante éternité
De l'infini qui nous ſuccede.
L'homme deſire les faux biens,
Il ne s'occupe qu'à des riens,
Il eſt déchiré par l'envie;
Plein de ce ſonge ſéduiſant
Il s'éclipſe dans le néant:
Tel eſt le ſort de notre vie.





EPITRES.

EPITRE PREMIERE.

A MON FRERE LE PRINCE DE PRUSSE.

O VOUS, en qui mon cœur, plein d'un ſincere amour,
Chérit encor le ſang qui lui donna le jour!
De mes plus chers parens la reſſemblante image!
Vous qui de leurs vertus héritez l'aſſemblage,
O frere! en qui je vois briller avant les ans,
Toutes les qualités qu'ont les héros naiſſans,
Recevez d'un cœur franc un hommage ſincere:
La Vérité vous parle, elle a droit de vous plaire.
VAINQUEUR des préjugés & de l'opinion
Dont le foible vulgaire idolâtre un grand nom;
De vos aïeux fameux que nous vante l'hiſtoire,
Vous ne prétendez point de tenir votre gloire:
Toute gloire empruntée eſt indigne à vos yeux;
Vous ſaurez l'acquérir par des faits glorieux.
LE courage d'Albert, qu'on ſurnomma l'Achille,
N'eſt pour ſes deſcendans qu'une leçon utile;

Et ce ſage Neſtor, ce prudent électeur,
Si nous ne l'égalons, fait notre deshonneur :
Ce héros immortel dont l'ame magnanime
Dans la paix, dans la guerre également ſublime,
Lui fit par l'univers donner le nom de grand,
Nous met comme des nains à côté d'un géant.
Plus l'exemple nous touche, & plus il le faut ſuivre ;
Qui n'y ſait aſpirer eſt indigne de vivre.

Si deſſous un laurier pouſſoit un vil chardon,
Le jardinier ſoigneux, ſans grace ni pardon,
Sauroit déraciner cette plante ſauvage,
Placée indignement ſous un ſi noble ombrage.
Tels ſont les deſcendans, corrompus, vicieux,
Qui ſemblent renier leurs illuſtres aïeux :
Tombés dans le mépris & dans l'ignominie
Ils ſont d'un tronc fameux une branche pourrie ;
Et leurs peres, brillans d'éclatantes vertus,
Eclairent de plus près leurs vices confondus.

C'est un roc élevé que la haute naiſſance ;
L'homme en entier paroît deſſus cette éminence ;
Et ſans ceſſe obſervé par des yeux attentifs,
On juge ſes projets & leurs ſecrets motifs ;
Et ſur ſes actions le public inflexible
Prononce hardiment l'arrêt irrémiſſible :
Le fard de la vertu ne le trompe qu'un tems ;
Il lit au fond du cœur avec des yeux perçans :
Ce cenſeur ſourcilleux, ce précepteur ſévere
Condamne dans les grands les défauts du vulgaire.
Oui, le moindre faux pas que nous faiſons nous perd,
Il n'eſt plus de retour pour nous dans l'univers.
De nos légers écarts la terre eſt informée ;
Nous occupons tous ſeuls la prompte Renommée,

Ses

Ses cent bouches, prônant nos vertus, nos défauts,
Ou nous font des censeurs, ou nous font des rivaux.

Ainsi plus votre rang vous éleve en ce monde,
Plus il faut que chez vous le vrai mérite abonde;
C'est lui que l'on estime, & vous devez savoir
Que l'exemple est sur-tout votre premier devoir.
L'exemple d'un grand prince impose & se fait suivre;
Lorsqu'Auguste buvoit, la Pologne étoit ivre;
Lorsque Louis le grand brûla d'un tendre amour,
Paris devint Cythere, & tout suivit la Cour;
Quand il se fit dévot, ardent à la priere,
Le lâche courtisan marmotoit son breviaire.

Tout Prince est entouré de vils adulateurs,
De ses goûts dépravés mercenaires flatteurs,
Le lâche courtisan n'a qu'une ame commune,
N'adorant en effet que l'aveugle Fortune.
Alexandre, dit-on, eut le torticoli:
De tous ses courtisans le cortege poli
Par art négligemment laissoit pencher la tête.

Tel est des courtisans l'usage deshonnête:
Renversez & leur coupe & le fatal poison
Qu'ils savent préparer pour troubler la raison.

Quel que soit le pouvoir qui nous tombe en partage,
Que le bien des humains soit toujours notre ouvrage:
C'est un plaisir divin de faire des heureux,
Il transporte les cœurs nobles & généreux:
Surtout n'abusons point d'une vaste puissance,
Et n'écoutons jamais la voix de la Vengeance.
Qui ne peut se dompter, qui ne sait pardonner,
Est indigne du rang qui l'appelle à régner.

De nos conditions le Destin fut le maître,
Et nous sommes ici ce qu'il nous y fit naître;

Il régla les états ; & ſouvent au hazard,
L'un devint ſavetier, & l'autre fut Ceſar.
La faveur qu'il diſpenſe en ſa bizarrerie,
Eſt pareille aux billets pris d'une loterie :
Si nous avons gagné, tant d'autres ont perdu ;
Ne les inſultons point, leurs vœux ſont confondus.
C'eſt ainſi que d'un bloc un ouvrier peut faire
Un uſtencile abject ou le ſaint qu'on vénere ;
La matiere eſt égale, & c'eſt ſa volonté,
Qui fixe ſon uſage & forme ſa beauté.
AINSI tous ces humains dont la terre fourmille,
Sont fils d'un même pere, & ſont d'une famille ;
Ils ſont nés vos égaux, ils ſont du même ſang,
Quelque élevé que ſoit l'orgueil de notre rang.
Aimons donc les humains, puiſqu'ils ſont tous nos freres,
Volons à leur ſecours, ſoulageons leurs miſeres,
Supportons leur foibleſſe, épargnons leurs défauts,
Devenons leurs ſauveurs, & non pas leurs bourreaux.
Qui les croit tous parfaits, ne connoît pas l'Europe ;
Qui les croit ſcélérats, a l'eſprit miſanthrope.
TOUT grand ſeigneur trop vain eſt vû de mauvais œil ;
On déteſte ſa gloire, on rit de ſon orgueil :
Autant que la hauteur nous rend inſupportables,
Autant nous chérit-on doux, bienfaiſans, aimables.
La Fortune en tout tems trouva des envieux,
Satyriques obſcurs, cenſeurs faſtidieux :
Afin que de vos champs l'abondante récolte
De leur jalouſe aigreur n'anime la révolte,
Au ſein de vos grandeurs portez l'humilité,
Le deſir de ſervir, ſur-tout l'humanité.
Qu'au malheureux toujours votre ſecours utile
Faſſe de votre toit ſon port & ſon aſyle ;

Tirez

Tirez de la misere & de l'obscurité
Les talens indigens, l'honneur, la probité.
TELS ont été les grands dont l'immortelle gloire
Subsistera toujours tant que vivra l'histoire;
Peres de leurs sujets, délices des humains,
Leur nom chéri se donne aux meilleurs souverains.
IL est un monstre affreux, né de la Perfidie,
Enragé, plein de haine, & calme en sa furie;
Ses traits défigurés sont cachés sous le fard;
Son souffle est venimeux, sa langue est un poignard;
Il fut nourri de fiel, abreuvé de malices,
La Trahison l'arma de ses noirs artifices;
Il respire le meurtre, il rampe auprès des grands;
Ses sanguinaires traits frappent les innocens:
Etre blessé par lui, c'est un mal incurable,
L'affreuse Calomnie est son nom redoutable.
GARDEZ-VOUS des attraits de ce monstre trompeur,
Fuyez cet assassin tout souillé de noirceur;
Soutenez l'accusé, tâchez de le défendre,
Et ne jugez personne avant que de l'entendre.
SI vous voulez pour l'âge amasser un trésor
Plus rare & précieux que les bijoux & l'or,
Devouez vos beaux jours dès votre adolescence,
Aux Arts ingénieux, à l'auguste Science;
C'est l'école où se forme & le cœur & l'esprit,
La Sagesse est le lait dont l'ame se nourrit;
L'Erreur est son poison; contre cette idiote
La Vérité brillante est le sûr antidote.
L'ETUDE embrasse tout, (tant elle a de grandeur!)
L'air, la terre, la mer, le ciel & son auteur,
Les desseins du Très-haut, ses ouvrages immenses,
Qui confondent toujours nos foibles connoissances:

Au bord de cet abyme il faut vous arrêter ;
Un desir curieux peut y précipiter.
QU'AVEC votre savoir marche la modestie :
Ayez toujours pour but le bien de la patrie.
Qui s'instruit pour briller, n'en devient pas meilleur ;
C'est peu de s'éclairer, il faut régler son cœur.
SOYEZ l'ami des arts, & des talens le pere,
Mais sachez réunir par un choix nécessaire,
Les qualités du sage à celles du héros :
Quittez, lorsqu'il le faut, les arts pour les travaux.
AU sein de ses exploits le vainqueur de Carthage
Entre Apollon & Mars partageoit son hommage :
Ainsi de toute gloire avide à vous munir,
Tous les talents sur vous pourront se réunir.
IL est une Beauté dont la fraîcheur naissante
Des plus vives couleurs paroît resplendissante ;
La santé sur son front brille dans sa vigueur ;
La gaité l'accompagne avec la belle-humeur ;
Tout en elle est transport, tout est rempli de vie,
Elle aime les plaisirs & même la folie ;
Sur un trône de fleurs elle embrasse Venus ;
Et le thyrse à la main folâtre avec Bacchus.
Ne connoissez-vous point cette aimable déesse ?
Mon frere, elle est en vous : c'est l'aimable Jeunesse.
CRAIGNEZ de ses excès l'égarement fatal,
L'abus de ses plaisirs change le bien en mal.
LA mollesse en tout tems fut contraire à la gloire ;
Sur elle remportez la premiere victoire ;
Domptez vos passions, il en est encor tems ;
Elles font des humains esclaves ou tyrans :
Qui ne les asservit sous un sceptre Stoïque,
Est contraint de plier sous leur bras despotique.

Rien

Rien de plus flétrissant pour un cœur généreux,
Que de se voir chargé de mille fers honteux.
Mais sur-tout des héros évitez la foiblesse,
Fuyez d'un tendre amour l'amorce enchanteresse;
On peut à tous ses goûts se prêter sagement;
Le plaisir est plus fin reçu modérément:
Je blame des premiers cette misanthropie
Qui veut nous séquestrer des biens de cette vie;
En nous interdisant tous genres de plaisirs.

Que seroient les humains sans vœux & sans desirs?
Automates pesans, quiétistes imbécilles,
De la société fardeaux très-inutiles,
Qui n'étant animés par le bien ni le mal,
Seroient ensevelis dans un sommeil fatal.
Nos desirs sont des feux qui réchauffent notre ame;
C'est leur embrasement qu'on redoute & qu'on blâme:
Il est certain milieu qu'il faut savoir tenir,
La sagesse, mon frere, y fait enfin venir.

Mais c'est bien à mon âge à parler de sagesse!
De mes égaremens je sens toute l'ivresse,
Je sens, en proférant le nom de la vertu,
Mon amour-propre, hélas! en fuite & confondu:
Sans traîner ce discours & trop long & trop ample,
Ah! je devrois plûtôt vous prêcher par l'exemple!



EPITRE

EPITRE II.

A HERMOTHIME.

SUR L'AVANTAGE DES LETTRES.

ECOUTEZ, Hermothime; une amitié sincere
Remplit mon cœur pour vous des sentimens d'un pere:
Votre bonheur a fait l'objet de tous mes vœux:
Ah! faut-il vous prier de vouloir être heureux?
   SI j'ai hâté les fruits de votre tendre enfance,
Je vois, plein de douleur, dans votre adolescence,
Le cours impétueux de vos égaremens;
Cet empire fatal qu'ont usurpé vos sens;
Le frein de la raison secoué dans un âge
Où d'horribles périls bordent votre passage;
Ces feux séditieux qui brûlent votre cœur,
Tout ce que je prévois, hélas! tout me fait peur.
   VOUS entrez dans le monde encor jeune & novice,
Et marchant sur les pas des compagnons d'Ulysse,
Je vous vois prisonnier dans ce palais honteux,
Où Circé transforma ses captifs malheureux;
C'est-là que les Plaisirs ont le chant des Sirenes;
Leurs prestiges charmans, l'or dont brillent vos chaînes,
La fausse liberté, la licence & le bruit,
Une foule d'erreurs, enfin tout vous séduit.
   JE vous dois mes secours; aidés d'un bras Stoïque,
Détruisons & le charme & le palais magique:

Ouvrez

Ouvrez enfin les yeux ſur vos égaremens ;
Et fuyez le pouvoir de ces enchantemens.
Regrettez vos beaux jours qu'emporta la pareſſe ,
Ces momens précieux plongés dans la molleſſe ,
Ce ſonge du bonheur dont vous croyez jouir ,
Que le réveil ſoudain doit faire évanouir.
Si le vice abrutit & rend l'homme difforme ,
Devez à vos vertus votre premiere forme ;
Reprenez ces travaux qui relevent le cœur ,
Qui nourriſſent l'eſprit & menent à l'honneur.
Je pardonne vos goûts au public imbécile
Qui de ſes paſſions eſt l'eſclave ſervile ,
Qui n'a pû diſtinguer dans ſa brutalité ,
La débauche d'avec la pure volupté ;
Qui ſemblant abſorbé dans la crapule obſcène ,
Meurt ſans avoir vécu , ne végétant qu'à peine.
Suivez l'inſtinct du peuple , ou ſuivez la Raiſon
Qui vous fait par ma bouche une utile leçon ;
Préférez ſes conſeils : la Raiſon ſalutaire
N'interdit point à l'homme un plaiſir néceſſaire.
Apprenez que c'eſt moi qui dois vous enſeigner
Des plaiſirs qui ſur vous ſont dignes de régner ,
Qui bien loin d'amollir ou de corrompre l'ame ,
Nourriſſent dans l'eſprit une divine flamme ;
Qui charment la jeuneſſe & la caducité ,
Brillans dans la fortune & dans l'adverſité ;
Ces vrais biens au-deſſus de la viciſſitude
Nous ſuivent dans le monde & dans la ſolitude ,
Dans les champs , à la ville , en exil , à la cour ,
Egalement d'uſage en toute heure , en tout jour ,
Ils font dans tous les tems le bonheur de la vie.
Les dieux tournant ſur nous leur clémence infinie ,

Ayant pitié des maux des vulgaires humains ;
Leur ont prêté l'appui de deux êtres benins :
L'un c'est le doux Sommeil ; & l'autre l'Espérance.
MAIS de ces mêmes dieux la puissante assistance ;
Pour les sages exprès fit un consolateur ;
Pallas nous amena ce secours enchanteur ;
C'est l'Etude en un mot : beauté toujours nouvelle ;
Plus on la voit de près ; plus elle paroît belle ;
Les hommes fortunés que son amour remplit ,
Négligent les faux biens & cultivent l'esprit ;
La science est le don que sa main distribue :
Mais ne présumez point qu'elle se prostitue ;
Les Arts sont comme Eglé dont le cœur n'est rendu
Qu'à l'amant le plus tendre & le plus assidu.
SI vous savez l'aimer , prodigue en ses largesses ;
Elle ouvrira pour vous des sources de richesses ,
L'usage qu'on en fait les augmente encor plus ,
C'est l'ample magasin de toutes les vertus.
LA Vérité tenant la plume de l'Histoire ,
Embrassant tous les tems , présente à la mémoire
Ces empires puissans que le ciel fit fleurir ,
Qu'on vit naître , monter , s'abaisser & mourir.
C'EST-LA qu'on apprend l'art de régner sans puissance ,
En pliant les esprits au gré de l'éloquence ,
Qu'on peut s'étudier , & que maître de soi ,
En vainquant ses desirs on est son propre roi ;
Qu'avançant pas-à-pas , l'Expérience sûre ,
A force de sonder , dévine la nature ;
Qu'à l'aide du calcul dont l'esprit est muni ;
L'homme peut pénétrer jusques dans l'infini ;
Remonter des effets à leurs premieres causes
Et saisir les liens invisibles des choses.

OUI ,

Oui, le ſage en effet maître des élémens,
Citoyen de tous lieux, raſſemble tous les tems:
Il voit avec mépris ſur ce triſte hémiſphere
De la grandeur des rois la lueur paſſagere,
Et ces riens importans que l'on croit ici bas
Trop dignes d'exciter la fureur des combats:
Amant des vérités il hait ce qui l'abuſe.

Ainsi lorſque Metelle aſſiégea Syracuſe,
Archimede ignoroit dans un profond repos
Les ſuccès des Romains dans leurs derniers aſſauts:
Quand la mort l'aſſaillit dans ſon cabinet même,
Ce ſage méditant réſolvoit un problème;
Pareil par ſon génie aux eſprits éternels
Il mépriſoit la fange où rampent les mortels.

Trop fier dans ſes ſuccès, trop bas dans ſon naufrage,
Que le peuple eſt petit lorſqu'on l'oppoſe au ſage!

Pour connoître ce peuple, examinez Varus;
C'eſt un impertinent favori de Plutus:
Un rien porte le trouble en ſon ame vulgaire,
Sa fortune en changeant l'abat, le déſeſpere,
Et lâche en ſon malheur il eſt humble & rampant.

Un ſage aux coups du ſort demeure indifférent,
Lorſque Bayle entendit qu'un (*) Prêtre colérique,
Animé contre lui d'un zele fanatique,
Avoit indignement fait rayer le tribut,
Que Rotterdam payoit au mérite qu'il eut;
Tout pauvre qu'il étoit, ſe mettant à ſourire,
Sans marquer de chagrin, il pourſuivit d'écrire.

Malgré notre infortune & malgré nos jaloux,
Les tréſors de l'eſprit reſtent toujours à nous.

(*) *Jurieu.*

Ils ſont . . . . Mais ce diſcours qui déjà vous ennuie ;
Allonge de trois doigts votre phyſionomie ;
Vous dites : « Remarquez ſoixante bons quartiers ,
» Qui diſtinguent mon nom de ceux des roturiers ;
» On connoît mes aïeux ; mon antique nobleſſe
» M'allia dans l'Empire à mainte altiere alteſſe ;
» Je poſſede des biens, des talens , de l'eſprit ,
» Et je plais , ſi j'en crois ce que le monde en dit ;
» La Nature agiſſant comme une tendre mere ,
» A ſi bien fait pour moi , que l'Art n'a rien à faire ».

J'EN conviens : La Nature eut des égards pour vous ;
Mais ſans vous courroucer , (qu'il ſoit dit entre nous)
Elle eût autant de ſoin de cette pierre brute ,
De ce cocon de ſoie au ver ſervant de hute ,
De la vigne qui croît ſauvage dans les champs.

C'EST l'Art qui les rafine : il taille les brillans ;
Et ce cocon filé paſſant ſous des roulettes
Artiſtement tiſſu par mille mains adrettes ,
Eblouit dans l'étoffe ; & ſes riches couleurs
L'egalent à l'iris , & ſurpaſſent les fleurs.

SANS le ſecours de l'Art , la grappe , en ſoi-même aigre ,
Au lieu d'un doux nectar produiroit du vinaigre :
Quand la Nature a fait , c'eſt à l'Art de polir ;
Et le grand point conſiſte à les ſavoir unir.

VOUS avez de grands biens ; mais pouvez-vous donc croire
Qu'un abjecte métal vous comblera de gloire ?
Et que de vos aïeux les inſignes vertus
Honorent votre nom depuis qu'ils ne ſont plus ?
Votre eſprit eſt imbu de préjugés vulgaires ,
Tous vos titres anciens ne ſont que des chimeres ;
Le mérite eſt en nous , non pas dans ces faux biens
Que le Hazard reclame & reprend comme ſiens ;

Un

Un richard estimé, l'est par bizarrerie :
Le jugement public sur lui change & varie.
VINGT mille francs à Brieg font un homme opulent;
S'il les porte à Berlin, il n'est qu'un indigent:
Quand Berlin le méprise, & que tout Brieg l'admire
Ne faut-il pas conclure, en plaignant leur délire,
Que, l'homme en tout ceci n'étant compté pour rien,
Le jugement public retombe sur le bien?
CE sujet me rappelle un conte assez grotesque
D'un certain vieux Bernard, personnage burlesque,
Qui seigneur suzerain de huit millions d'écus,
Ne possédant d'ailleurs ni graces ni vertus,
Tenoit les vendredis, par grandeur, table ouverte
Et pour tout parasite également couverte.
Dans sa maison logeoit un aimable Bernard,
Qui nourri d'ambrosie, abreuvé de nectar,
Jeune écolier d'Ovide, imitateur d'Horace,
Sur le Pinde auprès d'eux avoit choisi sa place :
A cette maison vint un duc des plus gourmets,
Qui sur ses doigts savoit l'Apicius François.
Pour qui siffler? lui dit un suisse à bonne mine.
Pour celui des Bernards auprès duquel on dîne,
Répondit le seigneur d'un air déterminé;
Méprisant les Bernards, estimant le dîné,
Trouvant dans la maison, à la table peut-être,
Tout bon & rien de trop, exceptez-en le maître.
HERMOTHIME, les biens ne font que des jaloux
Travestis en amis qui se moquent de nous;
Complaisans, doux, flatteurs, pendant notre abondance,
Dès le premier revers paroît leur inconstance;
Arrogans, dédaigneux ils font les inconnus;
La main qui les nourrit ne les retrouve plus;

La richeſſe à leurs yeux tient lieu de caractere;
Et Plutus à leur gré d'un ſot fait un Voltaire.
Le mérite à la longue eſt à coup ſûr vengé
D'un Midas par le peuple en grand homme érigé,
Qui paroît dérober ſa ſtupide ignorance
Sous l'appareil pompeux de ſa magnificence.
C'eſt un balon bouffi que l'air a fait enfler,
Qui s'affaiſſe ſoudain dès qu'on le veut percer.
La Fortune en ſes dons n'en a point de ſolides;
Ses progrès ſont ſubits, ſes chûtes ſont rapides.
Je mépriſe un faquin de titres revêtu,
Mon encens n'eſt offert qu'à la ſeule vertu;
Au ſage Algarotti, qui d'une ardeur active
Défriche ſon eſprit, ſans ceſſe le cultive;
Au Sceptique d'Argens, diſciple de Platon,
Au profond Maupertuis, émule de Newton.
Si votre eſprit aſpire au bonheur d'être utile,
Appliquez tous vos ſoins à devenir habile:
On rit d'un ignorant, on fuit un débauché;
Le mérite ſolide eſt toujours recherché.
Lorsque les matelots voient groſſir ſur leurs têtes
Cent nuages obſcurs enfantant des tempêtes;
Que tout tremblant d'effroi chacun court au travail:
Ne confieront-ils pas alors le gouvernail
Au plus expert pilote, & non pas au plus riche?
Dans ce preſſant danger nul matelot ne triche;
Il n'eſt plus de faveur, d'égards ni de pouvoir,
On n'a d'autre recours que dans le vrai ſavoir.
Il n'eſt aucun plaiſir digne de nous ſéduire,
Que cette avidité d'apprendre & de s'inſtruire:
C'eſt peut-être le ſeul qui ſouffre des excès,
Et que le noir remords n'accompagna jamais:

Mais

Mais vos plaiſirs pervers qu'avec raiſon je blâme ;
Laiſſent en vous quittant un vuide affreux dans l'ame,
Et le peſant Ennui, blaſé ſur tous les goûts,
Vient, en bâillant cent fois, vous endormir chez vous.
Si l'appât de la Gloire en ſecret vous attire,
Apprenez qu'aux talens elle offrit ſon empire,
Et que la Renommée eut les mêmes égards
Pour les fils d'Apollon que pour les fils de Mars.
On a vû des héros qui rendirent hommage
Au mérite, à l'eſprit, à la vertu du ſage.
Le Vainqueur de l'Aſie en ſubjuguant cent rois,
Dans le rapide cours de ſes brillans exploits,
Eſtimoit Ariſtote, & méditoit ſon livre :
Heureux ſi ſon humeur plus docile à le ſuivre,
Réprimant un courroux trop fatal à Clitus,
N'eût par ce meutre affreux obſcurci ſes vertus !
Mais ce même Alexandre arrêtant ſa furie,
En faveur de Pindare épargna ſa patrie :
La Grece étoit alors le berceau des beaux Arts ;
La Science y naiſſant s'étendit toutes parts :
De la gloire des rois vains juges que nous ſommes,
L'époque des beaux Arts eſt celle des grands hommes.
Avant que Rome attînt au point de ſa ſplendeur,
Le Sénat n'honoroit que la force & le cœur ;
Mais le grand Africain, deſtructeur de Numance,
Protecteur d'Ennius, ami de la Science,
Apprit par ſon exemple à ſes groſſiers rivaux
Que les Arts n'ont jamais dégradé les héros.
Cesar vint après lui ; le vainqueur de Pompée
Tint dans ſes mains le ſceptre & la plume & l'épée.
Depuis, l'heureux Auguſte appaiſant l'Univers,
Dans un temple tout d'or plaça le dieu des vers,

La muſe de Maron & la lyre d'Horace
A la poſtérité, pour lui demandant grace,
Par l'effet enchanteur de leurs illuſions
Détournerent nos yeux de ſes proſcriptions.
Après les Antonins, Mars rempli de furie,
Rétablit dans ces lieux l'antique barbarie;
Apollon prit ſon vol vers la céleſte cour;
Le dieu du Goût quitta ce terreſtre ſéjour;
L'Ignorance uſurpa l'empire ſur ces rives;
Et l'on ne vit par-tout que Muſes fugitives
Attendrir l'Orient de leurs triſtes récits.
Douze ſiecles après, s'éleva Médicis *;
A ſa voix les beaux Arts rappellés à la vie,
Pour la ſeconde fois ornerent l'Italie:
En vain François premier eſſaya de ſon tems
De façonner aux Arts les François ignorans;
Ces jours ſi fortunés n'étoient pas prêts d'éclôre;
Richelieu par ſes ſoins en prépara l'aurore:
Mais leur plus bel éclat fut ſous Louis le grand;
Ce regne merveilleux en tout genre brillant,
Couvrant ce ſage roi d'une gloire immortelle,
A tous les rois François ſervira de modelle.
Tous les tems ont ainſi reſpecté le ſavoir;
Etendre notre eſprit eſt pour nous un devoir:
Oui, l'auguſte Science eſt pour celui qui l'aime
Un organe nouveau de ſon bonheur ſuprême.
Esprits anéantis, automates peſans,
Imbécilles humains abſorbés dans vos ſens,
On voit revivre en vous ce roi grand & ſuperbe,
Qui dégradé du ciel, rampoit & broutoit l'herbe:

* *Côme de Médicis, Reſtaurateur des Lettres.*

Votre

Votre vie est un rêve, un éternel sommeil,
Pour lequel à jamais il n'est point de réveil.
CRAIGNEZ ce sort affreux, ô mon cher Hermothime,
Arrêtez votre course au bord de cet abyme
Où vous voyez périr des imprudens, des fous,
Plongés dans leurs plaisirs, noyés dans leurs dégoûts,
Opprobre des humains que le monde méprise.
LA Sagesse prospere où périt la Sottise,
Tous les êtres, des dieux ont reçu certain don,
Les animaux l'instinct, les hommes la raison:
Qui cultive l'esprit d'une ardeur empressée,
Animal par les sens, est dieu par la pensée:
Pourriez-vous négliger ce présent précieux
Qui rend l'homme mortel un citoyen des cieux?
L'ESPRIT se perd enfin chez les Sardanapales;
Il est pareil au feu qu'attisoient les Vestales,
Il faut l'entretenir; l'étude le nourrit;
S'il ne s'accroît sans cesse, il s'éteint & périt.
Voilà le seul parti que le sage doit suivre:
Végéter, c'est mourir: beaucoup penser, c'est vivre.

EPITRE III.

SUR LA GLOIRE ET L'INTÉREST

SOIT dégoût, soit dépit, ou bien soit que tout s'use,
Je reviens de l'erreur dont le monde s'abuse:
Mon feu s'éteint, je touche à l'arriere-saison;
Il est tems d'écouter la tardive raison.
Tout plaît également à l'aveugle jeunesse:
D'autres tems, d'autres mœurs. Dans l'âge, la sagesse

Etouffe les tranſports de nos deſirs ardens.
Ah ! remplaçons l'erreur par l'utile bon-ſens ;
Et la balance en main, peſons au poids du juſte
Les cruautés d'Octave, & les vertus d'Auguſte.
Ce mot tant prodigué, le nom de vertueux,
Quel abus le fait prendre à tant d'ambitieux ?
Pouvons-nous le donner à ce fier Inſulaire,
Qui de ſon cabinet croit agiter la terre ?
De ſes propres ſujets habile ſéducteur,
Qui des grands & des rois dangereux corrupteur
Marchande au poids de l'or un ſecours mercénaire,
Et ſouſcrit en riant cet arrêt ſanguinaire :
Mortels, égorgez-vous ; tel eſt mon bon plaiſir.
Ou, pouvons-nous ſouffrir qu'avide à s'en ſaiſir
Un nouvel Harpagon, plus lâche & plus avare,
Affrontant la vertu, ſans ſcrupule s'en pare ?
Par quel droit oſe-t-il prétendre à cet honneur ?
D'un titre glorieux il eſt l'uſurpateur ;
Il n'a pas des vertus les dehors hypocrites :
Quels ſont donc ſes hauts faits ? quels ſont ſes grands mérites ?
Il a trente vaiſſeaux prêts à ſortir du port ;
Un vent fâcheux l'arrête, il querelle le Sort ;
Il brûle de partir, & ſon eſpoir le flate
D'acquérir les tréſors de l'Inde & de l'Euphrate ;
D'enrichir ſes neveux dans ce climat lointain,
Dont Veſpuz le premier découvrit le chemin.
Mais l'Aquilon s'appaiſe ; on l'appelle, il s'embarque :
On leve l'ancre ; il part : plus content qu'un monarque,
Il brave les dangers, il brave les ſaiſons.
L'été n'a plus de feux, l'hiver plus de glaçons :
Plus dur dans ſes travaux que ne le fut Alcide,
Il n'eſt plus de péril quand l'intérêt le guide.

Un

Un nuage orageux vient obſcurcir les airs ;
Les flots lancés aux cieux retombent aux enfers.
Eole ſe déchaîne, & pouſſe dans ſa rage
Son vaiſſeau démâté ſur le prochain rivage ;
Et ſur des ais briſés, les chefs, les matelots,
Se ſauvent à la nâge en abjurant les flots :
Notre avare maudit cet élément perfide.
A peine eſt-il ſauvé, que l'Intérêt avide,
Sans daigner lui donner le tems de ſe ſécher,
L'entraîne en lui diſant : « Debout, il faut marcher ;
» Recueille de Plutus les flateuſes promeſſes ;
» Pour prix de tes dangers moiſſonne ſes richeſſes ».
Le péril qui n'eſt plus eſt bientôt oublié.
Ce malheureux avare, à l'Intérêt lié,
N'héſite qu'un moment : ſa funeſte habitude,
L'ardente ſoif de l'or, l'eſpoir, l'inquiétude,
Chaſſent de ſon eſprit tout deſir de repos ;
Le ſommeil ſur ſon front voit faner ſes pavots :
Et notre forcené, tout mouillé du naufrage,
Vole pour s'embarquer ſur le prochain rivage.
Pourra-t-il dévorer ſes tréſors amaſſés,
Ces barres, ces lingots dans ſa cave entaſſés ?
Des faux & des vrais biens vains juges que nous ſommes !
Le ſort, plus qu'on ne penſe, égaliſe les hommes.
Le néceſſaire à tous leur étoit dévolu :
Quel uſage Midas fait-il du ſuperflu ?
Je vois à chaque jour augmenter ſes miſeres,
Par de nouveaux beſoins devenus néceſſaires ;
Moins riche des tréſors dont il ſent l'embarras,
Que pauvre de tous ceux qu'il ne poſſede pas.
C'est bien pis, ſi ce fou comblant le ridicule,
Sans jouir de ſon bien ſans ceſſe l'accumule ;

Afin qu'un beau matin la Mort à l'œil hagard,
De sa tranchante faulx moissonnant le richard,
Mette en possession de cette immense proie
Un parent affamé qui s'en pâme de joie,
Qui, sans donner le tems d'enterrer le vilain,
Dissipe ses contrats, & boit son meilleur vin.
Tel est d'un faux esprit l'égarement extrême.

L'AVARE est l'ennemi le plus grand de lui-même,
Mais l'ambitieux l'est de tout le genre humain;
Il marche à la grandeur le poignard à la main;
Sans cesse accompagné du crime sanguinaire,
Il est entreprenant & souvent téméraire;
Sans regrets, sans remords dans l'horreur des forfaits,
Il sacrifira tout à ses vastes projets;
Ses vertus à mes yeux semblent autant de vices;
Et ses plus grands travaux d'affreuses injustices;
Ces tristes passions, charme des cœurs pervers,
Gouvernent les états, & troublent l'univers.

JE vais sur ce sujet vous conter une histoire:
Le sordide Intérêt & la superbe Gloire,
Voyageant par le monde, enrôloient ici-bas
Tous ces fous qu'on voit naître en différens climats;
Il ne leur échappoit presque aucune personne;
Comme on peut le juger, la recrue étoit bonne.
Ils ouirent prôner le bonheur de Damon,
(D'un berger peu connu hors d'un petit canton,
Qui n'aimant que Philis & possédant ses charmes,
Vivoit loin des grandeurs, du monde, & des allarmes.)
La Gloire, en pâlissant, aborda l'Intérêt,
Et lui dit: « Que je vois son bonheur à regret!
» Nous avons égaré dans nos routes scabreuses
» Des plus sages humains les ames vertueuses.

» Que

» Que de mortels sans nous heureux, vivans en paix,
» Jouiroient d'un bonheur que nous n'avons jamais!
» Aurons-nous vainement troublé toute la terre,
» Allumé tant de fois le flambeau de la Guerre,
» Et nagé dans le sang de guerriers innocens?
» Quoi! tandis qu'ici-bas nous sommes tout-puissans,
» Mon frere, verrons-nous lâchement sans rien dire,
» Que cet heureux berger échappe à notre empire?
» Ah! périssent plûtôt mon regne & ma grandeur,
» Mes palmes, mes lauriers & toute ma splendeur ».

ELLE dit, & de plus voilant son imposture,
Elle prend d'un berger l'habit & la figure,
En abordant Damon d'un air doux & flatteur,
Elle lui dit: « Je plains ton sort, pauvre pasteur;
» Faut-il que les talens dont ton esprit abonde,
» Restent ensevelis à jamais pour le monde?
» Quitte l'obscurité, magnanime Damon,
» C'est une double mort que de mourir sans nom;
» Il faut à tes vertus une illustre carriere:
» Il est tems; viens, suis-moi, parois à la lumiere;
» Recueille les honneurs qui te sont destinés;
» Les rapides succès sont toujours couronnés.
» J'annonce à ton génie une grandeur certaine;
» Choisis; deviens auteur, ministre ou capitaine;
» Malgré l'oubli des tems ton grand nom respecté
» S'ouvrira le chemin de l'immortalité.
» Vois-tu bien ces pasteurs? Je les entends d'avance
» S'écrier tout surpris: Quelle fortune immense!
» C'est donc là ce Damon que nous connumes tous!
» Alain & Licidas en sont déjà jaloux;
» Ah qu'ils vont envier tes grandeurs nompareilles!

DAMON, à ce discours, nouveau pour ses oreilles,

N'en

N'en eſt que trop flatté ; le poiſon ſuborneur
Pénetre promptement juſqu'au fond de ſon cœur ;
L'Ambition ſoudain de ſon eſprit s'empare.
L'INTÉREST attentif remarque qu'il s'égare ;
Il ſaiſit le moment qu'il eſt déjà troublé,
Afin de lui donner un aſſaut redoublé,
Et d'exciter de plus dans le fond de ſon ame
L'inſatiable ſoif de ſon métal infame :
« JE plains ton ignorance, ô ruſtique paſteur !
» Apprends de moi, dit-il, quel eſt le vrai bonheur ;
» Tu n'es qu'un miſérable, & tu crois être ſobre ;
» Va, ta ſimplicité n'eſt qu'un affreux opprobre.
» Quoi ! Damon lâchement eſclave d'un troupeau,
» Abreuve ſes brebis, les tond de ſon ciſeau !
» Tandis que tant d'humains vivans dans l'opulence,
» Ont conſacré leurs jours à la molle indolence :
» Ah ! quel luxe étonnant s'étale chez les grands !
» Des palais ſomptueux logent ces fainéans,
» Leurs promenades ſont des pompes triomphales,
» Leurs repas, des feſtins ; leurs jeux, des ſaturnales.
» Les hommes ici-bas aux richeſſes ſoumis,
» Leur doivent leurs honneurs, leurs talens, leurs amis ;
» Sans argent il n'eſt rien que miſere & baſſeſſe.
» On prône vainement la ſtérile ſageſſe :
» Un eſprit merveilleux, un mérite divin
» Vous laiſſent, ſans argent, un vertueux faquin :
» L'or a dans ces climats un empire ſuprême ;
» Il donne à tous vos goûts une influence extrême.
» Faut-il faire valoir des droits litigieux ?
» Votre cœur brûle-t-il de feux ſéditieux ?
» Allez, d'un marteau d'or frappez contre la porte ;
» Elle s'ouvre, & jamais votre deſſein n'avorte :
De

» De l'Univers entier ce précieux métal
» Eſt le premier mobile & le nerf principal ».
Le malheureux Damon que l'Intérêt aſſiége,
L'eſprit égaré, tombe en ce funeſte piége;
Ses moutons & Philis, objets de ſes plaiſirs,
Sont effacés ſoudain par de nouveaux deſirs;
Ce champêtre ſéjour lui devient inſipide;
De grandeurs & de biens ſentant la ſoif avide,
Il abandonne enfin bruſquement ſes brebis.
Dieux! que devîntes-vous, malheureuſe Philis!
Cette amante auſſi-tôt demi-morte & glacée,
Rappelle ſon amant d'une voix oppreſſée:
Ses larmes & ſes cris ne purent l'attendrir;
L'inconſtant de ſang froid part ſans la ſecourir;
L'Intérêt l'endurcit, & la Gloire hautaine,
En mépriſant Damon après elle l'entraîne.
Que d'attraits ſéduiſans n'a pas la nouveauté
Pour un jeune paſteur dont la ſimplicité
Sort novice & ſans fard des mains de la Nature?
Incertain ſur le choix il erre à l'aventure;
Les deſirs de briller & d'acquérir un nom,
L'excitent à prétendre aux faveurs d'Apollon;
Ses préſages flatteurs & ſa gloire enflammée
Le forcent de hâter la promte Renommée
D'annoncer ſes ſuccès à tout le genre-humain.
Il paſſe promptement par le pays latin,
Sans prendre ſes dégrès ſur les bancs d'Uranie;
Secondé dans ſon vol des aîles du Génie,
On le voit au grand Jour publiant ſes écrits
Se placer parmi vous, Meſſieurs les beaux eſprits;
Mais la fureur des vers & la rage d'écrire
Font heurler contre lui la mordante Satyre:

Il voit dans ſes cenſeurs un peuple de jaloux ;
De ce genre de gloire il reſſent les dégoûts :
En blâmant mille fois ſon ardeur téméraire,
Fatigué de leurs cris il apprend à ſe taire.
DAMON quitte le Pinde ; & des deſſeins plus hauts
L'élevent au théâtre où brillent les héros ;
Il court, ſuivant les pas de Mars & de Bellone
Venger ſes citoyens, & ſoutenir le trône.
L'Audace qui le guide au milieu des hazards,
Fait tomber devant lui les plus fermes remparts ;
Les ennemis partout ne font que des retraites ;
Aux triomphes nombreux ſuccedent des conquêtes ;
Quelques membres de moins, quelques exploits de plus ;
Le mettent au niveau du vainqueur de Brutus.
MAIS quel affreux complot ! La pâle & louche Envie
Répand avec noirceur ſes poiſons ſur ſa vie ;
Ce monſtre diffamant de cent crimes ſouillé,
Va flétrir dans ſes mains ſes immortels lauriés.
« DE ſes exploits, dit-on, il n'eſt point le mobile ;
» Des rivaux ignorans le font paroître habile ;
» Je vois dans ſon audace un fol emportement ;
» Tout ſoldat dans ſa place en auroit fait autant ».
CES bruits, en groſſiſſant, volent de bouche en bouche ;
Le courtiſan malin & le guerrier farouche
Divulguent au hazard ces propos dangereux ;
Et l'idiot Public eſt abuſé par eux.
Ah ! Damon, quelle épreuve ! Ambition trompeuſe !
Telle eſt de tes héros la récompenſe affreuſe !
Quand même leurs exploits ſemblent le ſurpaſſer,
Un ſeul mauvais ſuccès les fait tous éclipſer.
DAMON, dont l'Impoſture oſe obſcurcir la gloire,
Déçu de ſon eſpoir au ſein de la victoire,

Eſt

Eſt outré de fureur ; en vain dans les combats
Il pourſuivit la Gloire au milieu du trépas ;
Mais dans ce déſeſpoir l'Ambition altiere
Lui fait tourner ſes pas vers une autre carriere.
Il paroît tout-à-coup au fond d'un cabinet ;
Griffonne des traités, met des projets au net ;
Et ce moderne Atlas, croyant porter l'Europe,
Devient ſombre, rêveur, emporté, miſanthrope ;
Avec tous les faux biens, les titres, les honneurs,
Se gliſſent chez Damon les vices des grandeurs.
Lorsque la Politique adoptant le ſophiſme
S'imbut des trahiſons du Machiavéliſme,
On ne vit que fripons, que fourbes, que menteurs,
Que miniſtres trompés & miniſtres trompeurs :
On proſcrivit l'Honneur par ces fauſſes maximes,
Et l'art de gouverner fut l'école des crimes.
Cette corruption qui l'infecte ſoudain,
Rend Damon ſoupçonneux, double, dur, inhumain ;
Ivre de la grandeur de ſon pouvoir ſuprême,
Il ne voit, ne connoît & n'aime que lui-même ;
Ce n'eſt plus ce berger, gai, modéré, content,
Qu'un ſort doux, mais uni, rendoit compatiſſant ;
C'eſt un riche écraſé du poids de ſa richeſſe,
Qui porte au fond du cœur le dégoût, la triſteſſe :
Il aime ſon aiſance, il trouve des travaux ;
Il cherche des amis, il trouve des rivaux ;
Il doit de l'avenir pénétrer le myſtere ;
L'évenement douteux lui devient-il contraire ?
Le Public, prévenu contre l'infortuné,
Par un arrêt cruel l'a ſoudain condamné.
Tandis qu'il ſe conſume à ſupporter ſes peines,
Le tems qui détruit tout, a fait glacer ſes veines.

Comme

Comme l'on voit ſouvent de jeunes libertins,
Aux Bacchiques excès conſacrant leurs feſtins,
Quand un ſommeil heureux a cuvé leur ivreſſe,
Recouvrer au réveil l'eſprit & la ſageſſe:
Ainſi de ſon erreur rejettant le poiſon,
Damon retrouve enfin ſa premiere raiſon;
Il maudit l'Intérêt, la Gloire & ſa folie;
Il reprend ſes moutons & ſa premiere vie;
Philis, à ſon retour, la conſtante Philis,
Embraſſant ſon amant, voit ſes vœux accomplis:
La Parque leur fila des jours tiſſus de ſoie:
Les vertus de Damon ramenerent ſa joie.

Heureux qui du bon ſens pratiquant les leçons,
N'abandonna jamais Philis & ſes moutons!
Les frivoles faveurs que fait la Renommée,
Sont quelques grains d'encens qui s'en vont en fumée.
Un corps ſain, des amis, l'aiſance, un peu d'amour
Sont les uniques biens du terreſtre ſéjour.
Pourſuivez le bonheur du Japon en Eſpagne,
Le chagrin malgré vous toujours vous accompagne;
Le vrai bonheur eſt fait pour les cœurs vertueux!

Allez donc maintenant, avares glorieux,
Follement vous bouffir d'héroïques chimeres!
Nos fortunes, mortels, ne ſont que paſſageres.
Tel poſſede aujourd'hui de ſuperbes jardins,
Qui peut-être ce ſoir ſeront en d'autres mains:
Ces biens nous ſont prêtés; le poſſeſſeur varie;
Et le monde pour nous n'eſt qu'une hôtellerie:
Le tems rapidement abrege nos deſtins.
Faut-il dans l'avenir prolonger nos deſſeins,
Paſſer le peu de jours que le ciel nous accorde,
Sans repos, ſans plaiſirs, ſans joie & ſans concorde?

Ah!

Ah! malheur, à ce prix, à qui veut s'élever!
MAIS, par tout ce discours, qu'ai-je voulu prouver?
Que sur la mer du monde un pilote bien sage
Doit préférer le port au risque du naufrage.

EPITRE IV.

A ROTENBOURG.

SUR LES VOYAGES.

J'EN conviens, Rotenbourg, quoique l'on en présume,
L'homme est un animal guidé par la coutume;
D'aveugles préjugés son esprit gouverné
Est par un vieil usage aux abus enchaîné.
L'immortelle Sottise ira de race en race,
En maîtrisant toujours la foible populace:
Le siecle la transmet aux siecles à venir;
Tout sot est son sujet, & doit la soutenir;
Et tel est de ses mœurs le ridicule code.
QUI pourroit dénombrer les travers de la Mode,
Le bizarre pouvoir de ses frivoles droits,
Ses fantasques decrets, ses tyranniques loix,
Ses changemens subits, tels que ceux de Protée,
Ses caprices, ses goûts, son audace effrontée?
Je compterois plûtôt les roses du printems,
Les épis de l'été, les grappes des sarmens;
Et de l'hiver glacé.... mais sans ce préambule,
Un exemple suffit, & peint ce ridicule.

REMARQUEZ, Rotenbourg, que de peres chez nous;
Malgré leur gravité, n'en étant que plus fous,
Idolâtrant un fils qu'ils trouvent leur image,
L'envoient, hors du collége, en droiture en voyage:
Dans leurs préventions ces obſtinés parens,
Lors même que leurs fils ſont dépourvus de ſens,
Oſent nous ſoutenir, ſans en rougir de honte,
Qu'ils feront voyager leurs nigauds à bon compte:
C'eſt, à leur ſentiment, un remede préſcrit,
Qui fait du plus ſtupide un prodige d'eſprit.
QU'UN dieu, foudre des ſots, puiſſe un jour les confondre!
L'air qu'on prend à Paris, ou qu'on reſpire à Londre,
Rafineroit-il plus que celui de Berlin
Les fibres engourdis d'un cerveau né mal ſain?
L'eſprit eſt inhérent & propre à la perſonne,
Le climat n'y fait rien, la Nature le donne:
Ses organes épais ne ſe mûriroient pas
Dans les ſerres où l'art pouſſe les ananas.
CES propos inſenſés font émouvoir ma bile;
Je ne puis de ſang-froid voir ces fous dans la ville
Se conduire & penſer ſi ridiculement.
UN jour je m'emportois, & leur dis bruſquement:
« Avez-vous réſolu dans votre frénéſie
» De vous deshonorer avec notre patrie;
» En promenant par-tout ſans rime ni raiſon,
» L'opprobre de la Pruſſe & de votre maiſon?
» Et que diront de nous les nations polies?
» Certes leur vanité rira de nos folies:
» En voyant arriver ce vol de plats nigauds,
» Ils nous traiteront tous de Huns, de Viſigots:
» Je crois voir des François qui ſecouant la tête,
» Diront avec dédain: Ah, que ce peuple eſt bête!

» L'eſprit

» L'esprit s'est concentré dans nos Parisiens ;
» Déniaisons par pitié ces pauvres Prussiens ».

Mais, malgré les raisons que je savois leur dire ;
Quoiqu'ils eussent oui ricaner la Satyre
De leur entêtement, rien ne les fit changer ;
Et, l'Univers entier en dût-il enrager,
Les nations verront leur fils, ce grand prodige ;
Le digne rejetton de leur antique tige.

Soit : qu'il voyage donc, s'il le faut, aujourd'hui ;
Je l'attends de pied ferme à son retour chez lui :
Quels progrès a-t-il fait pendant sa longue absence ?
A-t-il l'esprit de Stil ? en a-t-il la prudence ?
Point du tout, remarquez son plumet incarnat :
De stupide qu'il fut, il est devenu fat ;
Et jouant l'étourdi, sans jamais pouvoir l'être,
C'est un lourdaut badin qui fait le petit-maître.

Chrysippe, dites-vous, est un homme prudent ;
Son fils, qui doit partir, a l'esprit transcendant ;
Son école est le monde, & le pere qui l'aime,
Assuré de ses mœurs, l'abandonne à lui-même :
Soutenu de talens aussi supérieurs,
Il ne fréquentera que les fameux auteurs,
Et les bonnes maisons.... Oui, dites les mauvaises ;
Par mille débauchés mené dans ces fournaises,
On apprendra dans peu que ce phénix des fils,
Corrompu par l'exemple, égale ses amis.

S'il passe chez l'Anglois ; citoyen de taverne,
Impudent, crapuleux, ce Cynique moderne
Gagnera les défauts de cette nation :
Bizarre & singulier par affectation,
Il fera vanité d'étaler sa folie.
Dieu vous garde sur-tout, pour comble de manie,

 Qu'il

Qu'il ne s'avise un jour d'avoir le *splen* pour goût,
Et poussant l'Anglicisme insensément à bout,
Pour prouver qu'il a bien profité du voyage,
Il ne se pende ici, à la fleur de son âge.
S'il séjourne à Paris, son bien en moins d'un an
Fricassé par Manon, perdu dans un brelan,
Mettant ce sage fils à sec par sa dépense,
Vous fera repentir de son extravagance.
Logé superbement dans un hôtel garni,
Et traîné dans un char artistement verni,
Magnifique & connu par sa galanterie,
Voyons-le de retour dans sa triste patrie.
Ce seigneur opulent, qui prodiguoit son bien,
Puni par ses excès, doit par-tout & n'a rien :
Puisque le sort ingrat de son orgueil se joue,
Il trote par la ville à-travers de la boue :
Ses créanciers brutaux par un arrêt fatal
L'enverront en prison créver à l'hôpital.
Mais Posthume, dit-on, doit vous charmer sans doute ;
Ce pere prévoyant choisit une autre route :
Son fils doit voyager en sage citoyen,
Il a pour conducteur un théologien :
Cet austere Mentor guidant ce Télémaque,
Saura le ramener innocent vers Ithaque ;
Et des séductions garantissant son cœur.....
Suffit, je vous entends : ce dévot gouverneur,
Brutalement savant, sans monde & sans manieres,
Déplacé dans le siecle & manquant de lumieres,
Auroit lui seul besoin d'avoir un bon Mentor ;
C'est pire que Nessus, une bête, un butor.
Que peut-il résulter de ce choix ridicule ?
Le pupille encloitré comme dans sa cellule

Par

Par ce cuistre ombrageux, de ce dépôt jaloux,
Tenu dans sa maison sous un double verroux,
De prisons en prisons voyageant par le monde,
De l'Univers entier pourroit faire la ronde;
Qu'il verroit tout au plus les dehors des cités,
Des enseignes, des murs & des antiquités:
On ne verra chez lui, grace à cette méthode,
Qu'un friseur, un tailleur, un baigneur à la mode:
Et, si son plat dévot n'en est pas allarmé,
De faiseurs d'entrechats un maître renommé,
Jusqu'aux coupés-battus portant sa connoissance,
Fera couler ses pas au gré de la cadence.
Le monde policé, qu'on recherche avec soin,
Sera fui du bourru qui ne le connoît point,
Qui redoute sur-tout la bonne compagnie
Où l'on n'admit jamais un cuistre sans génie.

Posthume, je vous plains: quels seront vos ennuis!
Vous cultivez en vain, sans recueillir des fruits.
Que ce fils est timide, & qu'il paroît sauvage!
La crainte & l'embarras se lit sur son visage;
Viendroit-il de Paris? Voyez son air peureux:
Non, vous m'en imposez, ce fils sort des Chartreux:
Ah, l'utile projet! ah, la belle dépense!
Pour le tenir reclus, qu'alla-t-il faire en France?
Que sait-il? qu'a-t-il vû? qu'en fit son directeur?

Mais ses habits, dit-on, sont faits du bon tailleur;
De ses cheveux tappés l'élégante frisure
D'un toupet arrangé releve la parure;
Il pousse l'inventeur des modes aux abois;
Ses manchettes d'un pied débordent ses longs doigts:
Et quoi! pour s'ajuster fit-il ce grand voyage?
Qu'on auroit épagné de longueurs & d'ouvrage,

 Si

Si l'on eût fait venir par le plus court chemin
Cordonnier, friseur & tailleur à Berlin!
Ils ont tout fait, ils ont décoré sa personne;
Prenez un mendiant: trois jours qu'on le leur donne;
Je réponds qu'il prendra le dehors des François:
Un friseur peut avoir de rapides succès.

Interrogeons pourtant quelques-uns de ces peres;
De leurs desseins secrets pénétrons les mysteres;
Ils ont sans doute un but, & ces parens sensés,
Au bien de leurs enfans sur-tout auront pensé.
Dites: lorsque vos fils de leurs couteux voyages
Reviendront étrangers par l'air & les usages,
Qu'ils seront inconnus & nouveaux parmi nous;
D'avance à quels emplois les prédestinez-vous?
Sil faut juger des faits par leur expérience,
Le Hazard en décide, & non votre prudence.

Je vois nos voyageurs aborder chaque jour;
L'un, juge postulant, se présente à la cour;
Il a pris ses degrés & soutenu ses theses
A l'université des coulisses françoises:
De crainte que Cujas ne salît son cerveau,
Il ne lut que Mouhy, Moncrif & Marivau;
Il n'est aucun discours que son esprit fertile
N'embellisse d'un trait tiré d'un vaudeville.
O le juge excellent! Heureux sont les plaideurs
Dont le sort dépendra de pareils rapporteurs!

Le flasque dameret, fils cheri de sa mere,
Jeune athlete énervé des combats de Cythere,
Desire de couvrir ses membres délicats
Du fer & de l'acier dont s'arment les soldats:
Il n'a jamais connu Vauban, Folard, Euclide;
Son code militaire est l'art d'aimer d'Ovide.

Cet autre, à ſon retour, va ſe mettre à l'écart,
Imite ſes aïeux, & ſe fait campagnard :
C'étoit bien employé d'aller en Angleterre
Pour s'enterrer tout vif dans le fond d'une terre :
Voilà comme ces fous ont uſé de leur tems!

Mais que dirai-je enfin de tant de jeunes gens,
Plus errans que ce Juif qu'on dit courir le monde,
Qui livrés aux travers dont leur eſprit abonde,
Prirent en voyageant un pli ſi vagabond,
Que ſans pouvoir depuis reſter à la maiſon,
Et ſe vouant par choix aux grandes avantures,
Finiſſent en fripons convaincus d'impoſtures?

L'Allemagne, féconde en plats originaux,
En compte chez ſes grands des plus fous, des plus ſots,
Deſquels le faux orgueil trop imbu de la France,
Imite les Louis par leur magnificence :
Des princes dont l'état contient ſix mille arpens,
Réduiſent en jardins la moitié de leurs champs;
Et pour avoir chez eux Marly, Meudon, Verſailles,
Oppreſſent leurs ſujets gémiſſans ſous les tailles.
Dans leurs vaſtes palais on chercheroit un jour,
Avant que d'y trouver le prince avec ſa cour :
Dix hourets font leur meute, & cent gueux leur armée;
Ils ſont nourris d'encens, ils vivent de fumée.
Ah qu'ils ſeroient heureux ſi leurs prédéceſſeurs
Les euſſent prudemment éloignés des grandeurs!

Ces exemples fâcheux ne frappent plus perſonne;
La coutume ſe ſuit, ſoit mauvaiſe, ſoit bonne.
La Jeuneſſe voyage, il faut donc voyager,
Dit-on en imitant, ſans penſer, ni juger.

Une meute dépeint les gens de cette claſſe;
Elle ſuit un bon chien qui la mene & qui chaſſe;

S'il abboie, aussi-tôt tous abboient après lui,
Sans connoître le cerf qui devant eux a fui,
Sans savoir où ce chien, plus expert qu'eux, les mene,
Ils jappent après lui ne le suivant qu'à peine.
Nos gothiques aïeux, dans leur grossiéreté,
Manquoient sur-tout des mœurs de la société:
Les Arts qui fleurissoient en France, en Italie,
N'avoient point réchauffé la froide Germanie;
Le besoin demandoit qu'on les cherchât dehors;
Et pour apprendre à vivre on voyageoit alors.
L'Allemagne depuis quittant sa barbarie,
A son tour par les Arts fut à la fin polie;
L'urbanité Romaine orna toutes les cours;
Mais sans autre dessein l'on voyagea toujours:
Cet abus en croissant allant à la sottise,
Infecta nos vertus des mœurs de la Tamise.
  Mais quoique la coutume aye ses sectateurs,
Il est des gens sensés, au-dessus des rêveurs,
Qui présageant de loin, & calculant d'avance,
Pesent leurs actions au poids de la Prudence.
  Telamon suit un but; son fils a des talens,
Il forma son esprit dès la fleur de ses ans;
Capable des emplois auxquels il le destine,
Il le fait voyager sans craindre sa ruine:
Homme de tous les tems, & fait pour tous les lieux,
Il est goûté par-tout, il réussit au mieux.
  C'est ainsi que l'on voit sur des arbres vulgaires
Enter soigneusement des branches étrangeres,
Pour recueillir un fruit plus doux, plus excellent.
  Ainsi l'heureux Jason d'un voyage important
Porta la toison d'or au sein de sa patrie.
Il faut au voyageur un but & du génie.

Tandis

Tandis que par mes vers je vous fais ce discours,
Je vois de chez Vincent partir de jeunes ours.
Coutume, Opinion, vous gouvernez le monde;
Le sage vainement vous attaque & vous fronde:
Ah! ce n'est que trop vrai, les écarts des aïeux
Ne servent de leçons à nul de leurs neveux:
J'abandonne le monde en proie à sa bêtise;
Maudit soit qui prétend corriger sa sottise!
Que l'on s'adonne au mal, que l'on s'adonne au bien,
Voyage qui voudra, je n'en dirai plus rien.
Je reprends les abus sans condamner l'usage,
Votre exemple sur-tout en est un témoignage;
Si tous les voyageurs profitoient comme vous,
Il faudroit, Rotenbourg, que nous voyagions tous.

EPITRE V.

A D'ARGENS.

SUR LA FOIBLESSE DE L'ESPRIT HUMAIN.

O Que j'approuve fort votre bon sens, d'Argens,
Qui retient votre esprit toujours comme en suspens!
Qui loin de décider légerement des choses,
Vous fait modestement examiner les causes!
Vous connoissez l'erreur de nos opinions,
L'aveuglement honteux des superstitions:
Je vois entre les mains d'un philosophe libre
Sa balance en flottant respecter l'équilibre:

Satisfait de peser, mais craignant d'affirmer,
Les sectes, les partis n'ont pu vous animer.
Fier & présomptueux dans ma tendre jeunesse,
J'aimois à décider, c'étoit une foiblesse;
Dans un âge plus mûr j'ai connu mes erreurs,
Mon ignorance extrême & l'orgueil des docteurs:
En songe je volois aux régions immortelles;
Ouvrant les yeux, j'ai vu que je n'avois point d'aîles:
L'imagination en se précipitant,
Dans le vaste infini m'emportoit à l'instant;
Mais craignant les écueils, j'ai rangé le rivage.
Il me semble, d'Argens, tout étant pour l'usage,
Que nous avons reçu certain degré d'esprit,
Qui, bien que limité, pour nos besoins suffit.
Cet esprit nous étoit un présent nécessaire,
Et le ciel le devoit à l'humaine misere;
Inférieur en force à tous les animaux,
L'homme auroit succombé sous le nombre des maux:
Sans l'appui des parens, sans secours, sans défense,
La mort retrancheroit ses jours dès son enfance;
Un tissu délié de fragiles ressorts
Artistement unis composent notre corps:
Contre les aquilons & la bise perçante
Rien ne nous garantit qu'une peau transparente;
Il falloit nous couvrir, il falloit nous loger,
Filer, tramer, ourdir la laine du berger,
Charpenter dans les bois, creuser dans les carrieres,
Et sur des chars tremblans voiturer mille pierres.
Ce n'est pas encor tout: il falloit se nourrir,
Expliquer ses besoins, s'aider, se secourir,
Et dompter par le nombre, à force réunie,
Le féroce lion, le tigre d'Hyrcanie,

Oui

Oui c'eſt par ces raiſons que le ciel a voulu
Que l'eſprit fût à l'homme en propre dévolu ;
Tel eſt ce feu divin qui fait notre partage,
Auteur de l'induſtrie, il fait notre avantage.
Mais lorſque notre orgueil ſur le bon ſens prévaut ;
Que notre eſprit trop vain veut s'élever trop haut,
Que l'homme veut percer cette nuée obſcure
Qui voile les ſecrets de toute la nature,
Sa téméraire audace, au lieu d'embraſſer tout,
De ſon étroite ſphere apprend à voir le bout ;
Notre eſprit hors des ſens n'a plus d'intelligence ;
Nos organes groſſiers ſont privés de puiſſance ;
Nous voguons ſans bouſſole & ſans vaiſſeaux mâtés
Sur un océan plein d'écueils, d'abſurdités.
Notre eſprit curieux qui ſouvent nous égare,
Nous rend imitateurs du téméraire Icare ;
Mais aucun ne s'attend, s'élevant aujourd'hui,
Qu'il doit avoir le ſort de tomber comme lui.
Seroit-ce donc à l'homme à décider en maître
Sur des ſujets abſtraits qu'il ne ſauroit connoître ?
Par les rapports des ſens & leurs illuſions,
Il reçoit des objets quelques impreſſions :
A l'entendre on diroit qu'il a créé le monde,
Qu'il éleva les cieux, & qu'il abaiſſa l'onde ;
Qu'un dieu trop impuiſſant par ſubſtitution,
L'admit à préſider à la création,
Des cieux juſqu'aux enfers, du couchant à l'aurore ;
Dans ce monde il n'eſt rien que ſon ſavoir ignore.
Est-ce à toi, vil mortel, à l'eſprit limité,
D'aſſervir ſous tes loix l'immenſe éternité ?
Parle, inſecte orgueilleux, ſi fier, puiſque tu penſes ;
Conſidére ces tems d'une durée immenſe :

Aurois-

Aurois-tu précédé des ſiecles ſi nombreux,
Toi qui ne vis qu'un jour en comparaiſon d'eux?
Ton œil qui peut à peine endurer la lumiere,
Prétend percer des cieux la brillante carriere?
  Oui, l'on verroit plûtôt du haut de nos clochers
Des Alpes ſourcilleux les ſuperbes rochers,
Que de connoître à fond tous les premiers principes;
Et pour les deviner fuſſions-nous tous Œdipes,
De cent difficultés cet énigme muni,
En petit comme en grand préſente l'infini.
  Demande à ce docteur ce qu'eſt la cohérence?
S'il connoît la matiere & ſa pure ſubſtance?
Il avouera que non; mais ſans ceſſe il écrit
En mots alambiqués un roman ſur l'eſprit;
Par un obſcur jargon il veut expliquer l'ame:
C'eſt un être, une eſſence, une divine flame;
Il invente des mots au lieu de définir;
Tous ſes efforts ſont vains, il n'y peut parvenir.
Sur des ſujets abſtraits ſa raiſon trop ſtérile,
Voulant être profonde, eſt tout au plus ſubtile;
Sait-il donc s'il eſt libre, ou ſi ſa volonté
N'eſt pas l'eſclave honteux de la fatalité?
Il ne ſe connoît pas, mais ſon eſprit devine
Quelle eſt de l'Univers la ſource & l'origine;
S'il fut de tous les tems, ou ſi Dieu par trois mots,
Tira l'ordre du ſein de l'antique cahos;
Et ce juge éclairé, décidant ſans connoître,
Dira comme de rien peut ſe former un être?
Sait-il ce qu'eſt le vuide? a-t-il pu concevoir
Comment tout étant plein, tout a pu ſe mouvoir?
  Laissons à cet Anglois digne de notre eſtime,
L'honneur d'avoir trouvé par un calcul ſublime
Les

Les effets merveilleux que fait l'attraction;
Qu'il daigne m'expliquer ce qu'eſt l'impulſion;
Et quel eſt ce pouvoir dont l'effet peut produire
Qu'un corps peſant ſur l'autre également l'attire?
Le grand Newton l'ignore, & ſon art n'en dit rien:
Qui pouſſera plus loin ſon calcul que le ſien?
Et dans une région de ténebres couverte,
Qui des cauſes fera l'utile découverte,
Si cet eſprit puiſſant fait pour y réuſſir,
Sur ces ſecrets obſcurs n'a pu nous éclaircir?

Lorsqu'un ingénieur verſé dans ſa ſcience,
Veut conſtater des faits par quelque expérience,
Niveler, meſurer, ou lever des arpens,
Il éprouve d'abord ſes divers inſtrumens;
Son opération dépend de leur juſteſſe.

Cet uſage en effet eſt rempli de ſageſſe;
Si l'on veut raiſonner, n'eſt-il pas de ſaiſon
De connoître avant tout quelle eſt notre raiſon?
Mais l'homme qui s'ignore au hazard s'abandonne;
Il rejette, il approuve, il décide, il raiſonne;
Et de ſes inſtrumens bien loin de s'aſſurer,
Il ne prend pas le ſoin de les examiner:
Sait-on ſi la raiſon eſt frivole ou ſolide?
Si ſon eſprit ardent peut ſe tenir en bride?
Ou ſi malgré ce frein par des écarts fréquens
L'imagination emporte le bon ſens?
Mais ſon orgueil trop fier reſpecte ſa folie;
Il craint un examen qui toujours l'humilie.

On diroit en effet que notre eſprit trompeur
Eſt pour la vérité moins fait que pour l'erreur;
Dans cent abſurdités ſa foibleſſe nous plonge;
Du brillant merveilleux le ſéduiſant menſonge

S'imprimant

S'imprimant dans l'eſprit avec facilité,
Nourrit de fictions notre crédulité.
Il eſt comme un miroir dont la docile glace
Reçoit tous les objets qui frappent ſa ſurface;
Et qui par le moyen de ſes réflexions,
Sans y rien altérer, rend ſes impreſſions.
L'homme ne conçoit pas juſqu'où va ſa foibleſſe;
Son amour-propre eſt pis qu'une éternelle ivreſſe;
Et cet aveugle amour imbu de ſes talens,
Les érigeant en dieux, leur offre ſon encens.
Ce n'eſt point ſans raiſon que mon chagrin l'accuſe;
Du matin juſqu'au ſoir voyez comme il s'abuſe.
Qu'un adepte paroiſſe & promette ſon or;
Cent dupes du grand œuvre attendront tous leur ſort;
Leur erreur ne voit pas, du gain trop animée,
Que leur bien au creuſet ſe diſſipe en fumée.
Qu'un aſtrologue vienne, & liſant dans les cieux,
Annonce un avenir triſte & calamiteux;
Leur eſprit effrayé devenant taciturne,
Tremblant pour les malheurs que leur prédit Saturne,
S'imagine que Dieu trouble les élémens,
Afin que l'avenir les avertiſſe à tems;
Que ces aſtres nombreux ſont autant de prophetes
Et que tout eſt perdu lorſqu'on voit des cometes
J'en ſais dont les cerveaux ſont vivement frappés
D'eſprits & de vampirs autour d'eux attroupés;
Les ombres de la nuit leur ſemblent des fantômes;
Sans ceſſe en frénéſie ils en ont les ſymptômes;
Et toujours allarmés de ſpectres effrayans,
Ils accuſent les morts des crimes des vivans.
Les ſuperſtitieux encor plus ridicules,
Sur les abſurdités n'ont jamais de ſcrupules.

Combien

Combien n'a-t-on pas vu d'habiles imposteurs
Du stupide public cimenter les erreurs,
Sous des mots captieux proférer des oracles,
Par des prestiges vains fabriquer des miracles?
RASSEMBLONS tous les tems, voyons tous les pays,
De Lisbone à Pekin, d'Archangel à Memphis;
S'en trouve-t-il un seul, (je consens qu'on le nomme)
Dont le culte insensé n'ait pas dégradé l'homme?
OUI, l'homme de tout tems fut le jouet honteux
Des grossieres erreurs, des prêtres frauduleux:
Il a tout adoré jusqu'à la plante vile *;
L'encens fuma jadis devant le crocodile:
O comble de forfaits! nos antiques Germains
Osoient servir des dieux cruels & inhumains,
Auxquels on immoloit pour appaiser leurs haines,
Sur des autels sanglans des victimes humaines.
DU moins le monde en paix suivant ses visions,
N'avoit point combattu pour ses opinions;
Mais il changea depuis pour des erreurs nouvelles,
Ses anciennes erreurs sans rien gagner par elles:
Tant dans l'aveuglement le vulgaire plongé,
Ou doute par foiblesse, ou croit par préjugé!
D'ARGENS, ne pensez pas que ma plume sévere
Vous compte impunément au nombre du vulgaire:
Je prends cet Univers de l'un à l'autre bout,
L'individu pour lors s'engloutit dans le tout.
MAIS que devient au fond cette raison si vaine,
Qui sur les animaux fait si fort la hautaine?
Je n'y vois que foiblesse & qu'imbécillité,
Le bon sens est captif de la crédulité.

* L'Oignon.

Telle

Telle eſt cette Raiſon qui, ſi fiere à l'entendre,
Prétend tout deviner, & prétend tout comprendre;
Le bon ſens eſt voiſin du tranſport inſenſé;
L'entre-deux par malheur eſt trop peu nuancé:
Quel homme eſt ſans erreur? quel ſage eſt ſans foibleſſe?
Il n'eſt qu'un eſprit ſain qui voit ſa petiteſſe.

Les hommes doivent tout aux organes des ſens;
Leur miniſtere inſtruit leurs eſprits impuiſſans;
Par eux en combinant s'àquiert l'expérience;
C'eſt le ſeul point d'appui de leur intelligence:
Mais ne jugeant de tout que par comparaiſon,
Dès qu'ils ſortent des ſens, ils perdent la raiſon;
De leur eſprit borné la petite étendue,
Ne peut ſaiſir ni rendre une choſe inconnue;
Ils inventent des mots qui, bien qu'articulés,
Enveloppent des riens en termes empoulés.

De ce vaſte Univers atome imperceptible,
Crois-tu que l'infini devoit t'être acceſſible?
Crois-tu qu'en étendant ton eſprit limité,
Il pourra contenir toute l'immenſité?
Et tu veux t'engager dans l'obſcur labyrinthe,
Duquel Théſée en vain voudroit percer l'enceinte.
Dans tes projets hautains il n'eſt plus de milieu;
Tes deſtins ſont d'un homme, & tes vœux ſont d'un dieu.

Tandis que l'aigle atteint la région du tonnerre,
La timide Progné vole en raſant la terre.
Ni trop haut, ni trop bas, prenons un vol moyen;
Et bornons-nous, d'Argens, ſous notre méridien.
Je ne condamne point cet amour des ſciences,
Qui remplit nos eſprits d'utiles connoiſſances:
Je veux qu'un ſage ſoit ſavant, ſans s'entêter;
Qu'apprenant à connoître, il apprenne à douter;

Et

Et que de ſa raiſon remarquant la foibleſſe ;
Ce lui ſoit un motif de plus grande ſageſſe.
Un pauvre prend peu d'or pour un immenſe bien.
C'eſt apprendre beaucoup de voir qu'on ne ſait rien.

De tous les animaux que l'Univers enferme,
Chaque eſpece a ſes loix, ſes limites, ſon terme ;
La Nature fixa par ſes arrangemens
Leurs domaines bornés à certains élémens.
L'homme eſt, ainſi qu'Antée, illuſtré par la fable :
Sur terre, ce géant fut toujours indomptable ;
Mais quand Hercule un jour oſa le ſoulever,
Serrant ſes bras nerveux, il vint à l'étouffer.
Il faut ſe renfermer dedans ſa propre ſphere,
Qui pourroit reſpirer hors de cette athmoſphere ;
Dans l'orbe de Mercure ou bien de Jupiter ?
Le paon périt ſous l'eau, le dauphin meurt à l'air.

De même notre eſprit, ſans tenter l'impoſſible,
Ne doit jamais ſortir hors du monde ſenſible ;
C'eſt l'orgueil en un mot qu'il nous faut étouffer ;
L'homme eſt fait pour agir, non pour philoſopher.
Nos organes, d'Argens, ſeroient d'autre fabrique,
Si l'homme eût été fait pour la métaphyſique :
Nul microſcope Anglois n'égaleroit nos yeux ;
Nos doigts ſeroient plus fins & plus induſtrieux :
Point de problème alors, tout ſeroit axiome ;
On pourroit diſſéquer la monade & l'atome ;
Et prenant la Nature en tous ſens ſur le fait,
Décompoſer chaque être, & ſavoir ce qu'il eſt.

Le ſouverain moteur nous cacha ces ſciences ;
Il nous rendit heureux ſans tant de connoiſſances :
Plions modeſtement nos vœux à ſes arrêts ;
Du lot qui nous échut ſoyons tous ſatisfaits.

Qu'à notre eſprit débile & prudemment timide
La Modération ſerve toujours de guide ;
C'eſt elle qui jadis dans la Grece inſpira
Carneade qu'alors l'Univers admira.
Ce ſage de l'Erreur craignant l'effort magique,
Contre elle ſe couvrit de l'Egide Sceptique ;
De notre foible eſprit il connoiſſoit l'orgueil,
Et d'un ſyſteme adroit le dangereux écueil.
    CICERON ſon diſciple au fond de l'Auſonie
Tranſporta ſon école & ſon académie,
Philoſophe prudent, généreux ſénateur,
Pere de la patrie, & fléau de l'Erreur.
    O ſage Ciceron ! préſidez à ma verve,
Soyez mon Uranie, & ſoyez ma Minerve ;
Vous de qui l'éloquence, en plein barreau, dompta
Le rapace Verrès, l'affreux Catilina ;
Qui retiré depuis dans les champs de Tuſcule,
Enſeigniez à douter au Monde trop crédule ;
Et peignant la vertu dans toute ſa beauté,
Montrâtes le chemin de la félicité.
    OUI, laiſſons dans les cieux la ſcience trop ſublime,
Travaillons dans ce monde à détruire le crime.
Que ſert-il après tout à l'eſprit curieux
D'être inſtruit des ſecrets que nous cachent les cieux ?
Loin de nous égarer dans ce fâcheux dédale,
Appliquons notre eſprit à l'utile Morale :
C'eſt elle qui ſondant tous les replis des cœurs,
Sans fard oſe aux mortels reprocher leurs noirceurs ;
Eplucher leurs défauts, démaſquer leurs caprices,
Diſtinguer hardiment leurs vertus de leurs vices,
Dompter des paſſions tous les tranſports outrés,
Changer les furieux en humains modérés,

Nous

Nous aprendre à connoître au fond ce que nous sommes,
Et rabaisser les rois jusqu'au niveau des hommes ;
C'est elle qui nous fait triompher des revers.
  O céleste Morale ! épurez tous mes vers ;
Accordez Epicure avec l'âpre Stoïque ;
Rendez l'un plus nerveux, l'autre moins tyrannique ;
Nivellez le chemin qui mene à la vertu,
Plus on l'adoucira, plus il sera battu.
  TANT que la Destinée & sa vicissitude
Prolongera mes jours, j'en ferai mon étude ;
Et sans perdre à connoître un tems fait pour jouir,
Mallebranche ni Wolff ne pourront m'éblouir.

EPITRE VI.

A SWËRTZ.

SUR LES PLAISIRS.

DE nos brillans plaisirs aimable directeur,
O vous qui gouvernez, au gré du spectateur,
Les jeux de Terpsichore & ceux de Polymnie,
Les pleurs de Melpomene & les ris de Thalie ;
Lequel de ces plaisirs pourroit, selon nos vœux,
Contribuer le plus à faire des heureux ?
  SEROIT-CE, dites-moi, la joie impétueuse
Qui dans le carnaval devient si périlleuse
Au repos des maris méfians & jaloux,
Lorsque dessous le masque on voit de jeunes fous
Tout prêts à s'enflamer, prompts à se satisfaire,
Suivre les étendards du beau dieu de Cythere ;

Sauter, tourbillonner au ſon des inſtrumens ;
Et s'ennivrer enfin de cent plaiſirs bruyans ?
L'aurore en plein hiver ſi lente & ſi tardive,
Paroît, ſelon leurs vœux, trop prompte & trop active ;
Quoique de leur amour le rapide roman
Souvent dans un quart-d'heure ait dégoûté l'amant.
Aimeriez-vous plûtôt qu'on préférât la ſcene
Où Moliere traça de ſa naïve veine,
L'humiliant tableau de nos bizarres mœurs ?
Vous paroiſſez me dire, excuſant mes erreurs :
Tournez vers ce ſpectacle enchanteur & magique,
Où l'optique, la danſe & l'art de la muſique
De cent plaiſirs divers ne forment qu'un plaiſir ;
C'eſt, pour vous rendre heureux, ce qu'il vous faut choiſir ;
C'eſt-là que l'Aſtrua, par ſon goſier agile,
Enchante également & la cour & la ville ;
Et que Felicino par des ſons plus touchans
Sait émouvoir les cœurs au gré de ſes accens.
C'eſt-là que Marianne égale à Terpſichore,
Reçoit tous ces *bravo* dont le Public l'honore :
Ses pas étudiés, ſes airs luxurieux,
Tout invite aux deſirs nos ſens voluptueux.
Je vous entends ; ſachez que dans le fond de l'ame
J'aime tous ces plaiſirs qu'un faux myſtique blâme ;
Ami des ſentimens des Epicuriens,
Je laiſſe la triſteſſe aux durs Stoïciens :
Si, comme Thebes, l'ame avoit plus de cent porte ;
J'y laiſſerois entrer les Plaiſirs en cohortes.
Tout le monde après tout ne penſe pas ainſi :
J'ai vu d'outrés chaſſeurs en hauſſant le ſourci,
Bâiller & s'endormir au ſein de ces merveilles ;
Nul ſon ne peut flatter leurs ſtupides oreilles ;

Leur

Leur eſprit occupé de cerfs, de ſangliers ;
Au lieu de voir Cinna, rêvoit aux lévriers.
J'AI vu ſur vos gradins pâlir d'impatience
Plus d'un vieil Harpagon affolé de finance,
Preſſé de viſiter ſes ſerrures, ſes huis,
Et de compter ſur-tout ſes ſacs pleins de louis.
SANS doute on vous a dit que certain géometre
Au ſpectacle un beau jour s'aviſa de paroître ;
Sans entendre, ſans voir & même ſans parler,
Il ſe mit en rêvant d'abord à calculer
Les effets de la voix, l'eſpace de la ſale,
Le théâtre, l'optique & le grand ceintre ovale :
Cela fait, ne trouvant rien de touchant pour lui,
Et ſe ſentant glacé de dégoût & d'ennui,
Sans qu'il eût vû finir un acte, (eſt-il croyable ?)
Il ſortit bruſquement, donnant le tout au diable.
QUEL feu n'anime point toutes nos actions,
Lorſqu'on nous voit ſervir nos propres paſſions ?
Mais nous ſommes glacés pour les plaiſirs des autres.
SI quelques préjugés nous font aimer les nôtres,
Ne nous courrouçons point ſi de nos ſentimens
Nous voyons différer ſi grand nombre de gens.
Oui, béniſſons plûtôt la ſage Providence
Qui ſuffiſant à tout avec tant d'abondance,
Ayant à l'infini varié tous nos goûts,
Pourvoit en même tems à les contenter tous ;
Sans quoi, ces plaiſirs faits pour délaſſer le monde,
Seroient tout au contraire une ſource féconde
De jalouſes fureurs, d'envieux démêlés ;
Et l'on verroit enfin des pays dépeuplés,
De qui les habitans trop zélés pour leurs cauſes,
Auroient prétendu tous avoir les mêmes choſes.

Pensez-vous donc qu'il faut aux hommes fainéans
Des plaiſirs merveilleux pour chatouiller leurs ſens ?
Que manquant d'opéra, de bal, de comédie,
Ils ont droit d'accuſer le ciel de perfidie ?
Ah ! la Nature en mere étalant ſes bontés,
Ne ſe reſtreignit point à nos néceſſités.
De tous nos agrémens elle fut l'ouvriere ;
A ſon éclat brillant ouvrons notre paupiere :
C'eſt d'elle que nous vient le charme de l'amour,
Auſſi doux pour Colin que pour l'homme de cour,
C'eſt d'elle que nous vient le ſommeil déle&table,
Secours voluptueux au corps ſi favorable :
Dans une ardente ſoif trouver un clair ruiſſeau,
C'eſt boire du nectar que d'avaler ſon eau.
Quand le lion brûlant nous fait rechercher l'ombre,
Quel bien de reſpirer l'air frais dans un bois ſombre !
Sur le duvet des prés ſe coucher mollement,
Et laiſſer ſon eſprit errer tranquillement !
Mais quel ſpectacle au monde approche de l'aurore ?
La nuit fuit, & bien-tôt un beau pourpre colore
L'horizon du côté des bords de l'orient ;
On voit pâlir les feux du vaſte firmament ;
Le brouillard ſe diſſipe, & du haut des montagnes
Quelques foibles rayons vont dorer les campagnes ;
Zephyre en voltigeant vient agiter les fleurs,
Un inſtinct de plaiſir s'empare de nos cœurs ;
Le monde eſt renaiſſant, l'aſtre de la lumiere
Remplit de ſon éclat ſa brillante carriere,
Des flambeaux de la nuit ſes rayons triomphans
Paroiſſent & plus purs & plus étincelans.
Dites, par quel preſtige ou bien par quel miracle
Notre opéra peut-il copier ce ſpectacle ?

Et

Et par quelles couleurs rendrez-vous du ſoleil
La pompe faſtueuſe & l'éclat ſans pareil ?
Graux n'imitera point, quoiqu'il ſoit un grand maître,
Le doux gazouillement ſi ſimple & ſi champêtre
Du tendre roſſignol & des chantres des bois,
Quand l'aube d'un beau jour ſemble exciter leurs voix.
Une Nymphe à quinze ans de ſa beauté parée,
A vos viſages peints doit être préférée :
Malgré le vermillon, les pompons & le fard,
La Nature a le droit de triompher de l'Art.
Tels ſont les doux plaiſirs d'une vie innocente ;
Si leur ſimplicité vous paroît moins brillante
Que vos plaiſirs pompeux ſouvent trop entaſſés,
Sachez qu'étant unis ils n'ont jamais laſſé.
Ils ſont comme un ruiſſeau qui voit couler ſans peine
Son onde de criſtal deſſus la molle arene ;
Il embellit les prés en les rendant féconds ;
Il ne ſe vante point de ſes ſuperbes ponts ;
Et ſans avoir l'honneur qu'ont les grandes rivieres,
De porter des batteaux décorés de bannieres,
Et de laver les murs des plus grandes cités,
Où par les habitans leurs flots ſont inſultés ;
Sa courſe moins gênée en eſt bien plus égale.
Goûtez de ces plaiſirs qu'enſeigne la Morale,
Les remords devorans ne les ſuivent jamais ;
On en jouit ſans trouble, on les prend ſans excès ;
On y revient toujours quand on eſt las des vôtres.
Dans chaque âge nos goûts ſont ſuccédés par d'autres ;
Au printems de nos jours, le plaiſir nous conduit ;
Dans notre été, plus mûrs, la gloire nous ſéduit ;
Notre automne ſolide eſt de raiſon imbue ;
Dans notre froid hiver la foibleſſe nous tue.

Des visages ridés, des cheveux blanchissans
Sont honteux d'arborer tous vos déguisemens ;
Dans la décrépitude il sieroit bien sans doute
D'endosser sans desirs le masque & la bahoute :
Alors l'Amour n'a plus ni fleches, ni carquois,
Et la Caducité n'en reçoit plus de loix.
L'Amour aux cœurs glacés paroît une folie,
En les abandonnant ce dieu les humilie :
Ils blasphement l'autel qu'ils avoient adoré,
Ils ne sont qu'impuissans, & non pas modérés ;
Sans passions, adieu vos galantes merveilles ;
Les sens sont comme sourds au rapport des oreilles :
Les yeux sont-ils frappés de l'objet le plus beau ?
C'est un foible réflet qui se peint dessus l'eau ;
Tandis que poursuivant sa course fugitive,
Sans autre impression l'onde fuit de la rive :
L'âge n'a d'agrémens qu'en ses commodités.
   Jouissons des plaisirs sans en être entêtés ;
Swërtz, heureux qui s'en va reprenant sa houlette,
Retrouver ses jardins, ses bois & sa retraite,
Après que sur la scene il a vu dans un camp
Amollir par des pleurs le fier Coriolan,
Ou sauver au milieu de la Grece assemblée
Iphigénie au point de se voir immolée.
   Tout ce brillant fracas à la fin assourdit,
Et l'homme dissipé lui-même s'étourdit ;
Dans une vie errante & presque vagabonde,
Suivez le tourbillon de la cour & du monde,
Mêlé toujours parmi d'affairés fainéans,
Profondément remplis de cent riens importans ;
De ces objets divers la lanterne magique
Vous rendroit aussi fou que l'est un fanatique ;

De

De cette oiſiveté prompt à vous infecter ;
Sans vivre & ſans penſer réduit à végéter,
Au grand monde, au ſpectacle empreſſé de paroître ;
Vous vous fuirez de crainte un jour de vous connoître.

Qui veut s'étudier, doit chercher le repos ;
Là, ſeul avec lui-même, il peut voir ſes défauts ;
C'eſt ainſi de ſon tems que doit uſer le ſage ;
Il fera de ſon cœur le dur apprentiſſage ;
Et dans un examen ſouvent trop odieux,
Vainqueur des préjugés qui faſcinoient ſes yeux ;
S'arrachant hardiment l'artificieux maſque
Qui cachoit ſes travers ou ſon humeur fantaſque ;
Malgré ſon amour-propre & ſon miroir flatteur,
Il déracinera les vices de ſon cœur,
J'en conviens, il eſt vrai, la bonne comédie
Reprend le ridicule & cenſure la vie ;
Mais ce jeu de nos mœurs quelquefois trop bouffon ;
Effleure nos défauts ſans devenir profond ;
On cherche un bon mot qu'aiguiſe la Satyre ;
Ce n'eſt point un ſermon, en ſortant on veut rire.

Montrez-moi, s'il ſe peut, un mortel vicieux
Que votre comédie ait rendu vertueux :
Non, cet auguſte emploi ne fut point ſon partage ;
Qui veut ſe corriger trouve un pénible ouvrage :
C'eſt le combat interne & la réflexion
Qui nous font approcher de la perfection.
Oui, notre vrai bonheur & notre récompenſe ;
C'eſt d'établir la paix dans notre conſcience ;
Swërtz, de vos vains plaiſirs on ne doit s'occuper
Que lorſque du travail il faut ſe diſſiper.

EPITRE VII.

A ALGAROTTI.

AIMABLE rejetton de l'antique Ausonie,
En qui l'on reconnoît tout le brillant génie,
L'Atticisme & le goût de ces esprits ornés
Que Rome produisit en ses tems fortunés ;
D'où vient, Algarotti, que l'homme né caustique,
Jusques sur ses amis se permet la critique ?
Qu'à trouver des défauts, exerçant sa raison,
Au nectar de l'éloge il mêle du poison ?
N'est-ce point l'Amour-propre, ingénieux Prothée,
Qui prenant de l'esprit la figure empruntée,
Des mœurs, du ridicule & des défauts d'autrui
Eleve un monument qu'il érige pour lui ?
Ou seroit-ce que l'homme, entraîné vers le blâme,
Portât certaine image empreinte dans son ame,
Qui retraçant les traits de la perfection,
Lui fait juger de nous par la comparaison ?
Bien loin d'autoriser l'homme dans ses caprices,
Bien loin de le défendre en ses noires malices,
Cet esprit pénétrant dont il se fait honneur,
Nous sert à dévoiler les vices de son cœur :
S'il étoit bienfaisant, son éloquence vaine
Ne déchireroit pas toute l'espece humaine ;
Et dessus nos défauts beaucoup moins rigoureux,
Par charité souvent il fermeroit les yeux.

MAIS

Mais de ces ſcrutateurs la langue trop hardie
Glace chez les mortels l'amitié refroidie,
Plaçant à tous propos des *ſi* malins, des *mais* ;
Juges de leurs amis ils leur font leur procès ;
Même à force de goût & de délicateſſe,
Ils prennent en horreur notre fragile eſpece.
Dans ce ſiecle de fer, dans ces tems corrompus,
Il n'eſt plus par malheur d'Achate, de Niſus ;
L'homme plein de bonté paſſe pour imbécile,
Et l'amitié s'exprime en ſtyle de Zoïle.

Licidas mon ami, dit l'un, me fait bâiller ;
Perſe ſeroit charmant, s'il n'aimoit à railler ;
Chryſippe eſt ennuyeux, il eſt toujours ſublime ;
Et l'emporté Damon à tout propos s'anime ;
Menelas eſt trop fier, Sulpitius trop bon ;
Cet avare Midas eſt pis qu'un Harpagon ;
L'hypocondre Héraclite en lui-même ſe mine ;
Et Narciſſe en vrai fou chérit ſa bonne mine.

Par de pareils propos pleins de malignité,
L'on renverſe l'eſprit de la ſociété.
Ah ! ſi l'homme du moins dans ſa folie extrême
Faiſoit ſans préjugés un retour ſur lui-même,
Il trouveroit en lui le nombre de défauts
Qu'il va ſi hautement blâmer en ſes égaux ;
On le verroit bientôt, quand ſon ami le bleſſe,
Compenſer avec lui foibleſſe pour foibleſſe ;
Et l'aidant à voiler certains défauts trop nus,
Relever de bon cœur l'éclat de ſes vertus.
Qui trouve tout mauvais eſt rempli de malice ;
Un œil qui voit tout jaune, eſt atteint de jauniſſe.
Souvent les préjugés & cent préventions
Sont les oracles faux de nos déciſions.

La

La Nature, en ſuivant ſes maximes conſtantes,
Pourvut tous les objets de faces différentes:
Burrhus voit le deſſus, Séjan voit le revers,
De-là ſur un ſujet cent jugemens divers.
J'ai honte quand j'entends le ſoldat par licence
Reprocher aux lettrés l'étude & la ſcience;
Ou lorſqu'au financier quelque pédant fourré
De ſon ouvrage abject fait un portrait outré;
Ou qu'en argumentant l'homme de loi s'engage
De prouver qu'un ſoldat eſt un anthropophage.
Extravagans, bouffis de vos foibles exploits,
Dons Quichottes zélés de vos divers emplois,
Ne verrez-vous jamais que l'immenſe Nature
A bien plus d'une fin a fait la créature?
De ſes vaſtes deſſeins vous ne voyez qu'un bout,
Et d'un air ſuffiſant vous décidez de tout.
Si chacun s'enrôloit ſous Cujas ou Bartole,
Qui, de ſes bras nerveux, rendant la terre molle,
Déchireroit ſon ſein, cultiveroit ſon champ,
Moiſſonneroit le bled deſſous le fer tranchant?
Sera-ce l'avocat qui pourra vous défendre,
Si quelque prince actif prêt à tout entreprendre,
Forme ſur le royaume un projet dangereux,
Et ravage vos champs par ſes ſoldats nombreux?
Rayez ou le ſoldat ou le juriſconſulte,
Même inconvénient pour l'état en réſulte:
Le ciel a compoſé nos inclinations
Sur le nombre d'emplois & de conditions;
Et de tant de talens l'eſpece & la nuance
Me fait, loin de blâmer, benir la Providence.
Ne condamnons jamais que le Vice effronté,
Trop funeſte ennemi de la ſociété.

Oui

Oui, je vous paſſe ſeul cette humeur acariâtre,
O vous que la Nature a traités en marâtre,
Vous malheureux Therſite! & vous triſte Brunel!
Vengez-vous deſſus nous des cruautés du ciel.

Mais qu'un homme d'eſprit ſe porte à la folie
D'obſcurcir les talens, de ternir le génie;
Que par malheur enclin à blâmer ſes égaux,
Sur leurs vertus aveugle, & lynx ſur leurs défauts;
Il ſe faſſe un plaiſir de nuire & de médire;
Non, c'eſt à quoi mon cœur ne peut jamais ſouſcrire.

Ce ſujet me rappelle un conte qu'on me fit
Dans cet âge où la fable inſtruiſoit mon eſprit.

En ces tems que le monde étoit en ſon enfance,
Tous les êtres, dit-on, avoient la connoiſſance;
La Raiſon éclairoit les ſages animaux,
L'on entendoit parler juſques aux végétaux;
Toute choſe en naiſſant ſembloit être parfaite.
Nulle plante ni fleur n'étoit alors muette.
Dans un certain jardin en ce tems renommé,
Que l'Auteur par oubli ne nous a pas nommé,
La Roſe en s'admirant, & mépriſant la Vigne,
Lui dit un jour: Je plains ta deſtinée indigne;
Si l'homme ne tailloit tes rameaux ſuperflus;
Si tu n'élevois pas tes pampres abbatus,
Entourant tendrement cet orme charitable,
Tes ſarmens languiſſans ramperoient ſur le ſable:
Tes ſeps diſgraciés ne portent point de fleur,
Ils ne donnent point d'ombre, ils n'ont aucune odeur.
Aux rayons d'un beau jour lorſqu'on me voit éclôre,
Mon éclat cede à peine au pourpre de l'aurore;
La myrrhe & les encens qui ſont les moins communs,
N'ont pas la douce odeur qu'exhalent mes parfums;

Mes

Mes fleurs font des feſtins les compagnes fidelles ;
J'orne par mes bouquets la coëffure des belles ;
Et reine des jardins mes charmes raviſſans
Peuvent ſeuls contenter le goût & tous les ſens.

Je vaux bien plus que toi, dit la Vigne à la Roſe ;
Trop peu durable fleur, tu n'es qu'à peine écloſe,
Que la bize en soufflant vient terminer ton ſort ;
Le jour qui t'a vû naître, eſt le jour de ta mort :
J'eſtimerois bien plus tes qualités divines,
Si ta tige hériſſée enfantoit moins d'épines ;
Si joignant à tes fleurs l'utilité des fruits,
Tu fuſſes, belle Roſe, ainſi que je le ſuis,
Couverte de raiſins ſi féconds en délices.
Qui ne préféreroit mon vin à tes calices ?
Ces grappes au preſſoir réduites en liqueurs,
Chaſſent l'ennui chez l'homme, & raniment les cœurs.
Mes pampres ont orné dans des fêtes galantes
Le thyrſe de Bacchus, la tête des Bacchantes ;
Ta beauté n'a qu'un tems, & je dure toujours.

Un gros vilain Chardon écoutant leurs diſcours,
Occupant un terrein qu'il rendoit inutile,
Leur dit en hériſſant ſon panache ſtérile :

Je n'ai ni vos parfums ni vos fruits de bon goût ;
Mais tout terrein m'eſt bon, ma plante vient par-tout ;
Et vos fleurs & vos fruits de quel nom qu'on les nomme,
Ne ſont qu'un vil tribut que vous payez à l'homme.
De notre liberté nous connoiſſons le prix ;
Allez, & des Chardons n'attendez que mépris.

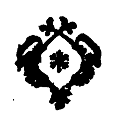
Ces plantes chaudement alors ſe diſputerent ;
Et, ſans ſe ménager, leurs défauts critiquerent.
Au fort du démêlé, l'Aigle de Jupiter
Entendit leurs brocards planant ſur eux en l'air :

ETOUFFE

Etouffe, vil Chardon, dit-il, ta voix profane;
Rebut de la Nature & pâture de l'âne!
Il faut être parfait quand on veut tout blâmer;
Perds désormais la voix qui t'a fait blasphémer.

Et s'adressant ensuite à ces diverses plantes:
Réprimez, leur dit-il, vos satyres mordantes;
Et sans vous avilir par vos propres arrêts,
Applaudissez plûtôt à vos divers succès.
Tout est ce qu'il doit être, & la vigne & les roses
Tiennent toutes leur rang selon l'ordre des choses.
N'élevez pas trop haut vos téméraires vœux;
Oui, la perfection est l'attribut des dieux;
Du bon & du mauvais le bizarre assemblage
De ce foible Univers semble être le partage;
La terre si féconde a d'arides cantons;
L'été brûle d'ardeurs, l'hyver a ses glaçons;
Ce globe raboteux, hérissé de montagnes,
A des gouffres, des bois, des mers & des campagnes;
La discorde renaît parmi les élémens;
Le feu dévore tout, l'air est troublé des vents.

Qui se peint tout en beau dans les lieux qu'il habite,
Fait le songe enchanteur d'un heureux Sybarite:
Qui trouve tout mauvais, n'est qu'un fol en effet;
Il faut prendre ici-bas le monde tel qu'il est.



EPITRE

EPITRE VIII.

A MA SŒUR DE BAREUTH.

SUR L'USAGE DE LA FORTUNE.

Du ſonge des grandeurs, l'image évanouie
M'a rendu tout entier à la Philoſophie :
Evitant les fâcheux, le tumulte & le bruit,
Je profite du tems qui chaque inſtant s'enfuit ;
J'achete à peu de frais mille plaiſirs champêtres,
Je plante des berceaux, je fais tailler des hêtres ;
Je lis la Quintinie, & par ſon art divin,
Je change un ſable aride en fertile jardin :
Là je me plais à voir pouſſer, verdir, éclôre,
Des plantes qu'un climat plus doux reçût de Flore.
Mon ami Lycaon vient dans ces lieux reclus
Diſſerter avec moi du prix qu'ont les vertus ;
Et lorſque ſon diſcours échauffe mon génie,
Je l'enrichis des traits qu'offre la Poéſie.
Une feuille, une fleur, & de moindres objets,
A nos moralités fourniſſent des ſujets ;
La Nature à nos yeux eſt pleine de merveilles,
Nous admirons ſouvent le peuple des abeilles ;
O quel plaiſir, ma ſœur, de les voir travailler
Ce doux ſuc que l'inſtinct leur apprit à piller !
De leurs ſoins mutuels & de leur vigilance,
Réſulte pour l'eſſain la commune abondance.

L'un

L'un travaille pour l'autre, & ce miel apprêté
Appartient ſans partage à la communauté.
POURQUOI ne ſuit-on pas, diſois-je, leur exemple ?
L'homme a lieu de rougir chaque fois qu'il contemple
Cette heureuſe union, & l'ordre ſans égal
Qui concourt en effet à leur bien général.
L'ABEILLE a mieux que nous réglé ſa république ;
On n'y voit point de mouche altiere & magnifique
Refuſer à ſes ſœurs le fruit de ſes travaux ;
L'Orgueil & l'Intérêt reſpectent leur repos.
Fiere Raiſon humaine, orgueilleuſe Folie,
Que de ces animaux l'exemple t'humilie !
NOTRE cœur endurci mépriſe les humains ;
L'homme change de mœurs en changeant de deſtins :
Ennivré de l'éclat de ſon bonheur ſuprême,
Il fuit ſon origine, il s'ignore lui-même.
QUI diroit, en voyant ces grands ſi dédaigneux,
Que les pauvres ſont faits du même limon qu'eux ?
Que ces gueux en lambeaux, croupiſſant de miſeres,
Portent les mêmes traits, ſont en effet leurs freres ?
Ils ont moins de rapport, que n'en ont les agneaux
Aux ſanguinaires loups, ennemis des troupeaux.
QUE je ſuis en courroux, lorſque certaine alteſſe,
Juſqu'aux chevaux, aux chiens, prodigue ſa tendreſſe !
On diroit que pour eux le deſtin l'agrandit ;
De ſa folle dépenſe ils tirent le profit :
Ses chevaux ſuperflus s'engraiſſent à la crêche,
Tandis qu'abandonné le pauvre ſe deſſeche.
Il nage dans le luxe, il ne vit que pour lui,
Et c'eſt un ſonge vain que le malheur d'autrui.
Cet abus, je l'avoue, à tel point m'importune
Que j'en ai mépriſé les grands & la Fortune.

Vous en êtes ſurpris? repartit Lycaon,
Le monde eſt inhumain, ingrat & ſans raiſon:
Pour moi, depuis longtems j'appris à le connoître,
Jadis de la Fortune on m'a vû le grand-prêtre:
Son temple étoit rempli de ſots adulateurs,
L'univers y venoit demander des grandeurs.

Le courtiſan diſoit: « O puiſſante Déeſſe!
» Donnez-moi du pouvoir, afin que j'en oppreſſe
» Un rival odieux, qu'on dit de mes amis:
Le roi lui demandoit des eſclaves ſoumis:
Un homme du bel air, à mine évaporée,
Vouloit une maiſon d'or toute décorée;
Un franc diſſipateur exigeoit un grand bien,
Pour qu'il eût le plaiſir de le réduire à rien.

L'avare lui diſoit: « Déeſſe ſalutaire,
» Donnez-moi bien de l'or afin que je l'enterre ».
Un comte en ſe dreſſant, crioit avec fierté:
» Quand viendront les honneurs que j'ai tant mérité?

Je n'aurois jamais fait, ſi de tant de prieres
Je voulois rapporter les phraſes ſingulieres:
Bref, aucun ne penſoit dans ſes biſarres vœux
Au noble & doux plaiſir de faire des heureux:
Et ma déeſſe aveugle, inégale ou quinteuſe,
Sur l'emploi de ſes dons nullement ſcrupuleuſe,
Refuſoit par travers, ou donnoit ſans raiſon.

La Fortune, lui dis-je, eſt pire qu'un poiſon:
Lorſqu'elle a pû remplir l'eſprit de ſa chimere,
Elle altere le fonds du meilleur caractere.
L'homme dans ſes tranſports, s'imagine être un dieu,
Et prétend que pour lui l'encens fume en tout lieu:
Tous ces grands, endormis au ſein de l'opulence,
Penſent qu'ils ſont le but pour qui la Providence

Fit

Fit sortir du néant ces êtres si divers,
Qui rampent sur la terre, ou volent dans les airs :
Ils se placent eux seuls au centre de ce monde ;
Tout est bien quand chez eux un certain luxe abonde ;
Tendres sur leur sujet, insensibles pour nous,
De leur folle grandeur ombrageux & jaloux,
Semblables aux rameaux, dont les feuilles steriles,
Des arbres fruitiers, tirent les sucs utiles ;
Qui dans un vain feuillage, étalant leur beauté,
Voient les tendres fruits secher à leur côté :
Est-ce donc pour eux seuls que je filtre la seve,
Qui par tant de tuyaux jusqu'aux branches s'éleve ?
Ah ! que l'on feroit bien d'émonder ces rameaux
Des présens de Pomone injurieux rivaux,
Si l'on n'en voyoit pas sans fin grossir le nombre.

Lycaon repartit, prenant un air plus sombre ;
Peut-être verroit-on plus de cœurs bienfaisans ;
Mais ce monde pervers est peuplé de méchans :
Les bienfaits sont payés de noire ingratitude :
Quiconque des vertus fait toute son étude ;
S'il connoît les mortels, ne les servira pas.

Qu'il est beau, Lycaon, de faire des ingrats !
Faut-il que l'intérêt, lui dis-je, en tout décide,
Quand même à la vertu notre penchant nous guide ?

O vous, sage Minerve, aimable & tendre sœur,
O vous qui possédez tous les talens du cœur !
Vous pensez, je le sçais, qu'un noble caractere
Ne trouve en sa grandeur de plaisir qu'à bien faire ;
Pouvant attribuer à l'homme son égal,
Les faveurs dont pour lui le Ciel fut libéral.

Ces piliers somptueux, dont l'habile architecte
Orne pompeusement sa façade correcte,

Ne ſont ni ſuperflus, ni de vains ornemens
Que la profuſion ajoute aux bâtimens;
Mais leur commun concours, leur force réunie,
Soutient ſolidement la façade embellie.

Notre grand édifice eſt la ſociété,
Tout citoyen concourt à ſon utilité:
L'embellir n'eſt pas tout; & pour le dire encore,
La bonté la ſoutient quand l'orgueil la décore.

O divine Nature, au-deſſus du hazard!
Qui peut t'approfondir admirera ton art:
Avare ou bien prodigue, on te voit toujours ſage;
Ton immuable but méne tout à l'uſage.

Voyez ces réſervoirs qui pour ſes grands deſſeins,
Aux entrailles des monts ſont creuſés par ſes mains:
Les fleuves orgueilleux y voient naître leur ſource,
D'un humide criſtal ils fourniſſent leur courſe,
En fuyant de ſon ſein, jeunes, foibles ruiſſeaux,
Ils arroſent les prez de leurs fécondes eaux;
Mais bientôt grandiſſant, enflés d'eaux paſſageres,
Ils portent leur tribut à des mers étrangeres;
D'où le ſoleil après les changeant en vapeurs,
Goutte à goutte en pleuvant les rend ſur les hauteurs:
Ce n'eſt point pour croupir que les monts les amaſſent,
Par ces mêmes ruiſſeaux il faut qu'elles repaſſent.

Et tels ſont les devoirs des grands comblés d'honneurs,
Des dons de la Fortune, heureux diſpenſateurs,
Pour tous les malheureux, ſource à jamais féconde,
D'où doivent découler tous les biens ſur le monde.

J'estime ce diſcours qu'un ſage magiſtrat (*)
Tint au peuple Romain diviſé du Sénat:

* Menenius Agrippa.

Au-tour

Au-tour du mont ſacré triomphoit la Diſcorde;
Son éloquente voix rétablit la concorde:

« LA République, amis, leur dit-il, eſt le corps,
» Dont tous nos citoyens ſont autant de reſſorts:
» Un ſeul membre perclus peût troubler l'harmonie
» Qui maintient la ſanté, qui prolonge la vie:
» Suppoſons que la bouche habile à diſcourir,
» Refusât à ſon corps le ſoin de le nourrir;
» Tout l'animal ſentant une langueur mourante,
» Seroit mis au tombeau par la faim dévorante:
» Membres ſéditieux, apprenez que chacun
» Eſt fait pour concourir au bien-être commun ».

QUEL que ſoit le haut rang qu'on tienne en ſa patrie;
De la totalité l'on fait toujours partie:
L'état vous reconnoît pour un membre perclus,
Si par vous les humains ne ſont pas ſecourus.

SÇACHONS nous arrêter au bord de la ſatyre;
C'eſt peu de condamner, le grand art eſt d'inſtruire;
Indiquons en amis, ſans prêcher en cenſeurs,
Comment l'homme ſenſé doit uſer des grandeurs;
Comment fuyant l'orgueil, la haine, la vengeance;
Sa bonté doit ſur-tout annoncer ſa puiſſance.

« IL n'eſt rien de plus beau dans ton ſort glorieux,
» Que ce vaſte pouvoir de faire des heureux,
» Ni rien de plus divin dans ton beau caractere,
» Que cette volonté toujours prête à le faire,
Oſoit dire à Céſar, ce conſul orateur,
Qui de Ligarius ſe rendit protecteur;
Et c'eſt à tous les rois qu'il paroît encor dire:
» Pour faire des heureux vous occupez l'Empire;
» Aſtres de l'univers, votre éclat eſt pour vous;
» Mais de vos raïons l'influence eſt pour nous ».

LA puissance en effet n'est point une Gorgone ;
L'usage qu'on en fait, la rend mauvaise ou bonne ;
C'est un glaive tranchant qui ne devient fatal,
Que lorsqu'un bras cruel veut l'employer au mal :
De ces vaines grandeurs, faux juges que nous sommes,
Il n'est que les vertus qui décorent les hommes !

NERON, quoique césar, fut haï des Romains,
Et Titus fut, sans pourpre, admiré des humains.
On saisit les défauts, on blâme la personne,
Malgré l'éclat brillant que répand sa couronne.

MAIS, faut-il être roi, pour être bienfaisant ?
N'est-il plus de vertus quand on est moins puissant ?
L'occasion peut rendre un pauvre serviable ;
Dans l'état médiocre on sera secourable ;
Si l'on est riche, au pauvre on doit son superflu ;
Un grand doit protéger l'indigente vertu.

LA fortune au mérite est comme un baromètre ;
S'il hausse, la vertu doit d'autant plus paroître :
Nos états sont divers, nos devoirs sont communs.

AINSI les tendres fleurs nous donnent leurs parfums ;
Les campagnes, leurs bleds entassés dans nos granges ;
Les rochers, leurs métaux ; les vignes, leurs vendanges ;
L'Océan, ses poissons ; & les vents, leur fraicheur.
Ainsi l'astre du Nord guide le voyageur :
Ainsi des jours, des mois, la courriere inégale,
En éclairant les nuits, répand sa lueur pâle :

AINSI le grand flambeau, moteur de l'univers,
De ses rayons brillans, remplit le champ des airs,
Par lui-même fécond, son influence pure
Ranime & rend la vie à toute la Nature.

EPITRE

EPITRE IX.

A FINCK.

LA VERTU PRÉFÉRABLE A L'ESPRIT.

LE défaut principal du siécle où nous vivons,
Digne des habitans des petites-maisons,
C'est que, jusqu'au cerveau le plus paralytique,
Chacun du bel esprit au fond du cœur se pique.
Cette fureur s'accroît, & nous possède tous:
Non, les Abdéritains ne furent pas plus fous.
  Le monde aime l'esprit, il rit de la bêtise:
Il en faut, on en veut, pour se trouver de mise:
Du plus sot en ce point l'amour-propre enflammé
En emprunte le masque afin d'être estimé.
Ah, que ne fait-on pas pour usurper ce titre!
  L'un, fléau des auteurs, s'érigeant en arbitre,
Avec moins de talent que ses confrères n'ont,
Critique amérement ce que ses rivaux font;
Il pense qu'en jouant le rôle de Zoïle,
L'Univers abusé l'en croira plus habile.
Un autre plus pervers va jusqu'à la noirceur;
Aux charmes de l'esprit il immole son cœur:
Prépare des poisons, attaque, mord, déchire:
De l'encens des humains son esprit altéré
Ne s'est perdu d'honneur qu'afin d'être admiré.
  D'AUTRES présomptueux qui s'élevent aux nues,
Débitent hardiment leurs visions cornues;

Du vulgaire ignorant se font les précepteurs,
Et flattent leur orgueil d'être au rang des auteurs;
Mais le Public ingrat dédaignant leurs hommages,
Siffle cruellement l'auteur & ses ouvrages.
J'EN ai même connu d'assez écervelés,
Et du faux bel esprit si fort ensorcelés,
Qui, sans examiner s'il faut douter ou croire,
Osent nier un Dieu dont tout prône la gloire:
Que leur importoit-il d'avoir raison ou tort?
Ils vouloient s'illustrer du brevet d'esprit fort;
D'un vin traître & fumeux ils ressentoient l'ivresse,
Et leur force en effet n'est qu'orgueil & foiblesse.
A ce prix, que le ciel nous prive de l'esprit;
C'est, dans un vase impur, un miel doux qui s'aigrit;
C'est l'esclave du cœur, il en reçoit l'empreinte.
Chez le tendre il est doux; chez le dur, plein d'absynthe;
Défenseur obstiné de nos productions,
Avocat éloquent d'indignes passions,
C'est un sophiste adroit dont l'argument subtile
Etouffe le flambeau d'une raison utile.
L'ESPRIT n'en est pas moins un présent précieux,
Que l'homme ingrat reçut de la faveur des cieux:
Il est un rayon pur de l'essence divine
Qui fait penser, agir, & qui nous illumine:
Il voit dans le passé, perce dans l'avenir;
Conçoit, juge, conclud, prouve & fait définir;
Et d'un principe admis tirant la conséquence,
Il guide à la raison, & mene à la prudence.
La Nature voulut que ses puissans ressorts
Fussent & le moteur & l'ame de nos corps,
MAIS, quoique l'Esprit soit divin de son essence,
Il n'obtiendra jamais l'injuste préférence

Sur

Sur les talens du cœur que l'homme doit avoir.
Ayez de la mémoire, ayez un grand ſavoir;
Soyez ſpirituel, plaiſant, profond, ſublime,
Je veux qu'on vous admire, & non qu'on vous eſtime:
Mon ſuffrage en un mot n'eſt dû qu'à la vertu;
Sans vertu, tout eſprit eſt mal-fait & tortu;
Elle fait l'ornement & le brillant de l'homme.
Prouvez que vous l'aimez: de quel nom qu'on vous nomme,
Certifiez le fait, & mon cœur qui vous rit,
Vous trouvant noble, aimable & plein d'un bon eſprit,
Dévoue à vos vertus une amitié ſincere.

L'Esprit n'altere point le fond du caractere:
Cet auteur * tant noté, déteſté des François,
(Qui contre le Régent décocha tant de traits,
Et couvrit dans ſes vers des ſons de l'harmonie
L'aſſaſſinat affreux qu'ourdit ſa calomnie)
Avec de grands talens avoit tant de noirceur,
Qu'en admirant ſes vers, on abhorroit ſon cœur.
Avec beaucoup d'eſprit on peut être perfide,
Trompeur, fripon, brigand, ſcélérat, parricide.

Cartouche qu'on a vû périr ſur l'échaffaud,
Ne fut point accuſé d'être imbécille ou ſot;
Il gouverna long-tems, en maître deſpotique,
Des filoux, des voleurs l'infame république;
Il fut chef de ſa bande, il ſoumit ſes égaux.
Cartouche eut quelques traits qui forment les héros.

Un eſprit malfaiſant, toujours enclin à nuire,
Oſe-t-il ſe flatter de plaire & de ſéduire?
Le mal peut éblouir par des dehors brillans:
Mais lorſqu'on les connoît, on hait tous les méchans.

* La Grange.

Leur esprit est pareil aux arides racines,
Qui, sans porter des bleds, sont couvertes d'épines;
Les malheureux efforts de leur fécondité
Nous nuisent encor plus que leur stérilité.

Si le Public imbu d'un caprice bizarre,
Méprise l'ordinaire, & respecte le rare;
Je prétends lui produire, en un terme prescrit,
Pour un homme d'honneur cent personnes d'esprit;
J'entends ici l'honneur pris dans un sens sévere
Qui ne brille jamais dans une ame ordinaire.

Le monde sur nos mœurs juge légérement;
Il rejette, il approuve; & sans discernement,
Trouve la probité, la bonté, la prudence,
Où souvent il n'en est l'ombre ni l'apparence.
Le nonchalant Simon passe pour vertueux;
S'il n'est point criminel, c'est qu'il est paresseux:
Le sot Afranius d'aucun mal ne s'avise;
Ce n'est point sentiment, dans le fond, c'est bêtise:
Le scélérat Damon aime l'impunité,
Ses vices sont masqués d'un air de probité;
Si vous sondez son cœur, ce n'est qu'hypocrisie.

Avec autant d'esprit, l'ame du vrai saisie,
Varus combat le charme & l'abus des plaisirs,
Réprime l'intérêt, étouffe ses desirs,
Rabaisse son orgueil, lutte contre lui-même,
Et sert le genre-humain qu'il déplore & qu'il aime.
Telles sont les vertus d'un digne citoyen;
Tel doit être le sage & tout homme de bien.

Ce héros vertueux, si rare en son espece,
N'est point un fourbe orné des dehors de sagesse,
Qui joint aux vains discours qu'il ne pratique pas,
Toutes les actions d'infames scélérats;

Il

Il ne vacille point, il reste toujours ferme ;
Jamais à ses vertus on ne marqua de terme :
Tandis que tant d'humains sont foibles, chancelans,
Comme on voit les roseaux agités par les vents,
Lui, comme un chêne âgé, bien ancré dans la terre,
Résiste à la tempête, & brave le tonnerre.
Le crime essaye en vain de souiller son honneur,
Et l'Envie impuissante en frémit de fureur.
Il est comme un vaisseau qui triomphe d'Eole ;
Ses voiles sont l'esprit, la gloire est sa boussole ;
Son jugement le sert comme un pilote heureux ;
Les ouragans qu'il craint sont ses desirs fougueux ;
Et le lieu vers lequel le conduit sa prudence,
C'est un port peu connu, la bonne conscience.
Ce caractere heureux naît de la liaison
D'un esprit éclairé, soumis à la raison.
Oui, l'homme vertueux, oui, le sage que j'aime,
Est plus rare cent fois que n'est le phénix même ;
Son mérite puissant, si brillant à mes yeux,
Du niveau des mortels l'éleve jusqu'aux cieux.
Pourroit-on présumer qu'une vertu si pure
Sortît souvent des mains de l'avare Nature ?
Et ne voyons-nous pas dans ce monde méchant
Le crime l'emporter sur le cœur bienfaisant ?
Cette perfection, cette sagesse égale,
C'est la Venus des Grecs, en genre de morale.
Eprouvons au creuset tous vos esprits charmans ;
J'y vois peu de solide & beaucoup d'agrémens ;
C'est un propos léger, plein de plaisanterie,
Un ton de politesse & de galanterie :
Mais gardez-vous bien d'eux ; un rien peut les piquer,
Et malheur à celui qu'ils voudront attaquer !

Ils

Ils vous facrifiront pour un trait de folie:
Que dis-je? l'amitié, tout fert à leur faillie;
Ils fauront relever vos plus fecrets défauts;
Ils mourroient s'il falloit r'avaler leurs bons mots:
S'ils empruntent de vous, c'eft pour ne rien vous rendre;
Si vous daignez leur plaire, il n'y faut plus prétendre;
Ou bien pour fe venger, vous blâmant en tous lieux,
Ils vous barbouilleront de leurs traits odieux.

Malheur à l'Univers, s'ils ne peuvent fe taire!
Leur plume trop féconde, en dépit du libraire,
Deffus leurs éditeurs & deffus leurs rivaux
Va répandre fon fiel en diffamans propos.
Il deviendront du jour la fable & la nouvelle;
Leurs livres ne feront qu'une longue querelle,
Ecrits injurieux ou fatras infenfés:
Tantôt calomnians & tantôt accufés,
Ils fauront infecter par des injures fales
Le Parnaffe épuré du langage des halles.

Voyons un bel efprit d'un coup d'œil différent;
Donnons-lui quelque emploi, certain éclat, un rang.

Qu'on le place à la cour: favant dans fa doctrine,
Il intrigue, il cabale, il jure la ruine
D'un Mécene en faveur qu'il trouve en fon chemin.

S'il décrete au barreau: voyez cet inhumain;
Devant fon tribunal la juftice eft vénale;
Le droit entre fes mains devient un vrai dédale;
L'argent du corrupteur y fait taire les loix,
Et réduit l'orphelin & la veuve aux abois.

Que fera-ce, grand dieu! quel avenir finiftre,
Si le prince aveuglé le prend pour fon miniftre!
D'abord ce forcené brûlant d'entrer en jeu,
Aux quatre coins mettra toute l'Europe en feu:

Il

Il veut se faire un nom, l'extravagant se flatte
De l'immortalité dont jouit Hérostrate.
L'HONNESTE homme n'a pas autant de faux brillant;
Mais sûr en son commerce, ami sage & prudent,
Il est toujours égal, discret en chaque affaire;
Simple au sein de la cour, doux, quoique militaire;
Auteur sans arrogance & juge sans erreur,
Il ne s'écarte point des principes d'honneur.
DITES: à votre gré quel est le préférable?
Cet homme en tous les tems modeste, sûr, aimable;
Ou cet esprit bouillant qui pousse en ses écarts,
Comme un feu d'artifice, un nombre de pétards,
Où parmi la fumée on voit briller les flammes;
Et qui met sans pudeur l'Europe en épigrammes;
Qui change dans un jour tantôt blanc, tantôt noir;
Votre ami le matin, votre ennemi le soir;
Qui parle, se reprend, affirme, désavoue;
Et qui sait vous blâmer, de même qu'il vous loue:
Consultez le bon sens, sourd à vos préjugés,
Comparez-les tous deux, pesez & puis jugez.



EPITRE

EPITRE X.

A MON FRERE FERDINAND.

SUR LES VŒUX DES HUMAINS.

Que les hommes sont fous! qu'ils se font d'embarras!
Platon les crut sensés, il ne les connut pas.
Un triste instinct les porte à la vicissitude,
Leur vie est le tableau de leur inquiétude:
Empressés d'obtenir, lassés de posséder,
Ils sont tous mécontens & prêts à murmurer.
Un soir prenant le frais au centre de la Ville,
J'allois m'entretenant seul avec Théophile:
J'approche du portique & des murs du jardin;
Un peuple très-nombreux remplissoit le chemin,
De mille voix en l'air, le discordant mélange,
Nous annonçoit de loin la multitude étrange
Qu'assembloit en ces lieux l'esprit d'oisiveté.
Un desir séduisant de curiosité,
M'anima d'écouter ces entretiens frivoles,
De recueillir le sens d'un nombre de paroles
Dont le bourdonnement se répandoit au loin.
Theophile reprit: « Quel est donc le besoin
» D'espionner le peuple? Hé! que peut-il se dire?
» Il parle sans bon sens, il chante, il aime à rire:
» Quiconque ose d'autrui pénétrer les secrets,
» D'un desir indiscret risque à payer les frais. »

Ah

AH! dis-je, qui prétend sçavoir ce que nous sommes,
Doit en toute rencontre étudier les hommes;
C'est dans la liberté que paroissent les mœurs,
Nul masque ne les cache, on lit dans tous les cœurs:
Suivez-moi dès ce pas, observons le silence,
Et perçons à travers de cette foule immense.
Alors, tous deux des bras écartant les passans,
Nous ouvrons une route & volons en avant.

A peine enfilons-nous la principale allée,
En nous poussant tous deux au sein de la mêlée,
Que deux écervelés, qui se parloient tout haut,
Disoient: » Qu'il plaise au Ciel d'allumer au plutôt,
(» Qu'importe dans quel lieu que ce soit de la terre)
» Pour exaucer nos vœux, une sanglante guerre!
» On connoîtroit alors le prix que nous valons:
» Loin de nous consumer, ainsi que nous faisons,
» Dans les honneurs obscurs des grades subalternes,
» On reverroit en nous des Eugenes modernes. »
Des jeunes officiers se parloient sur ce ton,
Le poil folet à peine ombrageoit leur menton.

AU même instant arrive une foule nouvelle,
Dont l'épais tourbillon nous entraîne avec elle:
Vingt personnes au moins se parloient à la fois,
Sans penser, sans entendre, & sans sçavoir pourquoi.

CE flux impétueux qui soudain nous inonde,
Se dissipe & s'écoule à l'instant comme l'onde.
Tout change, & nos voisins sont d'autres inconnus,
Alors tout fraîchement dans la foule venus.
Un squelette ambulant me passe & me coudoie,
Disant à son ami: « Dieu! que j'aurois de joie,
» Si le Ciel bienfaisant renouvellant ses dons,
» Daignoit me départir deux vigoureux poumons:

» Un

» Un siecle tout au moins j'aurois dessein de vivre » !
La toux en l'étouffant, l'empêcha de poursuivre.

D'ABORD d'autres passans s'approcherent de nous :
Un personnage âgé se distinguoit d'eux tous ;
Il disoit d'un ton sec à l'un de ses confreres :
« Il vous plait de louer l'ordre de mes affaires ;
» Mais ne présumez pas que je me trouve heureux
» Tant que les dieux cruels n'exaucent pas mes vœux ;
» Je les ai conjurés que ma sterile flamme
» Pût au moins procurer un seul fils à ma femme :
» Mes avides neveux desirent mon trépas ;
» Mes biens accumulés seront pour ces ingrats :
» Ah ! quel affreux chagrin ».... De ses amis passerent,
Bras dessus, bras dessous, brusquement l'embrasserent ;
Et de mille fâcheux, les bruits confus & sourds
M'empêcherent d'ouir la fin de ce discours.

A d'autres importuns j'abandonne la place,
Et me débarrassant d'entre la populace,
Je parvins à la fin auprès des cabinets :
Lancret eût dans ces lieux pû choisir des sujets :
On chantoit, on dansoit, on éclatoit de rire ;
Tous ceux qui de l'amour chantoient le doux empire,
Auprès de leurs beautés faisoient les doucereux.

UN homme très-rêveur étoit tout proche d'eux,
Il se proménoit seul d'un pas grave & stoïque,
En se frottant le front d'un air mélancolique,
Ses yeux fixés sur terre, exprimoient sa douleur ;
Touché de ses soupirs, touché de son malheur,
Lui promettant mes soins & ma foible assistance,
Je le presse sur-tout de rompre le silence.
» Ah puisse Bestuchef périr tragiquement !
Reprit-il, & soudain me quitta brusquement.

THEOPHILE

Théophile à la fin brûlant d'impatience,
S'écria: « Quelles gens! ah, quelle extravagance!
» Partons, & dès demain revenons tous les deux:
» Puisse le juste Ciel écarter les fâcheux,
» Et nous favoriser d'un tems doux & propice ».

Appercevez du moins quelle est votre injustice,
Vous, dis-je, qui frondez tous ces gens à projets,
Vous en formez ici pour de moindres sujets;
Au lieu de relever les foiblesses des autres,
Il seroit plus sensé de corriger les vôtres:
Jouissons dès ce soir de ce charmant jardin;
Le présent est plus sûr que n'est le lendemain:
Peut-être que les vents assemblant les nuages,
Ménacent dès la nuit de vapeurs & d'orages.

Mon frere, je vous fais le tableau de nos mœurs,
Voyez ces insensés en proie à mille erreurs,
Dévorés de desirs & nourris de chimeres,
S'élever follement au-dessus de leurs spheres;
Attristés du passé, dégoutés du présent,
Fonder sur l'avenir leur espoir inconstant:
D'un bonheur idéal, soigneux de se repaître,
Ils vivent dans les tems qui doivent encore naître,
Et vont en étourdis importuner les dieux,
De frivoles projets, de vœux audacieux.
Remplissez leurs souhaits! La colere céleste
Ne leur auroit pû faire un présent plus funeste.

Supposé qu'il fût libre au desir des humains,
De consulter l'oracle au palais des Destins:
Tout ce peuple à projets accoureroit en hâte
Pour y trouver l'objet dont son espoir le flatte.
Mais il ne verroit point dans ces parvis sacrés,
L'enchaînure de faits qu'il avoit espérés.

Que le Destin au moins, pour les tirer de peine;
Amene du néant ses projets sur la scene,
Dans l'ordre dans lequel ils pourroient arriver,
Ne leur diroit-il pas: « Venez pour observer
» Ces causes, ces effets, ces tristes conséquences:
» Voyez combien vos vœux trompoient vos espérances.
» Vous qui ne respirez qu'allarmes & combats,
» Votre sort vous livroit à la faulx du trépas.
» Et vous qui de Nestor enviez les années,
» Lisez dans l'avenir les noires destinées
» Qu'en prolongeant vos jours le Ciel vous préparoit:
» Mourez donc désormais sans avoir de regret,
» En adorant des dieux la clémence infinie,
» Dont l'extrême bonté retranche votre vie.
» Et toi vieillard fâcheux, vois ce fils désiré:
» Grand Dieu! c'étoit un monstre, un fils dénaturé.
» Misanthrope agité de fantomes sinistres,
» Au lieu d'un Bestuchef, vois deux nouveaux ministres,
» Plus fiers, plus corrompus, & plus entreprenans.
» Qui pourroit extirper la race des méchans?
» Des horreurs du trépas, cette hydre renaissante,
» En se multipliant, paroît plus insolente. »
A la fin tous ces fous, mécontens de leurs vœux,
Diroient: N'en faisons plus, laissons agir les Cieux.
Qu'est-ce que nos souhaits? des désirs téméraires,
De frivoles desseins, hardis, imaginaires,
Conçus dans des cerveaux trop féconds en projets,
Mécontens, turbulens, souvent trop inquiets.
Notre sort est marqué; mais l'homme irraisonnable,
Veut changer à son gré cet arrêt immuable;
Tandis que Jupiter de deux vases égaux,
Verse sur les humains & les biens & les maux.

Mortel

MORTEL extravagant, insecte qui murmure,
Prétends-tu renverser l'ordre de la nature,
Et joüir d'un bonheur toujours pur & parfait ?
Dis-moi : Qui t'a promis cet étrange bienfait ?
Réponds ; pour quels humains les trois Parques séveres
Ont-elles donc filé des jours sans fin prosperes ?
Consultons, s'il le faut, ces poudreux monumens,
Ces fastes échappés à l'injure des tems ;
Fouillons l'antiquité, rappellons-nous l'histoire
Des hommes dont les noms vivent dans la mémoire.
J'en vois comblés d'honneurs, j'en vois chargés de fers ;
Et tous ont dans leur vie essuyé des revers.

CRESUS se crut heureux ; une foule importune
De courtisans flatteurs adoroit sa fortune ;
Il apprit de Solon, qui lui prédit son sort,
Qu'on ne peut dire un homme heureux avant sa mort.

CYRUS, qui le vainquit & qui dompta l'Asie,
Perdit en même jour sa fortune & sa vie ;
Une femme * mit fin à ses projets fameux.

LE vainqueur de Numance entouré d'envieux,
Vit flétrir ses lauriers cueillis par la victoire ;
Le Romain de trop près ne pouvoit voir sa gloire ;
Ce généreux soutien de Rome & du Sénat,
Périt dans son palais par un assassinat.

JE pourrois vous citer l'éxil de Belisaire,
Un Fréderic second, errant dans la misere ;
Ce Roi neuf ans heureux & neuf ans fugitif,
Que Pierre à Pultava pensa rendre captif.

OUI, tel est notre sort : nos courtes destinées
Sont tristes dans un tems, dans d'autres fortunées ;

* *Tomyris.*

Faut-il, pour le prouver, en ſtile d'oraiſons;
D'exemples entaſſés renforcer mes raiſons?
Cette inſtabilité du monde fait l'eſſence:
Quel homme n'en fait pas la triſte expérience?
Mais notre orgueil aigri nous rempliſſant de fiel,
Révolte nos eſprits contre l'arrêt du Ciel:
Les choſes à nos yeux ſemblent changer leurs formes;
Et les moindres malheurs ſont des monſtres énormes.

» PASSE, que le vulgaire éprouve des hazards;
» Mais des gens tels que moi méritent des égards,
Diſoit un certain homme ennuyé de l'attente
Du bien qu'il eſpéroit de la mort de ſa tante.

VARUS eſt mécontent, il ne ſçait pas de quoi;
Mais ſon chagrin le ronge, & lui donne la loi.

SI Verrès fait des vœux, c'eſt que Verrès s'ennuie;
Il veut des nouveautés qui diſſipent ſa vie.

GALBA devenu Prince, eſt las de ſon bonheur,
Il n'a plus de repos qu'il ne ſoit Electeur:
Mais à peine l'eſt-il, que ſa folie extrême,
Veut décorer ſon front du ſacré diadème;
Et mécontent bientôt de cette dignité,
Il envie aux Céſars leur vaine Majeſté;
Ses vœux vont en croiſſant, il eſt incorrigible.
Oui, rendre un fol heureux, c'eſt une œuvre impoſſible.

O le ſage diſcours, que le vieux Cynéas
Fit au bouillant Pyrrhus qui ne le ſuivit pas
» Rayez ces grands projets dont votre eſprit s'ennivre:
» Apprenez à jouir, c'eſt apprendre à bien vivre ».
Je ſuis de ſon avis: ici bas tout mortel
Doit jouir du préſent, c'eſt le ſeul bien réel;
Le tems qui fuit toujours emporte nos années,
En dévorant ſans fin nos frêles deſtinées;

Il s'envole, le traître, & ne revient jamais!
Qu'à ces momens perdus nous aurons de regrets;
Où l'ame, de vapeurs se sentant oppressée,
Dans l'avenir obscur va noyer sa pensée.
  Cet avenir voilé devant nos foibles yeux,
Est le plus grand bienfait que nous tenons des dieux.
  Si les hommes étoient instruits de leur histoire,
Qu'ils prévissent leur honte, ou connussent leur gloire;
Les larmes chez les uns ne tariroient jamais,
Chez d'autres le bonheur seroit privé d'attraits;
Ou dégoutés trop tôt des destins de la vie,
Plusieurs l'abrégeroient sans l'avoir accomplie.
  Soyons donc ignorans sur ce que par bonté,
Le Ciel a de nos yeux prudemment écarté:
Sans murmurer sans fin contre la Providence,
Supprimons de nos vœux l'orgueilleuse insolence:
Que le Ciel à son gré dispose des humains;
C'est à nous d'obéir à l'ordre des Destins.



EPITRE XI.

A MA SŒUR DE SUEDE.

QUELLE gloire, en ce jour, ma sœur, vous environne!
Vos premiers pas en Suede en approchant du trône,
Sont des pas de géant vers l'immortalité.
A PEINE y fûtes-vous, que l'animosité,
Le trouble, la discorde & la haine intestine
Dont ce peuple en son sein préparoit sa ruine;
Que les dissensions des citoyens jaloux,
Que toutes leurs fureurs s'appaiserent par vous.
Par l'éclat imposant d'une vertu suprême,
Votre cœur rend la Suede égarée à soi-même:
De leurs revers passés les esprits abbattus
Retrouverent en eux leurs antiques vertus:
Une femme paroît, sa valeur héroïque
Rend l'audace au Sénat, la gloire à la Baltique,
Et la même fierté qu'au tems de ses héros,
Ce royaume opposoit à ses puissans rivaux.
QU'HOMERE vainement vante Penthésilée;
Elle accourut sans fruit au fort de la mêlée
Des bords du Thermodon à ceux du Simoïs:
Quelque fût sa valeur & ses faits inouis,
Son bras ne put sauver la malheureuse Troie
De la flamme du Grec dont elle fut la proie:
Ces faits si bien chantés, ces grandes actions
Sont d'un esprit fécond les nobles fictions.

QU'EN

Qu'en vers harmonieux le sublime Virgile
Dans le camp des Latins nous dépeigne Camille,
Dont le foible secours & les rares vertus
Ne purent soutenir le bon roi Latinus :
Votre gloire en ce jour est bien plus haut montée ;
Avec autant de force elle n'est pas chantée ;
J'en connois la grandeur, j'admire vos exploits ;
Mais, pour tout exprimer, je n'ai termes ni voix :
Le seul pinceau d'Apelle osoit peindre Alexandre.
Si ma témérité me fait trop entreprendre,
C'est qu'un si beau sujet soutient seul un auteur,
Et tout ce que j'entends, prône votre grand cœur.

A peine auprès du trône on vous vit arrivée,
Qu'en proférant deux mots la Suede fut sauvée.
Votre exemple inspira la noble fermeté
Jusqu'au sein palpitant de la Perplexité.
Ce peuple libre & fier, ma sœur, qui vous admire,
Apprit à soutenir l'honneur de votre empire :
Timide auparavant, mais enhardi par vous,
Il sut en imposer à ses voisins jaloux ;
A ce peuple féroce & naguere barbare,
Qui marche sans honneur, & combat en Tartare,
Et dont l'orgueil enflé d'un succès passager,
Se flattoit en secret de l'espoir mensonger,
Que ces mêmes guerriers respectés de l'Euphrate,
Dompteroient le Suédois, ainsi que le Sarmate.

Dans le fond ténébreux de leurs vastes forêts,
Sous le ciel des frimats qu'exhalent leurs marais,
Vos lâches ennemis que la fureur possede,
Osoient forger des fers destinés à la Suede :
Dans leurs superbes ports nombre de matelots
Ajustoient la mâture, équipoient des vaisseaux ;

Des glaces d'Archangel, au Palus Méotide,
Le démon de la guerre au regard homicide;
Assembloit vers Vibourg de rustiques guerriers;
Avides de pillage, & non pas de lauriers.
Un monstre que l'enfer vomit sur le rivage;
Qu'un aspic allaita, nourri de fiel, de rage,
Instruit par la Discorde en cet art criminel
Qu'à Florence enseigna l'affreux Machiavel;
Ce monstre qui soumit sa molle souveraine;
Près du trône éleva sa fortune hautaine;
Et le Russe tremblant que son ordre conduit;
Le craint servilement, se tait & obéit.
La noire Trahison, la louche Perfidie
Aux forfaits ont formé sa fureur enhardie;
Ennemi des vertus, ce monstre sans remord;
Conspire votre perte, & trouble tout le Nord;
Ses trames, ses complots, ses brigues infernales
Divisent l'Univers en puissantes cabales;
Il sait associer à ses affreux forfaits
Des empires liés des mêmes intérêts:
Quel miracle étonnant (effet d'un bras céleste)
L'arrête lorsqu'il va frapper le coup funeste?
Il demeure interdit & stupide en ce jour,
Il fondoit sur sa proie, ainsi que le vautour:
Attaquons, disoit-il, il faut qu'elle succombe;
Mais une aigle paroît au lieu d'une colombe:
La Suede par vos soins, prête à lui résister,
Lui présente un courage impossible à dompter;
La peur se fit sentir à cette ame inhumaine,
Et votre fermeté triompha de sa haine.
O Suede! en cette époque où naissent tes beaux jours;
A ta reconnoissance abandonne le cours;

Et

Et si de fers honteux tu t'es vu préservée ;
Bénis du fond du cœur la main qui t'a sauvée.
Qu'on répete sans fin dans de pesans écrits
Les noms d'Elisabeth & de Sémiramis ;
Suédois, votre Christine, indigne qu'on la prône,
Par un caprice étrange abandonna le trône,
Mon héroïne un jour saura le soutenir,
Etendre votre gloire, & tous vous réunir,
En répandant du haut de sa grandeur suprême
Un nombre de bienfaits sur ce peuple qui l'aime.
Si vous avez brillé d'un éclat aussi grand,
Que ne ferez-vous point, ma sœur, au premier rang ?
C'est d'un contrat formel l'engagement insigne,
Et votre regne auguste un jour en sera digne :
Tout prêt à vous juger, on tient les yeux ouverts ;
Votre regne intéresse & nous & l'Univers :
On se prépare à voir la Suede gouvernée
Par Minerve elle-même au Sénat couronnée,
Dont la sagesse égale asservissant le sort,
Fera l'amour du monde & la gloire du Nord.
De Lisbonne à Pekin, & d'Archangel à Rome,
On croit que vos appas décorent un grand homme.
Dans ces tems fortunés vos peuples éperdus
Diront : O Prussiens ! nos destins vous sont dûs ;
C'est de vous que nous vient cette nouvelle gloire ;
Une femme à jamais digne de la mémoire !
Rien ne peut desormais effacer vos faveurs.
Ah, quels concerts charmans ! quels concerts enchanteurs !
Foyers de mes aïeux, ô ma chere patrie !
O quel plus bel éloge & plus digne d'envie !
En bénissant vos murs, on chante vos bienfaits ;
Autour de nos cités, nos voisins satisfaits

Ne disent point de nous : « Ces assassins infames
» Ont livré nos palais à la fureur des flammes.
» Nos freres en prison languissent dans les fers,
» Et nos champs dévastés sont changés en déserts ».
Mais ils diront plûtôt : « Enlevons des Sabines
» De ce pays fameux, fécond en héroïnes ».
L'ELBE atteint de nos jours à la gloire du nom
Dont jouissoit jadis l'orgueilleux Thermodon.
De jeunes habitans ou roturiers ou princes,
Suivant le dieu d'Hymen, viendront dans nos provinces
S'engager pour jamais dans ces liens sacrés
Que vos vertus, mes sœurs, ont par-tout illustrés,
Dont ose se louer l'heureuse Franconie,
Et que vante aux passans la froide Westphalie ;
Que l'Odre en admirant respecte de son lit :
Enfin, mes sœurs, par-tout le peuple vous bénit ;
L'Empire retentit de votre renommée.
ET vous, par qui la Suede en ce jour est calmée,
Que la farouche Envie admire en frémissant ;
Que tous vos ennemis estiment en tremblant ;
Si vos sombres rivaux vous rendent tous hommage,
Leur bouche vous adore & blasphème de rage ;
La vérité s'arrache à des cœurs furieux ;
C'est ainsi que l'enfer ose adorer les dieux.
SI la simple vertu nous paroît admirable,
La Beauté sait la rendre encor plus adorable ;
Le Stoïque Zénon feroit même forcé
D'éprouver tout surpris au fond d'un cœur glacé
Qu'à vos rares vertus jointes à tant de charmes,
Il n'est aucun mortel qui ne rendît les armes.
La raison ne rend point l'homme insensible ou dur ;
L'esprit en est plus doux, le commerce plus sûr :
Oui,

Oui, l'on peut adorer l'Auteur de la Nature
Dans les dons que sa main fit à la créature;
Cet hommage si pur & détaché des sens,
Se doit à la beauté de même qu'aux talens.

Mais tandis que je vois la Suede fortunée
Ne devoir qu'à vos soins sa haute destinée;
Vous le dirai-je ici? l'oserai-je, ma sœur?
C'est sa prospérité qui fait tout mon malheur:
Ah, si j'ai pu chanter votre gloire future,
N'étouffez point en moi la voix de la Nature:
Amitié, don du ciel! sacrés liens du sang!
Ah, source de nos jours, issus du même flanc,
Parlez, enfin, parlez, sentimens d'un cœur tendre;
Rendez compte des pleurs que vous a fait répandre
Ce congé douloureux, ce congé si touchant!
Ah, quel funeste jour! quel moment accablant!
Je vous quittai, ma sœur, l'ame pleine d'allarmes.
Que ce triste congé fut arrosé de larmes!
Ce jour, pour mon repos, fut un fatal écueil;
Il sera pour jamais un sombre jour de deuil:
Ces adieux si touchans, ma sœur, est-il possible?
Les baisers, les sanglots de ce congé terrible,
Seront donc, juste ciel! des éternels adieux!

Ah, barbares plaisirs des cœurs ambitieux!
Ah, malheureux Hymen! trop inhumaine Gloire!
A quel extrême prix, ô ciel, qui l'eût pu croire!
Nous faut-il acheter tes funestes faveurs?

Qu'heureux sont les mortels éloignés des grandeurs!
Dont le sort réunit la tranquille famille;
Dont un toît peut couvrir & mere & fils & fille;
Satisfaits & contens dans leur obscurité;
Le bonheur est le prix de leur simplicité;

Ils ne redoutent point la Fortune bizarre ;
Et la Mer en courroux jamais ne les sépare :
Les brigues, les complots que forme l'étranger,
Peuvent les amuser, & non les affliger.
C'est chez eux que la sœur vivant auprès du frere,
Unit deux tendres cœurs d'une amitié sincere.

Mais quels sont ces écarts ? où vais-je m'égarer ?
Aimons sans intérêt, & sachons préférer
Le bien de nos amis à notre bonheur même.

Je vois sur votre front le sacré diadême ;
Si la Suede connoît le prix de nos bienfaits,
Ne souillons pas nos dons par de tardifs regrets ;
Etouffons nos soupirs, & supprimons nos larmes ;
La Suede vous chérit, elle adore vos charmes ;
Et nous verrons bientôt, admirant vos exploits,
Le modele du sexe & l'exemple des rois.

EPITRE XII.

A CHASOT.

SUR LA MODERATION DANS L'AMOUR.

NE penſez pas, Chaſot, qu'imitant Diomede,
Suivant inſenſément l'ardeur qui me poſſede,
En vers injurieux j'oſe bleſſer Venus :
Pour les dieux des plaiſirs mes reſpects ſont connus :
Si j'attaque l'Amour, c'eſt qu'il eſt fait pour nuire ;
Je veux le modérer & non pas le détruire :
Craignez de ſon bandeau le triſte aveuglement.
N'EST-CE pas en effet agir bien follement,
Quand pieds & poings liés on ſe livre au caprice
D'un ſexe plein d'appas, mais rempli de malice ;
Qui de vos paſſions ſaiſiſſant les travers,
S'en ſert adroitement pour vous forger des fers ?
Penſez-vous qu'à l'Amour, comme au ſeul dieu ſuprême,
Il faut immoler tout, juſqu'à la Vertu même ?
Votre raiſon repugne à de tels ſentimens,
On ne les peut paſſer qu'à de jeunes amans.
L'AGE des paſſions eſt l'heureuſe jeuneſſe ;
Un cœur novice eſt prompt à brûler de tendreſſe :
La Nature attiſant ſes feux ſéditieux,
De la vigueur des ſens enfans impétueux ;
Excite vivement la jeuneſſe fougueuſe
A courir de l'amour la carriere épineuſe ;

De flatteuses erreurs & des desirs puissans,
Triomphent sans combat de son peu de bon sens.

Si l'on a toujours peint l'Amour dans son enfance,
C'est que ce vieil enfant n'eut jamais de prudence;
Il est le compagnon de l'âge des erreurs,
Il nous égare, alors il régne sur les cœurs;
Dompté par la raison, vainqueur dans le délire,
Sur la folle jeunesse il étend son empire.

Mais quand on a passé cette heureuse saison,
Que l'âge à pas tardifs amene la raison,
Que le sang refroidi se calme dans nos veines;
Aux desirs amortis pourquoi lâcher les rênes;
Affecter de l'amour lorsqu'on ne le sent plus,
Et ranimer des feux éteints par nos abus?

Dans nos tems corrompus, remarquez, je vous prie,
Combien d'originaux de la galanterie
La province & la cour ont en foule produits,
Par un goût dépravé jusqu'à ce point séduits,
De vanter les ardeurs de leurs flammes stériles.

Athletes languissans vous n'êtes plus Achilles:
Vos feux se sont éteints, un Dieu vous a quitté,
La honte est le seul prix de l'incapacité.

L'Amour des bons vieux tems chaque jour dégénere:
Jadis il étoit pur, discret, tendre, sincere;
Il n'est plus à présent que léger & trompeur;
La débauche à la fin en proscrivit le cœur:
On se prend sans nul goût, souvent par stratagême,
Et quand même on se hait, on se jure qu'on s'aime;
On se brouille, on se quitte, on change, on se reprend;
La tendresse venale & s'achete & se vend.

Cet homme du bel air brûlant de mille flammes,
Ose attaquer l'honneur des plus pudiques femmes:

S'il

S'il essuye un refus, calomniant leurs mœurs;
Il venge en scélérat, l'affront de ses fureurs:
S'il est vainqueur, voyez ce galant Coryphée,
Du sexe à son honneur ériger un trophée;
En triomphe pompeux, comme un autre César,
Amener ses captifs enchaînés à son char,
Et se vanter tout haut de son bonheur insigne.

Ah! de ces procédés à bon droit je m'indigne:
Il n'est plus de secret, d'honneur, de bonne foi;
L'inconstance en amour donne par-tout la loi.

Je ne fais qu'effleurer: mais si je voulois mordre,
Je vous exposerois le criminel desordre,
Que cet Amour bizarre en sa légéreté,
Fait & fera toujours à la société:
Comment au détriment de l'enfant légitime,
Le bâtard s'introduit, le mange ou le supprime:
A l'abri d'un faux nom, réunissant sur lui,
En dépit du bon droit, l'héritage d'autrui.

Vous direz qu'un mari se rit de cet échange,
Et que le tallion dessus d'autres le vange;
J'en conviens: mais au vrai, vos torts sont-ils moins grands?
Un vil libertinage a corrompu nos tems:
O siecle! ô mœurs! hélas! trop indigne licence!
Il n'est plus de vertus, il n'est plus d'innocence.

Supposons qu'un galant favorisé du sort,
Pût atteindre en son cours aux ans du vieux Nestor;
Examinons tous deux, la vie irrégulière
Qu'on lui verroit mener dans sa longue carrière:
De ce tems précieux il donnera les jours
Aux charmes inconstans des folâtres Amours:
Là se prêtant aux goûts d'une femme quinteuse;
Ici se ruinant pour plaire à la joueuse;

Il eſt par la coquette adroitement trompé ;
Et déſigné du doigt par le monde attroupé ;
Enſuite ſous le joug d'une femme inſolente ;
Excité par le fiel de ſa langue méchante,
Et par ſon artifice en cent façons commis,
Il eſt forcé de rompre avec tous ſes amis :
Eſclave de Corinne, ou rampant ſous Julie ;
Vous le verrez enfin, pour comble de folie ;
Conſumer tout ſon tems à gagner des valets ;
Et prendre des maris dans ſes lâches filets.

Si j'avois de mes jours à rendre un pareil compte ;
J'en rougirois cent fois de dépit & de honte :
L'homme à bonne fortune en aura tout l'honneur ;
Je lui laiſſe, Chaſot, ſa gloire de bon cœur.

Ah ! ſans nous avilir, reſtons ce que nous ſommes !
Tous ces efféminés reſſemblent-ils aux hommes ?
Pour relever leur cœur, je ne vois nul retour ;
Dans l'ordre le plus bas, eſclaves de l'amour,
Ce ſont des deſcendans du lâche Heliogabale.

Mais Hercule, dit-on, fila bien pour Omphale ;
Je le ſçais : terraſſez des monſtres aujourd'hui,
Et demain, s'il le faut, filez tout comme lui ;
Imitez ſes vertus & ſes hautes proueſſes,
Peut-être en leur faveur on verra vos foibleſſes.
Diane éclairoit les nuits avant qu'Endymion
Fît naître dans ſon cœur ſa folle paſſion :
Avant qu'après Daphné l'on vît courir ſon frere ;
Il avoit parcouru l'un & l'autre hemiſphere.
Il faut de grands talens pour couvrir des défauts ;
L'amour a ſouvent fait la honte des heros :
Et ſans le haut éclat d'un rare & grand mérite,
Une vertu tachée eſt à la fin proſçrite.

Ah !

Ah! cette ardeur, Chaſot, qu'inſpirent les deſirs,
Vous rend un Ciceron plaidant pour vos plaiſirs :
Les roſes, ſelon vous, ſemblent des fleurs divines,
J'oſe vous enſeigner qu'elles ont des épines;
Et ſur vos paſſions tenant les yeux ouverts,
En louant les plaiſirs vous montrer leur revers.

Le début de l'amour eſt doux & plein de charmes;
A ſes premiers aſſauts a-t-on rendu les armes,
Il gagne chaque jour, ſe rend maître de tout;
Sa fin c'eſt le dépit, bien ſouvent le dégoût.
Il eſt ſouvent funeſte en lui lâchant la bride;
C'eſt un cheval fougueux qui s'emporte & vous guide;
Inſenſible à la main dans ſes tranſports ardens,
Il court inſenſément, en traverſant les champs,
Par des bois, des rochers, des monts, des précipices;
Et vous préparera cent ſortes de ſupplices:
La modération peut ſeule l'arrêter.

Voyez donc ſi j'ai tort de ne vous point flatter;
Examinez ici que de maux dans le monde
A cauſés cet amour que dans mes vers je fronde.
Léandre pour Héro, périt dans l'Helleſpont;
L'art d'aimer fit bannir Ovide dans le Pont:
Tant qu'Achille jaloux fut outré de colere,
Le ſang des Grecs rougit du Xante l'onde claire;
L'adultere Pâris alluma ce flambeau
Que le triſte Priam, deſcendant au tombeau,
Vit brûler ſon palais au fier Pyrrhus en proie,
Cette fatale nuit, la derniere de Troie.

Si vous me demandez des exemples plus grands,
Les faſtes des humains en marquent de tout tems:
On ne reconnoît plus (tant le ſort eſt injuſte!)
Le bras droit de Céſar, le fier rival d'Auguſte, *

* *Antoine.*

Sur les mers d'Actium, esclave de l'Amour,
Lorsqu'il perd Cléopatre & sa gloire en un jour:
Agnès à Charles sept fit oublier la France,
Quand l'Anglois dans Paris porta sa violence:
Du grand Turenne, enfin, imprimez-vous ce trait,
Envers son roi, l'amour le rendit indiscret.

Craignez donc cet enfant & ses fleches dorées,
Gardez-vous de porter ses brillantes livrées;
Il fait ses plus grands maux, même en vous caressant;
Et s'il perdit Didon, ce fut en l'embrassant
Qu'il glissa dans son sein cette flamme ennemie,
Dont la fureur outrée attenta sur sa vie.

Ne vous attendez point que dans des vers mordans,
J'ajoute à ces vieux faits des exemples récens:
Je me suis pour toujours interdit la satyre,
Il est bon de reprendre, infame de médire.

Mais par quelle raison décrier les plaisirs?
Est-il rien de plus doux que les tendres desirs?
Et que peut-on gagner, quand d'une humeur austere,
On va prêchant toujours la morale sévere,
Dans des vers chevillés, tristement vertueux?
Quoi! veut-on repeupler des couvens de Chartreux?
Et sans virilité, nous rendre tous conformes
Aux peuples du serrail, à ces monstres difformes,
Que le fer a privés de tout sexe à la fois?
Veut-on nous rabaisser à cet indigne emploi?

Je consens de souffrir tous les maux de Tantale,
Si jamais à ce but a tendu ma morale:
Non, la raison plus douce en ses sages décrets,
Apprend également à fuir tous les excès!
Loin d'ici ce docteur, qui sans cesse nous damne:
L'usage est approuvé; l'abus on le condamne:

Rien

Rien n'eſt de ſa nature abſolument mauvais,
Mais le bien & le mal ſont voiſins d'aſſez près.
 L'AMOUR eſt comme ſont ces plantes venimeuſes,
Mortelles quelquefois, & toujours dangereuſes;
Mais en les mitigeant, de ſavans médecins
S'en ſervent par leur art, au ſalut des humains:
Loin d'être un aliment, ce doit être un remede.
 UN amour modéré peut venir à notre aide,
Quand laſſé d'un travail long & laborieux,
Nous empruntons de lui quelques momens joyeux.
 SI je vous ai tracé d'une touche légere,
Les écueils différens qu'ont les mers de Cythere,
C'eſt pour vous empêcher de périr quelque jour:
Arroſez cependant les myrthes de l'amour;
Et ſuivant les conſeils que vous dicte ma verve,
En adorant Venus, n'oubliez pas Minerve;
Et joignez avec ſoin, ſenſible à votre nom,
Aux myrthes amoureux les lauriers d'Apollon.
 AINSI l'on vit jadis dans Rome floriſſante,
Lorſque tant de heros la rendoient triomphante,
Que dans le Panthéon, ſans choix injurieux,
L'encens des ſénateurs fumoit pour tous les dieux.



EPITRE XIII.

A PODEWILS.

SUR CE QU'ON NE FAIT PAS TOUT CE QU'ON POURROIT FAIRE.

LABORIEUX ami dont l'esprit pacifique
Dirige le vaisseau de notre république;
Vous dont l'activité remplissant mes desseins,
Ne laisse point languir l'ouvrage entre vos mains!
Ah, qu'il est peu de gens réellement utiles!
Les uns sont pleins d'esprit, les autres sont habiles:
Qu'il est rare d'en voir de vraiment vigilans!
Ceux-ci sont inhumains, ceux-là sont indolens;
Et loin que leur mérite au jour puisse reluire,
Ils n'en retirent point ce qu'il pourroit produire.
Qu'importe que l'esprit ait l'art d'imaginer,
Si nous n'y joignons l'art de bien exécuter.
Il est nombre de gens qui sur des riens se vantent,
Que de foibles essais facilement contentent:
Il en est de pervers dont la méchanceté
Obscurcit le mérite & la capacité.

Les mortels paresseux vantent la Providence;
Ses decrets absolus flattent leur indolence:
Ils ne voient en tout lieu que la nécessité,
L'enchaînure des faits & la fatalité:
Leur molle quiétude avec orgueil se fonde
Sur le soin qu'ont les dieux de gouverner le monde;

Si

Si de les charger tant ils ſemblent s'empreſſer;
C'eſt qu'ils penſent gagner à s'en débarraſſer :
Jamais le bien public n'a pu toucher leurs ames.
Si d'Argens apperçoit les dévorantes flammes
A l'entour de ſon lit promptes à s'élever,
Sans que ſa volonté s'empreſſe à le ſauver;
Inſenſible ſur-tout, & reſtant dans la place,
Il ſera conſumé par leur fureur vorace :
Et s'il paroît ſi froid ſur ſon propre ſujet,
Que ſera-t-il pour nous & pour tout autre objet?
Plongés dans le repos, ces fardeaux inutiles,
De la ſociété membres ſecs & ſtériles,
Craignant le moindre ouvrage, & fuyant les travaux,
Trouvent pour des renvois des prétextes nouveaux :
« Il eſt trop tard; demain l'affaire ſera faite ».
Ce jour arrive; alors c'eſt une autre défaite:
Ils ne ſortent jamais de leur oiſiveté.
Souvent on ſe néglige, & c'eſt par vanité :
C'eſt ainſi qu'un guerrier ennivré de ſa gloire,
Au moment ſéduiſant d'une illuſtre victoire,
Au lieu de terminer par un dernier effort
De fameux démêlés qui balançoient le ſort,
Voit l'ennemi battu précipiter ſa fuite,
Sans achever l'ouvrage & hâter ſa pourſuite;
L'amour-propre flatteur enfle tous les talens ;
Et les moindres ſuccès lui ſemblent les plus grands.
Il dit: « C'en eſt aſſez, & votre ardeur guerriere
» Fournit abondamment ſa brillante carriere;
» Conſervez les lauriers dont vous êtes muni ».
L'ouvrage eſt commencé qu'il croit l'avoir fini.
Lorsqu'un eſprit méchant eſt enclin à mal faire,
Vainement la raiſon au fond du cœur l'éclaire.

Ainsi ces démêlés dont le Nord est troublé,
Et dont tout l'Univers pensoit être ébranlé,
Seroient depuis long-tems réglés à l'amiable,
Si le cœur endurci d'un ministre exécrable
N'avoit à les nourrir employé son pouvoir.
Ce farouche ennemi d'un austere devoir,
Loin d'amener la paix sur ce triste hémisphere,
Loin d'employer au bien son sacré ministere,
En semant la discorde entre de fiers voisins,
Découvre les noirceurs qu'engendrent ses desseins:
S'il n'étoit l'ennemi de sa propre patrie,
Il auroit appaisé la Suede & la Russie.
Si la ruine affreuse & la confusion
Dont la Saxe ressent la triste oppression,
Ne se redressent point par ceux qui les discernent,
Qui voient tout leur abus, qui très-mal les gouvernent;
Ne pensez pas qu'en eux ce soit méchanceté,
Mais l'engourdissement de leur oisiveté;
Ils craignent les travaux; & leurs mains incertaines
De l'état aux abois laissent flotter les rênes.
Ainsi par la paresse un esprit négligent
Fait souvent plus de mal que s'il étoit méchant;
Ces puissantes raisons que je viens de déduire,
Alterent le bonheur de plus d'un grand empire.
Mais serions-nous donc seuls exempts de ces défauts?
Ah! dans nos jugemens soyons impartiaux;
Attestons-en l'aveu de notre conscience:
Avons-nous en tout tems la même vigilance?
Et n'est-il pas des jours où l'esprit détendu,
Incapable d'agir, est sans force & vertu,
Où loin d'approfondir le tout ou la partie,
A peine glissons-nous sur la superficie.

De ma légéreté vous me voyez rougir :
La mort eſt un repos ; mais vivre c'eſt agir.
Le tems qui fuit toujours, auroit dû nous apprendre
Que nos jours ſont comptés, qu'il ne faut rien ſuſpendre,
Qu'il faut par les cheveux ſaiſir l'Occaſion,
Et paſſer conſtamment ſes jours dans l'action.
Quand même le Deſtin raccourcit notre vie,
Nous l'allongeons aſſez dès qu'elle eſt bien remplie ;
Dès que nous dirigeons au bonheur des humains
L'uſage du pouvoir qui repoſe en nos mains :
A ce but nos travaux doivent tous ſe réduire ;
L'eſprit toujours tendu doit ſans ceſſe produire.

Comme ces orangers dont les douces ſaveurs
Pouſſent dans tous les mois & des fruits & des fleurs,
Dont la tête taillée avec tant d'élégance,
Eſt l'emblême charmant d'une heureuſe abondance.

Si je chante en mes vers la mâle activité,
Ne me ſuppoſez pas follement entêté
Des eſprits turbulens qui, reſpirant la guerre,
N'ont d'autres vrais plaiſirs que d'embraſer la terre :
De leurs deſſeins pervers j'abhorre les noirceurs,
Et d'injuſtes complots les ſombres profondeurs :
Ah, plûtôt vaudroit-il pour le bonheur du monde,
Que mous, appeſantis, d'une langueur profonde,
Ils fuſſent fainéans, oiſifs & pareſſeux,
Que de former ſans fin des projets dangereux !

Mais dans un citoyen revêtu de puiſſance,
Je blâme hautement le goût de l'indolence.
Son emploi, ſon honneur, ſon plaiſir, ſon pouvoir,
Tout devroit l'animer à remplir ſon devoir :
S'il eſt trop négligent, il eſt un infidelle,
Et la pareſſe en lui peut être criminelle.

On n'a pas de mérite à s'abstenir du mal ;
Etre ardent pour le bien est le point principal.
Si l'on daigne approuver qu'un poëme agréable
Orne la Vérité des attraits de la Fable ;
Si la naïveté peut être de saison,
Pour adoucir les traits de l'austere Raison,
Qu'on me permette ici d'emprunter ses nuances,
Pour cacher sous des fleurs l'âpreté des sentences.
Nombre de pélerins partirent un beau jour
Pour un lieu renommé qu'on fetoit à l'entour,
Où, dans un temple antique, une fiere déesse
Autour de ses autels voyoit grossir la presse.
Mais tous ces voyageurs étoient bien différens :
Les uns se reposoient dès les premiers momens ;
D'autres plus fatigués dormoient de lassitude :
Faire dix pas par jour, c'étoit fatigue rude ;
Sans penser au chemin, des fous, des jeunes gens
Prenoient des papillons qui volent dans les champs ;
Pour cueillir quelques fleurs, ceux-ci se détournerent ;
Ceux-là de leurs travaux longuement raisonnerent ;
Et ce discours pour eux étoit si plein d'appas,
Qu'un bon an s'écoula, sans qu'ils fissent un pas :
Un seul plus actif qu'eux, guidé par la prudence,
Reconnut un sentier propre à sa diligence :
« Suivez-moi, leur dit-il, c'est le meilleur chemin,
» Au temple nous pourrons nous reposer demain ».
Ils répondirent tous : « Nous avons nos méthodes :
» Tu peux courir ainsi, nous sommes trop commodes ».
Certain sage disoit, qui pensoit sensément :
« Il faut en ce qu'on fait se hâter lentement.
» Nous tenons le chemin que suivirent nos peres ;
» Gardons-nous d'enfiler des routes étrangeres ;
» Leurs

» Leurs antiques abus ont plus de prix pour nous,
» Que mille nouveautés qu'imaginent des fous ».
Tout le long du chemin leur troupe morfondue
Se trainoit lentement comme à pas de tortue,
Quand la Mort les surprit encore en voyageant,
Et s'élança sur eux, mais successivement;
Ceux qui se reposoient dix pas de la barriere,
Finirent les premiers leur funeste carriere:
D'autres plus avancés eurent le même sort,
Et le chemin marquoit les traces de la mort.
De tous ces pélerins nul n'atteignit au temple,
Que ce mortel actif dont ils bravoient l'exemple,
Qui redoublant d'efforts, sans en être épuisé,
Gagna tout seul le but qu'il s'étoit proposé.
La déesse aussi-tôt le reçut à sa fête;
De lauriers toujours verds on couronna sa tête.
Au comble de ses vœux il trouva le repos
Qui perdit lâchement tous ses flasques rivaux;
Et l'on dit que son nom fut gravé dans l'histoire.
En cherchant le repos, on perd souvent la gloire.



EPITRE XIV.

A STIL.

SUR L'EMPLOI DU COURAGE ET LE POINT-D'HONNEUR.

STIL, ſur le point-d'honneur peu de gens ſont d'accord:
L'un penſe qu'il ſuffit d'oſer braver la mort;
Le ſcélérat le place au ſein d'un crime atroce;
Le glorieux le croit une valeur féroce:
Veillant ſur des riens, facile à s'embraſer,
Que la ſeule vengeance a le droit d'appaiſer.
Ce fier reſſentiment d'un chimérique outrage,
Reſſemble à la fureur beaucoup plus qu'au courage;
Rien n'eſt plus éloigné du véritable honneur.
Nous priſons les effets d'une utile valeur,
Lorſque dans les combats ſon ardeur aguerrie,
Affronte les dangers pour ſervir la patrie:
Qui manque à ces devoirs, obſcurcit ſes vertus,
Et ſes lauriers flétris tombent tous abbattus.
La Suede a de nos jours ſouffert cette infamie;
Elle qui ſubjugua la fiere Germanie,
Vit de ſes deſcendans les cœurs abâtardis,
Succomber ſous l'effort des Ruſſes enhardis;
La Finlande témoin de leur honteuſe fuite,
Sous un joug étranger naguere fut réduite.
Par un deſtin pareil, ces fiers républicains,
Dont la valeur briſa les fers de leurs Tarquins,

Et

Et noya dans le sang l'idole despotique,
Qu'élevoit dans leurs murs un maître-tyrannique,
Virent dégénérer leurs indignes neveux,
Et souiller les vertus qui paroient leurs aïeux:
De leurs lâches soldats la déroute fut prompte,
Laufeld & Fontenoy sont témoins de leur honte;
Le Batave à la peur indignement livré,
N'avoit dans ses remparts nul azyle assuré:
Tous auroient immolé leur vie à la patrie,
Si leur ame à l'honneur avoit été nourrie;
Ils auroient signalé la grandeur de leur cœur,
En périssant pour elle, ou vengeant son honneur.
Tel est l'écart honteux d'un cœur pusillanime;
La foiblesse est sa honte, & la terreur son crime:
Mais si le point-d'honneur se poussant à l'excès,
Engendre des débats, des meurtres, des forfaits,
La vertu disparoît, & c'est scélératesse.
C'est ainsi que l'entend l'indocile jeunesse:
Au violent courroux prompte à s'abandonner,
Elle est sur un seul mot prête à s'assassiner.
L'honneur est dans sa bouche, & pleine d'arrogance,
De ce nom respecté, décorant sa vengeance;
Sans daigner distinguer dans son aveuglement,
L'ennemi de l'ami, l'étranger du parent,
Elle s'égorgera sans avoir l'ame noire,
Comptant de se couvrir d'une immortelle gloire.
Les premiers mouvemens doivent se pardonner;
La passion l'emporte, & peut nous entraîner:
Mais lorsque de sang-froid, sans haine, sans colere,
Un préjugé cruel, que le monde révere,
Oblige deux amis, victimes de leur sort,
Pour sauver leur honneur, à se donner la mort;

Qui ne déploreroit qu'un caprice bizarre
Ose infecter nos mœurs d'un usage barbare ?
SONT-CE des insensés ? sont-ce des furieux ?
Que ces vengeurs cruels d'un honneur odieux ?
Non, c'est un peuple doux, généreux, magnanime,
Qu'un préjugé funeste entraîne dans le crime,
Qui partagé des cieux d'une rare valeur,
Abuse de ses dons, & se livre à l'erreur.
ARRETEZ, malheureux! quel est votre furie ?
Votre sang est trop pur, trop cher à la patrie ;
N'en couvrez point la terre où vous vites le jour :
Ah ! qu'avide de sang, l'implacable vautour
Tombe sur la colombe ou sur la tourterelle,
Et déchirant leur sein de sa serre cruelle,
Disperse dans les bois leurs membres palpitans :
Les vautours, des oiseaux sont les cruels tyrans ;
Mais vous, ô Prussiens, vous êtes tous des freres ;
Respectez vos foyers, vos pénates, vos peres,
Ces intérêts sacrés qui sont communs à tous ;
Arrêtez vos fureurs & suspendez vos coups ;
Cette Terre, inhumains, qui vous a tous nourrie,
Se trouve avec horreur de votre sang rougie :
« Verrai-je, ô Ciel ! dit-elle, égorger mes enfans,
» Leurs parricides bras se déchirer les flancs ?
» Ah ! quelle est la Furie, ou quelle est l'Eumenide
» Qui renouvelle ici l'affreuse Thébaïde ?
» Parlez, êtes-vous nés des dents de ce dragon,
» Abbattu par Cadmus sur le mont Cytheron,
» Qui produisirent, lors qu'il les sema sur terre,
» Un peuple qui périt en se faisant la guerre ?
» Ah ! vous ai-je engendrés, mes fils, pour que vos bras
» De l'homicide fer vous portent le trépas ?
» Barbares

» Barbares assassins ! si j'ai pû vous produire ;
» Je vous fis pour aimer ; & non pour vous détruire :
» Epargnez ce beau sang ; que mes rivaux jaloux,
» Vaincus par vos exploits, périssent sous vos coups !
» Oui, signalez contre eux l'indomptable courage,
» Qui, tourné contre vous, n'est qu'une aveugle rage :
» Des mains de la victoire, attendez les lauriés,
» Ceux qu'a teints votre sang à mes yeux sont souillés :
» Le courage rend-il les humains sanguinaires ?
» Quel pouvoir avez-vous sur les jours de vos freres ?
» L'honneur ne souffre point de profanation ».

J'APPLAUDIS de bon cœur à notre Nation,
Lorsque de ses succès présens à ma mémoire,
Je me rappelle ici la grandeur & la gloire.

MANES que je révere, invincibles héros ;
Dont la haute valeur terrassa nos rivaux,
Souffrez que j'ose orner mes poëmes funebres,
Des noms que vos vertus ont rendus si célébres.

SI ma Lyre eût jamais des sons harmonieux,
Qu'elle m'aide à chanter vos exploits glorieux,
Tant d'ennemis vaincus, tant de traits de clémence,
Les pleurs de ma Patrie, & ma reconnoissance :
Ces faits que publira l'auguste Vérité,
Seront l'exemple un jour de la Postérité ;
Elle sçaura jusqu'où s'éleve une belle ame,
Lorsque l'amour du bien & la gloire l'enflamme :
Que l'Immortalité me prête son burin !
Je vais graver vos noms sur le durable airain.

J'ATTESTERAI comment votre ardeur généreuse,
Confondit des Césars l'aigle présomptueuse,
Dans combien de combats, l'opiniâtre ennemi,
Plia sous vos efforts, fugitif ou soumis.

ILLUSTRES

Illustres fils d'Albert ! l'ennemi, de son foudre,
Tous les deux, juste Ciel ! vous a réduits en poudre;
Mais si vous périssez, c'est sur le champ d'honneur,
Trop dignes rejettons de ce grand électeur,
Qui jadis, comme vous, risqua cent fois sa vie
En vengeant son état, ou sauvant la Patrie !
Cher Finck ! ah ! Schulenbourg, que je plains votre sort !
Toi, brave Fitzgherald, tu te livre à la mort !
Tous ces vaillans guerriers au trépas se dévouent,
Les Anglois sont surpris, & les Hongrois les louent;
Dans ce fameux combat, si long-tems disputé,
L'amour de la Patrie & l'intrépidité,
Les firent triompher à force de vaillance;
Des vieilles légions pleines d'expérience,
Qu'Eugene avoit sçû rendre invincibles sous lui;
Et l'Autriche contre eux envain cherche un appui.

Que dirai-je de vous, héros couverts de gloire,
Auxquels la Prusse doit sa seconde victoire ?
Rien ne vous ébranla : ces perfides Saxons
Méditant en secret d'infames trahisons,
Rompoient les nœuds sacrés d'une triple alliance;
Ils quittoient nos drapeaux d'un front plein d'impudence
Jaloux de nos succès qu'ils ne pouvoient ternir,
Ils fuyoient & par crainte, & pour nous affoiblir :
Le Lorrain s'avançoit vers l'Elbe épouvantée :
Mais par votre valeur, son onde ensanglantée,
Apprit à l'Océan vos immortels exploits.

Hélas ! cher Rotenbourg, est-ce vous que je vois ?
Victime de la mort ! Dieu ! quel sanglant spectacle !
Esculape, à mes vœux opérant un miracle,
Ou Mars vous rappella des rives du trépas;
L'Autrichien sentit le poids de votre bras,

Et vos regards mourans jouirent de ſa fuite,
Werdeck & Buddenbrock ardens à la pourſuite,
Dans ces funebres champs terminerent leurs jours.
* Bientôt la Politique appellant des ſecours,
Ligua cent nations qui juroient notre perte;
De leurs ſoldats nombreux la terre fut couverte;
Et l'on voyoit marcher ſous l'aigle des Romains,
Cravates & Saxons, Barbares & Germains:
D'avance leur orgueil s'érigeoit un trophée,
Ils deſcendoient déjà du haut du mont Riphée:
Un préſage trompeur, un chimérique eſpoir,
Et leur préſomption leur faiſoient entrevoir,
De la Pruſſe aux abois la facile conquête;
Sans ſonger au combat, ils régloient dans leur tête
Le partage des lieux qu'ils croyoient ſubjuguer,
Que de ſang généreux ce jour vit prodiguer!
Schwerin, Truchſes, During, vous perdîtes la vie!
Votre ſort glorieux eſt digne qu'on l'envie.
** Quoi! ſont-ce nos dragons? ſont-ce des demi-dieux,
Qui foulent à leurs pieds nos ennemis poudreux?
Quel nombre de captifs, de drapeaux qui ſignale
De leurs rares exploits la pompe triomphale!
Invincibles guerriers! votre inſigne valeur
Nous donna la victoire & vous couvrit d'honneur.
PRUSSE! de tes héros la race eſt immortelle;
Cet hydre renaiſſant ſans fin ſe renouvelle,
Dans des dangers nouveaux, de nouveaux défenſeurs.
Nos ennemis vaincus raniment leurs fureurs,

* Campagnes de 1744 & 1745.

** Le Régiment de Bareuth Dragons fit 21 Bataillons des Autrichiens priſonniers à cette journée, & leur prit 77 drapeaux: le Colonel Schwerin, le Général Geſler & Schmettau étoient à la tête.

Sur

Sur les monts sourcilleux de la sombre Bohême,
Aux complots meurtriers joignant le stratagême,
Ils formoient des projets dictés par le courroux,
Le nombre étoit pour eux ; la valeur fut pour nous ;
Héros, qui détruisiez leur funeste artifice,
O Wedel! notre Achille ; & vous Goltz! notre Ulysse ;
A vos bras généreux nous dûmes nos succès ;
Oui, des larmes de sang arrosent vos cyprès.
Que d'obstacles vaincus par vos cœurs magnanimes !
Mille foudres d'airain, les rochers, les abymes,
Les volcans ennemis se virent confondus,
Et le nombre à la fin le cede à vos vertus.

Mais quels sont ces héros dont le brillant courage
Triomphe des rigueurs d'une saison sauvage ?
Le Lorrain qu'animoient la Discorde & l'Enfer,
Nous portoit de ses mains & la flamme & le fer :
« Qu'à nos embrasemens Berlin serve de proie,
» Saccageons, disoient-ils, ses palais comme Troie ;
» Tous leurs fiers défenseurs, dans leurs sanglans combats,
» Ont été moissonnés par la faulx du Trépas.
» Ce sang si beau, si pur acheta leur victoire ;
» Tombeaux de leurs héros, vous l'êtes de leur gloire !
» Vengeons-nous desormais par un coup éclatant ».

* A ce bruit nos guerriers de valeur redoublant,
Volent pour nous venger ; les cieux nous sont propices :
Les abymes, les monts, les rocs, les précipices,
Que la Saxe étonnée enferme dans son sein,
Rien ne peut arrêter leur généreux dessein.
Ils bravent l'ennemi que cent foudres de guerres,
Assûroient, vomissant leurs infernaux tonnerres.
Escaladant des monts tout chargés de frimats,
Que défendoient le feu, le fer & le trépas :

* Affaire de Kesselsdorff.

Ils

Ils gagnent à la fin, à force de courage,
Ces monts que chicanoit une inutile rage;
La Mort fond sur Bredow, par des coups imprévus,
Tu le blesses, cruelle! épargne ses vertus!
Des ennemis altiers l'espérance est détruite;
Vers Dresde consternée ils prennent tous la fuite:
Ah, Polentz, Kleist, Rindorf! quels coups vous ont percés!
Vous nous rendez vainqueurs, & vous seuls périssez!
Quelle barbare main termine vos carrieres!
Il n'est plus d'ennemis, il n'est plus d'incendiaires;
Vous avez triomphé dans vos fameux combats,
Du terrein, des saisons, du nombre des soldats.

La Patrie, à nos vœux de dangers préservée,
La Patrie, en ce jour, par vos exploits sauvée,
Notre triste Patrie en proie à ses douleurs,
Appelle en gémissant ses vaillans défenseurs:
Vos périls l'ont plongée en d'affreuses allarmes;
Et vos lauriers sanglans sont baignés de ses larmes.
Oui, Manes généreux, nos regrets vous sont dûs,
Notre reconnoissance égale vos vertus.

Telle est de nos héros la valeur admirable;
Tel est le point-d'honneur pur, simple & véritable,
Fécond en grands exploits, soumis à son devoir,
Utile à sa Patrie & doux dans le pouvoir.
L'état fait affronter les périls de la guerre:
Qui sauve sa Patrie, est un dieu sur la terre;
Il perd ses jours pour ceux dont il les a reçus,
Expirant sur le corps des ennemis vaincus.

Ainsi Léonidas au pas des Thermopyles
S'immola pour la Grece & défendit ses villes;
Son audace étonna la valeur du Persan;
Il arrêta lui seul ce fougueux conquérant.

Ainſi, chez les Romains, le généreux Décie,
Pour fixer la victoire, abandonna ſa vie.
Illuſtres défenſeurs! héros des Pruſſiens!
Vous avez ſurpaſſé ces guerriers anciens;
Vous ſerez deſormais nos dieux & nos exemples.

MALHEUREUSE jeuneſſe, accourez à leurs temples;
Abhorrez vos fureurs; loin de vous égorger,
Apprenez que vos jours doivent ſe ménager:
Si vous oſez jamais prodiguer votre vie,
Ainſi que ces héros, mourez pour la Patrie:
Malgré l'effort des tems leur nom ſubſiſtera
Autant que des humains l'eſpece durera,
Et que l'aſtre des jours, du haut de ſa carriere,
Diſpenſera ſur eux ſa brillante lumiere.

EPITRE

EPITRE XV.

A DARGET.

L'APOLOGIE DES ROIS.

De mes productions laborieux copiste,
Qui de tous mes écrits sous ta clef tiens la liste,
Confesse-moi, Darget, les secrets de ton cœur.
Dis-moi, que penses-tu d'un maître si rêveur,
Inégal, agité, pensif, distrait & sombre,
Tel qu'est un algébriste, en combinant un nombre?
Le plaisir vainement veut dérider son front,
Il paroît absorbé dans un travail profond:
Tu lui vois tellement faire la sourde oreille,
Qu'à peine, quand tu lis, Cicéron le réveille;
Alors réfléchissant au fond de ton cerveau,
Sur ce roi si rêveur dans un poste aussi beau,
M'examinant long-tems, n'est-ce pas que tu pense:
« Son bon-sens dans la lune a fixé sa séance »?
Un roi dans l'univers n'a rien à souhaiter;
Son sort est fortuné, s'il en sait profiter;
Il peut tout ce qu'il veut: ah, qu'heureux sont les princes,
Arbitres souverains d'un nombre de provinces,
L'Univers semble fait pour fléchir sous leurs loix,
Et la guerre & la paix se font selon leur choix:
Idoles des humains, demi-dieux de ce monde,
Leur empire s'étend sur la terre & sur l'onde.

Ah! s'il plaisoit au ciel de couronner Darget,
Au lieu de combiner quelque profond projet,
Ses beaux jours couleroient de plaisirs en délices;
A ses vœux les Amours seroient toujours propices.
Buvant, riant, chantant du soir jusqu'au matin,
Les dieux mêmes, les dieux enviroient son destin.
Qui sous le diadême a l'air mélancolique,
N'est qu'un cerveau blessé, misanthrope & stoïque...

Tout doucement, Darget; que ton esprit calmé
Suspende pour un tems son faux zele enflammé.
Ton erreur t'éblouit; & juge téméraire,
Tu suis les préjugés qu'adopte le vulgaire:
Ecartons l'appareil, l'illusion, l'éclat,
Examinons ici le fond de notre état.

La médiocrité fait le sort de ta vie,
Tes jours sont tous égaux; & ta fortune unie
Te plaçant au milieu des deux extrêmités,
Des besoins indigens, des superfluités,
(Ecueils contre lesquels le genre-humain échoue)
De ses biens mesurés en ce monde te doue:
Plus élevé qu'un nain, plus petit qu'un géant;
C'est être comme il faut, ni petit, ni trop grand:
Libre des embarras & d'un travail pénible,
Ton ame peut goûter un sort doux & paisible,
Jouissant du présent sans prévoir l'avenir,
Tous tes soins sur toi seul peuvent se réunir.

Ah, trop heureux Darget! goûte ta vie obscure;
Ne crains point pour ton nom l'outrage ni l'injure,
Que, sur les noms connus des grands & des héros,
L'Envie en frémissant, répandit à grands flots!

Pourvu qu'en ton logis ta femme douce, honnête,
D'un bruyant carillon ne rompe point ta tête,

Et

Et qu'enfin t'accueillant le ſoir à ton retour,
Par ſes embraſſemens ranime ton amour;
Pourvu que du cerveau nulle âcreté fâcheuſe
Ne porte ſur tes yeux ſon humeur douloureuſe;
Que Dalichamp te diſe: Oui vous vous portez bien:
Alors, Darget, alors il ne te manque rien.

Je vois à ta froideur, ton air, ta contenance,
Que tu crois tes chagrins paſſés ſous le ſilence;
Qu'égayant mes crayons par un riant tableau,
Je flatte tes deſtins en les peignant en beau.

Eh bien donc, j'y conſens; il ne faut plus rien taire:
O le fâcheux métier que d'être ſecrétaire
Auprès d'un maître, auteur, ſoi-diſant bel-eſprit,
Qui du matin au ſoir lit, verſifie, écrit,
Et croit la Renommée, avec ſes cent trompettes,
Occupée à prôner ſes frivoles ſornettes!
Tous les jours par cahiers tu mets ſes vers au net;
Et quand tu les lui rends, Dieu ſait quel bruit il fait:
D'un ſévere examen le pointilleux ſcrupule
S'étend ſur chaque point & ſur chaque virgule:
Là ſont des *E* muets qui devroient être ouverts;
Là c'eſt un mot de trop ajouté dans un vers;
Puis en recopiant cet immortel ouvrage,
Tu donnes ſon auteur au diable à chaque page.
Tel eſt de ton hiſtoire en deux mots le précis:
Mais viens, apprends de moi quels ſont les vrais ſoucis,
Qui de nous eſt lié de plus fortes entraves,
Des Dargets ou des rois quels ſont les plus eſclaves:
Tu crois par ce début que j'orne mes diſcours
Du paradoxe en vogue, & chéri de nos jours,
Qui perce en chaque ouvrage, & qui ſe fortifie
Par quelques argumens de la philoſophie.

Soit paradoxe ou non, c'est une vérité
Que la grandeur des rois cache par vanité.
L'emploi d'un souverain, Darget, n'est pas facile,
Quand il veut gouverner en roi vraiment habile,
Que sans se rebuter d'un pénible travail,
Il regle en ses états jusqu'au moindre détail.
Là, Thémis, soutenant sa balance inégale,
Et réprimant en vain la Discorde infernale,
Aux loix de l'Equité conformant ses arrêts,
Doit dans un tems donné terminer les procès.
Un hydre renaissant qu'on nomme la Chicane,
En aboyant contre elle, éleve un front profane;
Et lorsque dans les fers on veut le captiver,
Il s'échappe à l'instant, & revient vous braver:
Cet ouvrage est pareil à ceux de Pénelope.
Mais qui ne deviendroit à bon droit misanthrope?
Quand, ayant terminé cent procès fatigans,
On voit dans les plaideurs autant de mécontens,
Qui mesurant leurs droits au gré de leur caprice,
De propos diffamans accablent la Justice.
La, sur les facultés des états inégaux,
Aux loix de l'équité se reglent les impôts:
Ce que paye à l'état le fuseau, la charrue,
Au soldat affamé de droit se distribue;
Le peuple doit fournir aux différens emplois
Qui servent & la cour, la finance & les loix:
Le débiteur chargé prétend qu'on le soulage,
Le courtisan avide exige davantage;
Et féconds en projets qui bercent leur espoir,
Aucun ne veut payer, & tous veulent avoir.
Qu'heureux seroit le roi qui, véritable adepte,
Du grand-œuvre en effet trouveroit la recepte!

Plus

Plus heureux s'il pouvoit d'inquiets citoyens
Faire, pour leur repos, des Platoniciens!

Ici sont d'autres soins; il faut qu'un bras sévere
Retienne en son devoir le fougueux militaire;
Dans son libertinage un farouche soldat,
Loin de le soutenir, renverseroit l'état.
En ses Prétoriens Rome eut autant de traîtres;
Ils marchandoient l'empire, & lui donnoient des maîtres.
Si c'est pour les combats qu'on nourrit ces lions,
Bellone seule a droit d'allonger leurs chaînons:
Mais pour assujettir leur fiere indépendance,
Pour opposer un frein à leur folle licence,
Il nous faut tour-à-tour employer la rigueur,
L'espérance, la crainte & même la douceur:
La prudence après tout a droit de nous restreindre;
Il faut nous faire aimer, il faut nous faire craindre.

Ah, grace au ciel! dis-tu, prenant un air aisé,
Mon maître en ce discours enfin s'est épuisé.
Epuisé? moi!...: Mais oui.....Darget, cette matiere,
Pour un homme d'état, est une ample carriere:
Je ne t'ai présenté que trois points différens;
Il en est plus de mille, & tous sont importans.

Dans le gouvernement la sûreté publique
Se fonde & se soutient dessus la politique.
En unissant les rois, elle oppose à propos
Leur puissance aux desseins d'ambitieux rivaux;
Et par le juste poids d'un prudent équilibre
Elle maintient l'Europe indépendante & libre.
Tant que la Bonne-Foi parla dans ses traités,
Ces utiles liens ont été respectés:
L'Intérêt les souilla presqu'en leur origine,
Sa bouche empoisonnée y prêcha sa doctrine,

Avec lui s'y glissa le méfiant Soupçon,
L'Envie aux noirs serpens, la fiere Ambition,
La Vanité, l'Orgueil, la Finesse, l'Intrigue,
Et la Haine funeste, en fureurs si prodigue:
Le Monde fut peuplé d'illustres scélérats,
Pestes du genre-humain & fléaux des états:
La Politique enfin dégénérant en Fourbe,
Comme un serpent rampant se replie & se courbe;
Il cache ses poisons dessous l'appas des fleurs,
C'est un caméléon qui prend mille couleurs:
Dans le conseil des rois il souffle les ministres,
Il dresse des projets aux nations sinistres;
Ces crimes, par les loix, sur les peuples punis
Sous la pourpre, grand Dieu, paroissent ennoblis.
Depuis que l'Univers adopta ces maximes,
Nous voyons sous nos pas entr'ouvrir des abymes;
Nous sommes entourés de cent pieges tendus,
Comme sous ces glacis d'ennemis défendus,
Où l'assiégeant timide, en main tenant la sonde,
Avance en éventant les mines à la ronde.
Entre les souverains il n'est que peu d'amis;
Les plus proches voisins sont les plus ennemis
L'un de l'autre en secret ils trament la ruine:
Il faut qu'on les observe, il faut qu'on les devine;
Et d'un œil pénétrant lisant dans l'avenir,
Découvrir tout le mal que l'on doit prévenir.
Tels sont les soins, Darget, que la couronne exige;
Souvent sur ses devoirs le sage se néglige;
Lors même qu'il est quitte envers tout son état,
Le public de ses rois juge comme un ingrat.
On veut qu'il sache tout, la guerre, la finance,
L'art de négocier & la jurisprudence;
Qu'il

Qu'il soit universel dans ce vaste métier
Dont chaque point demande un homme tout entier.
Celui qui l'offensa, le trouve trop févere ;
L'autre le croit trop doux ; celui-ci trop colere :
Fait-il la guerre ? on dit : C'est un roi furieux ;
Le ciel, pour nous punir, l'a fait ambitieux.
S'il conserve la paix ? Sans honneur & sans gloire ;
Sans doute que son nom brillera dans l'histoire ;
S'il gouverne par lui ? C'est un prince jaloux,
Têtu, capricieux, qui ne suit que ses goûts :
Commet-il de l'état le soin à ses ministres ?
On l'assassine alors par cent propos sinistres :
A-t-il des favoris ? Son foible fait pitié :
N'en a-t-il point ? Ce prince est sourd à l'amitié :
L'un est trop remuant, l'autre craint la fatigue,
L'économe est vilain ; le libéral, prodigue ;
Et le galant sur-tout passe pour débauché.
TEL est de notre état le portrait ébauché ?
Comment joindre, Darget, tout grands rois que nous sommes,
La vertu qu'ont les dieux aux foiblesses des hommes ?
L'humanité n'a point tant de perfections :
Si nous voulons des rois privés de passions,
D'un esprit tout égal, & que rien ne remue ;
Allons, qu'Adam travaille, & fasse une statue :
Ce simulacre vain d'un marbre inanimé,
Seroit digne, je crois, d'être seul estimé.
VEUX-TU savoir pourquoi la cruelle Satyre
S'acharne sur les rois, les mord & les déchire ?
C'est que par son penchant aimant la liberté,
L'homme craint un pouvoir qui n'est point limité.
Vois de quelques Seigneurs la basse jalousie ;
Vois comme ils sont rongés de dépit & d'envie,

De n'oser élever leurs vœux ambitieux
A ce trône où tout roi leur devient odieux;
Pour calmer leur dépit, ils frondent la régence
Des rois dont ils voudroient occuper la puissance:
Vois ce tas de grimauds, d'obérés mécontens,
Solliciteurs fâcheux de tous postes vacans;
Tous veulent les avoir, on les donne aux plus dignes;
Alors de ces jaloux les satyres malignes,
Pour venger les affronts qu'impriment les refus,
Défigurent nos traits, noircissent nos vertus:
De nouveaux mécontens cette troupe grossie
Epilogue tout haut le cours de notre vie;
Le ciel même jamais n'a pu les contenter;
Un roi, foible mortel, pourroit-il s'en flatter?

Aimer toujours le bien, le suivre par principe,
Sans faire attention au bruit qui se dissipe,
C'est-là notre parti; laissons donc bourdonner
Cet essain de frelons, sans nous en chagriner.
Si risquant nos secrets, nous osions leur répondre,
Par le mot de l'énigme on pourroit les confondre.
Nos censeurs obstinés sont autant de Dargets;
Ils n'ont vû que de loin ces importans objets:
La critique est aisée, & l'art est difficile;
Un particulier doux fait un roi malhabile;
Et tous ces Phaëtons, jeunes présomptueux,
Devenus souverains, feroient cent fois pis qu'eux.

Ne pense point, Darget, que dangereux sophiste,
De cent rois criminels affreux apologiste,
Abusant de ma lyre & du charme des vers,
Je chante des tyrans, l'horreur de l'Univers.
Ma muse ose blâmer l'infame conduite
De ces vulgaires rois qui n'ont aucun mérite,

Lâches,

Lâches, inappliqués, faciles, indolens,
Avides, oppresseurs, inhumains, violens.
Je vais te crayonner leurs traits d'après nature :
Un tel.... Mais mon discours te lasse outre mesure ;
Tu brûle en ce moment de revoir ta maison,
Où ta femme t'attend pour plus d'une raison.
Déjà plus d'une fois ta cuisinière experte,
Peste sur tes délais quand la table est couverte :
Tes délicats ragoûts pourroient se refroidir ;
Et ton cocher là-bas fouette à nous étourdir ;
Tes valets excédés maudissent le poëte
Qui te fait tous les jours allonger ta diéte.
Pars donc, puisqu'il le faut ; mais conviens avec moi,
Que les grands ne sont pas plus fortunés que toi.



EPITRE

EPITRE XVI.

A MON ESPRIT.

ECOUTEZ, mon Esprit, je ne saurois le taire:
Tous les mauvais propos que de vous j'entends faire;
Vos défauts, vos travers m'ont mis au désespoir.
Quoi! vous étudiez du matin jusqu'au soir?
D'un violent desir suivant l'intempérance,
Vous faites le savant? ah, quelle extravagance!
En feuilletant sans cesse un auteur vermoulu,
Que jamais aucun roi dans l'univers n'a lu,
Vous voulez, imitant les Huets, les Saumaises;
Vous remplir le cerveau de cent doctes fadaises?
O ciel! un roi savant! ce mot me fait frémir.
Jamais dessein plus fou pouvoit-il vous venir?
Qu'un roi sache arrêter un calcul de finance,
Parapher un traité, signer une ordonnance,
C'est beaucoup dans le siecle où l'on vit aujourd'hui:
Peut-on en conscience exiger plus de lui?
UN roi doit soutenir la majesté du trône;
Imbu de la grandeur dont l'éclat l'environne,
Fier envers ses voisins, & toujours dédaigneux,
Il doit vivre d'encens, en tout égal aux dieux:
Qu'importe le savoir? la science parfaite,
C'est de connoître à fond les loix de l'étiquette;
Cette regle des cours assujettit aux grands
Ces oisifs affairés qu'on nomme courtisans.

Oui,

OUI, marmotez tout bas au miniſtre en ſilence
Un compliment obſcur dans un jour d'audience;
Soyez chaſſeur outré, forcez-vous à jouer;
Et ſur-tout ſans rougir, entendez-vous louer.
Empreſſez-vous au prône, & bâillez au ſpectacle;
Soyez morne au ſouper, ne parlez qu'en oracle;
Et mettez vos ennuis à la mode à la cour:
Voilà comment un roi doit vivre chaque jour:
Tel étoit le métier qu'il vous falloit apprendre.
Vos plaiſirs, mon Eſprit, ont droit de me ſurprendre;
L'étude qui pour vous a tant de volupté,
Déroge à vos grandeurs, & perd la royauté.
JE vous dirai bien plus: pour comble de manie,
On vous dit poſſédé de la métromanie:
Oui vous êtes poëte, en dépit d'Apollon:
Pouvez-vous renier ce poëme bouffon,
Où d'un ſtile mordant, blaſant toute la terre,
Vous critiquez les cieux au mépris du tonnere?
Sachez que ſur Homere égayer vos bons mots,
C'eſt attirer ſur vous l'eſſain de ſes dévots.
POUVEZ-VOUS ignorer que ſous différens titres,
On voit courir de vous des odes, des épitres,
Où, comme la Neuville, échauffant vos poumons,
Vous prêchez la vertu par d'ennuyeux ſermons.
Du langage François ignorant les fineſſes,
Vous mettez Vaugelas & Dolivet en pieces:
Ah! ſi Boileau vivoit, peut-être un beau matin
Votre nom dans ſes vers remplaceroit Cotin:
Que la rougeur au moins vous en monte au viſage;
Ayez honte du tems qu'abſorbe un tel ouvrage;
Et ſans vous deſſécher le cerveau vainement,
Quittez du bel eſprit le fol amuſement.

MAIS

Mais vous me répondez qu'amant de l'Harmonie,
Transporté malgré vous par le dieu du génie,
Vous pouvez librement suivre votre plaisir,
Lorsque vos fonctions vous donnent du loisir:
Que si, pour s'amuser, on voit plus d'un grand prince
Prendre dans ses filets les daims de sa province,
Vous charmez vos ennuis par vos divins concerts,
Inondant le papier d'un déluge de vers.
Que lorsque d'autres rois courent à la poursuite
D'un cerf qui par leur meute est réduit à la fuite,
Grimpant dessus les monts, traversant les forêts,
Vont faire la curée au milieu des marêts,
Vous poursuivez chez vous une bizarre rime,
Un mot que votre sens exige & qui l'exprime.
Qu'avant que de passer votre tems à bâiller,
A faire mille riens, sans oser travailler;
Vous quitteriez plûtôt grandeur, sceptre, patrie,
Et des rois empesés la lourde confrérie;
Et que l'art de penser dont vous êtes épris,
Mériteroit l'estime, au lieu des vains mépris
D'un peuple plein d'erreurs, d'un public imbécile,
Qui juge en vrai Midas, & prononce en Zoïle.

J'en conviens, mon Esprit; mais n'allez pas choquer
Des usages reçus qu'on risque d'attaquer:
Je ne suis que l'écho de votre Renommée,
Je vous rends tous les bruits que sa bouche a semée;
On se moque sur-tout du peu de gravité
Dont vous assaissonnez l'auguste royauté:
Il est sur vos défauts plus d'un Caton qui veille,
Et j'entends très-souvent qu'on se dit à l'oreille:
« N'avons-nous pas, amis, un bien plaisant consul »?

Si vous ne prouvez rien, votre discours est nul;

Ce

Ces modernes censeurs sont aisés à confondre ;
Voici ce qu'en deux mots vous pouvez leur répondre :
Ivre de mes plaisirs, ai-je comme un ingrat,
Négligé mes devoirs, sacrifié l'état ?
M'a-t-on vû du public tromper les espérances ?
Traîner de longs procès & embrouiller les finances ?
Des traités ébauchés languir pour les beaux arts ?
M'a-t-on vû des derniers paroître au champ de Mars ?
Mais si sur tous ces points faisant briller mon zele,
Je fus infatigable, à mes devoirs fidéle,
Du peuple prévenant sans cesse les desirs ;
Par quelle cruauté fronde-t-on mes plaisirs ?
Je vois couler mes jours au sein de l'innocence;
Enchanté des attraits dont brille l'éloquence,
J'essaye mes talens sur différens accords ;
Chez Horace & Maron je puise mes trésors ;
Je ne me flatte point de pouvoir les atteindre ;
Mais un peu plus bas qu'eux je n'ai point à me plaindre.
Eh quoi ! dans ma grandeur & dans ma royauté,
Je ne jouirai point du peu de liberté,
Qu'un berger conduisant son troupeau pacifique,
A de chanter le soir une chanson rustique ?
Lorsqu'il est fatigué des ardeurs du soleil,
Sa voix en frédonnant provoque le sommeil.
Achille pourra donc dans son jaloux délire,
Regrettant Briséïs, jouer seul de la lyre ;
Et je ne pourrai point, moi seul dans l'Univers,
Adoucir mes travaux par le charme des vers ?
Quoi, l'on m'interdira les sources du Permesse ?
Du monde prosterné voyant grossir la presse,
Je serai comme un saint à qui l'on fait la cour,
Lorsque l'almanach dit que c'est le saint du jour ?

On

On me fera martyr de la cérémonie ?
Ah, ſecouons le joug de cette tyrannie!
Tant-pis ſi le bon-ſens paroît hors de ſaiſon;
Je m'éclaire au flambeau que porte ma raiſon;
Et du peuple bravant la ſotte fantaiſie,
J'éleve au-deſſus tout l'auguſte poéſie.
Puiſque j'en ai tant dit, comparons une fois
Lequel eſt le plus grand du poëte ou du roi.
L'Univers eſt ſoumis à nos vœux poëtiques;
Et nous voyons des rois les bornes monarchiques:
Notre regne s'étend par de-là tous les tems;
Le vain éclat du leur dure peu de momens:
Nous devons nos tranſports au ſeul dieu du génie;
Le Hazard qui préſide au deſtin de la vie,
Fait naître ſucceſſeur du plus puiſſant des rois,
Un ſtupide fœtus qui remplit ſes emplois,
Qui végete ſans vivre, & des humains l'arbitre,
N'a pour toute vertu que la pompe d'un titre:
Mais les fils d'Apollon s'élevent jusqu'aux cieux;
Quand nous oſons parler le langage des dieux,
A peine parlent-ils le langage des bêtes:
Des lauriers toujours verds ont couronné nos têtes;
Plus d'un roi par nos chants eſt devenu fameux,
Notre gloire jamais n'a rien emprunté d'eux:
En vain ſur notre nom un ſouverain décide,
Le Pont n'avilit point les doux accords d'Ovide.
Qu'un prince ſans honneur ſur le trône amolli
Expire: dès ce jour ſon nom eſt dans l'oubli;
Dans quelque vieux bouquin de généalogie
Il ſervira d'époque à la chronologie.
Ces rois anéantis reſtent pour toujours morts;
Au lieu que de nos vers les ſublimes accords

Des

Des siecles destructeurs perçant la nuit obscure,
Font passer notre nom à la race future :
Nos durables travaux ont vûs à leurs côtés
Périr des monumens solides & vantés ;
De la superbe Thebe il n'est trace légere,
Quand, trois mille ans après, nous conservons Homere :
Depuis que le trépas redoutable aux humains,
D'Auguste & de Virgile eut tranché les destins ;
Lasse de ses combats que l'histoire nous vante,
Aux exploits du héros mon ame indifférente
N'y voit que des hauts-faits qu'ont produit tous les tems;
Mais Virgile me charme, & plaira dans mille ans :
Il émeut lorsqu'il peind la ruine de Troie,
Au fer du Grec vengeur ; à cent flammes en proie ;
Il touche par l'amour de la triste Didon,
Du bucher funéraire allumant le brandon :
Quel feu ! quand sur le Styx il fait voguer Enée,
Qu'il lui montre aux enfers l'heureuse destinée,
Et de ses descendans & du peuple romain,
Que parmi ces esprits d'un nouveau genre humain,
Il fait paroître Octave étendant son empire
De l'Inde jusqu'aux lieux où le Soleil expire :
Auguste en ses hauts-faits n'eut d'autre but que lui ;
Maron chanta pour nous, il triomphe aujourd'hui.

Mais du pouvoir des rois connoissons l'origine :
Pensez-vous qu'élevés par une main divine,
Un nombre de sujets leur ait été commis
Comme un troupeau stupide à leurs ordres soumis ?
Les crimes effrontés, les parjures, les traîtres,
Forcerent les humains à se donner des maîtres ;
Themis arma leurs bras de son glaive vengeur,
Pour contenir l'injuste ébranlé par la peur ;

D'autres en uſurpant un bien illégitime,
Devinrent ſouverains en prodiguant le crime,
Et paſſent pour héros chez les ambitieux.

NOTRE origine eſt pure, elle nous vient des cieux :
Apollon nous plaça ſur le haut du Permeſſe,
C'eſt l'immortalité qui fait notre nobleſſe.

AH ! ſi jamais les grands n'avoient fait que des vers,
Qu'ils auroient épargné de maux à l'Univers !
Céſar, peu ſoucieux d'un pouvoir deſpotique,
Auroit juſqu'au trépas ſervi ſa république :
On n'auroit point connu ces trois Triumvirats,
Sanguinaires liens d'illuſtres ſcélérats,
Qui ſur les grands de Rome exerçoient leur vengeance.
Si le héros du Nord ſi fier de ſa vaillance,
Plus paladin que Roi, chez le Sarmate errant,
Au lieu d'être amoureux d'Alexandre le grand,
Eût choiſi pour modele Horace ou bien Pindare,
Le Czar ne l'auroit point vaincu chez le Tartare.

LES Muſes ont ſur-tout l'art d'adoucir les mœurs;
Leurs exploits ſont des jeux, leurs armes ſont des fleurs.
Dans les tranquilles bois où ces nymphes habitent,
Jamais les paſſions n'entrent ni les excitent :
On jouit dans ces lieux d'une éternelle paix....

COMMENT donc, mon Eſprit, vous vous mettez en frai
Quel Dieu, pour me punir, vous délia la langue ?
Quel nouveau Cicéron dicta votre harangue ?
Cet amas de raiſons a pû m'intimider,
Mais c'eſt le monde entier qu'il faut perſuader :
Il ne ſe nourrit point d'une vaine fumée,
Sa critique ſur-tout vivement animée
Rit de vos méchans vers... Mais quoi, s'ils étoient bons ?
Et s'ils pouvoient charmer, en variant leurs ſons,

D'Argens,

D'Argens, Algarotti; si Maupertuis les loue,
Si l'Homere François lui-même les avoue,
Que diroit-on alors? .... Quelles sont vos erreurs!
Connoissez, mon Esprit, le poison des flatteurs:
Les doux sons de leurs voix égalant les syrenes,
Peuvent bien enchanter vos veilles & vos peines;
Mais imitez Ulysse, & sourd à leurs accens,
Rejettez pour toujours un si funeste encens.

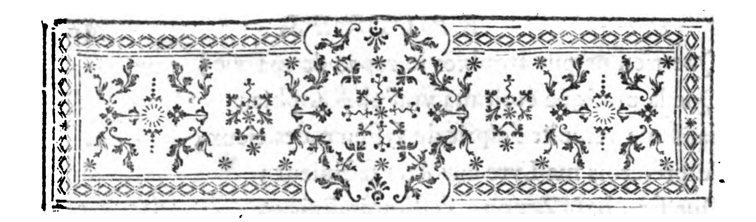
Pouvez-vous ignorer qu'un roi, quoi qu'il propose,
Et quoi qu'il entreprenne, excelle en toute chose?
S'il aime les dangers, les combats, les hazards,
Pour l'élever plus haut, on abaissera Mars;
S'il est fort, aussitôt le flatteur sans scrupule
Lui prouve que d'Alcide il est l'heureux émule:
Son cœur est-il d'amour facile à s'enflammer?
C'étoit pour lui qu'Ovide avoit fait l'art d'aimer:
Lorsqu'à de mauvais vers comme vous il s'amuse,
Il rend jusqu'à Voltaire envieux de sa Muse.
Revenez, mon Esprit, de votre aveuglement;
Que l'amour propre enfin le cede au jugement:
Fussions-nous cent fois plus parfaits que les Anges,
Rabattons sans orgueil les trois quarts des louanges
Que certains beaux esprits nous donnent à l'excès:
Vous faut-il tant d'encens pour ces foibles succès?
Qu'avec Horace un jour votre Muse barbare,
Pour vous apprécier humblement se compare,
Alors de vos écrits les défauts dévoilés,
Vous feront convenir du peu que vous valez:
De vos vers détestant l'insipide volume
Vous remettrez d'abord l'ouvrage sur l'enclume.
Etudiez sur-tout la docte antiquité;
Plus vous approcherez de son urbanité,

Plus vous aurez de goût pour ses divins ouvrages,
Et plus vous aurez droit d'attendre des suffrages.
C'est-là votre modele, & ces trésors ouverts
Orneront vos écrits & plairont dans vos vers.
Mais puisque je vous vois toujours inébranlable,
Que les vers ont pour vous un charme inconcevable;
Que, ne pouvant vous taire, en marmotant tout bas,
Comme cet indiscret confident de Midas,
Vous contez aux roseaux mes passe-tems frivoles,
Du moins consolez-moi de vos visions folles,
Et rendez compte un jour aux lecteurs indulgens,
Si vous pouvez percer la sombre nuit des tems,
Ou si quelque hazard vous amene au grand monde,
Quel étoit cet auteur dont la veine féconde,
Montant sur l'hélicon par l'appât du plaisir,
Mit à vous composer ses momens de loisir.
Dites que mon berceau fut environné d'armes;
Que je fus élevé dans le sein des allarmes,
Dans le milieu des camps, sans faste & sans grandeur;
Par un pere févere & rigide censeur:
Que je fus écolier des plus grands capitaines;
Qu'à Sparte cultivant les douces mœurs d'Athenes,
Je fus ami des Arts plutôt que vrai savant;
Mais que sans me bouffir ni d'orgueil, ni de vent,
Et simple courtisan des filles de Mémoire,
Je n'aspirai jamais à la sublime gloire
D'être le plus fêté parmi leurs nourrissons;
Que sachant me borner & rabaisser mes sons,
Je me suis contenté de peindre ma pensée
Et de parler raison en prose cadencée.
Dites que j'ai plié dessous l'adversité,
Mais que parmi les rois depuis on m'a compté;
Que

Que rien ne put troubler le repos de ma vie ;
Que la pratique étoit ma vrai'philosophie ;
Sans me remplir l'esprit du système des cieux ;
Je préférois ma Lyre aux Arts fastidieux ;
Que sans haïr Zenon, j'estimois Epicure ;
Et pratiquois les loix de la simple Nature ;
Que je sçus distinguer l'homme du souverain ;
Que je fus roi févere, & citoyen humain ;
Mais quoiqu'admirateur de César & d'Alcide ;
J'aurois suivi par goût les vertus d'Aristide.

LORSQUE la Parque un jour lasse de ses fuseaux ;
Aura tranché mon fil d'un coup de ses ciseaux,
Que sur ma cendre éteinte abboîra la Satyre,
Dites que méprisant tout ce que pourra dire
Un esprit irrité, chagrin, mal fait, tortu,
Trop rigide censeur de ma foible vertu ;
Sans aimer la louange, insensible à tout blame ;
J'ai toujours conservé le repos de mon ame ;
Et que m'abandonnant à la postérité,
Elle peut me juger en pleine liberté.





EPITRES FAMILIERES.

EPITRE PREMIERE.

A MON FRERE HENRI.

OU courez-vous? « Ah! je ſuis la campagne;
» Je ne veux pas tout vif m'enſevelir:
» Lorſque j'y ſuis, d'abord l'ennui me gagne;
» Reſter tout ſeul, autant vaut-il mourir.
» J'aime Berlin : c'eſt là que dans le monde,
» Le doux plaiſir en cent façons abonde:
» Jeunes beautés, bals, feſtins; en un mot
» Y trouve tout quiconque n'eſt pas ſot ».
Oui, vous pouvez vous amuſer, mon frere;
Nos belles ſont faciles à plier,
Berlin fournit aiſance & bonne chere:
Mais ces plaiſirs, qu'ont-ils de ſingulier?
« C'EST chez Milon que ſe donne une fête:
» On ſera ſeul; Milon n'a convié

» Que

» Que quatre-vingt perſonnes ». C'eſt honnête.
On vient, on entre, on eſt ſupplicié;
En ſe preſſant, on s'étouffe à la porte:
On perce enfin des deux bras, à main forte.
Voilà d'abord trente tables de jeu,
Et qui n'y joue y paroît ſans aveu;
Tous ſont rêveurs, attentifs à leur rôle.
L'un, en ſuant, attend un as de cœur:
Et celui-là qui méditoit la vole,
Sur ſes écarts écume de fureur.
Pourquoi ce bruit? & qu'eſt-ce qu'on regarde?
A ce ſeigneur prend-il un vertigo?
« Pis que cela; certain roi de caro
» Entre ſes mains eſt arrivé ſans garde ».
On voit plus loin, dans un coin iſolé,
Force joueurs; le hazard tient la table:
L'or en monceaux s'y préſente étalé:
Son grand pontife, à face vénérable,
Mêle en ſes mains un jeu bariolé.
Tout à l'entour une immenſe cohue
Sur ce grand-prêtre a dirigé la vûe:
Le bon public a quelquefois raiſon.
Quant au prélat, ce reſpect l'importune;
Il eſt adroit; le bon ſeigneur, dit-on,
De ſes dix doigts gouverne la Fortune:
Un feu ſoudain s'empare de ſes ſens:
Le front ridé, le regard plus farouche,
Des mots coupés s'échappent par élans,
Comme en grondant, rudement de ſa bouche:
Très-attentifs y ſont ſes courtiſans.
Ce peu de mots, ce ſont autant d'oracles,
Qui ſur le ſort opérant des miracles,

Ont l'art de rendre, en très-peu de momens,
Humbles ou fiers les petits & les grands.
Tel pâme d'aise, & tel autre blasphème:
L'un vend hélas son bien qu'il a perdu,
L'autre ennivré de son bonheur extrême,
Court acheter ce que l'autre a vendu.
Neuf-heure sonne, il faut aller à table,
Et regagner dans un ample soupé,
Enjoué, vif, brillant & delectable,
Le tems perdu, dans l'ennui dissipé,
Et qu'emporta ce jeu si déteſtable.

Voyons: voilà plus de trente laquais,
A pas comptés qui suivent à la file
D'Apicius un habile profès.
De tant de plats on nourriroit la ville.
Le sieur Hamoch plus fier que Paul-Emile,
De la cuisine au salon du palais,
Mene en grand pompe un soupé de Luculle;
Le moindre plat c'est lui qui l'intitule
D'un nom baroque & très-mal assorti;
De cette armée il est le quartier-maître;
Là pour l'entrée, ici pour le rôti,
Il sçait placer le plat comme il doit être;
Ragoûts nouveaux, pâtés, fins entremets,
En les louant à Messieurs les gourmets.

De tant de plats quelle odeur dégoûtante!
L'hôte prenant la mine plus riante,
Trouve qu'Hamoch surpasse ses projets:
On va s'asseoir; & cette compagnie,
Quoique sournoise, est tout au mieux choisie.

Mais tout ce monde est stupide ou muet.
Ah! cette paire est au mieux assortie.

De

De ce baron si maigre & si fluet
Cette bégueule est la vieille ennemie:
Certain procès les a rendus rivaux:
Avec quel air ils se tournent le dos!
De ces paniers dorés par des rézeaux,
La place à table est d'avance remplie;
Et sur la chaise en serrant les genoux,
A peine encore en reste-t-il pour vous.
De bavarder Damis auroit envie:
Mais s'il affecte un air de rêverie,
C'est par prudence; il craint ce médisant,
Ce vieux baron à langue de serpent.
L'hôte attentif à ranimer le monde,
Dit quelques riens, fait le mauvais plaisant;
Il sert cent mets qui courent à la ronde:
« Que le plaisir s'empare de céans!
» Dit-il, Messieurs, chez moi la joie abonde ».
Corine jeune, & pour un million
Ne goûteroit de cette sauce fine;
Elle pourroit laver le vermillon
Qui fait l'éclat de sa bouche divine.
Si Marianne, au visage poupin,
Ne mange pas un seul morceau de pain,
C'est qu'en son corps étroitement serrée,
Elle craint trop que la galimafrée
Pourroit gâter le corsage divin
De cette taille en tous lieux admirée.
A l'autre bout, sans s'en embarrasser,
Le comte mange à se déboutonner,
De tous les plats goûte l'un après l'autre,
Avec Hamoch se met à raisonner;
D'Apicius le comte est grand apôtre,

Et les Nevers pourroient le consulter.
JULIE enfin rompt ce cruel silence;
Et se tournant, dit d'un air d'indolence :
« Ah ! c'est affreux, tout ce jour il a plu;
» En vérité, c'est un nouveau déluge ».
Merlin répond : « Tout comme vous j'en juge;
» Et l'almanach ainsi l'a résolu ».
Merlin dit bien : ce docte personnage,
De son sçavoir fait un riche étalage;
Hors l'almanach il n'a jamais rien lu.
LE discours tombe; on bâille, on prend courage,
On le releve; on parle des pompons,
Des gants glacés, coëffures & jupons :
Et l'on médit un peu de Rosalie;
Elle est absente, & la noire Sylvie
Ne trouve rien d'aimable en sa beauté.
Ne croyez pas que ce soit par envie;
Son cœur, dit-elle, est plein de charité;
Mais le bon goût qu'elle trouve insulté,
Quoiqu'à regret, la presse & la convie
De rendre hommage à la sincérité.
BIEN-TÔT après on parle comédie :
« Ah ! la Marville a l'air d'un éléphant,
» Dit l'une, elle est une exécrable actrice;
» La Rousselois, c'est un corps élégant,
» Elle est bien mise; Ah ! c'est un vrai délice,
» Lorsqu'elle joue; au vrai, mal on l'entend :
» Mais ce n'est rien : va-t-on là pour entendre ? »
VALERE sçait, à ne s'y point méprendre,
Que le Plutus de Saxe ruiné,
Va dans huit jours vendre sa garderobe :
Sur quoi chacun, en faisant l'étonné,

Sur

Sur Monſeigneur très-malignement dôbe ;
De brocarder chacun ſe met en train ;
Et l'on médit doucement du prochain.
Mais s'endormant par tant de balourdiſes,
De main en main ſe donnent des deviſes,
Qu'en ricanant le beau ſexe relit.
A ces ſoupers on ménage l'eſprit ;
Et l'on s'occupe en liſant les bêtiſes
Que le galant confiturier y fit.
On imagine une ſanté nouvelle ;
A l'équivoque un chacun applaudit :
La pointe en eſt digne de Fontenelle.
On veut parler, & ce jargon forcé
Ne tenant rien de la gaîté naïve,
Meurt en naiſſant dans la bouche craintive,
Auſſi ſouvent qu'un mot eſt prononcé :
On ſe regarde, on eſt embarraſſé,
Et tous les mots expirent ſur la langue.
L'hôte le voit ; & pour en bien uſer,
D'un conte plat il vient les amuſer :
Mais il en eſt pour ſa ſotte harangue.
Par bienſéance un moment on ſourit,
On dit, bâillant, que l'on ſe divertit.
Mais en ſecret maudiſſant l'aſſemblée,
On voudroit fort, pour que l'ennui finît,
Que de ſommeil elle fût accablée.
Cloris alors, ſur un ton aigrelet,
D'un Vaudeville entonne un vieux couplet ;
Et pouſſe en l'air de cette voix aigue,
De longs *hélas*, qu'on entend de la rue ;
Et d'un accent tudeſque qui déplait,
Elle aſſaiſonne un air de flageolet.

Eglé, qui croit qu'elle a la voix plus belle;
En détonnant, chante un air d'opera
Très-langoureux que composa Campra;
Un fat se pâme, & jure qu'elle excelle:
Ah de chanter elle ne cessera.
Maudite voix, digne d'une cresselle;
Un siecle entier, je crois, tu chantera!
« Pour vous charmer, dit-elle, je vous prie;
» Prêtez l'oreille à cette bergerie;
» Cet air pour moi semble fait tout exprès:
» J'ai de mon mieux saisi le goût Français;
» Ces ports de voix qu'avec force j'éleve,
» Ces tremblemens battus si lentement,
» Ces longs fredons qui n'ont ni fin ni treve;
» Font de mon chant les plus doux agrémens:
» De ce salon même sans qu'il m'en coute,
» Ma forte voix fera sauter la voute. »
L'hôte pâlit, il croit de Jéricho
Qu'il a chez lui la trompette fatale;
Il est tremblant pour les murs de sa salle.
Pour éviter l'effet de cet écho,
Il rompt les chiens & bavarde Morale;
Et ce discours les amuse à ravir;
Mais dans le tems que ce seigneur déploie
Des argumens ennuyeux à mourir,
Sa chere épouse à travers vient glapir,
Et minaudant, croit réveiller la joie:
Au lieu du dieu libertin du Plaisir,
La bonne dame, induite par le diable,
Au lourd Ennui donne la primauté,
Qui force enfin par importunité,
Tous ces bâilleurs à se lever de table.

Aux

Aux violons alors on a recours ;
La joie enfin régnera dans ce jour ;
Aux menuets, aux graves Polonaises ;
Vont succéder frétillantes Anglaises :
Tous ces muets dansent sans se parler ;
Les spectateurs disent par bienséance
Quelques douceurs avec tant d'indolence ;
Que cet Amour de froid paroît geler ;
L'Oisiveté qui regarde la danse,
Rit souvent haut sans trop sçavoir pourquoi ;
Le jour paroît, on retourne chez soi,
En se flattant de faire accroire aux autres
Qu'on s'est au bal diverti comme un roi.
Ces plaisirs-là, mon frere, sont les vôtres ;
Leur carillon n'a plus d'appas pour moi.
Société douce & bien assortie,
Bien moins nombreuse & d'autant mieux choisie ;
Délassemens innocens de l'esprit,
Propos légers qui sur mille matieres,
En voltigeant, répandent des lumieres ;
Où sans éclat, mais à propos on rit,
Sans que jamais des langues meurtrieres ;
Pleines de fiel, rendent à leurs manieres,
Quelques bons mots qu'en plaisantant l'on dit.
Poussera-t-on l'injure & le scandale
A préférer à ce goût qui périt,
Le faux clinquant, l'ennui dont se bouffit
Votre stupide & bruyante rivale ?
Ah ! peuple né le jouet des erreurs !
Si follement envieux des grandeurs !
Voyez de près le néant de ces fêtes,
Qui tant de fois vous ont tourné les têtes ;

Ayez pitié de nos destins heureux.

Quand vers le ciel j'ose élever mes vœux,
Je dis tout bas : « Fortune secourable !
» Ne permets pas qu'un orgueil détestable,
» Me remplissant d'inutiles desirs,
» Corrompe en moi le goût des vrais plaisirs ;
» De ces plaisirs d'un esprit raisonnable :
» Et laisse-moi, Fortune, par pitié,
» Un cœur toujours sensible à l'amitié.



EPITRE

EPITRE II.

A PÖLLNITZ.

MEPRISERA qui le veut les richeſſes,
Leur faux éclat & leur frivolité,
Leur embarras, leur inutilité;
Ces vains dédains ne ſont que des fineſſes:
Pour les avoir ſe font mille baſſeſſes.
Si leur éclat n'a point ſçu me frapper;
Si juſqu'ici leur force enchantereſſe
N'a point eu l'art de me préoccuper;
Le monde enfin vient de me tromper.
  JE vois partout que la grande dépenſe;
Le bien, le luxe & la magnificence
Du ſot Public ſe ſont fait eſtimer:
« Verrès, dit-on, eſt digne de primer;
» Il a tout net vingt mille écus de rente,
» Bonne cuiſine & du vin que l'on vante,
» Qu'en cave il tient, ſans vouloir l'entamer,
» Au-moins dès l'an mille ſix cent ſeptante:
» Il tient état, ſa maiſon eſt brillante;
» C'eſt un ſeigneur qu'on ne peut trop aimer ».
  CE gros Créſus qui paroît inutile,
A tous les Arts donne occupation.
Et de-là vient qu'on le chérit en ville:
La dépenſe eſt ſa forte paſſion;
Son luxe au-moins fait vivre l'induſtrie:
Là le burin travaille l'orfévrie;

Le peintre rit de sa profusion;
Et l'architecte orne sa galerie:
Il met l'argent en circulation,
Et sa maison vaut une hôtellerie.

QUAND Vadius, d'un ton de flatterie,
Vient louanger l'inepte Bavius,
Le doux espoir sur lequel il se fonde,
C'est d'emprunter de lui nombre d'écus.

OUI, l'Intérêt est le roi de ce monde;
Il regle tout dans ce siecle fallot;
En enrageant le malheureux le fronde;
Mais qui n'a rien, fait le rôle d'un sot.
Un vrai Platon vivant dans la misere,
Ne recevroit qu'humilians refus;
Mais l'opulent Mathieu, dit l'insectaire,
A des respects & très-humbles saluts.

CE cher métal, ce beau don de Plutus
Peut tenir lieu de rang & de noblesse:
Il donne aux sots esprit, bon-sens, vertus,
Nombre d'amis, maîtresses encor plus;
Par sa vertu vraiment enchanteresse,
Aucun richard n'essuya des refus.

Au bon vieux tems où fleurissoient nos peres,
Le Sentiment formoit le nœud des cœurs;
Les passions alors étoient sinceres,
L'or n'avoit point pu corrompre nos mœurs:
L'Amour tout seul possédoit son empire;
Savoir aimer, c'étoit l'art de séduire;
Pour tout présent on donnoit quelques fleurs;
Et ce bouquet venant d'une main chere,
S'estimoit plus que tout l'or de la terre;
Baisers légers étoient grandes faveurs.

MAIS

Mais à-présent tout se vend, tout s'achete ;
Et la dévote, ainsi que la coquette,
A son mari fait trouver un rival :
Ce marché là se fait, à la toilette,
Au plus offrant, à l'amant libéral :
Du doux soupir à la faveur parfaite,
Tout a son prix, & l'amour est vénal.
On apprend tout : cette ville causeuse
Sur se caquet n'a rime ni raison ;
On sçait le prix d'une beauté fameuse,
Tout comme on sçait le prix d'une maison.
On dit tout haut que telle aimable femme,
Pour cent louis sent allumer sa flamme ;
Ajoute-t-on encor deux fois autant ?
La passion s'empare de son ame :
Ce vil métal est maître de ses sens,
Et la rend tendre envers tous ses amans.

Cette Corine, autrefois tant courue,
Depuis six mois de prix a fort baissé ;
La jeune Eglé, nouvellement venue,
A tout d'un coup doublement rehaussé.

Vous savez bien que cette vieille amante,
Cette Laïs à la tête tremblante,
Aux longs tettons, si flasques, si pendans,
Dont le pinceau grossiérement abuse
Du vermillon brossé sur la céruse,
Rend à-présent à ses jeunes amans
Ce qu'elle avoit, dans la fleur de ses ans,
Eu de profit, en marchandant ses charmes :
A ses attraits l'or seul fournit des armes.

Le bon pays où tout peut s'acheter !
O siecle heureux qu'on ne peut trop vanter !

Ayez du bien, c'eſt la grande maxime:
Vous payerez des femmes, de l'eſtime,
Amis, reſpects & réputation,
Cocus titrés & de condition.
Les tendres cœurs ſe vendent à l'enchere;
Et ſans rougir, la Nobleſſe oſe faire
Un vil métier contraire à ſa pudeur,
Humiliant, flétri du deshonneur,
Que la griſette, à l'ame mercenaire,
Fait par débauche, & ſouvent par miſere.
Qu'arrive-t-il de ces coûteux marchés?
Nos beaux ſeigneurs trouvent des infidelles;
Ils ſont toujours imprudemment trichés
Par leurs amis, ainſi que par les belles;
Un fréluquet enleve leurs donzelles,
Ils ſont cocus ſans en être fâchés:
Leur amour vain, magnifique & bizarre,
Se refroidit, le mépris les ſépare.
Et ces amis qu'ils croyoient attachés,
Sont très-zélés tant que dure leur table:
Si la Ruine entraîne ces ſeigneurs,
Si la Fortune ingrate les accable,
Ces ſcélérats ſont de tous leurs malheurs
Indifférens & joyeux ſpectateurs.
Si l'avantage inſigne des richeſſes
N'a rien de vrai que des dehors trompeurs,
Fuyez, Pollnitz, ſes charmes impoſteurs;
Ses faux dehors cachent des petiteſſes:
La Fortune a de légeres faveurs,
Sur vos vieux jours elle ſema des fleurs,
Et c'eſt bien plus que toutes ſes largeſſes;
Aimez le poſte où le ciel vous a mis.

Dans

Dans votre état on a de vrais amis,
Et quelquefois de fidelles maîtresses.

EPITRE III.

A FOUQUET.

POURQUOI toûjours nous prôner le vieux tems,
Se répéter, & se tuer de dire
Que les humains sont bêtes & méchans,
Et que le monde, en vieillissant, empire?
Ces vieux propos des modernes Frondeurs
Sont tous marqués au coin de la Satyre;
Et l'âcreté qui les force à médire,
Pour avilir notre siecle & nos mœurs,
Des tems passés leur fait vanter l'empire.
LE grand Maurice * a-t-il moins de vertus,
Qu'en eut jadis certain Cincinnatus?
Maurice, au vrai, d'une très-noble issue,
Ne mena point de ses mains la charrue;
Mais dans la Flandre, en tous lieux confondus,
Les Hollandois furent-ils moins battus?
QUOI! nos auteurs sont-ils des misérables,
Pour composer leurs écrits en François?
« Bien différens, sublimes & parfaits,
» Etoient, dit-on, ces Grecs tant admirables».
Virgile, Horace ont écrit en Latin;
Les Grecs en Grec, & nous dans notre langue:

* Le Comte de Saxe.

Il

Il est plaiſant qu'un cenſeur clandeſtin
Prétende ici qu'en Hébreu l'on harangue.

Ah! dans ces jours où notre heureux deſtin
Nous a fourni, pour effacer Homere,
Un Apollon, plus vif & plus brillant;
Comment peut-on, en poſſédant Voltaire,
Avec dedain regretter un inſtant
Ce vieux bavard, toujours ſe répétant,
Que, ſans bâiller, nul mortel ne lit guere?

Valons-nous moins que nos ſimples aïeux,
Très-ignorans, très-groſſiers, très-gothiques?
Si l'on nous croit plus fins, plus galans qu'eux,
Plus opulens & bien plus magnifiques,
Que nos palais ſont plus voluptueux;
Que nos repas ſont plus luxurieux;
Et que les cieux, à nos deſirs propices,
Verſent ſur nous un torrent de délices:
Mon cher Fouquet, ce n'eſt que d'autant mieux
Nous condamner: quels étranges caprices!

De tous ces morts que l'on a tant vanté,
Le grand mérite étoit la pauvreté;
Et nos péchés ce ſont quelques richeſſes:
Beaux argumens, dignes d'un hébêté,
Ou d'un eſprit né pour les petiteſſes,
Qui des fureurs de l'envie agité,
Va publier, comme des gentilleſſes,
Les ſonges creux de ſa malignité.

Depuis le tems que ſubſiſte le Monde,
Il va toujours ſon train également;
Le ridicule en cent façons abonde,
Et reparoît toujours plus follement;
C'eſt un Protée, & ſes formes nouvelles

De

De nos censeurs irritent les cervelles.
Au demeurant les hommes de ce tems,
Avec ces morts rangés en paralleles,
Ne sont meilleurs, ni ne sont plus méchans.
Si nos frondeurs me mettent en colere,
Je vais prouver à tout critique austere
Que les beaux Arts, de nos farouches mœurs,
Ont adouci la rage sanguinaire.
O jours heureux! ô siecle débonnaire,
Tu ne fournis trahisons ni fureurs;
Les cœurs pervers ne le sont pas sans honte,
Et c'est beaucoup gagner, selon mon compte.
Mais gardons-nous de pousser sur les bancs
In barbara d'ennuyeux argumens.
Convaincre un fat, est une œuvre impossible;
Un envieux a-t-il l'esprit flexible?
Sombre ennemi des hommes à talens,
Pour ses péchés qu'il reste incorrigible;
Qu'en enrageant de la gloire d'autrui,
Rempli de fiel & plus amer qu'absynthe,
Amant des morts, il s'en fasse un appui;
S'il nous hait tous, ma foi tant-pis pour lui:
Que son œil louche, & sa paupiere éteinte
Verse des pleurs, en voyant la Vertu
Qui l'écrasa sous ses pieds abattu;
Qu'en ses discours il prône avec emphase
Des vieux héros, ses chéris, ses élus,
Qu'il aime tant, parce qu'ils ne sont plus:
Qu'il en décore à son gré chaque phrase;
Mais si ces morts le mettent en extase,
Ce n'est, Fouquet, qu'en haine des vivans.
Ah, s'ils pouvoient de leur sombre demeure,

Au gré du ciel, reſſuſciter ſur l'heure,
On entendroit dès les premiers momens,
Nos vils cenſeurs à langues de ſerpens,
Exagérer leurs défauts & leurs vices;
Et leurs héros retourneroient là-bas,
En maudiſſant de ces cenſeurs ingrats
Les trahiſons & les noires malices.

Triste envieux, hurle, plein de fureur,
Contre ce ſiecle en grands hommes fertile:
Farouche aſpic, vil calomniateur,
Va te bouffir de colere & de bile;
Contre nos jours exerce ta fureur;
Forge en ſecrèt ta ſatyre imbécile:
Tu tente en vain d'en ternir la ſplendeur.

Eh! qu'importoit aux bourgeois de Ninive,
Qu'un pleutre triſte, à cervelle chétive,
Leur annonçât mille calamités?
Rien ne troubla tant de proſpérités:
Mais le Prophete, oiſeau de triſte augure,
Au fond d'un arbre, ou de quelque mazure,
Où l'idiot en fureur ſe nicha;
De deſeſpoir qu'on vit ſon impoſture,
En frémiſſant, ſur ſes pieds ſe ſécha.

De l'envieux telle eſt la récompenſe:
Sur lui retombe enfin ſon impudence;
Et ces ſerpens dont il chérit l'attrait,
Cruels agens qui ſervent ſa vengeance,
Au fond du cœur le rongent en ſecret.

Méprisez donc tous les traits que l'Envie
A décochés pour flétrir votre vie;
Sur vos vertus ſes dents s'émoufferont,
C'eſt vainement qu'elles vous morderont.

Censeurs cruels, révérez, mais ſans feinte,
Tous les humains qui ſe firent un nom ;
Jettez des fleurs deſſus leur cendre éteinte ;
En relevant leur réputation,
Que les vivans n'en ſouffrent point d'atteinte.

Oui, cher Fouquet, nous périrons un jour ;
Dans deux mille ans nous vaudrons quelque choſe.
Morts anciens! nous aurons notre tour :
Quand une fois dans la tombe on repoſe
Sans ſentiment, à la louange ſourd,
Nul envieux en fureur ne s'oppoſe
Que le Public, trop prévenu d'amour,
Du pauvre mort faſſe l'apothéoſe.



EPITRE IV.

A LA COMTESSE DE CAMAS.

NE penſez point, reſpectable Camas,
Qu'à votre eſprit, ſi brillant, ſi ſolide,
J'oſe jamais comparer les appas
De nos oiſons à la cervelle vuide ;
Fraîche jeuneſſe & des traits de beautés
Leur tiennent lieu de toutes qualités.
Ce ſont des fleurs dont la couleur brillante
A de durée à peine une ſaiſon ;
Un ſouffle chaud dans le brûlant lion
Fane, à jamais, leur beauté raviſſante.
N'ont-elles plus leur couleur éclatante ?
Pour les cueillir ou pour les arroſer,
Aucun paſſant ne daigne ſe baiſſer.
L'Esprit, le Goût & le Bon-ſens préfere
A la beauté l'eſprit qui nous éclaire ;
On trouve en vous ces tréſors réunis ;
Votre raiſon, de cent talens douée,
Eſt douce, humaine & toujours enjouée.
Oui, votre eſprit eſt de tous les pays,
De tous les tems & de toutes les heures.
Vous méritez d'avoir de vrais amis,
Et par de-là des fortunes meilleures.
Vos cheveux gris ne ſont point décorés
De cent pompons, de rubans, de parure ;

Et

Et votre corps n'eſt point à la torture
Dans des paniers immenſes & dorés :
Mais vous cachez deſſous votre coëffure,
Eſprit qui plaît, & ce mâle bon-ſens,
Hélas ! ſi rare & ſi digne d'encens.

Tant d'agrémens ſuppriment la vieilleſſe.
Fades beautés, qu'avez-vous d'approchant ?
Vos beaux minois parés de la jeuneſſe,
Vont débiter des riens en ricanant :
Vous nous lorgnez pour plaire en minaudant.
Dans la beauté tout paroît gentilleſſe.
Mais, (le dirai-je à mon corps défendant ?)
Autant vaudroit pour le moins à la vûe
De Bouchardon une belle ſtatue.

Ah ! ſi le Ciel, ſecondant vos amours,
Vous eût rendu dès le berceau muettes,
Ou qu'il eût fait de vos amans des ſourds ;
En cas pareil nos flammes indiſcrettes
Auroient au-moins long-tems pû ſoupçonner
Que vos eſprits ont le don de penſer :
Mais à-préſent tant cauſeuſes vous êtes,
Qu'un froid mortel commence à me geler,
Dès le moment qu'on vous entend parler :
Tous les progrès que vos mines coquettes
Et vos attraits avoient faits ſur mon cœur,
Par vos propos perdent de leur chaleur.
Le jeu, pompons, coëffures, médiſances ;
Contes forgés, mille fadeurs d'amours,
Aſſaiſonnés de cent impertinences :
C'eſt l'abrégé de tout votre diſcours.

Quand il vous plaît à l'eſprit de prétendre,
Alors vraiment il fait beau vous entendre :

Je

Je crois revoir ces plats originaux
Tympanisés de femelles pédantes,
Sans jugement affichant les savantes
Que nous peignit de ses maîtres pinceaux
Le grand Moliere, en ses pieces charmantes,
Où sa critique, enfantant des bons mots,
En mille endroits a foudroyé les sots.

TREMBLEZ, tremblez, bégueules insipides;
La beauté passe & l'âge arrivera,
Qui sillonnant vos fronts flétris de rides,
Tous vos attraits à jamais détruira.

MIROIR chéri, lorsque tu leur rendra
Des teints plombés, des visages livides,
Des yeux éteints, des paupieres humides,
Bouche sans dents & cheveux grisonnans;
Dans la fureur qu'auront ces Euménides,
Ta glace, hélas! dans leurs emportemens
Sera brisée en mille fraguemens.

AH! quel dépit! ce front plus blanc qu'albâtre
Se jaunira; plus de roses, de lis,
Ni plus d'amant de charmes idolâtre;
Vieilles laidrons n'ont plus de beaux Tyrcis.

EN vain tout l'art rafiné des ruelles,
Pompons brillans, mêlés de fleurs nouvelles,
Pareront-ils vos attraits surannés:
L'ajustement & les atours des belles,
Bien loin d'orner vieilles sempiternelles,
Semblent jurer avec des fronts fanés.

L'AMOUR coquet qui plane sur vos têtes,
Qui vous protege aux bals, soupers & fêtes,
Qui de vos yeux nous décoche ses traits,
De ces beaux yeux s'enfuira pour jamais.

Jeune

Jeune beauté paroît toute adorable;
Vieille guenon du public eſt la fable.
De vos vieux jours je plains l'affliction:
Il n'eſt alors aucun moyen de plaire,
Hors que ce ſoit la converſation.
Mais ſans eſprit comment y brille-t-on?
Vieille bégueule, ennuyeuſe commere,
En ne faiſant que contes de grand-mere,
N'attire pas la foule des chalans;
Du veſtibule une odeur peſtifere
Dégoûtera vos triſtes courtiſans,
De l'air impur, de l'affreuſe atmoſphere
Que ſans relâche exhale le cautere.
Dieu ſait comment les Chaſots de ces tems,
Les damerets, les jeunes Ferdinands,
Gens nés moqueurs & très-peu charitables,
Plaiſanteront vos faces vénérables,
Quand, requinquant vos ſpectres ambulans,
Il vous plaira de faire les aimables.
Oui votre porte ouverte à vos galans
Par leur concours ne ſera plus uſée:
Vous en ſerez la fable & la riſée;
Et je vous vois regrettant les rigueurs
Dont à-préſent, exerçant vos caprices,
Vous dédaignez cette foule de cœurs
Dont vos amans vous font les ſacrifices.
Et je prévois que vos attraits uſés,
Voyant déchoir leurs folles eſpérances,
S'humiliront à faire des avances
A ces amans à-préſent mépriſés;
Mais vainement, car la rouille de l'âge
Du tendre amour ne reçoit plus d'hommage.

Tel est le sort des frivoles appas,
Dont la beauté fait l'unique partage :
Mais croyez-moi, respectable Camas,
Votre vertu vous sauve du naufrage.

Qu'importe enfin que l'âge destructeur
De vos attraits ternisse la fraîcheur ?
C'est attaquer la moitié de vous-même :
Mais votre esprit que j'estime & que j'aime,
A vos attraits est bien supérieur.
Bravez le tems & sa rage insolente ;
Il ne peut rien sur votre belle humeur,
Ni sur votre ame impassible & constante.
Vous méprisez la sotte gravité
Dont à la cour s'enfle une gouvernante.
Votre sagesse est toujours indulgente ;
Et votre esprit rappelle la gaîté
Dans les ennuis d'une cour indolente.
Bien plus encor, vous êtes par piété
Bonne huguenote & pourtant tolérante.
Après ce trait, adorable Camas,
Ah ! quel mortel ne vous aimeroit pas !
Les ignorans vous jugent ignorante,
Et les savans vous prennent pour savante.
Vous vous pliez, avec facilité,
Au goût, aux mœurs de la société.
Vous savez rire & plaire à la jeunesse ;
L'âge sensé prise votre sagesse ;
Et complaisante & pleine de bonté,
Vous supportez de l'extrême vieillesse
Le bavardage & la caducité.

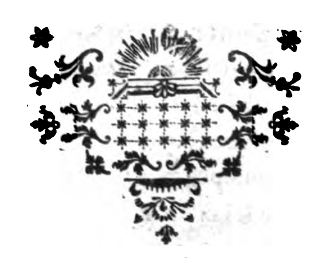
C'est par ces traits que votre ame accomplie
A par estime acquis de vrais amis !

Ne

Ne penſez point qu'Amour, plein de folie,
Papillonant, puiſſe en trouver parmi
Ces éventés que la débauche lie.

C'EST ſur l'eſtime & c'eſt ſur les vertus
Que l'amitié véritable ſe fonde :
Vous poſſédez ces titres ; & de plus
Vous avez l'art de plaire à tout le monde.

OUI, deſormais, Camas, je chanterai
Ce beau génie, & je conſacrerai
A vos vertus mes talens & ma verve.
Et dans mes vers je vous implorerai
Comme ma Muſe & comme ma Minerve.



EPITRE V.

A JORDAN.

FLORE, aux abois, faiſant place à Pomone,
De nos jardins s'enfuit avec le Tems;
L'Eté nous quitte, & les Vents de l'autonne
Fanent les fleurs & deſſechent les champs:
L'aſtre du Jour foible, tremblant & pâle,
D'un feu moins vif réchauffe ce canton:
De ſon palais l'Aurore matinale
Déjà plus tard paroît ſur l'horiſon.
COLIN, Lycas, tranſportés d'allegreſſe,
De nos guerets rapportent les moiſſons;
Et les tranſports de leur bruyante ivreſſe,
Font retentir l'écho de leurs chanſons:
La liberté, l'amour, l'indépendance,
Verſent ſur eux plus de félicités
Et de vrais biens qu'en fournit l'abondance
Dans le vain luxe & l'orgueil des cités.
Ils penſent peu, leur eſtomac digere,
Sans ſe douter qu'ils ont un méſentere.
Leur exercice & leur ſobriété
Leur ſont garans d'une bonne ſanté:
Sans ſe bercer de viſions cornues,
Ils ne vont point ſe perdre dans les nues:
Très-ignorans deſſus l'antiquité,
Et ſans ſouci pour le deſtin du monde.
Dans leurs hameaux regne une paix profonde,

Les

Les Jeux, les Ris, l'Amour & la Gaîté.
De l'Intérêt la tyrannique idole
Ne les vit point accourans au Pactole,
Porter le joug de la Cupidité.
La vaine Gloire impérieuse & folle
N'a pu jamais tenter leur vanité;
Et de leurs vœux l'arrogance frivole
N'importuna point la Divinité.
Ils sont heureux dans leur rusticité:
Tandis qu'en ville, au centre du tumulte,
Enséveli dessous la poudre occulte
Du pays Grec & du pays Latin,
Digne Jordan, tu lis & tu consulte
Tous ces savans dont le savoir certain
Est le flambeau du foible genre humain.
Pour te tirer de ta mélancolie,
Pour t'inspirer une aimable folie,
Ma Muse & moi nous mîmes en chemin.
Tu sçais très-bien que nous autres poëtes
En peu de tems faisons de longues traites:
Ainsi d'abord nous fumes à Berlin.
En approchant de tes doctes retraites,
Près de la porte, orné de ses vignettes,
Je fus frappé d'un gros Saint-Augustin
Qui de travers s'appuyoit sur l'ouvrage
D'un grand bavard, savant Bénédictin.
Là se trouvoit rangé sur le passage
D'auteurs en *us* le pédantesque essain,
De Quatregros * méritant le suffrage,
Qui dans ta salle, en bravant le destin,
Grands de renom, mais pauvres d'équipage,

* Brocanteur de Livres.

Ne

Ne ſont vêtus qu'en ſale parchemin.
Paſſant enfin du ſacré veſtibule,
Au cabinet, dans l'azyle divin
Où tu t'enferme ainſi qu'un Capucin,
Je vis l'auteur * dont la plume polie
Eloquemment défendit la Folie.
Ton gros portier, tel que Grandonio,
Le ſieur Eraſme, en grand in-folio:
Je le paſſai perçant avec ſurpriſe
L'énorme tas des peres de l'égliſe,
J'arrive enfin auprès de ton bureau:
C'eſt-là, Jordan, que tes ſavantes veilles
En Cophte, en Grec t'apprennent cent merveilles,
Qu'avec ardeur tu mets dans ton cerveau.
Là ſe trouvoit l'ouvrage incognito
De l'inconnu, mais fameux Aboeſite ** ;
Là ſe trouvoit tout le recueil nouveau
Des derniers vers que fabriqua Rouſſeau,
Depuis le tems qu'il ſe fit hypocrite.
  Je vis encor rangé ſur tes rayons
Un gros recueil d'injures bien écrites
D'un huguenot contre les Jéſuïtes;
Je vis auſſi quelques réflexions
D'un Preſtolet déclamant comme au prône
Contre la *Bête* & contre Babylone,
Par charité damnant les mécréans,
Pour Papegaux livres édifians!
Près d'eux étoit le livre des inſectes ***,
Enfin la ſource où l'on puiſa les ſectes ****.

* Eraſme.
** Profeſſeur Genevois que Jordan cite comme un grand Auteur, mais que perſonne n'a l'honneur de connoître.
*** Réaumur.
**** La Bible.

AUPR

Auprès de toi résidoit Apollon,
Qui démeubloit, pour remplir ton Lycée,
Son cabinet, & même l'Hélicon :
Il appelloit une ombre au haut placée :
C'étoit Horace, ami de la Raison,
Qui transporté du feu de son génie,
Chantoit les vers de sa Muse polie,
Et te disoit : « Choisi les meilleurs vins ;
» Crois-moi, ce soin à tout est préférable ;
» Les grands projets sont insensés & vains ;
» Car de nos jours le fil est peu durable ».

Auprès de lui Despréaux se rangeoit,
Ami du sens & de l'exactitude,
Trop satyrique, & quelquefois trop rude ;
Mais dont la lyre au Parnasse plaisoit.

D'un air aisé Lucien le suivoit,
Sage plaisant & sans sollicitude,
Du haut du ciel tous les dieux dénichoit ;
Et librement sur leur compte rioit.

Des bords du Pont cherchant la compagnie,
Le tendre Ovide après ceux-ci venoit ;
Et des couleurs de son riche génie
Trop brillamment décoroit l'élégie :
Avidement pourtant on le lisoit.

Plus loin parut ce célebre Sceptique *,
Qui bien armé de sa dialectique,
Dans un champ clos combattit les docteurs ;
Jusques à bout poussa le fanatique,
Et foudroya l'orgueil théologique,
En détruisant le regne des erreurs.

* Bayle.

La j'apperçus le vieux bon-homme Homere,
Qui se voyant obscurci par Voltaire,
Dans son poëme avec soin se cachoit,
Et des Ligueurs l'Iliade couvroit.

Au-dessus d'eux, en belle reliure,
Je vis ce grand * peintre de la Nature,
Ce bel esprit qui, par ses vers divins,
Illustra plus l'Empire des Romains,
Que les Césars n'ont pu par la victoire,
En assurer la grandeur & la gloire.

C'est-là, Jordan, chez ces illustres morts,
Que ton esprit, de la nature entiere,
Approfondit l'essence & les ressorts,
Et prend si haut son vol & sa carriere.

J'estime fort tes soins laborieux
Et tes travaux profonds & studieux;
Mais, cher Jordan, te couvrant dans ta vie
De ces lauriers rares & précieux,
Qui sur le Pinde excitent tant d'envie,
Dis-moi, Jordan, en es-tu plus heureux?

Comptons ici les peines qu'il faut prendre
Pour arriver à l'immortalité:
Et si tu gagne en t'efforçant d'apprendre,
Tu perds, Jordan, ta propre liberté;
Oui, tu te trompe, & ton orgueil préfere
Un vain encens, une vapeur légere,
Au vrai bonheur, à la félicité,
Que tu pouvois, ayant le don de plaire,
Trouver chez nous dans la société.

Comme l'on voit à la fin de l'automne,
Ayant payé ses tributs à Pomone,

* Virgile.

La

La Terre en paix respirer le repos?
Ainsi, Jordan, renonce à tes travaux;
Reviens chez nous, dans ce séjour paisible,
De l'amitié recueillir tout le fruit;
Assez long-tems par un travail pénible
Tu cultivas le champ de ton esprit:
L'étude enfin, crois-moi, devient nuisible;
Il faut parfois se donner du répit:
Tout se repose; & même la Nature
Fait aux étés succéder les hivers;
Mais le printems répare avec usure
Le tems stérile où dormoit l'Univers.

Plus d'un plaisir est préparé pour l'homme;
Mais de ses biens négligent économe,
Il n'en sait point tirer tout l'usufruit.

Chasot se plaît dans la chasse & le bruit;
Le bon Jordan dans ses savantes veilles;
Césarion à vuider les bouteilles;
Un courtisan à briller à la cour;
Un amoureux à soupirer d'amour;
L'ambitieux à sentir la fumée
D'un vain encens qu'offre la Renommée;
Le gros Auguste à payer des desserts;
Et moi peut-être à cheviller des vers.

Nos plus beaux jours se passent comme une ombre;
Sage Jordan, pourquoi borner nos goûts?
Ah! je voudrois en augmenter le nombre;
L'homme sensé doit les réunir tous.

Tu pense ainsi: ta sagesse épurée
N'est point austére, insupportable, outrée;
Dans les momens d'une aimable gaîté,
J'ai vu ta tête au Pinde révérée,

Du tendre myrthe & de pampre parée;
Et je crus voir assise à ton côté
Ton Uranie en Venus décorée,
Et la Raison des Graces entourée,
Qui par principe aimoit la volupté.
Viens donc jouir sous un autre empirée,
Du doux plaisir qui fuit avec le tems;
Hâte tes pas; car dans cette contrée,
Point de salut pour nous sans des Jordans.

Je t'attendrai sous ces hêtres antiques,
Qui relevant leurs fronts audacieux,
Entrelaçant leurs branchages rustiques,
Et nous donnant des ombres pacifiques,
Semblent toucher à la voute des Cieux.
Au lieu, Jordan, de nos riches portiques,
Sous leurs abris simples, non magnifiques,
La Volupté régnoit chez nos aïeux.

C'est-là qu'en paix je vois couler ma vie,
Sans préjugés & sans ambition;
Cherchant le vrai dans la Philosophie,
Et me bornant à ma condition:
Là, plein du dieu de qui le feu m'inspire,
Je peins en vers quelques légers tableaux;
Et de ma voix accompagnant ma lyre,
Je fais souvent répéter aux Echos
Les noms chéris d'amis que je révere:
Et méprisant ennemis & rivaux,
Compatissant, ami tendre & fincere,
Toujours enclin à servir les humains,
J'attends, sans peur, l'arrêt de mes Destins.

EPITRE

EPITRE VI.

A MA SŒUR DE BAREUTH.

DIGNE & ſublime objet d'une amitié ſincere,
Sœur dont la ſolide vertu
T'a fait l'idole de ton frere;
O toi! que le Deſtin têtu
Pourſuivit conſtamment d'une rigueur ſévere;
O toi! dont le cœur débonnaire,
Par un tiſſu de maux ne fut point abbattu.

DEPUIS nos jeunes ans un Sort toujours contraire,
N'a pas ceſſé de t'accabler;
L'Injuſtice dardant ſa langue de vipere,
Oſa de plus te deſoler.

Dans ton premier printems, un Foudre politique
Sur ta tête vint à créver;
Et la Méchanceté, par un ſentier oblique;
Contre ton innocence eut l'art de ſoulever
De ton ſang, juſtes dieux! la ſource alors inique.

Tu plias ſous le joug de l'humble adverſité;
Le premier ſoleil de ta vie,
Eclipſé dans ſon cours par un nuage impie;
Se plongea dans l'obſcurité.

Enfin, qui n'auroit cru que le Sort & l'Envie
N'auroient uſé leurs traits dès-lors à t'affronter?
Mais à-préſent la Maladie
Par un tourment nouveau vient te perſécuter.

Dieux! Détournez de ma penſée
L'objet d'un préſage effrayant;
De douleur mon ame oppreſſée,
Mon cœur triſte & défailliſſant,
Tremblent dans ce péril extrême,
Que la Mort de ſon fer tranchant
Ne me ſépare en ce moment
De cette moitié de moi-même.
Plûtôt tournez ſur moi, Deſtins ou Dieux jaloux,
Le redoutable poids de vos injuſtes coups;
Frappez, puiſqu'il le faut, de votre faulx ſanglante,
Je m'offre victime innocente;
Mais ne frappez que moi: ſans me plaindre de vous,
Je bénirai plûtôt votre main bienfaiſante;
Oui, je détournerois, impitoyables Dieux,
Votre colere vengereſſe
De tes jours, chere ſœur, de tes jours précieux,
En me ſacrifiant par effort de tendreſſe.

Mes vœux ſont exaucés; de plus heureux Deſtins
Ecartent déjà les nuages,
Et feront ſuccéder des jours clairs & ſéreins
Au déchaînement des orages:

Le haut du Ciel s'ouvre pour moi;
Dans mon tranſport divin j'y voi
Les Deſtins fortunés, qui pour vous ſe préparent;
Les chagrins ſont bannis, tous les maux ſe réparent.

Tous

Tous les Dieux à la fois dans l'Olympe assemblés,
Regrettant les malheurs sur vous accumulés,
Veulent en réparer la honte ;
Et piqués d'émulation,
Ils ont tous résolu que chacun, pour son compte,
Vous fera réparation ;
Mais de cette troupe immortelle,
Minerve qui vous fut fidelle,
Mérita seule exemption.

La tendre Beauté de Cythere
Arma pour vous son fils l'Amour:
Rends-toi de ton aîle légere,
Dit-elle, au terrestre séjour.

Ce n'est point cet Amour au cœur changeant & double,
Dont la brutalité s'applaudit dans le trouble,
Dont le funeste Empire est tout cet Univers :
Mais le Dieu du tendre Hyménée,
Ce Dieu que votre destinée
Vous peint mieux que ne font mes vers.

Diane, alors des bois accourue,
Dit : Que ma chasse contribue
A diversifier les divertissemens
Que ma princesse prend dans ces bois innocens.

Aussi-tôt vos rochers d'animaux se peuplerent ;
Dans vos sombres forêts les biches s'attrouperent ;
Le cerf reçut la mort de vos adroites mains ;
Le renard fut forcé fuyant de sa taniere ;
Le sanglier trouva la fin de ses destins ;

Et d'un coup bien visé l'adresse meurtriere,
Partant aussi-tôt que l'éclair,
Précipita du haut de la plaine de l'air,
La perdrix, le faisan & le coq de bruyere.

Apollon, qui voyoit les succès de sa sœur,
De vos plus doux destins voulut avoir l'honneur;
Avec les filles de Mémoire
Il descendit dans l'auditoire
Que vous élevâtes aux Arts;
Il y planta ses étendarts;
Et la touchante Melpomene,
Au milieu des fureurs, des poisons, des poignards,
Fixa sur la tragique scene
Et votre goût & vos regards.

Après elle, parut Thalie,
Sévere au sein de la Folie,
Qui sur le ridicule où tombent les humains,
Jette son sel à pleines mains.

Lors vint du sein de l'Ausonie
L'harmonieuse Polymnie,
Qui joignoit avec art à ses divins accords,
Aux doux charmes de la Musique,
Tout ce qu'a de pompeux un spectacle magique,
Où la Profusion étale ses trésors.

Ainsi que la troupe de Flore,
Vint la bande de Terpsichore;
Les Graces arrangeoient ses pas entrelacés,
Et d'entrechâs brillans avec art rehaussés.

Enfin

Enfin, la Danſe & la Muſique,
La Scene tragique & comique,
Tous à vous plaire intéreſſés,
S'animoient d'un même courage
Pour obtenir votre ſuffrage.

Plus loin la troupe des Savans,
Sous les auſpices d'Uranie,
Venoit avec cérémonie
Pour vous conſacrer ſes talens.

Dans l'ivreſſe de l'ambroſie,
Préférant d'immortels accens,
Ma déité, la Poéſie,
Vous offroit ſon divin encens.

La, bravant les glaces de l'âge,
Un vieux chantre * prenoit courage,
Et célébroit vos agrémens.

Pour moi, jeune écolier d'Horace,
A peine ai-je au pied du Parnaſſe,
Paſſé mon troiſieme printems,
Que, rempli d'une noble audace,
J'oſe vous conſacrer mes chants:
Ni le ſecours tardif des ans,
Ni le ſecours prompt de Minerve
N'ont fait mûrir ma jeune verve;
Mais, chere ſœur, mes ſentimens,
Trop vifs pour que je les réſerve,
Affrontent ces ménagemens.

* La Croze.

Qui

Qui, plein du beau feu qui l'anime,
Brave la césure & la rime,
Mais sait l'art de parler au cœur,
Surpasse d'un froid orateur
Le purisme pusillanime.

EPITRE VII.

A MAUPERTUIS.

Dans ce climat stérile & naguere sauvage,
De nos grossiers aïeux, des antiques Germains
On suivoit bonnement l'ignorance & l'usage:
La subtilité des plus fins
Etoit la force & le courage.
Nous étions tous peu délicats,
Et la nature peu féconde
Produisoit, pour tout bien, du fer & des soldats.
Dans ce pays voisin d'un des poles du monde,
Les Muses de leurs pas divins,
Ne firent qu'un très-court passage
Quand Cypris un beau jour y guida vos destins.
Porter le jour au Nord, instruire les humains,
Ce fut votre divin ouvrage;
Et la Nature avoit besoin d'un sage
Pour nous interpréter ses sublimes desseins.
Le laurier d'Apollon transplanté par vos mains,
Et cultivé sur ce rivage,
Nous fit naître l'espoir de revoir en cet âge,

Ressusciter

Ressusciter les Arts des Grecs & des Romains,
Le luth d'Anacreon, le compas d'Uranie,
Les sombres profondeurs de la Philosophie.
Toutes les fleurs & tous les fruits
Chez vous se trouvent réunis.
Pardon à votre modestie :
Tant de sortes d'esprit, tant de talens divers,
Réveillent ma Muse endormie :
Je ne puis plus m'en taire; il faut que je vous die,
Et par ma prose & par mes vers,
Que vous valez vous seul toute une Académie.
Mais quoi! dans le transport dont mon esprit est plein,
Amant de tous les Arts, ma timide paupiere
Verra-t-elle en un jour achever leur carriere?
Quoi leur brillante aurore & leur fatal déclin
N'auront duré qu'un seul matin?
La mort séche & livide arme sa main tremblante
Je vois sa faulx étincelante
Menacer fiérement la trame de vos jours.
Ah! de ta fureur dévorante,
Barbare, au moins suspens le cours.
Des enfans d'Hippocrate un funebre cortége
Vous tient au lit & vous assiége
Par ses drogues & ses onguens,
Se perd en ses raisonnemens,
Abuse ses dévots & ne vous trompe guere:
Aux superstitieux Lucrece fit la guerre;
Vous la faites aux charlatans.
Hé quoi! l'homme d'esprit comme l'homme vulgaire,
Est donc assujetti sous l'empire des sens?
Hélas! il est trop vrai, l'homme est b en peu de chose;
Et s'il s'épanouit comme une fraîche rose,
Il

Il se fane au souffle des vents.
Un fragile tissu de fibres diaphanes,
De subtiles ressorts, de débiles organes,
De nos jours fugitifs sont les foibles garans:
L'artiste arrangement de ce frivole ouvrage,
Est l'œuvre d'un auteur plein d'ostentation;
Et s'il nous fit à son image,
Il ne pensa point à l'usage
Que dans ce monde nous ferions
De ce corps fait en filagrame,
Etui ridicule, où notre ame
Loge avec mille passions.
Quand des amours badins la compagne riante,
En séduisant nos cœurs, enflame nos desirs,
D'un prestige enchanteur, la force décevante
Persuade à d'Argens d'une voix complaisante,
Qu'il est aigle en amour, Hercule en ses plaisirs.
Dès que l'amour volage une fois nous affecte,
Il se fait un miracle, un changement soudain,
Le débile & rampant insecte
Pense que son corps est d'airain.
Partez, Plaisirs, partez; à jamais je vous quitte;
De vos brillans dehors mon ame fut séduite:
Tumulte, astuce, vanité,
Douce erreur, flatteuse chimere,
De votre peu de savoir-faire,
Mon esprit n'est plus entêté.
Revenu de sa folle ivresse,
Le rêve disparoît & l'enchantement cesse,
Tout fait place à la vérité.
Le palais enchanteur où m'attiroit Armide,
Est par l'Expérience au juste apprécié.

Plaisirs!

Plaisirs! vous ne pouvez ni remplacer le vuide,
Ni tranquilliser l'amitié.

EPITRE VIII.

A D'ARGENS.

OUI l'Hiver décrépit fait devant le Printems,
Les Aquilons fougueux, l'impétueux Borée
Ne se déchaînent plus sur nos fertiles champs,
Et la vague liquide est enfin délivrée
De ses glaçons engourdissans.
Dessus une arene dorée
Nos ruisseaux tortueux serpentent librement:
Des mains de la Nature élégamment parée,
Simplement, sans art décorée,
Flore embellit ces lieux par ses riches présens.
Tout renaît sous le ciel: l'année adolescente
Rappelle de nos jours la jeunesse charmante;
La rose le dispute aux rubis éclatans,
L'émeraude le cede aux feuillages naissans,
Mille brillantes fleurs émaillent ce bocage,
Et les chantres des bois par leur tendre ramage,
Font répéter leurs sons aux échos indiscrets.
Mais, indolent marquis, tandis que je vous fais
De cette saison ravissante,
Par mes crayons quelques portraits,
La paresse qui vous enchante,
L'œil chargé de pavots, engourdie & pesante,

Sous

Sous ses loix vous captive enfin.
Hermite au centre de la ville,
Et presque inconnu dans Berlin,
Envain la campagne fertile
Vous offre un plus riant destin.
Quittez cet ennuyeux azyle,
Les noirs chagrins, les embarras,
Ces soucis, ces procès, ces rats,
Qui ne sont qu'échauffer la bile.
Suivez les plaisirs sur mes pas;
Venez à *Sans-Souci*: c'est-là que l'on peut être
Son souverain, son roi, son véritable maître.
Ce champêtre séjour, par sa tranquillité,
Nous invite à jouir de notre liberté.
D'Argens, si vous voulez connoître
Cette solitude champêtre,
Ces lieux où vôtre ami composa ce discours,
Où la Parque pour moi file les plus beaux jours;
Sçachez qu'au haut d'une colline,
D'où l'œil en liberté peut s'égarer au loin,
La maison du maître domine;
D'un ouvrage fini l'on admire le soin,
La pierre sous la main habilement taillée,
En diverses groupes travaillée,
Décore l'édifice & ne le charge point.
A l'aube, ce palais se dore
Des premiers rayons de l'aurore,
Sur lui directement lancés:
Par six terrasses différentes
Vous descendez six douces pentes,
Pour fuir dans des bosquets de cent verds nuancés.
Sous ce branchage épais, des Nymphes enfantines

Pour

Font ſauter & jaillir leurs ondes argentines,
Sur des marbres ſculptés qui ne le cedent pas
Aux chefs-d'œuvres des Phidias.
Là le train de mes jours a la démarche unie;
Là ne regne point la folie
Des aſſommans & longs repas,
Que la Coutume regle avec ſa tyrannie:
Où l'Ennui bâillant s'aſſocie
A la Profuſion des modernes Midas;
Où le Rire glacé tout hautement renie
La diſcordante compagnie,
L'étiquette & les embarras.
Une table à midi frugalement ſervie,
Qu'on ſait aſſaiſonner par d'utiles propos,
Où les traits petillans de la vive ſaillie
S'égayent quelquefois ſur le compte des ſots,
Y pourvoit ſans excès aux beſoins de la vie:
On y préfere des bons-mots
La ſaillante plaiſanterie,
A la gourmande intemperie
De vos Apicius & de tous leurs héros.
Là ne paroît point ſur la ſcene
Dans les convulſions des longs embraſſemens,
L'infame Fauſſeté ni l'implacable Haine
Dont la perfide bouche articule avec peine
La trahiſon des complimens.
Là ne ſe trouvent point ces gens
Que l'Amour-propre peint des couleurs les plus belles;
Qui ſur tous les ſujets ſont de parfaits modeles;
Leur diſcours eſt comme un miroir
Où leur fatuité s'admire & ſe fait voir.
Là ne ſe trouvent point ces bégueules titrées,

Ces

Ces prudes en chaleur, ces froides mijaurées;
Qui discutent des riens & rient en chorus.
Là ne sont, grace au ciel, connus
Ces longs discoureurs méthodiques,
Argumenteurs métaphysiques,
Tous ânes baptisés en *Us*.
Là n'habite point la Critique
Au ris malin, à l'air caustique;
Ces atrabilaires Argus
A l'ongle venimeux, à la dent qui déchire;
Aux infernales eaux abreuvant leur satyre;
Et ces bavards & ces fâcheux,
Tous parasites ennuyeux.
Cette tranquille solitude
Défend comme un puissant rempart
Contre tous les assauts qu'avec la multitude,
La turbulente inquiétude
Livre aux sages amans des Sciences & des Arts.
Ah! d'Argens, que l'espece humaine
Est sotte, folle, avide & vaine!
Heureux! qui retiré dans un temple à l'écart,
Voit sous ses pieds grossir & gronder les orages;
Contemple de sang-froid les écueils, les naufrages,
Où les ambitieux, vains jouets du Hazard,
De leurs tristes débris vont couvrir les rivages!
Heureux, cent fois heureux le mortel inconnu,
Qui d'un esprit non prévenu,
Repoussant hardiment le poison de la Gloire,
Dans sa coupe n'a jamais bu;
De qui le goût solide est enfin revenu
De tous ces vains lauriers que dispense l'Histoire;
Et qui par ses vertus vers son siecle acquitté,
N'éleve

N'éleve point d'autels à ſa propre mémoire,
Ne gueuſe point l'encens de la poſtérité !
Mépriſons tous ces fous qui priment ſur les autres ;
Marquis, ces faux plaiſirs ne ſeront pas les nôtres.
Ah ! plûtôt verra-t-on d'Argens levé matin,
L'âne emporter le prix à la rapide courſe,
La Camas devenir putain,
Ou l'Elbe regorgeant remonter vers ſa ſource.
Laiſſons les glorieux eux-mêmes s'applaudir ;
Et tandis que leur faim ne pourra s'aſſouvir,
Qu'entaſſant les projets que forme l'Inconſtance,
Que morts pour le préſent ils vivent d'eſpérance ;
Pratiquons tous l'art de jouir.
Et laiſſant aboyer & Cerbere & l'Envie,
Conſidérons le tems, dont le rapide cours
Nous ravit, en fuyant, les inſtans de la vie ;
Précipite nos plus beaux jours,
Et nous entraîne, hélas ! avec trop de furie,
De la vive jeuneſſe à la caducité.
La fleur à peine écloſe eſt auſſi-tôt flétrie ;
A peine l'homme eſt-il, que l'homme n'a qu'été.
Déjà votre ame eſt allarmée
Du ton de la réflexion.
Oui, la vie eſt un ſonge, une vaine fumée ;
Un théâtre où l'Illuſion
A fait un trafic de chimere.
Mais de-là ma concluſion,
D'Argens, ne doit pas vous déplaire.
Ma ſincere amitié vous conjure de faire
Uſage du plaiſir qui fuit ;
A fixer d'une main légere
La jouiſſance paſſagere

Qui paroît & s'évanouit.
Que m'importe demain quel eſt le jour qui ſuit?
Que les aveugles Deſtinées
Nous gardent de longues années,
Répandent ſur nos ſens leurs divines faveurs;
Ou que nous accablant d'infortunes cruelles,
Leurs bras appeſantis nous comblent de rigueurs:
Parons toûjours nos fronts de ces roſes nouvelles;
Remplaçons les vrais biens par de douces erreurs.
A ces Amours badins allons ravir les aîles,
Et décochons leurs traits droit aux cœurs de ces belles.
Nous ne ſommes enfin maîtres que du préſent.
A différer le bien ſouvent l'homme s'abuſe.
Jouiſſons de ce ſeul inſtant;
Peut-être que demain le Ciel nous le refuſe.



EPITRE

EPITRE IX.

A MAUPERTUIS.

VOus revoilà donc à Paris,
Parmi Messieurs les beaux-esprits,
Au centre de la politesse,
Des Arts & de l'urbanité
Que posséda jadis la Grece :
Caressé par une duchesse,
Desiré, par-tout invité ;
Jouissant dans votre patrie
Et de l'estime & de l'envie,
Qu'attire toujours après soi
Le Mérite dont l'éminence
A la fastidieuse Ignorance
Tacitement donne la loi.

Que la France sera jalouse
Qu'Hymen, pour le choix d'une épouse,
Ait fixé vos vœux à Berlin !
« Ma chere, c'est un géometre,
» Dira l'une d'un air malin ;
» Le monde prétend qu'il doit être
» D'un jugement net & certain ».
Le feu lui montant au visage,
Elle sent d'autant plus l'outrage
Que vous faites à ses attraits.
L'autre répond, pleine de rage ·

« C'eſt que c'eſt un mauvais Français.

Bientôt un nouveau flux de monde
Vous entraîne vers ce ſéjour
Où de la Nature profonde
L'Art à tâtons ſuit le détour.

Dans cet Aréopage auguſte
On diſtingue ce vieux Neſtor,
Reſte chéri de l'âge d'or,
Dont l'eſprit gai, profond & juſte,
Semble triompher de la Mort.

La ſont protégés d'Uranie
Et les Clairauts & les Mairans,
Votre émule de Laponie,
Et tant d'autres, tous vrais ſavans.

De-la vous vous rendrez au temple
Qu'Armand fonda, tant pour ſon nom,
Que pour le culte d'Apollon,
Où l'étranger ravi contemple
Tous les dieux de votre Hélicon.
Quarante bouches éloquentes,
Quarante plumes triomphantes
Y portent des coups foudroyans
Aux ſoléciſmes renaiſſans.
Dans cette compagnie illuſtre
L'un brille du plus vif éclat;
Il en eſt l'ornement, le luſtre;
Du Pinde il a le conſulat;
Comme un cedre qui ſe redreſſe,
Leve ſur la forêt épaiſſe
Son front ſuperbe & ſourcilleux;
De même ce moderne Homere
Semble porter ſon vol aux cieux.

Plus

Plus loin, aux bords de l'Hippocrene ;
On voit l'amant de Melpomene,
Son *Catilina* dans les mains,
Faisant haranguer sur la scene
Le Démosthene des Romains.

Là, prenant une autre tournure ;
Chiche de mots, mais plein de sens ;
Usbek crayonne à ses Persans
De nos mœurs la folle peinture.

Et plus loin, sur un flageolet,
Un héroïque perroquet....

Mais quels sont ces cris d'allégresse ;
Ces chants, ces acclamations ?
Le François, plein de son ivresse,
Semble vainqueur des Nations :
Il l'est ; & voilà que s'avance
La pompe du jeune Louis :
L'Anglois a perdu sa balance ;
L'Autrichien son insolence ;
Et le Batave encor surpris,
En grondant, bénit la clémence
De ce héros dont l'indulgence
Pardonne après avoir soumis.

Ce prince à son peuple qui l'aime ;
Immole son ambition ;
Plus grand, à mon opinion,
De s'être subjugué lui-même,
Que s'il eût, moderne César,
Attaché la Flandre à son char.

Les François suspendent leurs armes ;
Les Arts, les Plaisirs & l'Amour
Bannissent les froides allarmes ;

Mars régna ; chacun à ſon tour.

Ces cyprès qu'un ſang magnanime
Arroſa pour punir le crime
De vingt rois contre vous liés,
Soudain ſe changent en lauriés ;
Les roſes couronnent vos têtes ;
Tous les jours ſont des jours de fêtes,
Quand Janus ferme ſon palais.

Qu'il eſt beau de cueillir la paix
Au ſein brillant de la victoire !
Louis ! votre immortelle gloire
Va de pair avec vos bienfaits.

De cette charmante Patrie,
Maupertuis, goûtez les douceurs ;
Mais du centre de ſes ſplendeurs,
Ecoutez du moins, je vous prie,
Les triſtes regrets qu'à Berlin
Exhale notre Académie :
Ce ſont des plaintes d'orphelins,
Revendiquant en vous leur pere ;
Leurs pleurs & leur douleur amere
Fléchiroient des cœurs de marins.
Toute leur gloire eſt éclipſée ;
Toute leur grandeur eſt paſſée.

Telle qu'on voit dans un jardin
La roſe manquant de roſée,
Se flétrir dès le lendemain ;
Tel ce corps, ſans votre préſence,
Dans les langueurs de l'indolence,
S'achemine vers ſon déclin.

Lorsqu'un berger ſage & fidelle
Sait quelques loups dans ſon canton,

Abandonne-t-il ſes moutons
A leur dent vorace & cruelle ?
Et vous, qui fites ſoulever
Les Argumenteurs, les Sophiſtes,
Tous les profeſſeurs Monadiſtes,
Criant par-tout pour nous braver ;
Et que dans l'oſcurité ſombre
Ils ferraillent encor dans l'ombre :
Qu'on entend pat-tout diſputer,
Diſtinguer, prouver, réfuter,
Et perorer des gens auſteres
Du ſtyle aigre des harangeres ;
Dans l'acharnement du combat
De tous ces cuiſtres à rabat,
Vous quittez ces champs de batailles,
Et fuyez en poſte à Verſailles,
Pour reſpirer votre air natal.
Ainſi Rome de ſes murailles
Vit la retraite d'Annibal ;
Et tandis que l'Africain loue
Ce courage aux Romains fatal,
Le héros s'endort à Capoue.

Votre Capoue eſt dans Paris ;
Ces voluptés chez nous proſcrites,
Ce peuple doux de Sybarites,
Et tant de commodes maris,
Aux diſputes métaphyſiques
Sont de funeſtes pronoſtiques.

A Paris il eſt des élus
Du dieu de la délicateſſe,
Leur eſprit eſt plein de fineſſe ;
D'eux partent des traits imprévus,

Brillans de feu, de gentilleſſe;
C'eſt-là que vous êtes ſans ceſſe;
Mais de chez eux ſeroit exclus
Quiconque nommeroit l'eſpece
De nos bons Profeſſeurs en *us*.

Quittez ces divins Sanctuaires
Et d'Uranie & de Clio;
Suivez mes avis ſalutaires,
Allez retrouver vos corſaires
Dans votre port de Saint-Malo.

C'est-la que mon eſprit ſans crainte
Et ſans allarmes vous ſaura;
Je n'appréhende point l'empreinte
Que ſur votre cerveau fera
L'éloquence groſſiere & plate,
Et l'Atticiſme d'un pirate,
Fût-il le fils de Guétrouin,
Demi-homme, demi-marſouin:
Car mon amour-propre ſe flatte,
Que Saint-Malo devant Berlin
Baiſſe le pavillon à plein.

Quand de la mer Hyperborée,
L'Aſtre étincellant des ſaiſons
Aura fondu tous les glaçons;
Qu'ici la Nature parée,
Et d'éclatans rayons dorée,
Pouſſera feuilles & boutons;
Que le Printems de ſa livrée
Décorera tous les cantons;
Alors cet Aſtre ſecourable,
Dans une ſaiſon favorable,
Protégera votre retour,

L'Académie

L'Académie inconſolable,
Dès l'aurore de ce beau jour,
Quittant ces noires élégies,
Célébrera par ſes orgies
L'empire de ſon préſident;
Et dans ces jours tiſſus de ſoie,
Retentiront des cris de joie
De l'Elbe juſqu'à l'Eridan.

EPITRE X.

LA PALINODIE,

A DARGET.

J'En ſuis faché, pauvre Darget,
Si ma Muſe trop indiſcrete,
De ſes bons mots te fit l'objet:
Rappelle-toi que tout poëte
Doit amplifier ſon ſujet.
  Ton nom, ſi propre à l'hémiſtiche,
Vint dans mon poëme à propos
Se placer comme dans ſa niche;
Et je chargeai deſſus ton dos
Tout ce qu'une fiction fole
Et la giganteſque hyperbole
Imagina pour mes héros.
  Lorsque notre feu nous tranſporte,
L'eſprit accouche ou bien avorte
De cent traits frappés hardiment;
Le menſonge peu nous importe,

S'il

S'il s'énonce agréablement ;
C'eſt en agiſſant de la ſorte
Qu'Homere a plû ſi conſtamment ;
Et ſes ouvrages ſi durables,
Sont un heureux tiſſu de fables
Menſongeres aſſurément.
Que ſais-je ſi le gars Therſite
Ne fut pas homme de valeur,
Auquel Homere ôta le cœur,
Pour qu'Achille eût plus de mérite ?
Sur ce modele j'eus l'honneur
De te dépeindre ſodomite
Chez ton luxurieux recteur,
Afin de dober le Jéſuite :
J'oſai te faire voyageur ;
De jeunes nonains violeur ;
Et dans le pays Sybarite
Des plus mauvais romans l'auteur.
Ah ! quand notre verve maudite
Nous a remplis de ſa fureur ;
De notre cervelle animée,
Il part, ainſi que d'un volcan,
Des flammes & de la fumée,
Et rien n'arrête ce torrent :
Dans ces fougueux enthouſiaſmes
Nous emportant à tout hazard,
Il nous échape des ſarcaſmes
Auxquels le cœur n'a point de part.
Je devine ce qui t'offenſe :
Ne ſeroit-ce pas ce tableau
Où ton patron ou ton fléau
Arrêta ta concupiſcence ?

Ah !

Ah! cet exemple eſt bien plus beau
Que celui de la continence
Du grand deſtructeur de Numance
Et digne d'un ſaint mort puceau.

Oui, par certaine épitre encore,
J'ai mérité de l'ellebore,
Pour avoir dans tous tes portraits
Follement barbouillé tes traits.

Je t'y traitai de turc à more,
Sachant qu'aucun mortel n'ignore
Que les poëtes ſont menteurs:
Comme on ne daigne pas nous croire,
J'ai crû pour établir ta gloire,
Que je devois charger tes mœurs.

Enfin, Darget, ſur ton hiſtoire
Nul ne conſultera mes vers;
Ils n'iront point à la mémoire,
Ils ſeront rongés par les vers:
Je veux que leur recueil ſtérile,
Enfant de mon oiſiveté,
Périſſe dans l'obſcurité,
Loin des yeux d'un mordant Zoïle.

Tout auteur plein de vanité,
Qui tend à l'immortalité,
Doit narrant avec pureté,
Avoir l'art de plaire ou d'inſtruire.

Moi qui n'ai point ces grands talens,
J'abandonne ces vaſtes champs
Aux verſificateurs habiles
Qui remplacent de notre tems
Les Horaces & les Virgiles.

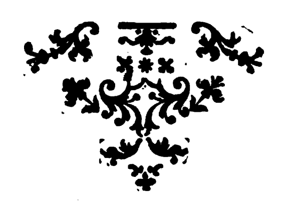
D'eux redoute les coups de dents,

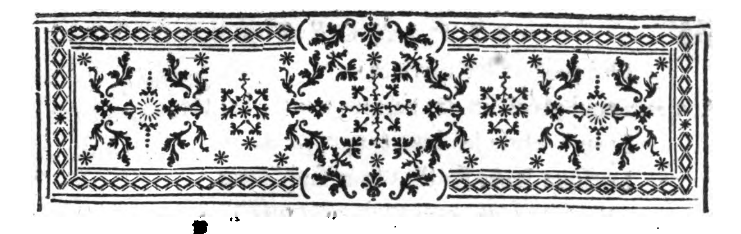
Et

Et non de ma Muſe badine,
Qui folâtre, qui te lutine,
Qui, ſans conſulter le bon-ſens,
Débite ce qu'elle imagine,
En vers mauvais, mais non méchans.

Darget, que rien ne te chagrine :
Ris tout le premier de ces vers ;
Leurs ſons ſe perdent dans les airs,
Et je crierai plutôt famine
Que de ſouffrir qu'on les deſtine
A courir par tout l'univers.

Mais ſi, par quelque perfidie
Dont je ne puis me défier,
Dans le monde on les expédie ;
Darget, par ma palinodie,
Tu ſauras te juſtifier.





PIECES DIVERSES.

STANCES IRREGULIERES.

SUR LA TRANQUILLITÉ.

NON, ce n'eſt point au dieu qui répand les pavots,
Au dieu de qui la main peſante
Plonge tout l'Univers dans un profond repos,
Que ma Muſe, à peine naiſſante,
Prétend conſacrer ſes travaux:
Je laiſſe aux Muſes indolentes,
Au haut du Parnaſſe expirantes,
Tout l'honneur d'invoquer ce léthargique dieu.
Qui veut monter ſur le Parnaſſe,
Doit choiſir la premiere place:
Entre bon ou mauvais il n'eſt point de milieu.

POUR moi je chanterai ce dieu rempli de charmes,
Ce pere des plaiſirs, l'ennemi des allarmes,

Qui

Qui préfere les oliviers,
Aux rameaux précieux des palmes triomphantes;
Et qui refuse les lauriers,
Lorsque leurs feuilles sont sanglantes.

O vous, Plaisir charmant! douce Tranquillité!
Nous recevons de vous les vrais biens de la vie:
Dans votre calme heureux, la Haine ni l'Envie
N'interrompent jamais notre félicité.

Qu'importent les grandeurs, présens de la Fortune?
Qu'importe de Crésus l'inutile trésor?
Le sage fuit des rois la faveur importune;
Les biens sont le jouet du sort.
Ces noms si fastueux qui font trembler la terre,
D'arbitres des humains, de foudres de la guerre;
Ces noms, à qui l'erreur érige des autels,
Qui sont le digne prix des fléaux des mortels,
S'achetent par le sang, le meurtre & le carnage.

Remarquez ce héros si fier de son courage,
Dont l'intrépide cœur méprise le danger,
Qui brave mille morts au front de son armée,
Et qui dans le péril brûle de s'engager:
Dans le fond de son cœur il craint la renommée,
Et ce que l'Univers de lui pourra juger.

Qu'auroient fait les vainqueurs des Gaules & d'Asie,
Vous Alexandre, & vous César,
Sans de vaillans soldats prodigues de leur vie,
Et sans le secours du Hazard?
L'un, au lieu d'être roi, né pâtre en Macédoine,
N'auroit point renversé le trône de Cyrus;

L'autre,

L'autre, ſans l'argent de Craſſus,
Sans l'orgueil de Pompée & ſans le bras d'Antoine,
N'auroit point aſſervi les Romains abattus.

Ces deſtins ſont fameux, mais leur viciſſitude
Mêle l'amertume au bonheur.
Quel eſt donc ce frivole honneur,
Qu'on ne doït point à ſoi, mais à la multitude ?

De ces triomphes vains mon cœur n'éſt plus tenté ;
Je plains l'aveuglement profane
Dont la ſombre fureur émane
De cet héroïſme entêté.

Ces champs ſi fortunés où regne l'opulence,
Qui réchauffés des feux de l'aſtre des ſaiſons,
Produiſent de riches moiſſons ;
Ces champs qu'habitent l'Innocence,
La Candeur & la Tempérance,
Si la guerre venoit répandre ſa fureur,
Seroient changés ſoudain en théâtre d'horreur.
La terre, abondante & fertile,
Préſenteroit un champ ſtérile ;
Et l'on verroit dans ces climats
Les épics moiſſonnés par d'avides ſoldats,
Les arbres renverſés, les maiſons abattues,
Et les violateurs répandus dans les rues,
Porter par-tout le fer, la flamme & le trépas.
Ces charmans lieux témoins des danſes ingénues,
Dont Julie & Chloé célebrent leurs plaiſirs,
De leur ruſtique amour expriment les deſirs,
Entendroient mille cris élevés juſqu'aux nues,
Capables de nous attendrir,

Des

Des victimes de la patrie,
Que Mars exerçant sa furie,
Inhumainement fait périr.
Loin de voir ces ébats qui nous donnent la vie;
Un spectacle effrayant viendroit par-tout offrir
Ceux à qui le fer l'a ravie.

Malheur à l'inhumain qui sentit le premier
De trop d'ambition son ame surmontée,
Et qui du funeste laurier
Cueillit la branche ensanglantée!
Son exemple à jamais fatal au genre humain,
De l'enfer amena sur terre
Le démon cruel de la Guerre,
Armé d'un double front d'airain.
La Justice depuis avec nous fit divorce;
L'Equité disparut, tout plia sous la Force;
Et de paisibles rois changés en conquérans,
De la gloire avalant la trop flatteuse amorce,
Furent pirates & brigans.

Pyrrhus, en tentant la fortune,
Gémissoit sous le poids d'une ardeur importune:
S'il cherchoit des dangers & d'illustres rivaux,
Courant le fer en main de contrée en contrée,
Son cœur desiroit moins la palme des héros,
Qu'il ne se promettoit de ses projets nouveaux,
Qu'au bout de sa course égarée
Son prix seroit le doux repos.

O seul & vrai bonheur! ô seul bien de la vie!
Présent précieux d'Uranie!
Tranquillité d'esprit, difficile à trouver,

Et difficile à conſerver;
Ton ſecours à l'eſpece humaine
Fait ſupporter l'adverſité,
Modere la proſpérité,
Et calme dans l'ame hautaine
L'amour de la vengeance & le feu de la haine.
La Vertu doit ſon être à la Réflexion:
Mais ta plante, belle, tardive,
Ne proſpere point ſur la rive
Que poſſede l'Ambition.

Qu'EN vain les volages mortels,
Jouets des paſſions, jouets de l'inconſtance,
Se conſument d'impatience,
En prenant les faux biens pour les ſeuls biens réels;
Qu'en proie à leur incertitude
Ils ſoient par leur inquiétude,
Ou par ambition, prêts à tout hazarder:

POUR moi, je veux jouir d'un tems ſi favorable,
Sans donner des regrets aux jours qui ne ſont plus;
Et ſans m'embarraſſer, par des ſoins ſuperflus,
De l'avenir impénétrable.
Pourquoi former de vains projets,
A de fameux revers ſujets?
Dans le cours de nos ans, terme ſi peu durable,
Je veux ſur mon chemin du-moins ſemer des fleurs;
En peignant tout en beau, rendre ma vie aimable:
La vérité deſagréable
Ne vaut pas mes douces erreurs.



VERS

FAITS DANS LA CAMPAGNE DU RHIN EN 1734.

LOIN de ce séjour solitaire
Où sous les auspices charmans
De l'amitié tendre & sincere,
Je goûtois tous les agrémens
D'un commerce doux fait pour plaire :
DANS un séjour plus turbulent
Mon inconstant Destin me guide ;
Le dieu des combats y préside.
CE dieu si fier, si violent,
Ne respire que les allarmes ;
Au haut d'un trophée éminent
S'éleve son trône insolent,
Entouré de casques & d'armes.
Bellone, au regard inhumain,
Sur ses cruels foudres d'airain,
Aux ordres de ce dieu soumise,
Auprès de ce trône est assise.
Proche d'elle l'Ambition,
Par l'appât de l'Illusion,
Attire le peuple & l'amorce.
Là paroît la nerveuse Force,
La Confiance & la Valeur,
Et le Courage téméraire
Avec l'Audace sanguinaire,

Qui

S'appuyant sur le Point-d'honneur ;
Et l'Intérêt & la Licence,
La brutale Férocité,
Ministres de sa violence,
Sont tous placés à son côté.
Cette cour pleine d'insolence,
Ne desire que les combats,
L'ardente soif de la vengeance ;
Le sang ruisselle sous ses pas ;
Le fier Orgueil & l'Arrogance,
Y sement l'horreur du trépas.
Où ce dieu tient sa résidence,
Il fait déraciner exprès
Tous les oliviers des forêts :
Il ne souffre dans sa présence
Que les lauriers & les cyprès.
Sa voix excite le carnage ;
Il transporte ses courtisans
Dans de sombres accès de rage ;
Et ces sanguinaires agens,
Insensibles dans leur furie
Au plaisir de donner la vie,
Se font gloire de la ravir.
Quelle horreur que de s'assouvir
Du sang, grand Dieu, d'un propre frere !
Mortels, le jour qui nous reluit,
Nous fut donné d'un commun pere ;
L'affreux Trépas qui nous poursuit
Sous nos pieds creuse notre tombe.
L'homme est une ombre qui s'enfuit,
Une fleur qui se fane & tombe.
Mille chemins nous sont ouverts

Pour quitter ce triste Univers;
Et la Nature si féconde
N'en fit qu'un pour entrer au monde.
 Ah! Mortels, quelle est votre erreur,
De prêter vos mains meurtrieres
Et vos talens & vos lumieres,
Au meurtre, au carnage, à l'horreur?
 Enrôle' dessous les bannieres
De ce dieu rempli de fureur,
Tandis qu'il ravageoit la terre,
J'ai sû conserver ma douceur:
Dans l'acharnement de la guerre,
J'ai respecté l'Humanité
Et la Candeur & l'Equité.
Si j'ai sû faire mon office,
Sans être farouche & cruel;
C'est qu'on peut aller au bordel
Sans y prendre la chaudepisse.



STANCES

A VOLTAIRE *.

DE votre passeport muni,
Et d'un certain petit mémoire,
S'en vint ici le sieur Honi,
Qui s'applaudissoit de sa gloire.

Ah! dis-je, apôtre de Bacchus,
Ayez pitié de ma misere;
De votre vin je ne bois plus;
J'ai la fievre, c'est chose claire.

Apollon, qui me fit ces vers,
Est dieu, dit-il, de Médecine;
Ecoutez leurs charmans concerts,
Eprouvez leur force divine.

Je lus vos vers, je les relus;
Mon ame en fut plus que ravie;
Je fus guéri, du-moins je crus
Que ces vers me rendoient la vie.

Et le plaisir & la santé,
Que vous eutes l'art de me rendre,
Et force curiosité,
D'un saut m'emporterent en Flandre.

* Honi, Marchand de vin de Bruxelles, vint à Wésel, & porta à l'Auteur une Epitre en vers de Voltaire. L'Auteur avoit alors dessein de voyager en Flandre, & il n'en fut empêché que par la fievre quarte.

Enfin, je verrai dans huit jours
Le généreux rival d'Homere ;
Et quittant la morgue des cours,
Je pourrai vivre avec Voltaire.

Partez, Honi, mon précurseur,
Muni de ce nouveau diplôme ;
L'intérêt est votre moteur,
Le mien c'est de voir un grand homme.

VERS
A JORDAN.
SUR LA COMETE QUI PARUT EN 1743.

Hélas! Jordan, tu tremble encor,
Et tu crains pour ce pauvre monde,
Que la grande comète Hétor,
Que le ciel à jamais confonde,
Vienne terminer notre sort.

Pour toi ce seroit grand dommage ;
Tu n'es qu'à la fleur de ton âge ;
Tu fis à tout pauvre chrétien
Au moins mille fois plus de bien
Que ce prélat * qu'en beau langage
La Neuville rendit si sage
Que personne n'y connut rien.

* Cardinal Fleury, mort alors.

En

En tous lieux ton bon cœur opere, *
Par tes ſoins l'école s'éclaire,
Et par toi le pauvre eſt nourri;
Tous les fous t'appellent leur pere;
Les Magdelaines leur mari.

Et voilà pourquoi je ſouhaite
Que cette maudite comète
N'ait pas le cœur de te rôtir:
Pour moi s'il me falloit partir
Pour le pays de Proſerpine,
Ma mort feroit anéantir
Une ame tant ſoit peu mutine.

Tu ſais très-bien que jeune fou
J'ai renverſé les vieux ſyſtèmes
Que les Marins, peuples jaloux,
Avoient arrangés pour eux-mêmes.
Que nos aïeux Topinambous
Avoient révérés à genoux.

Oui, tu ſais que mon bras coupable
N'expédia que trop ſouvent
Plus d'un maudit pandour au diable,
En Siléſie en nous battant:
Ainſi quand ſur moi miſérable,
Cette affreuſe comète Hétor
Lanceroit ſon feu redoutable,
Elle n'auroit, ma foi, pas tort.

* Il avoit l'inſpection des Univerſités, de la Maiſon de travail, & de la Maiſon des Fous.



DISCOURS

SUR LES IGNORANS.

LE beau Balbus, dont l'aimable figure
Raſſemble en lui les dons de la Nature,
Lui qu'on diroit que l'Amour a formé
Pour plaire au monde & pour en être aimé,
Ce beau Balbus n'eſt qu'un fat à ma vue,
Dont le diſcours vous aſſomme & vous tue,
Dont l'eſprit froid, raboteux & nouveau,
Ne tire rien de ſon vuide cerveau;
Qui ſur tout point décide ſans connoître,
Et dont le ſort eſt d'être petit-maître.

Je me trouvois chez le profond Jordan,
En compagnie avec cet ignorant:
Jordan plaignoit les malheurs de la guerre;
On raiſonnoit des fraix que l'Angleterre
Faiſoit toujours avec profuſion,
Pour contenter ſa vaſte ambition.
» Madrid, je crois, en eſt la capitale,
» Reprit Balbus, la cour impériale
» N'a-t-elle point jadis réſidé là?
Point, lui dit-on, Madrid eſt loin de là.
Comme on régloit les deſtins de l'Europe,
Que des états on tiroit l'horoſcope;
On pourſuivit, malgré ce Schah-Baham:

Pour terminer cette guerre ſanglante,
Il ſeroit bon qu'en hâte le Sultan

Fît avancer la troupe triomphante
De ſes Spahis, dans les combats brillante,
Pour attaquer l'Autriche dans l'inſtant;
Sans ce moyen nul roi ne s'accommode.
» Mais ce Sultan habite l'Antipode,
Nous dit Balbus; & chacun, en riant,
Prenoit pitié de ce fat ignorant.

» Pour moi, dit-il, tranquille en ma coquille,
» Je ne connois qu'à peine ma famille;
» Peu ſoucieux de ces grands démêlés
» Dont vos eſprits me paroiſſent troublés;
» Ce ſont pour moi des contes de grand'meres;
» Et dans le fond un homme tel que moi,
» Sans s'informer de ce chaos d'affaires,
» Pour s'appliquer n'a pas du tems à ſoi.

Quoi! vous croyez qu'il ne faut rien apprendre?
» Notre art, dit-il, eſt l'art de nous répandre,
» Et de fournir à la ville, à la cour,
» A tout moment quelque conte d'amour.
» Tous les talens dès le berceau nous viennent;
» Les gens bien nés de leurs parens les tiennent;
» On m'a bien dit que des gens tels que vous,
» Pour trop apprendre en ſont devenus fous;
» Sans l'embarras d'une étude importune,
» Un ignorant parvient à la fortune:
» Paſſe qu'un gueux rampant à nos genoux,
» Pour ſe tirer du tas bourbeux de fange
» Où ſon état mépriſable le range,
» Par le ſavoir s'éleve juſqu'à nous;
» Mais ce ſeroit en nous extravagance
» De rechercher l'inutile ſcience
» Qu'à deux genoux révere le ſavant;

» Eh ! que diroit la bonne compagnie
» En me voyant crasseux comme un pédant ?
» Cette sottise, avec raison punie,
» Ne trouveroit dans le nombre charmant
» De mes amis nul qui ne me dénie.

Dans ce moment un président vint là,
Qui de ses jours le latin ne parla ;
Qui n'ayant lû ni Cujas ni Bartole,
Juge au hazard, & buvant s'en console :
Chez un seigneur, ce juge dépravé
Avoit passé moitié du jour à table,
Où Maupertuis s'étoit aussi trouvé.

Nous abordant avec un air affable,
Il veut sçavoir quel est ce grand docteur,
Ce Maupertuis, ce grand applatisseur,
Avec lequel il fut en compagnie.

C'est, lui dit-on, ce fameux voyageur,
Qui parcourant la froide Laponie,
Par les efforts de son puissant génie,
A mesuré, secondé d'un secteur,
Du monde entier la forme & la figure ;
Et son calcul qui soumet la nature,
A deviné le plan de son auteur.

» Dans les vieux tems, dit notre homme en furie,
» On extirpoit sorciers & diablerie ;
» Mais dans nos jours, siecle doux & poli,
» Le zele antique est par trop amolli.

Calmez, calmez cette ardeur fanatique,
Lui dis-je alors : non, ce puissant appui
Du grand Newton, le sage Maupertuis
Ne s'est servi d'aucun secours magique :
Si son travail a perfectionné

Un

Un art ingrat, dont le calcul ſtérile
Eſt du ſuccès rarement couronné ;
Son but tendoit à vous le rendre utile.
Voyez-vous bien ces grands châteaux flottans,
Rapidement fendre le ſein de l'onde,
Pour vous porter, des bouts d'un autre monde,
Tous les beſoins du luxe de ces tems ?
C'eſt le calcul, aidé de la bouſſole,
Qui leur ſoumet Neptune ainſi qu'Eole :
Gardez-vous donc, dans vos faux jugemens,
De condamner l'élite des ſavans.
Un gros prélat à démarche tardive,
Dans ce moment inſolemment arrive ;
Et la Molleſſe avec l'Oiſiveté,
Sembloient avoir, avec leurs mains douillettes,
Paitri ſon teint tout brillant de ſanté.
Ce confeſſeur de toutes les caillettes
Sur un ſopha recueillit ſes eſprits ;
Car ce ſaint homme, excédant ſa portée,
Avoit gravi, ſans aide, la montée :
Il ſe plaignoit avec un doux ſouris,
Que le Très-Haut, quoique prudent & ſage,
Donne aux élus les peines en partage.
» J'ai fait, dit-il, un très-beau mandement,
» *In extenſo*, contre tout mécréant ;
» Je l'ai conclu, pour ſoutenir mon thème,
» En prononçant un terrible anathème.
C'est fort bien fait, répondent nos fripons ;
Lorſqu'on n'a pas de puiſſantes raiſons
Pour ramener un rebelle à l'Egliſe,
Le plus court eſt qu'on l'anathématiſe.
» Vous le voyez, répondit le prélat,

» Quels

» Quels ſont les ſoins de mon épiſcopat:
» J'ai fait des ſaints l'hiſtoire intéreſſante;
» Mais que dit-on de mes nouveaux ſermons?
» On vend par tout cette œuvre édifiante.
Ils ſont très-beaux, mais ils ſont un peu longs;
Et Maſſillon vous rend de grands ſervices,
Il vous fournit de bons & forts ſecours.
» OBSERVEZ bien; du déluge à nos jours,
» En les peignant, j'ai foudroyé les vices;
» J'ai condamné ces ſpectacles d'horreur,
» Bal, opéra, redoute, comédie.
Vous les avez ſans doute vûs, Monſieur?
Dis-je en tremblant. « Dieu garde! de ma vie. »
QUOI! vous prélat, qui ne connoiſſez rien,
Vous décidez & du mal & du bien?
Allez ouir déclamer ſur la ſcène
Ces beaux morceaux que Molière a laiſſés,
Où nos défauts par lui ſont terraſſés;
Il n'eſt rien là ni d'impur, ni d'obſcène:
En badinant ils ſçavent convertir;
De nos travers leur jeu nous fait rougir;
Quand les ſermons fulminans que vous fîtes
N'ont juſqu'ici point fait de proſelytes:
Tartuffe au moins charme juſqu'en ce jour;
De ſes grands traits la beauté non ternie
A fait rougir plus d'un prélat de cour,
En démaſquant la folle hypocriſie:
La comédie eſt comme un grand miroir;
Quiconque y va, peut tout du long s'y voir;
Là ſe préſente un mari trop crédule,
Et du grondeur le chagrin ridicule;
L'impertinent, le marquis, le pédant,

Le

Le fourbe adroit, l'avare, l'ignorant.

Mon gros prélat étoit prêt à répondre,
Lorſque l'on vit arriver en pompons,
Jeunes beautés avec leurs greluchons,
Dont le fracas faillit à me confondre.
En moins de rien, maîtreſſes du diſcours,
Toutes parloient de ſentimens, d'amours,
Et décidoient, en tranchant la diſpute,
Cent queſtions en moins d'une minute.
M'appercevant qu'ils n'alloient pas finir,
Je me ſauvai, n'y pouvant plus tenir.

Je le vois bien; tout ce monde profane,
Diſois-je alors, eſt fait pour les erreurs;
S'il applaudit, s'il juge, s'il condamne,
C'eſt un aveugle arbitre des couleurs.
Avec quel front, avec quelle arrogance,
Dans nos cités figure l'Ignorance!
Elle paroît au palais de Thémis,
En long manteau redoublé de fourrure;
Elle n'a d'yeux que ceux de ſes commis,
Elle eſt toujours dupe de l'impoſture.

On la reçut dans les camps des guerriers,
Chez . . . . chez . . . . qu'elle aime,
De gros chardons lui ſervent de lauriers;
Elle a par fois voyagé en Bohème,
Là du vieux . . . . . elle ordonna les camps,
Elle accoucha de ſes ſuccès brillans;
L'occaſion s'échappe devant elle;
Mais tous ſes ſoins ſont pour la bagatelle.
Cette idiote entre chez tous les grands;
Elle engendra menins & courtiſans;
Son bras hardi changea bien ſans ſcrupule

Un

Un diadême en bonnet ridicule :
Plus d'un pays par elle eſt gouverné ;
Mais ſon triomphe eſt ſur-tout dans l'Egliſe ;
Tout tonſuré, par elle endoctriné,
Lui fait ſes vœux d'éternelle ſottiſe,
D'aveugle foi, d'horreur pour les ſavans :
Oui, la Fortune, en caprices bizarre,
S'y prend ſi mal, que l'homme de talens
Eſt très-ſouvent ſupplanté par l'ignare ;
Chez nous, ailleurs & dans tous les climats,
C'eſt, en deux mots, l'hiſtoire des Midas.



DISCOURS

SUR LA FAUSSETE'.

MAUDIT soit le mortel dont la sombre malice,
La premiere eut recours aux traits de l'artifice !
Qui foulant à ses pieds l'auguste Vérité,
Du fard de la Vertu couvrit sa fausseté !
De ses yeux clignotans la timide paupiere,
Ne soutint point l'éclat des feux de la lumiere ;
Triste ennemi du jour, les ombres de la nuit
Secondoient son dessein, par le secret, conduit.
LE monde, imitateur de ce coupable exemple,
Laissa la Vérité sans culte dans son temple ;
Depuis, chez les humains tout parut confondu,
Et le mérite simple au crime fut vendu.
Le fourbe osant encore aspirer à l'estime,
Usurpa follement le nom d'esprit sublime ;
Il resta peu d'amis ; & la Duplicité,
Adoptant les dehors de la Sincérité,
Sous ce déguisement, difficile à connoître,
Confondit l'ami vrai, l'imposteur & le traître.
Elle ose impunément abuser l'Univers ;
Elle croit que ses traits, loin d'être découverts,
Echapent au public dupé par sa finesse,
Et sa sécurité se fonde sur l'adresse.
« Il suffit, me disoit un jeune homme éventé,
De son esprit brillant fortement entêté,
» Il suffit à mes vœux, pour m'assurer de plaire,
» De changer à propos d'air & de caractere.

» Taciturne

» Taciturne, Caton avec mes bons parens ;
» Aussi fou que La Lippe avec les jeunes gens ;
» Quelquefois débitant des propos de morale,
» Ou pourceau d'Epicure, en vrai Sardanapale ;
» Maître de ma personne & sûr de mon maintien,
» Pantomime accompli, savant comédien ;
» De mes fins agrémens le Public idolâtre,
» Docile à mes desirs, s'attroupe à mon théâtre ;
» Lorsque je tiens à tout, mon cœur ne tient à rien ;
» Je flatte tout le monde, & plais par ce moyen.
» Le siecle est fait ainsi ; le monde que j'abuse,
» Prétend être abusé ; sa volonté m'excuse ;
» Je parviens à mon but en me jouant de lui.
» On siffleroit par-tout l'homme franc aujourd'hui ;
» La simple vérité sent trop l'impolitesse,
» La Cour a pour l'ouir trop de délicatesse,
» On craint le sobriquet d'honnête-homme grossier ;
» Le courtisan sur-tout doit faire son métier :
» La mode est notre loi ; le Tems qui tout consume,
» Asservit les Vertus & tout à la Coutume ».

Quoi ! la Mode auroit droit de détruire à son gré
Le lien des mortels le plus saint & sacré ?
La Bonne-foi seroit sujette à son caprice ?
On verroit succomber la Vertu sous le Vice,
Et le fourbe à ses pieds fouler la Probité ?
Le Monde périroit sans la Sincérité.

Toi-meme le premier, que l'Erreur environne ;
Et qui, sans réfléchir, au crime t'abandonne ;
Qu'un scélérat plus fin pratiquant tes leçons,
Te tende un piége adroit, & par ses trahisons ;
De sa fausse Amitié te rende la victime ;
Que tu déclamerois alors contre le crime,

Contre

Contre la Fausseté qui prête à l'ennemi
Les couleurs, les dehors qu'a le sincere ami!
Ah! que tu maudirois ces vaines accolades,
Et ces convulsions de fausses embrassades,
Ces complimens menteurs, ces protestations,
Des sentimens d'un cœur froides allusions!
Crains d'un perfide ami la douceur affectée;
Dans ses déguisemens c'est un autre Protée;
Sa peau d'agneau te cache un dangereux lion;
Il change de couleurs comme un caméléon;
A quoi connoîtras-tu le motif qui l'inspire,
S'il t'aime, s'il te hait, s'il trame, s'il conspire?
Nous devinons au-moins, à l'air des animaux,
S'ils sont amis de l'homme, ou bien méchans & faux:
Le paisible mouton, en bêlant, broute l'herbe;
Le lion rugissant paroît fier & superbe;
Le sanglier farouche écume de fureur;
Le lievre doit sur-tout sa vîtesse à la peur;
Le tigre, au regard faux, est sanguinaire & traître;
Le chien qui nous caresse, est fidelle à son maître.
Mais nous, qu'un même auteur doua des mêmes traits,
Nous n'avons dans nos yeux ni vertus, ni forfaits;
Un démon peut avoir le corps parfait d'un ange;
A juger des dehors, notre esprit prend le change.
Dans ce doute cruel, méfiant, incertain,
Tu te défirois donc de tout le genre-humain?
Dans ton humeur chagrine, à bon droit misanthrope,
Fuyant la compagnie & détestant l'Europe,
Et voyant sous tes pas des abymes ouverts,
Tu trouverois ici l'image des enfers;
Eh quoi! si tu vivois chez des Anthropophages,
Pourrois-tu redouter de plus cruels outrages?

Non ; tout est confondu dans la société ;
Tout périt en un mot sans la sincérité.
Comme on voit des joueurs la compagnie inique,
Par une volte adroite enfler sa bourse étique,
Par flux ou par reflux, ou dupans ou dupés ;
Aussi nous verroit-on & trompeurs & trompés.

Tu flattes tes défauts, lâche, tu les caresse !
Ah, tremble, malheureux ! tu quittes la sagesse ?
La fausseté te plaît : redouble ses progrès ;
Tu parviendras peut-être au comble des forfaits.
Des vices des humains la nuance est légere ;
De l'artificieux le perfide est le frere :
Dans ce dédale obscur, privé de la raison,
Tu pourras t'égarer jusqu'à la trahison.

Ainsi du haut d'un roc à cime blanchissante,
Tombe & roule un monceau de neige étincelante ;
Son volume s'accroît, & grossit en roulant ;
Mais sa chute finit enfin en s'écroulant.

Ainsi du premier crime est la suite fâcheuse :
Ce poids qui nous entraîne en sa course orageuse,
Augmente à chaque instant notre perversité ;
Et d'écoliers, docteurs de la méchanceté,
En étendant par-tout la pratique des vices,
Nous tombons d'un abyme en d'affreux précipices.

Dans ce monde méchant on ne peut être bon,
Dira du Florentin* le disciple profond ;
Entouré de filoux il faut s'armer de ruse ;
Qui prétend nous duper, mérite qu'on l'abuse ;
Et colorant ainsi les vices de son cœur,
Il trouve l'innocence où je vois la noirceur.

* Machiavel.

Il modela long-tems sa morale farouche
Sur Borgia, Célamar, Mahomet & Cartouche;
Ses mots entortillés ont un sens captieux;
Il est profane un jour, l'autre religieux;
Et de l'hypocrisie il prend le masque utile,
Pour armer les fureurs du vulgaire imbécile;
Mais, dans l'art des fripons, ce scélérat savant
Sait cacher sous des fleurs les piéges qu'il nous tend.

Ce n'est que pour un tems que prospere le fourbe;
Son esprit tortueux, fallacieux & courbe,
Toujours obscurément le conduit à son but;
Le prestige finit dès son premier début;
De sa duplicité les ressorts se découvrent;
Le charme disparoît, tous les yeux enfin s'ouvrent.
Qu'il rampe obscurément en horreur chez les siens,
Parmi le dernier rang des derniers citoyens!
Que ce serpent couvert d'ordure & de poussiere,
Croupisse dans la fange & craigne la lumiere!

Maitres de l'Univers! simulacres des dieux!
Vous qu'un pouvoir suprême éleva jusqu'aux cieux,
Comment tolérez-vous l'infame Politique,
Que dans vos cabinets la Trahison pratique?
O tems! ô mœurs! ô honte! illustres scélérats!
Le ciel n'a couronné que des princes ingrats!
Ah, si l'Honneur étoit errant, sans domicile,
Il faudroit qu'en vos cœurs il trouvât un azyle.
Il faudroit retrouver chez vous la Vérité
Et toutes les vertus de la Divinité:
Les princes bienfaisans en sont la vive image;
Mais la Duplicité, mutilant leur visage,
De leur couronne arrache un des plus beaux fleurons.

La Bonté fait les dieux; le Crime les démons;

Choisissez de ces deux des vertus ou des vices;
Ou soyez nos tyrans, ou soyez nos délices;
Il n'est aucun milieu qui vous semble permis,
Un prince vertueux ne peut l'être à demi;
Un peuple à l'œil de lynx sans cesse vous contemple;
Vos mœurs à l'Univers doivent un grand exemple.
Le Public trop facile & trop tôt corrompu,
Par la contagion de vos vices imbu,
Sur vos traces.... Mais quoi! j'en dis trop, je m'égare:
Respectons dans nos vers la pourpre & la tiare.
  L'Honneteté se peint de différens crayons;
Ce sont des traits de flamme & d'éclatans rayons.
Pour tromper un rival, Mazarin, par finesse,
Voulut charger Fabert d'une fausse promesse;
Mais Fabert refusa ce méprisable emploi:
« Non, pour des vérités, Seigneur, réservez-moi;
» Quand vous voudrez, dit-il, tenir votre parole,
» Pour y donner du poids, commandez, & je vole».
Modele des humains! ah! puissai-je en mes vers
Publier tes vertus au bout de l'Univers!
  Ainsi cet électeur, source de notre gloire,
Aussi grand dans la paix, qu'au sein de la victoire,
Dans un jour de combat émule dangereux,
Se montra des François ennemi généreux:
Un scélérat * s'offrit d'assassiner Turenne;
Plein d'horreur du projet, il marque au capitaine
Le sinistre complot qu'un traître osoit ourdir:
« Je sais vaincre, dit-il, & ne sais point trahir».
  La Vérité déteste une finesse infame;
Son discours est pour nous le miroir de son ame;

* Ce malheureux s'appelloit Villeneuve.

Elle joint avec art à la ſincérité
Les graces, la douceur, l'antique urbanité.
Ne ſoutenez donc plus, eſprits ſouillés de crimes,
A qui l'enfer prêcha ſes maudites maximes,
Que le grand art du monde eſt d'être fourbe & fin;
Et que la Vérité, fâcheuſe au genre-humain,
Décrépite harpie eſt faite pour déplaire:
Allez, voyez Camas; vous direz le contraire.

ODE

SUR LA GLOIRE*.

UN dieu s'empare de mon ame;
Je ſens une céleſte ardeur;
O Gloire! ta divine flamme
M'embraſe juſqu'au fond du cœur.
Rempli de ton puiſſant délire,
Par les doux accords de ma lyre,
Je veux célébrer tes bienfaits.
Tu couronnes le vrai mérite;
Et ton divin laurier excite
Les humains à tous leurs ſuccès.

Les Vertus menent à la Gloire,
Et la Gloire mene aux Vertus;
Elle eſt mere de la Victoire,
Elle déchaîne les vaincus;
Cicéron lui dut l'éloquence,
Séneque la vaſte ſcience;

* Faite en 1734.

Elle forma les vrais Césars.
Sortez des voûtes ténébreuses ;
Parlez, ô manes généreuses !
Qui vous fit braver les hazards ?

Deja je vois des Thermopyles
Les magnanimes défenseurs,
S'immolant, pour sauver leurs villes
Des ravages de leurs vainqueurs ;
Et si leur valeur en impose,
Au nombre leur Courage oppose
L'inébranlable Fermeté :
Tandis que le fer les abîme,
La vrai' Gloire qui les anime
Leur montre l'Immortalité.

Ge'ne'reux captif de Carthage,
Trop infortuné Régulus !
Victime d'une aveugle rage,
Ou victime de tes vertus !
Exemple illustre de l'Histoire,
Plûtôt que de trahir ta gloire,
Ta foi, ton honneur, tes fermens,
Pour le salut de ta patrie,
Tu braves Carthage en furie,
Et tu péris dans les tourmens.

Quel est ce héros ? c'est Eugene,
Ce fortuné triomphateur ;
De la Victoire qu'il enchaîne
La Gloire a partagé l'honneur :
Protectrice de cet Alcide,
Son fantôme brillant le guide,

Aux

Aux bords du Danube & du Rhin,
Contre l'Infidele en Hongrie,
Dans les champs ſanglans d'Italie,
Pour le couronner à Turin.

Enfans des Arts & du Génie,
Fils de Minerve & d'Apollon,
Qui vous excite & vous convie
De monter ſur le double mont?
Parlez, répondez-nous, Homere,
Horace, Virgile & Voltaire,
Quel dieu préſide à vos concerts?
Vous aſpirez tous à la gloire;
Et pour vivre dans la mémoire,
L'Honneur lime & polit vos vers.

Le ſcélérat, au regard louche,
Se trompe toûjours ſur l'honneur;
La gloire, à ſon ame farouche,
Paroît un excès de fureur;
Il ne ſort point de ſon ivreſſe;
Sa raiſon coupable & traîtreſſe
Défigure la vérité;
Dans ſon aveuglement étrange,
Il ſe croit digne de louange,
Lorſque ſon crime eſt déteſté.

Qu'un incendiaire, objet de blâme,
Armé d'un flambeau dévorant,
Livre à la fureur de la flamme
Un temple antique & floriſſant.
Que Thaïs, trop préſomptueuſe,
Penſe de devenir fameuſe,

En détruiſant Perſépolis ;
Aux faſtes ſaçrés de la Gloire,
On noirçit les noms & l'hiſtoire
Et d'Héroſtrate & de Thaïs.

Sors des cendres, Rome païenne,
Viens te reproduire à mes yeux ;
Vas confondre Rome Chrétienne
Et ſes prêtres ambitieux :
Du ſein de ta vertu féconde
Oppoſe les vainqueurs du monde
A tous ces prêtres impoſteurs,
A tous ces frauduleux pontifes,
Qui ſur des livres apocryphes
Fondent leur culte & leurs erreurs.

O Gloire ! à qui je ſacrifie
Mes plaiſirs & mes paſſions ;
O Gloire ! en qui je me confie,
Daigne éclairer mes actions :
Tu peux, malgré la mort cruelle,
Sauver une foible étincelle
De l'eſprit qui réſide en moi.
Que ta main m'ouvre la barriere ;
Et prêt à courir ta carriere,
Je veux vivre & mourir pour toi.



EPITRE

EPITRE

A CESARION*.

De ma bavarde Poésie
Ne vous lasserez-vous jamais?
Et des camps de la Silésie
N'attendrez-vous de moi que nouvelles de paix?
Lorsque Mars m'étourdit du son de sa fanfare,
Et que tout ici se prépare
A vuider par le fer des illustres procès:
Ma cervelle est assez bizarre,
Pour barbouiller ces vers aussi fous que mauvais:
Mais puisqu'enfin de ma folie
Césarion se dit l'aimable protecteur,
Qu'il veut m'ériger en auteur,
Son attente sera punie.
Au lieu de ces beaux vers parfumés d'ambrosie,
D'une détestable liqueur
Je ne vous offre que la lie;
Et poétique gazetier,
Des nouvelles de ce quartier,
Dans un pompeux amas d'inutiles paroles,
Je veux vous faire ici quelques contes frivoles.
Apprenez donc que nos Césars,
Desœuvrés dans ces champs de Mars,
Ne font que rire, aimer & boire:
Tandis que nos plaisans housards,

* Faite en 1741.

En

En préludant ſur la victoire,
Prennent Mercure pour la Gloire:
S'ils ſe trompent ſi lourdement,
C'eſt qu'ils ne ſont pas trop ſavans;
Peu verſés en Mythologie,
Guere plus en Théologie,
Confondant les biens & les gens.
Tandis qu'engraiſſés de pillage
Chez nos rivaux ils font tapage,
Nous demandons de vous, digne ſuppôt des Arts,
Qu'au terme de tous nos hazards,
Vous nous conduiſiez vers ce temple,
Où l'étranger ſurpris contemple
Toute la grandeur des Romains,
Dans leurs plus floriſſans deſtins.
Dans cette ſalle orbiculaire,
La baſilique & ſanctuaire
Des voluptés & des plaiſirs,
Où nous entendrons les ſoupirs
De la touchante Melpomene,
Où nous verrons tout le domaine
Et des Muſes & d'Apollon.
Dans l'opéra ce dieu ſera le violon;
Il daignera lui-même inſpirer l'harmonie
Et ſoûtenir la mélodie:
Du chant, des inſtrumens, il unira le ſon
Au charme d'une voix ſonore,
De plus il daignera nous enrichir encore,
En y joignant l'illuſion
Que met la décoration,
A la danſe de Terpſichore.
Là n'ayant plus chargés les bras

Des

Des héroïques embarras
Qui me font grifonner la tête,
Oubliant le dieu des Combats,
Nous pourrons célébrer la fête
De Cypris & du tendre Amour.
Les cœurs feront notre conquête;
Le cul d'Eglé notre tambour,
Et les Graces feront de jour.
Les bouteilles feront nos armes;
Les myrthes feront nos lauriers
Et les Bacchantes nos gendarmes.
Les lits feront témoins de nos exploits guerriers:
De plus, la bahoute & le masque
Pourront nous tenir lieu de casque:
De légers escarpins serviront de coursiers.
Dans ce nouveau palais de noble architecture,
Nous jouirons tous deux de la liberté pure,
Dans l'ivresse de l'amitié;
L'ambition, l'inimitié
Seront les seuls péchés taxés contre nature;
Le culte ne s'adressera,
Et notre encens ne fumera
Que sur les autels d'Epicure.
Tandis que je vous fais cette aimable peinture
Des plaisirs dont nous jouirons,
Vous languissez dans les prisons
Du terrible dieu d'Epidaure:
A ses prêtres, vos assassins,
Par erreur nommés médecins,
Si vous voulez guérir encore,
Faites prendre tous les matins
Double portion d'ellébore.

Alors quand le triste Orion;
Sur nos champs dépouillés de la moisson nouvelle,
Enverra par les vents & la neige & la grêle,
Vous verrez, cher Césarion,
Dans les murs de votre Ilion,
De retour votre ami fidele.

AUX MANES

DE CESARION.

QU'ENTENDS-JE? juste dieu! quelle affreuse nouvelle!
Césarion n'est plus! le livide Trépas
Tranche de sa faulx cruelle
Le fil de ses beaux jours, ses charmes, ses appas.
Quel affreux desespoir! Ami tendre & fidelle!
Je sens mille poignards qui me percent le cœur:
Ah! ce cœur déchiré palpite de fureur;
Tu n'es plus! c'en est fait: ma perte est éternelle.
Mon amour qui te suit jusqu'aux bords du néant,
Au-delà du trépas te respecte & t'honore;
Oui, je t'estimai vivant,
Et je te chéris encore.
Tu vis, sans t'ébranler, la Mort qui nous détruit;
Dans ce moment affreux dont frémit la Nature,
Ton courage étonnant te soutint, te conduit;
Et ton ame juste & pure
Méprisa des enfers la frivole imposture,
Et les sombres terreurs d'un avenir fortuit.
Si, durant tes beaux jours, tu suivis Epicure;
Par un généreux effort

Tu

Tu ſurpaſſes Zénon au moment de la mort.
Hélas! qu'eſt devenu ce cœur ſi magnanime?
Cet eſprit tendre & ſublime?
Vit-il encor? n'eſt-il plus?
Grand dieu! quel affreux abyme!
Tout eſt anéanti, l'eſprit & les vertus:
S'il exiſtoit encor, ſon ombre ou ſa penſée
De l'empire des morts ſe ſeroit élancée
Vers le ſéjour des vivans,
Pour ſoulager mes tourmens.
Ah! triſte ſouvenir! regret plein d'amertume!
Stoïciſme inſenſé, vainement tu préſume
De garantir l'eſprit contre les coups du Sort:
J'ai cru mon ame impaſſible
A tout malheur inſenſible;
Je ſuis détrompé: ta mort. . . . .
Juſte Dieu! quel coup terrible!
Ciel! ma douleur mortelle & m'égare & me perd.
Grand Dieu! ton moment ſupreme! . . .
Dans ce deſeſpoir extreme,
Ma Raiſon inutile en de ſi grands revers,
Conſpirant contre moi-même,
Rend mes chagrins plus amers.
Hélas! j'ai tout perdu, je perds l'ami que j'aime.
Je reſte ſeul, ſans toi, dans ce vaſte Univers;
Ces jours ſont écoulés comme des ombres vaines,
Où nos deux cœurs unis, ne formant qu'un ſeul cœur,
S'entre-communiquoient leurs plaiſirs & leurs peines;
Et ne pouvoient jouir que d'un même bonheur.
Entre nous aucun partage,
Même goût & même uſage,
Notre tendre amitié nous rendoit tout commun;

Jamais

Jamais froideur ni nuage
Ne put exciter l'orage
D'un démêlé importun.
Les Jeux & les Plaisirs t'accompagnoient sans cesse;
Et ton esprit, nourri des plus galans écrits,
Avoit l'art d'ennoblir par sa délicatesse,
Les bruyans transports des Ris:
Digne par ta politesse
D'être mis au niveau des célebres esprits,
Dont s'applaudissoit la Grece,
Ou dont se vante Paris.
Plus digne, par ton cœur, d'occuper une place
Chez le peu de héros connus par l'amitié!
Si je pouvois jouer de la lyre d'Horace,
Je ferois retentir les échos du Parnasse,
Des regrets de ce cœur toujours au tien lié.
Je dirois que tu surpasse
Achate & Pirithoüs,
Pylade, Oreste & Nisus.
J'immortaliserois, dans l'ardeur qui m'enflame,
Les éclatantes vertus
Qui brilloient dans ta belle ame.
Mais dieux! je vois le jour, & tu ne le vois plus.
Il n'est donc que trop vrai: la Mort inexorable
Ravit également le vulgaire hébêté
Et l'homme le plus aimable;
Elle n'épargne rien, vertu ni dignité.
Sur les rives du Cocyte
Il n'est vice ni mérite;
Ce qui n'est plus, n'a qu'été:
J'y voi dans l'égalité
Hector, Achille & Thersite.

Vers ce ſejour obſcur j'avance promtement;
Mes heures & mes jours volent rapidement:
Ma carriere au-delà de la moitié remplie,
Me préſente ſa ſortie.
Dans peu je te joindrai dans ton noir monument;
Là dans cet aſyle ſombre,
Je veux m'unir à ton ombre,
Et la chérir conſtamment.
Tandis que le Deſtin m'arrête dans ce monde,
Plein de ma douleur profonde,
Portant au fond du cœur l'empreinte de ſes traits,
Nul bonheur ne pourra diminuer ma plainte.
Sous tes funebres cyprès
J'irai ſur ta cendre éteinte
Renouveller mes regrets,
Mon deſeſpoir, mes allarmes;
Te vouer ces ſoupirs, pour moi ſi pleins de charmes;
Mes tendres vers & mes pleurs,
Et joncher ton tombeau des myrtes & des fleurs
Qu'auront arroſé mes larmes.
Qu'heureux eſt le mortel qui peut d'un front ſerein
Voir de l'affreux Trépas les cruelles approches,
Et qui ſubit ſon deſtin
Sans terreur & ſans reproche!



A LA BARONNE DE SCHWERIN,

SUR SON MARIAGE AVEC LE SCHULTEIS LENTULUS.

DAIGNEZ recevoir ce fromage
Comme un prémice de l'hommage
De Meſſieurs les Treize-Cantons.
Il eſt vrai, très-peu nous penſons;
Mais lorſque notre ame ſommeille,
L'amour en ſurſaut la reveille:
Oh pour l'amour nous le ſentons,
Auſſi nous nous réjouiſſons
De ce qu'en ce jour d'allegreſſe
Lentulus vous fera Suiſſeſſe:
Suiſſeſſe eſt un titre d'honneur,
Il vaut mieux que celui d'abbeſſe,
D'excellence, de votre alteſſe:
Bien en voudroient de tout leur cœur,
Qui s'il leur plaît n'en tatront guere;
Car jeune Suiſſe en ſa vigueur,
Vaut mieux que prince octogenaire:
Mais pour vous gardez-vous-en bien
De vieillir dans ce beau lien;
Et comme en Suiſſe on vous marie,
De votre nouvelle patrie
Il eſt tems de ſçavoir les loix:
Sçachez donc qu'aux beautés aimables,
Qui par leurs charmes adorables,
Subjuguent & bergers & rois;

Nos

Nos Suiſſes, galans & affables,
Ont conſtaté les plus beaux droits.
Tout lourds & groſſiers que nous ſommes,
Il n'eſt point parmi tous les hommes
Des Pantins ou Topinamboux ;
En fait de preuve de tendreſſe,
En fait de fidéles époux,
(Exceptez-en la politeſſe),
De plus parfaits maris que nous.
Mais lorſqu'une femme ou maîtreſſe
Sent de la caduque Vieilleſſe
Sur elle appeſantir les coups ;
Alors pour combler ſa triſteſſe,
N'a d'hommages que nos dégoûts.
Des yeux rouges, comprenez-vous ?
Peau tannée & gorge flétrie,
Cheveux griſons, branlantes dents,
Dos convexe & genoux tremblans,
Sont des meubles de friperie,
Qui ne trouvent plus de chalans
Dans toute notre Suiſſerie.
Euſſiez-vous cent fois plus d'appas
Que Venus n'en eut en ſa vie,
Que la femme de Ménélas
Ou la bonne dame Marie :
Ah ! ce qui n'eſt plus, on l'oublie ;
Vieille vous ne nous plairez pas.
C'eſt pis encor ; car la Police
Et la vénérable Juſtice
Très-vivement vous pourſuivront,
Et gravement vous ſoutiendront,
Que par infernale malice,

Vous voilà dans la vetusté.
Ah! que d'esprits profonds en Suisse,
En Physique, en Moralité!
Ils disent: la malignité
Des femmes fait le caractere.
D'où vient qu'une jeune beauté
Devient une vieille sorciere?
Ceci bien plus vous surprendra:
Chez nous on ne vit ni verra
De radoteuse ridicule:
Dès que jeunesse abandonna
Personne qui la posséda,
Si-tôt la Justice la brûle,
Sans repentir & sans scrupule;
Car chez nous sorcïers on a;
Et, je crois, tant on brûlera,
Qu'un jour à Zug ou bien à Berne,
Vos divins charmes on verra;
Alors dans le fond de l'Averne,
Sorcieres on réléguera,
Et désormais plus n'y croira.
Oui, par vous la Suisse embellie
Revïendra de son erreur,
En abjurant son héresie
Et chantant la palinodie;
Elle avoura de tout son cœur
Qu'il n'est d'autre sorcellerie,
Ni de prestige suborneur,
Que la séduisante magie
Des yeux de ce sexe vainqueur.

STANCES

Contre un Medecin qui pensa tuer un pauvre Goutteux, à force de le faire suer.

Je chante la palinodie;
Il faut publier en tout lieu
En admirant la Pharmacie,
Qu'Hippocrate eſt un puiſſant dieu.

De ce dieu le pouvoir énorme
A fait un prodige nouveau;
Voyez mon corps qui ſe transforme
Et s'écoule comme un ruiſſeau.

Déja je deviens une ſource;
Et ſerpentant ſur ce limon,
Je veux atteindre dans ma courſe
Ce beau fleuve dans ce vallon.

Oui, là mes ondes amoureuſes
Iront ſe mêler pour toujours
Aux ondes pures & fameuſes
Du fleuve objet de mes amours.

La, ſoit qu'il paſſe une prairie,
Ou qu'il parcoure des climats
Plus arides que la Lybie,
Je ne l'abandonnerai pas:

Soit enfin qu'il se précipite
Du haut des monts en écumant,
Ou bien qu'il dirige sa fuite
Vers l'insatiable Océan :

Soit qu'en sa course vagabonde,
Un monarque enchaînant ses eaux,
A force d'art gêne son onde
De jaillir en divers jets-d'eaux.

Ce me sera la même chose,
Et je bénirai les Destins,
De ce que ma métamorphose
Me garantit des médecins.

LE

LE MIRACLE MANQUÉ.

CONTE.

JE veux chanter sur ma viéle profane
Un conte vrai qui surpasse Peau-d'âne.
  OBJETS usés, que nos tendres aïeux
Trouvoient si beaux, à-présent chassieux;
Je vous implore, éternelles grand'meres,
Que chaque hiver assemble autour des feux,
Dignes suppôts des contes merveilleux.
  ET vous aussi, Mesdames les Sorcieres,
Dans ce beau camp conduisez-moi des yeux;
Et vous sur-tout, dont l'art & la puissance
Força l'enfer, & frappa dans Endor
Les yeux d'un roi par un prophete mort.
  MESSIEURS les Saints, souffrez par bienséance,
Que je vous place ici selon le tour.
O vous, des Cieux les sombres interpretes,
Doubles fripons, menteurs, & pis, prophetes!
Enseignez-moi les captieux discours
Dont vous savez fabriquer vos oracles;
Je dois ici célébrer les miracles
D'un preux caffard, cagot & triple saint,
Vieux vétéran, maquignon de Calvin.
  LES Vents fougueux déchaînés en barbares,
Fabricateurs de rhumes & catarres,
Vinrent l'hiver répandre sur Berlin
A droite, à gauche, énormes maladies:

Et peu touchés de l'amour du prochain,
Distribuoient nombre d'apoplexies :
La Faculté maudissant leur essain,
Laissoit mourir, & perdoit son latin ;
Tous les quartiers chantoient leurs élégies,
Invectivant Eole & le Destin.

Dans les douceurs d'une paix fraternelle,
Gromaticus vivoit avec deux sœurs,
Qui du beau tems fabriquoient la nouvelle,
Faisoient par an deux almanachs menteurs,
Où se trouvoit l'histoire peu fidelle,
Ou bien plûtôt l'impertinent roman
Des grands flambeaux cloués au Firmament.

Gromaticus, docteur d'astrologie,
Du bon Phébus faisoit le substitut ;
Et renommé savant dans la magie,
De chaque fou recevoit le tribut ;
Seul revenu dont longtems il vécut ;
Lorsque la Mort, qui faisoit sa recolte,
En tapinois sur le champ l'accolla,
Subitement en un seul tour de volte,
Sur le carreau roidement le coucha.

D'abord grands cris ; ses bonnes sœurs pleurerent,
Et de leurs voix si fortement hurlerent,
Qu'à ce grand bruit leurs voisins s'éveillerent.
Un peuple entier chez le mort s'assembla ;
Les plus sensés point on ne consulta,
Mais seulement les douegnes, les commeres,
Qui décidant de toutes les affaires,
Sur certains cas très-expertes, dit-on,
Quoique manquant de rime & de raison.

Dans cette foule, & parmi le tumulte

D'un

D'un grand concours de peuple curieux,
Paroît soudain une figure occulte ;
A l'œil hagard, à l'air fastidieux,
Bouche béante & face triste & sombre :
Du noir enfer sembloit sortir cette ombre :
Chacun le prit pour un magicien,
Pour un démon, pour un anti-chrétien :
L'auroit-on cru ? ce farfadet sinistre,
A large audace, à rabat de ministre,
Etoit, dit-on, un grand théologien.
D'abord du mort les deux sœurs l'entourerent,
De les aider humblement l'invoquerent :
Sur quoi rêvant, le bon prélat enfin,
Sans autre avis, absolument décide
Qu'en invoquant le céleste dauphin,
On nourrira ce cadavre livide
De restaurans, de bouillons & de vin,
Le piquera par une cantharide
Pour rapeller son esprit clandestin :
« Je vais, dit-il, confondre l'incrédule,
» Et l'esprit-fort encor plus ridicule ;
» Ces scélérats créveront de chagrin,
» Voyant le mort ressusciter demain ».
L'invention fut par tous applaudie
Et tout s'empresse alors dans la maison ;
L'une, à la hâte apporte l'eau d'Hongrie ;
L'autre, en courant, du baume d'Arabie ;
Là près du feu, l'on réchauffe un bouillon ;
Dans la maison c'étoit beau carillon :
Tous les parens chez le mort s'empresserent,
Si rudement des coudes se choquerent,
Qu'à terre on vit sauter plus d'un flacon.

Et qu'en leurs mains maints verres se briserent.

Comme au rivage on voit après le flux
Dans peu de tems succéder le reflux,
On vit ici se presser par la porte,
D'un peuple fou la nombreuse cohorte ;
Il entre, il sort, & par le défilé,
Lassé de voir, il s'étoit écoulé.

Le saint alors dévotement s'avance :
« Ne perdez point, leur dit-il, patience ;
» Tout doit à gré dans peu nous réussir ;
» Pour le présent laissons, par bienséance,
» Au pauvre mort le loisir de dormir :
» Sortons, demain il faudra revenir ».

Aprés qu'au mort on eut ouvert la bouche,
Et que sa sœur, bonne & sainte mitouche,
L'eut abreuvé d'un bouillon restaurant,
Chacun s'en fut rempli de ce spectacle,
Et curieux de l'inoui miracle
Qu'opéreroit ce pieux charlatan.

Ce jour enfin pour leurs souhaits arrive ;
Avant qu'un coq eût chanté le matin,
Des bons parens la troupe fugitive
Vint promptement retrouver leur cousin ;
On le revit, hélas ! toujours de même,
Roide, immobile & le visage blême :
Le saint revint, & fortement predit
Que par l'effet de son pouvoir supréme,
On reverroit le mort sortir du lit
Sur quoi d'abord nouveaux bouillons on fit.

Enfin depuis huit jours on attendit ;
Point de miracle ; on attend le quinzieme ;
En espérant on va jusqu'au vingtieme ;

Mais

Mais pas un mot, que le bon saint leur dit,
Pour le malheur du mort ne s'accomplit;
Et quelle fut l'abbattement énorme,
Lorsque voulant juger du fait en forme,
Jusques au fond le cas s'approfondit;
Quelqu'un du mort leva la couverture;
Ciel! il sentit.... fais-en la conjecture,
Ami lecteur, je sais que tu m'entens,
Et volontiers de cette idée impure
Je veux ici t'épargner la peinture.
Bref on vit bien qu'il étoit enfin tems
Que le bon mort fût mis en sépulture;
Et le caffard malheureux en augure
Devint depuis la fable des parens.

Lorsqu'une fois on est en train de croire,
L'esprit se plie à toute absurdité,
La fable alors passe pour vérité,
Et le mensonge est égal à l'histoire;
On s'étourdit, on reçoit toute erreur,
Qu'un cerveau creux engendra par boutade:
Quand une fois le Bon-Sens bat chamade,
Adieu, Raison, à jamais serviteur.

LE SERIN ET LE MOINEAU.

FABLE.

On se fait des grandeurs une très-fausse idée,
Les estime le plus qui les connoît le moins.
Telle ame de leur soif se trouvant possédée,
Perd pour les acquérir & son tems & ses soins:
Dans tous les états de la vie
On trouve du haut & du bas;
Un tel dont le bonheur inspire de l'envie,
Se plaint de ce qu'il ne l'a pas.
Ecoutez sur ceci le conseil charitable
Qu'osent vous indiquer les oiseaux de ma fable.

Un jour dans un grand bourg, certain Moineau banal,
Des plus galans moineaux redoutable rival,
Le plus estimé chez les belles,
Galant, joli, coquet un brin,
Voloit de ses rapides aîles,
A l'entour d'un château flanqué de deux tourelles,
Palais du Seigneur suzerain:
Il apperçoit au fond d'une gentille cage,
Juché dessus son bois un merveilleux Serin
Qui le charma par son ramage.
» Hélas! se disoit-il, du peuple des oiseaux,
» Au beau Serin échut le meilleur apanage;
» A l'abri des saisons, à l'abri de l'outrage,
» Logé comme un Seigneur, il ignore mes maux;
» Tandis que mouillé par l'orage,

» Je

» Je grelotte sur des roseaux ;
» Il vit en très-grand personnage,
» Il se mire dans des trumeaux ;
» Son bon maître l'aime à la rage,
» Il le nourrit de sucre & d'excellent biscuit ;
» Tandis qu'en ce maudit village
» A coups de feu l'on me poursuit,
» Que j'erre comme un misérable,
» De cent caresses on l'accable.
» Sort cruel ! où m'as-tu réduit ?
» Que ne suis-je né son semblable !
Notre gentil Serin, quoique sans truchement,
Comprit maître Moineau, je ne sais trop comment :
Un Serin du bel air, qui vit dans le grand monde,
Fut-il même tant soit peu sot,
Doit deviner à demi-mot
Les autres oiseaux de la ronde.
Il répondit au gros Moineau,
Dans sa dialecte d'oiseau :
» Ami, ta cervelle est timbrée,
» Tu parle avec esprit, mais tu raisonnes mal :
» Ma cage richement dorée
» Te rend en secret mon rival :
» Ah ! dans la plus superbe cage
» Ces fers & ma captivité
» Me font sentir le poids d'un pénible esclavage.
» Que m'importe la vanité ?
» Sois satisfait de ton partage :
» Point de bonheur sans liberté.





LETTRES EN VERS ET PROSE.

LETTRE PREMIERE.

A JORDAN*.

Lorsque tu parles de canons,
Colin doit parler d'astrolabes;
Lise, des courbes, des Newtons;
Et moi je ferai des chansons
En langues Grecques & Arabes.
Qu'un chacun garde ses oisons;
Crois-moi, c'est le seul parti sage:
Trop heureux, si nous remplissons,
Comme il faut, un seul personnage!

Je ne dis point que tu ne sois pas un excellent scribe, un Atlas de bibliotheque, un savant jovial, un terrible Grec, un galant doué de tous les talens que possédoit défunt l'Ane de

* Ecrite en 1743.

Lucien.

Lucien : je me renferme modestement à soutenir que tu n'es point un Bélidor en artillerie. J'ai pensé étouffer de rire en lisant ta Lettre. Un Tourneur s'offre à faire des canons, & s'adresse à Jordan. Crois-moi, mon ami, ne communique point ce secret, & fais travailler cet Artiste pour ton arsenal : à la premiere dispute littéraire qui te surviendra, braque ta grosse artillerie contre ton adversaire, & crie lui : *Ultima ratio Jordani.*

Je suis ici depuis quelques jours ; je ne vois que des remparts ; je n'entends que le tonnerre des fusils ; je ne me promene que dans des mines ; & je ne respire que du soufre. Que peux-tu attendre de moi, sinon une Lettre bien martiale ? Cependant je compte de retrouver à Berlin des plaisirs plus doux, & d'y souper gaiement entre Mécene-Jordan, & Pollion-Césarion. Adieu, mon ami, profite du tems, car il s'envole.

LETTRE II.

A VOLTAIRE.

Du 22 Février 1747.

VOus n'avez donc point fait votre Sémiramis pour Paris ? On ne se donne pas non plus la peine de travailler avec soin une tragédie, pour la laisser vieillir dans un porte-feuille. Je vous devine : avouez donc que cette piece a été composée pour nôtre théâtre de Berlin. A coup sûr, c'est une galanterie que vous me faites, & que votre discrétion ou votre modestie vous empêche d'avouer. Je vous en fais mes remercimens à la lettre, & j'attens la piece pour l'applaudir ; car on peut se récrier d'avance, quand il s'agit de vos ouvrages. Il n'y a qu'une injustice extrême de la part du public, ou plûtôt les intrigues & les cabales, qui peuvent vous enlever les louanges que vous méritez.

VOILA donc votre goût décidé pour l'histoire ; suivez, puisqu'il le faut, cette impulsion étrangere ; je ne m'y oppose pas. L'ouvrage qui m'occupe n'est point dans le genre de mémoires ni de commentaires ; mon personnel n'y entre pour rien. C'est une fatuité en tout homme de se croire un être assez remarquable pour que tout l'Univers soit informé du détail de ce qui concerne son individu. Je peins en grand le bouleversement de l'Europe ; je me suis appliqué à crayonner les ridicules & les contradictions que l'on peut remarquer dans la conduite de ceux qui la gouvernent. J'ai rendu le précis des négociations les plus importantes,

des

des faits de guerre les plus remarquables ; & j'ai assaisonné ces récits de réflexions sur les causes des évenemens, & sur les différens effets qu'une même chose produit, quand elle arrive dans d'autres tems, ou chez différentes nations. Les détails de guerre que vous dédaignez sont sans doute ces longs journaux qui contiennent l'ennuyeuse énumération de cent minuties ; & vous avez raison. Sur ce sujet cependant il faut distinguer la matiere de l'inhabileté de ceux qui la traitent pour la plûpart du tems. Si on lisoit une description de Paris où l'auteur s'amusât à donner l'exacte dimension de toutes les maisons de cette ville immense, & où il n'obmît pas jusqu'au plan du plus vil brelan, on condamneroit ce livre & l'auteur au ridicule ; mais on ne diroit pas pour cela que Paris est une ville ennuyeuse. Je suis du sentiment que de grands faits de guerre écrits avec concision & vérité, qui développent les raisons qu'un chef d'armée a eues en se décidant, & qui exposent, pour ainsi dire, l'ame de ses opérations ; je crois, je le répete, que de pareils mémoires doivent servir d'instruction à tous ceux qui font profession des armes. Ce sont des leçons qu'un anatomiste fait à des sculpteurs, qui leur apprennent par quelles contractions les muscles du corps humain se remuent. Tous les arts ont des exemples & des préceptes. Pourquoi la Guerre, qui défend la patrie & sauve les peuples d'une ruine prochaine, n'en auroit-elle pas ?

Si vous continuez à écrire sur ces dernieres guerres, ce sera à moi à vous céder ce champ de bataille : aussi-bien mon ouvrage n'est-il pas fait pour le public.

J'ai pensé très-sérieusement trépasser, ayant eu une attaque d'apoplexie imparfaite : mon tempérament & mon âge m'ont rappellé à la vie. Si j'étois descendu là-bas, j'aurois guetté Lucrece & Virgile, jusqu'au moment que je

vous

vous aurois vû arriver : car vous ne pourrez avoir d'autre place dans l'Elysée qu'entre ces deux messieurs-là. J'aime cependant mieux vous appointer dans ce monde-ci ; ma curiosité sur l'infini & sur les principes des choses n'est pas assez grande pour me faire hâter le grand voyage. Vous me faites espérer de vous revoir ; je ne m'en réjouirai que quand je vous verrai, car je n'ajoûte pas grand foi à ce voyage : cependant vous pouvez vous attendre à être bien reçû.

Car je t'aime toûjours, tout ingrat & vaurien,
Et ma facilité fait grace à ta foiblesse,
Je te pardonne tout avec un cœur chrétien.

Le duc de Richelieu a vû des dauphines, des fêtes, des cérémonies & des fats : c'est le lot d'un ambassadeur. Pour moi, j'ai vû le petit Paulmy aussi doux qu'aimable & spirituel. Nos beaux esprits l'ont dévalisé en passant, & il a été obligé de nous laisser une comédie charmante qui a eu assez de succès à la représentation : il doit être à-présent à Paris ; je vous prie de lui faire mes complimens, & de lui dire que sa mémoire subsistera toujours ici avec celle des gens les plus aimables.

Vous avez prêté votre Pucelle à la duchesse de Wirtemberg ; apprenez qu'elle l'a fait copier pendant la nuit. Voilà les gens à qui vous vous confiez ; & les seuls qui méritent votre confiance, ou plûtôt à qui vous devriez vous abandonner tout entier, sont ceux avec lesquels vous êtes en défiance. Adieu. Puisse la Nature vous donner assez de force pour venir dans ce pays-ci, & vous conserver encore de longues années pour l'ornement des lettres & pour l'honneur de l'esprit humain.



LETTRE

LETTRE III.

A VOLTAIRE.

Du 24 Avril 1747.

VOus rendez la Mort ſi galante
Et le Tartare ſi charmant,
Que cette image décevante
Séduit mon eſprit & le tente
D'en tâter pour quelque moment:
Mais de cette demeure ſombre,
Où Proſerpine avec Pluton
Gouvernent le funeſte nombre
D'habitans du noir Phlégéton,
Je n'ai point vû revenir d'Ombre.
J'ignore ſi dans ce canton
Les beaux-eſprits ont le bon ton:
Et ce voyage eſt de nature,
Qu'en s'embarquant avec Caron,
La retraite n'eſt pas trop ſûre.
Laiſſons donc à la Fiction
La tranquille poſſeſſion
Du royaume de l'autre monde;
Source où l'Imagination,
En nouveautés toujours féconde,
Puiſe le ſyſtême où ſe fonde
La populaire opinion.
Qu'un fanatique ridicule

Y place ſon plus doux eſpoir;
Qu'on prépare pour ce manoir
Un quidam que la fievre brûle,
S'il faut lui dorer la pillule,
Pour l'envoyer tout conſolé,
Bien leſté, pieuſement huilé,
Paſſer en pompe triomphale
Aux bords de la rive infernale.
Moi qui ne ſuis point affublé
De viſion théologale,
Je préfere à l'onde fatale
La ſolide réalité
Des voluptés de cette vie.
Je laiſſe la félicité
Dont on prétend qu'elle eſt ſuivie,
A tout fanatique entêté,
Dont l'ame au plaiſir engourdie
Ne vit que dans l'éternité;
A cette engeance triſte & folle
Des Malebranches de l'école,
Grands alambiqueurs d'argumens,
Dont la raiſon & le bon-ſens
Subtilement des bancs s'envole.
Ah! puiſſe un Aſtolfe nouveau,
Ayant pitié de leur cerveau,
Leur en rapporter la fiole!
Pour moi, qui me ris de ces fous,
Je m'abandonne ſans foibleſſe
Aux plaiſirs que m'offrent mes goûts:
Et lorſque mon démon m'oppreſſe,
Aux riches ſources du Permeſſe
J'oſe encor puiſer quelquefois.

Mais

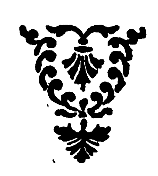
Mais l'Age fane ma jeunesse;
Mon front sillonné par ses doigts,
M'apprend, hélas! que la Vieillesse
Vient pour me ranger sous ses loix.
Adieu, beaux Jours, Plaisirs, Folie,
Brillante Imagination,
Enfant de mon naissant Génie;
Adieu, pétillante Saillie,
Vos charmes sont hors de saison:
Et la Sagesse, me dit-on,
Doit sur la physionomie
D'un républicain de Platon
Imprimer l'air froid de Caton.
Adieu, beaux Vers, douce Harmonie,
Frénétique Métromanie,
Immortelle cour d'Apollon,
Qui jurez dans la compagnie
De la pourpre & de la Raison;
Ma Muse du Pinde proscrite
M'avertit que son dieu la quitte.
Ainsi donc j'abandonnerai
Cette brillante carrïere;
Mais tant que vous la remplirez,
Appuyé sur la barrïere,
Battant des mains j'applaudirai.

Je vous rends un peu de laiton pour de l'or tout pur que vous m'envoyez; il n'est, en vérité, rien au-dessus de vos vers: j'en ai vû que vous adressez à Algarotti, qui sont charmans; ceux qui sont pour moi sont encore au-dessus des autres. La Sémiramis m'est parvenue en même tems, remplie de grandes beautés de détail, & de ces superbes tirades de vers qui confirment le goût décidé que j'ai pour vos

 ouvrages.

ouvrages. Je ne ſçais pas cependant ſi les ſpectres & les ombres mettront dans cette piece le pathétique que vous vous en promettez. L'eſprit du dix-huitieme ſiecle ſe prête à ce merveilleux, lorſqu'il eſt mis en récit ; c'eſt un peu hazarder que de le mettre en action : & je doute que l'ombre du grand Ninus faſſe des proſélytes. Un public qui croit à peine en Dieu, doit rire des démons, lorſqu'il leur voit jouer un rôle ſur le théâtre. Je hazarde peut-être trop que de vous expoſer mes doutes ſur un morceau dont je ne ſuis pas juge compétent : ſi c'étoit quelque maniſeſte, quelque alliance, ou quelque traité de paix, peut-être pourrois-je en raiſonner plus à mon aiſe & bavarder politique ; ce qui eſt le plus ſouvent traveſtir en héroïſme la fourberie des hommes. Je me ſuis enfoncé à-préſent dans l'hiſtoire, je l'étudie & je l'écris ; plus curieux de connoître celle des autres que de ſçavoir la fin de la mienne ; me portant mieux à-préſent, vous conſervant toujours mon eſtime, & étant toûjours dans les diſpoſitions de vous revoir ici avec empreſſement. Adieu.

Faites, je vous prie, mes complimens à Madame du Châtelet, & remerciez-la de la part qu'elle prend à ce qui me regarde.



LETTRE

LETTRE IV.

A VOLTAIRE.

De Potsdam, le 29 Novembre 1748.

EN vain veux-je vous arrêter,
Partez donc, indiſcrette Muſe;
Allez vous-même déclamer
Vos vers que Vaugélas récuſe;
Et chez l'Homere des Français
Etaler l'amas des portraits
Qu'a peint votre verve diffuſe.

Quels ſont vos étranges exploits!
A-t-on jamais entendu l'âne
Provoquer de ſa voix profane
Le chantre aimable de nos bois?
Et vous, babillarde Caillette,
Allez, ſans raiſon, ſans ſujet,
Auprès du plus fameux poëte,
Afin d'exciter ſa trompette
Par les ſons de mon flageolet.

Partez donc, je ne ſçais qu'y faire;
Puiſqu'il le faut, voyez Voltaire,
Le fatras énorme & complet
De mille rimes inſenſées,
Qui malgré moi, comme il leur plaît,
Ont défiguré mes penſées:
Mais ſur-tout gardez le ſecret.

Voila la façon dont j'ai parlé à ma Muſe ou à mon

Esprit; j'y ajoûtois encore quelques réflexions: Voltaire, leur disois-je, est malheureux; un libraire avide, ou quelque éditeur familier lui volera un jour sa cassette; & vous aurez le malheur, mes vers, de vous y trouver, & de paroître dans le monde malgré vous. Mais sentant que cette réflexion n'étoit qu'un effet de l'Amour-propre, j'opinai pour le départ des vers; trouvant dans le fond que ces laborieux ouvrages, au lieu de trouver une place dans votre cassette, serviroient mieux dans la tabagie du roi Stanislas. Qu'on les brûle; c'est la plus belle mort qu'ils peuvent attendre. A propos du roi Stanislas, je trouve qu'il mene une vie fort heureuse: on dit qu'il enfume Madame du Châtelet & le Gentilhomme de Chambre ordinaire de Louis XV. c'est-à-dire, qu'il ne peut se passer de vous deux: cela est raisonnable, cela est bien. Le sort des hommes est bien différent. Tandis qu'il jouit de tous les plaisirs, moi, pauvre fou, peut-être maudit de Dieu, je versifie. Passons à des sujets plus graves. Sçavez-vous que je me suis mis en colere contre vous, & cela tout de bon? Comment pourroit-on ne point se fâcher? Car

Du plus bel esprit de la France,
Du poëte le plus brillant,
Je n'ai reçû depuis un an
Ni vers, ni piece d'éloquence.

C'est, dit-on, que Sémiramis
L'a retenu dans Babylone;
Cette nouvelle Tisiphone
Fait-elle oublier des amis?

Peut-etre il écrit de Louis
La campagne, en exploits fameuse,
Où, vainqueur de ses ennemis,
Les bords orgueilleux de la Meuse

Arborerent

Arborerent les fleurs-de-lys.

Jamais l'ouvrage ne dérange
Un esprit sublime & profond:
D'où vient donc ce silence étrange?
On diroit qu'un beau jour Caron,
Inspiré par un mauvais ange,
Vous eût transporté chez Pluton.
Dans ce manoir funeste & sombre,
Où le sot vaut l'homme d'esprit,
D'où jamais il ne sort une ombre,
Où l'on n'aime, ne boit, ni rit.

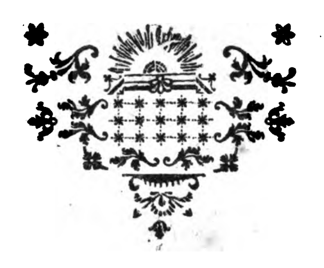
Cependant un bruit court en ville,
De Paris l'on mande tout bas,
Que Voltaire est à Luneville;
Mais quels contes ne fait-on pas?
Un instant m'en rappelle mille.

Deux rois, dit-on, sont vos galans;
L'un, roi sans peuple & sans couronne;
L'autre, si puissant qu'il en donne
A ses beaux-fils, à ses parens.

Au nombre des rois vos amans
J'en ajouterois un troisieme;
Mais la décence & le bon-sens
M'ont empêché depuis long-tems
De faire mention de moi-même.

Malgré ce silence, j'exciterai d'ici votre ardeur pour l'ouvrage. Je ne vous dirai point: « Vaillant fils de Télamon, ranimez votre courage, aujourd'hui que tous vos généreux compagnons sont hors de combat, & que le sort des Grecs dépend de votre bras ». Mais: Achevez l'histoire de Louis le Grand; & ayant eu l'honneur de donner à la France un Virgile, ajoûtez-y la gloire de lui donner un Arioste.

Les nouvelles publiques m'ont mis de mauvaiſe humeur; je trouve que comme vous n'êtes point à Paris, vous ſeriez tout auſſi-bien à Berlin qu'à Luneville. Si Madame du Châtelet eſt une femme à compoſition, je lui propoſe de lui emprunter ſon Voltaire à gage. Nous avons ici un gros Cyclope de Géometre, que nous lui engagerons contre le bel-eſprit: mais qu'elle ſe détermine vîte. Si elle ſouſcrit au marché, il n'y a point de tems à perdre: il ne reſte plus qu'un œil à notre homme; & une courbe nouvelle qu'il calcule à-préſent pourroit le rendre aveugle tout-à-fait, avant que notre marché ſoit conclu. Faites-moi ſçavoir ſa réponſe, & recevez en même tems de bonne part les profondes ſalutations que ma Muſe fait à votre puiſſant génie. Adieu.



LETTRE

LETTRE V.

A VOLTAIRE.

De Potsdam, le 13 Février 1749.

JE reçois avec plaisir deux de vos lettres à-la-fois: avouez-moi que ce grand envoi de vers vous a paru assez ridicule. Il me semble que c'est un Thersite qui veut faire assaut de valeur contre un Achille. J'espérois qu'à vos lettres vous joindriez une critique de mes pieces, comme vous en usiez autrefois, lorsque j'étois habitant de Rheinsberg, où le pauvre Keiserling, que je regrette & que je regretterai toûjours, vous admiroit. Mais Voltaire devenu courtisan ne sçait donner que des louanges; le métier en est, je l'avoue, moins dangereux. Ne pensez pas cependant que ma gloire poétique se fût offensée de vos corrections. Je n'ai point la fatuité de présumer qu'un Allemand fasse de bons vers françois.

La critique douce & civile
Pour un auteur est un grand bien;
Dans son amour-propre imbécile,
Sur ses défauts il ne voit rien:
Ce flambeau divin qui l'éclaire
Blesse, à la vérité, ses yeux:
Mais bien-tôt il n'en voit que mieux;
Il corrige, il devient sévere.
Qui tend à la perfection,
Limant, polissant son ouvrage,

Diſtingue la correction
De la ſatyre & de l'outrage.

Ayez donc la bonté de ne point m'épargner : je ſens que je pourrai faire mieux, mais il faut que vous me diſiez comment.

Ne penſez-vous pas que de bien faire des vers eſt un acheminement pour bien écrire en proſe ? Le ſtyle n'en deviendroit-il pas plus énergique, ſur-tout ſi l'on eſt ſur ſes gardes, de ne point charger la proſe d'épithetes, de périphraſes, & de tours trop poétiques ?

J'aime beaucoup la Philoſophie & les Vers. Quand je dis Philoſophie, je n'entends ni la Géométrie, ni la Métaphyſique : la premiere, quoique ſublime, n'eſt point faite pour le commerce des hommes ; je l'abandonne à quelque rêve-creux d'Anglois ; qu'il gouverne le ciel comme il lui plaira, je m'en tiens à la planete que j'habite : pour la Métaphyſique, c'eſt, comme vous le dites très-bien, un balon enflé de vent. Quand on fait tant que de voyager dans ce pays-là, on s'égare entre des précipices & des abymes : & je me perſuade que la Nature ne nous a point faits pour deviner ſes ſecrets, mais pour co-opérer au plan qu'elle s'eſt propoſé d'exécuter. Tirons tout le parti que nous pouvons de la vie ; & ne nous embarraſſons point ſi ce ſont des mobiles ſupérieurs qui nous font agir, ou ſi c'eſt notre liberté. Si cependant j'oſois hazarder mon ſentiment ſur cette matiere, il me ſemble que ce ſont nos paſſions & les conjonctures dans leſquelles nous nous trouvons, qui nous déterminent. Si vous voulez remonter *ad priora*, je ne ſçais point ce qu'on en pourra conclure. Je ſens bien que c'eſt ma volonté qui me fait faire des vers tant bons que mauvais ; mais j'ignore ſi c'eſt une impulſion étrangere qui m'y force. Toutefois lui devrois-je ſçavoir gré de ne pas mieux m'inſpirer ? Ne

Ne vous étonnez point de mon Ode ſur la Guerre ; ce ſont, je vous aſsûre, mes ſentimens. Diſtinguez l'homme-d'état du philoſophe ; & ſçachez qu'on peut faire la guerre par raiſon, qu'on peut être politique par devoir, & philoſophe par inclination. Les hommes ne ſont preſque jamais placés dans le monde ſelon leur choix : de-là vient qu'il y a tant de cordonniers, de prêtres, de miniſtres, & de princes mauvais.

Si tout étoit bien aſſorti
Sur ce ridicule hémiſphere,
L'ouvrier, quittant ſon outi,
Seroit amiral ou corſaire ;
Le roi, peut-être, charbonnier ;
Le général, un maltotier ;
Le berger, maître de la terre ;
L'auteur, un grand foudre de guerre.
Mais raſsûrons-nous là-deſſus,
Chacun conſervera ſa place ;
Le monde va par ſes vieux us ;
Et juſqu'à la derniere race,
On y verra mêmes abus.

A propos de vers, vous me demandez ce que je penſe de la tragédie de Crébillon. J'admire l'auteur de Rhadamiſte, d'Electre, & de Sémiramis, qui ſont de toute beauté : & le Catilina de Crébillon me paroît l'Attila de Corneille ; avec cette différence, que le moderne eſt bien au-deſſus de ſon prédéceſſeur, pour la fabrique des vers. Il paroît que Crébillon a trop défiguré un trait de l'hiſtoire Romaine, dont les moindres circonſtances ſont connues. De tout ſon ſujet, Crébillon ne conſerve que le caractere de Catilina. Cicéron, Caton, la république Romaine, & le fond de la piece, tout eſt ſi fort changé

&

& même avili, que l'on n'y reconnoît rien que les noms. Par cela même, Crébillon a manqué d'intéresser ses auditeurs. Catilina y est un fourbe furieux, que l'on voudroit voir punir; & la république Romaine un assemblage de fripons pour lesquels on est indifférent. Il falloit peindre Rome grande, & les supports de sa liberté aussi généreux que sages & vertueux. Alors le parterre seroit devenu citoyen Romain, & auroit tremblé avec Cicéron sur les entreprises audacieuses de Catilina. De plus, il n'y a aucun endroit où le projet de la conjuration soit clairement développé: on ignore quel étoit le véritable dessein de Catilina; & il me semble que sa conduite est celle d'un homme ivre. Vous aurez remarqué encore que les interlocuteurs varient à chaque scène; il semble qu'ils n'y viennent que pour faire varier de dialogue à Catilina. On peut retrancher de la piece, sans y rien changer, Lentulus & les ambassadeurs Gaulois, qui ne sont que des personnages inutiles, pas même épisodiques. Le quatrieme acte est le plus mauvais de tous; ce n'est qu'un persifflage. Et dans le cinquieme acte, Catilina vient se tuer dans le temple, parce que l'auteur avoit besoin d'une catastrophe; il n'y a aucune raison valable qui l'amene là: il semble qu'il devoit sortir de Rome, comme fit effectivement le vrai Catilina.

Ce n'est que la beauté de l'élocution & le caractere de Catilina qui soûtiennent cette piece sur le théâtre François: par exemple, lorsque Catilina est amoureux, c'est comme un conjuré, rempli d'ambition, doit l'être:

C'est l'ouvrage des sens, non le foible de l'ame.

Quelle force n'y a-t-il pas dans ces caracteres rapides de Cicéron & de Caton?

Timide, soupçonneux, & prodigue de plaintes, &c.

En un mot, cette piece me paroît un dialogue divinement rimé.

rimé. Souvenez-vous cependant que la critique eſt aiſée, & que l'art eſt difficile.

Je n'ai compté vous revoir que cet été; ſi cela ſe peut, & que vous faſſiez un tour ici au mois de Juillet, cela me ſera beaucoup de plaiſir. Je vous promets la lecture d'un poëme épique de quatre mille vers, ou environ, dont Valori eſt le héros; il n'y manque que cette ſervante qui alluma dans vos ſens des feux ſéditieux que ſa pudeur ſut réprimer vivement. Je vous promets même des belles plus traitables. Venez ſans dents, ſans oreilles, ſans yeux & ſans jambes, ſi vous ne le pouvez autrement: pourvû que ce je ne ſçai quoi qui vous fait penſer & qui vous inſpire de ſi belles choſes, ſoit du voyage, cela me ſuffit.

Je recevrai volontiers les fragmens des campagnes de Louis XV. mais je verrai avec plus de ſatisfaction encore la fin du Siecle de Louis XIV. vous n'achevez rien; & cet ouvrage ſeul feroit la réputation d'un homme. Il n'y a plus que vous de poëte François, & que Voltaire & Monteſquieu qui écrivent en proſe. Si vous faites divorce avec les Muſes, à qui ſera-t-il deſormais permis d'écrire? ou, pour mieux dire, de quel ouvrage moderne pourra-t-on ſoûtenir la lecture?

Ne boudez donc point avec le public, & n'imitez point le Dieu d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob, qui punit les crimes des peres juſqu'à la quatrieme génération. Les perſécutions de l'envie ſont un tribut que le mérite paye au vulgaire. Si quelques miſérables auteurs clabaudent contre vous, ne vous imaginez pas que les nations & la poſtérité en ſeront les dupes. Marque de cela, malgré la vétuſté des tems, nous admirons encore les chefs-d'œuvre d'Athenes & de Rome: les cris d'Eſchine n'obſcurciſſent point la gloire de Démoſthène; &, quoiqu'en diſe Lucain, Céſar

paſſe

passe & passera pour un des plus grands hommes que l'humanité ait produits. Je vous garantis que vous serez divinisé après votre mort : cependant ne vous hâtez pas de devenir Dieu ; contentez-vous d'avoir votre apothéose en poche, & d'être estimé de toutes les personnes qui sont au-dessus de l'envie & des préjugés, au nombre desquelles je vous prie de me compter.

LETTRE VI.

A VOLTAIRE.

De Potsdam, le 5 Mars 1749.

IL y a de quoi purger toute la France avec les pillules que vous me demandez, & de quoi tuer vos trois Académies : ne vous imaginez pas que ces pillules soient des dragées ; vous pourriez vous y tromper. J'ai ordonné à Darget de vous envoyer de ces pillules qui ont une si grande réputation en France, & que le défunt Sthal faisoit faire par son cocher : il n'y a ici que les femmes grosses qui s'en servent. Vous êtes en vérité bien singulier, de me demander des remedes, à moi qui fûs toûjours incrédule en fait de Médecine.

Quoi ! vous avez l'esprit crédule
Vis-à-vis de vos médecins,
Qui, pour vous dorer la pillule,
N'en sont pas moins des assassins ?
Vous n'avez plus qu'un pas à faire ;
Et je vois mon devot Voltaire
Naziller chez les Capucins.

Faites

Faites ce que vous pourrez pour vous guérir; il n'y a de vrai bien en ce monde, que la ſanté: que ce ſoit les pillules, le ſené, ou les clyſteres qui vous rétabliſſent, peu importe: les moyens ſont indifférens, pourvû que j'aie encore le plaiſir de vous entendre: car il ne ſera plus poſſible de vous voir: vous devez être tout-à-fait inviſible à-préſent.

Malgré la Sorbonne pléniere,
J'avois fermement dans l'eſprit,
Que l'homme n'eſt qu'une matiere,
Qui naît, végete & ſe détruit:
De cette opinion qu'on blâme.
Je reconnois enfin les torts;
Car j'admire votre belle ame,
Et je ne vous crois plus de corps.

Je vous envoie encore une Epitre qui contient l'apologie de ces pauvres rois, contre leſquels tout l'Univers gloſe, en enviant cent fois leur fortune prétendue. J'ai d'autres ouvrages que je vous enverrai ſucceſſivement. C'eſt mon délaſſement que de faire des vers. Si je peche du côté de l'élocution, du-moins trouverez-vous des choſes dans mes Epîtres, & point de ce paralogiſme vain, de cette crême fouettée, qui n'étale que des mots & point de penſées. Ce n'eſt qu'à vous autres Virgiles & Horaces François, qu'il eſt permis d'employer cet heureux choix de mots harmonieux, cette variété de tours; de paſſer naturellement du ſtyle ſérieux à l'enjoué; & d'allier les fleurs de l'éloquence aux fruits du bon-ſens.

Nous autres étrangers, qui ne renonçons pas pour notre part à la raiſon, nous ſentons cependant que nous ne pouvons jamais atteindre à l'élégance & à la pureté que demandent les loix rigoureuſes de la Poéſie Françoiſe: cette étude demande un homme tout entier. Mille devoirs, mille

mille occupations me distraient. Je suis un galérien enchaîné sur le vaisseau de l'état, ou comme un pilote qui n'ose ni quitter le gouvernail, ni s'endormir, sans craindre le sort du malheureux Palinure. Les Muses demandent des retraites & une entiere égalité d'ame, dont je ne peux presque jouir. Souvent après avoir fait trois vers on m'interrompt. Ma Muse se refroidit, & mon esprit ne se remonte pas facilement. Il y a de certaines ames privilégiées qui font des vers dans le tumulte des cours, comme dans les retraites de Cirey; dans les prisons de la Bastille, comme sur des paillasses en voyage : la mienne n'a pas l'honneur d'être de ce nombre; c'est un ananas qui porte dans des serres, & qui périt en plein vent. Adieu; passez par tous les remedes que vous voudrez; mais sur-tout ne trompez pas mes espérances, & venez me voir. Je vous promets une couronne nouvelle de nos plus beaux lauriers; une servante pucelle à votre usage, & des vers en votre honneur.



LETTRE

LETTRE VII.

A VOLTAIRE.

De Sans-Souci, ce 15 Juillet 1749.

DEs loix de l'homicide Mars
Belle-Isle peut m'instruire en maître;
Mais du bon-Goût & des beaux-Arts,
Il n'est que vous qui pouvez l'être.
Vous qui parlez, comme les dieux,
Leur sublime & charmant langage;
Vous qu'un talent victorieux
Rend immortel par chaque ouvrage;
Vous qui menez vingt Arts de front,
Et qui joignez dans votre style,
A la prose de Cicéron
Des vers tels qu'en faisoit Virgile:

Je ne veux que vous pour maître en tout ce qui regarde la langue, le goût, & le département du Parnasse. Il faut que chacun fasse son métier. Lorsque le Maréchal de Belle-Isle vétillera sur la pureté du langage, Brühl donnera des leçons militaires, & fera des commentaires sur les campagnes du grand Turenne; & je composerai un traité de la vérité de la religion chrétienne.

Votre académie devient plaisante dans ses choix; ces juges de la langue Françoise vont abandonner Vaugelas pour leur breviaire: cela paroît un peu singulier aux étrangers.

Enfin donc votre Académie
Va faire un couvent de dévots;
L'Art de penſer & le Génie
En ſont exclus par des cagots.
Qui veut le ſuffrage & l'eſtime
De ces quarante perroquets,
N'a qu'à ſçavoir ſon catéchîme,
Au demeurant point de François:
De cette cohuë indocile
Apollon & les doctes Sœurs
N'honoreront de leurs faveurs
Que Richelieu, vous & Belle-Iſle.

Vous êtes, mon cher Voltaire, comme les mauvais Chrétiens; vous renvoyez votre converſion d'un jour à l'autre. Après m'avoir donné des eſpérances pour l'été, vous me remettez à l'automne; apparemment qu'Apollon, comme dieu de la Médecine, vous ordonne de préſider aux couches de Madame du Châtelet. Le nom ſacré de l'amitié m'impoſe ſilence; & je me contente de ce qu'on me promet.

Je corrige à-préſent une douzaine d'épitres que j'ai faites, & quelques petites pieces, pour qu'à votre arrivée vous y trouviez moins de fautes.

Vous pourrez voir par l'argument de mon poëme quel en eſt le ſujet. Le fond de l'hiſtoire eſt vrai. Darget, alors ſecrétaire de Valory, fut enlevé de nuit par un partiſan Autrichien, dans une chambre voiſine de celle où couchoit ſon maître. La ſurpriſe de Franquini fut extrême, quand il s'apperçut qu'il tenoit ce ſecrétaire au lieu de l'ambaſſadeur. Tout ce qui entre d'ailleurs dans ce poëme n'eſt que fiction; vous le verrez ici, car il n'eſt pas fait pour être vû en public. Si j'avois le crayon de Raphaël & le pinceau de

de Rubens, j'eſſayerois mes forces, en peignant les grandes actions des hommes : mais avec les talens de Callot, on ne fait que des caricatures & des charges.

J'AI vû ici le héros de la France, ce Saxon, ce Turenne du ſiecle de Louis XV. Je me ſuis inſtruit par ſes diſcours, non pas dans la langue Françoiſe, mais dans l'Art de la Guerre. Ce maréchal paroît être le profeſſeur de tous les généraux de l'Europe. Il a vû nos ſpectacles; à l'occaſion de quoi il m'a dit qu'une nouvelle comédie que vous avez donnée au théatre, nommée *Nanine*, y avoit eu beaucoup de ſuccès. J'étois étonné d'apprendre qu'il paroiſſoit de vos ouvrages, dont j'ignorois juſqu'au nom. Autrefois je les voyois; à-préſent j'apprens par d'autres ce que l'on en dit, & je ne les reçois qu'après que les libraires en ont fait une ſeconde édition. Je vous ſacrifie tous mes griefs, ſi vous venez ici : ſinon craignez l'épigramme; le hazard peut m'en fournir une bonne. Un poëte, quelque mauvais qu'il ſoit, eſt un animal qu'il faut ménager. Adieu, j'attens la chûte des feuilles, avec cette impatience qu'on attend au printems les momens de les voir éclore.



LETTRE VIII.

A VOLTAIRE.

DANS votre prose délicate,
Vous avancez très-poliment,
Que je ne suis qu'un automate,
Un Stoïque sans sentiment.
Mes larmes coulent pour Electre,
Je suis sensible à l'amitié:
Mais le plus héroïque spectre
Ne m'inspire que la pitié.

VOTRE cardinal Quirini est bien digne du tems des spectres & des sortiléges: vous connoissez votre monde; & c'étoit bien s'adresser, de lui dire que tout catholique étant obligé de croire aux miracles, le parterre se trouvoit obligé en conscience de trembler devant l'Ombre de Ninus. Je vous répons que le bibliothécaire de sa sainteté approuvera fort cette doctrine orthodoxe. Pour moi, qui ne suis qu'un maudit hérétique, vous me permettrez d'être d'un sentiment différent, & de vous dire ingénument ce que je pense de votre tragédie. Quelque détour que vous preniez pour cacher le nœud de Sémiramis, ce n'en est pas moins l'Ombre de Ninus: c'est cette Ombre qui inspire des remords dévorans à sa veuve parricide; c'est l'Ombre qui permet galamment à sa veuve de convoler en secondes nôces. L'Ombre fait entendre du fond de son tombeau une voix gémissante à son fils; il fait mieux, il vient en personne effrayer le conseil de la reine, & atterrer la ville de Babylone.

Il

Il arme enfin son fils du poignard dont Ninias assassine sa mere. Il est si vrai que défunt Ninus fait le nœud de votre tragédie, que sans les rêves & les apparitions différentes de cette ame errante, la piece ne pourroit pas se jouer. Si j'avois un rôle à choisir dans cette tragédie, je prendrois celui du revenant; il y fait tout. Voilà ce que vous dit la critique. L'admiration ajoûte avec la même sincérité, que les caracteres sont soûtenus à merveille, que la vérité parle par vos auteurs; que l'enchaînure des scènes est faite avec un grand art. Sémiramis inspire une terreur mêlée de pitié. Le féroce & artificieux Assur mis en opposition avec le fier & généreux Ninias, forme un contraste admirable: on déteste le premier, aussi ne lui arrive-t-il aucune catastrophe dans l'action, parce qu'elle n'auroit produit aucun effet. On s'intéresse à Ninias, mais on est étonné de la façon dont il tue sa mere; c'est le moment où il faut se faire la plus forte illusion. On est un peu fâché contre Azema, qu'elle porte des paquets, & que ses qui-pro-quo soient la cause de la catastrophe. Toute la piece est versifiée avec force; les vers me paroissent de la plus belle harmonie, & dignes de l'auteur de la Henriade. J'aime mieux cependant lire cette tragédie, que de la voir représenter, parce que le spectre me paroîtroit risible, & que cela seroit contraire au devoir que je me suis proposé de remplir exactement, de pleurer à la tragédie & de rire à la comédie.

Du tems de Plaute & d'Euripide,
Le parterre morigené
Suivoit ce goût sage & solide;
Par malheur il est surанné.

Vous dirai-je encore un mot sur la tragédie? les grandes passions me plaisent sur le théatre: je sens une satisfaction secrette, lorsque l'auteur trouve moyen de remuer

& de tranſporter mon ame par la force de ſon éloquence: mais ma délicateſſe ſouffre, lorſque les paſſions héroïques ſortent de la vraiſemblance. Les machines ſont trop outrées dans un ſpectacle raiſonnable; au lieu d'émouvoir, elles deviennent puériles. S'il falloit opter, j'aimerois mieux dans la tragédie moins d'élévation & plus de naturel.

Le ſublime outré donne dans l'extravagance; Charles XII. a été le ſeul homme de tout ce ſiecle, qui eût ce caractere théatral: mais, pour le bonheur du genre-humain, les Charles XII. ſont rares. Il y a une Marianne de Triſtan qui commence par ce vers:

Fantôme injurieux qui troubles mon repos....

Ce n'eſt pas certainement comme nous parlons: apparemment que c'eſt le langage des habitans de la Lune. Ce que je dis des vers doit s'entendre également de l'action. Pour qu'une tragédie me plaiſe, il faut que les perſonnages ne montrent que les paſſions telles qu'elles ſont dans des hommes vifs & dans des hommes vindicatifs. Il ne faut dépeindre les hommes ni comme des démons, ni comme des anges, car ils ne ſont ni l'un ni l'autre, mais puiſer leurs traits dans la nature.

Pardon, mon cher Voltaire, de cette diſcuſſion; je vous parle comme faiſoit la ſervante de Moliere; je vous rens compte des impreſſions que les choſes font ſur mon ame ignorante.

J'ai trouvé dans le volume que je viens de recevoir, l'éloge que vous faites des officiers qui ont péri dans cette guerre; ce qui eſt digne de vous: & j'ai été ſurpris que nous nous ſoions rencontrés, ſans le ſçavoir, dans le choix du même ſujet. Les regrets que me cauſoit la perte de quelques amis, me firent naître l'idée de leur payer, au-moins après leur mort, un foible tribut de reconnoiſſance; & je compo-

ſai

ſai ce petit ouvrage, où le cœur eut plus de part que l'eſprit : mais ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que le mien eſt en vers, & celui du poëte en proſe. Racine n'eut de ſa vie de triomphe plus éclatant, que lorſqu'il traitoit le même ſujet que Pradon. J'ai vû combien mon barbouillage étoit inférieur à votre éloge. Votre proſe apprend à mes vers comme ils auroient dû s'énoncer.

Quoique je ſois de tous les mortels celui qui importune le moins les dieux par mes prieres, la premiere que je leur adreſſerai ſera conçûe en ces termes :

O Dieux ! qui douez les poëtes
De tant de ſublimes faveurs,
Ah ! rendez vos graces parfaites,
Et qu'ils ſoient un peu moins menteurs !

Si les dieux daignent m'exaucer, je vous verrai l'année qui vient à Sans-Souci ; & ſi vous êtes d'humeur de corriger de mauvais vers, vous trouverez à qui parler. *Vale.* Dans ce moment je reçois Nanine.

LETTRE IX.

A VOLTAIRE.

De Berlin, le 11 Janvier 1750.

J'Ai vû le roman de Nanine,
Elégamment dialogué,
Par hazard, je crois, relégué
Sur la scène aimable & badine
Où triompherent les écrits
De l'inimitable Moliere.
Si sa Muse fut la premiere
Sur le théatre de Paris
Qui donna des graces aux Ris,
Garre qu'elle soit la derniere.
Il terrassa tous vos Marquis,
Précieuses, faux beaux-esprits,
Faux dévots à triple tonsure,
Nobles sortis de la roture,
Médecins, juges & badauds;
Moliere voyoit la Nature,
Il en faisoit de grands tableaux.
Les goûts frelatés & nouveaux
Qu'introduisirent ses rivaux,
Lassés de sa forte peinture,
A la place de nos défauts,
Et d'une plaisante censure
Qui pouvoit corriger nos mœurs,
Sçurent affadir de Thalie

Dont

Le propos léger, la saillie:
Dont sa Morale est embellie:
Et pour comble de leurs erreurs,
Ils déguiserent Melpomene,
Qui vient sur la comique scène
Verser ses héroïques pleurs
Dans les atours d'une bourgeoise,
Languissante, triste & sournoise,
Disant d'amoureuses fadeurs.

Dans cette nouvelle hérésie,
On connoît aussi peu le ton
Que doit avoir la Comédie,
Qu'on trouve la Religion
Sous les traits de l'Apostasie.

Comme vous n'avez pu réussir à m'attirer dans la secte de La Chaussée, personne n'en viendra à bout. J'avoue cependant que vous avez fait de Nanine tout ce qu'on en pouvoit espérer ; ce genre ne m'a jamais plu : je conçois bien qu'il y a beaucoup d'auditeurs qui aiment mieux entendre des douceurs à la comédie, que d'y voir jouer leurs défauts, & qui sont intéressés à préférér un dialogue insipide, à cette plaisanterie fine qui attaque les mœurs. Rien n'est plus désolant, que de ne pouvoir pas être impunément ridicule. Ce principe posé, il faut renoncer à l'art charmant des Térences & des Molieres, & ne se servir du théatre, que comme d'un bureau général de fadeurs, où le public peut apprendre à dire : *Je vous aime*, de cent façons différentes. Mon zèle pour la bonne comédie va si loin, que j'aimerois mieux y être joué, que de donner mes suffrages à ce monstre bâtard & flasque que le mauvais goût du siecle a mis au monde.

Depuis Nanine, je n'entends plus parler de vous : donnez-moi donc quelques signes de vie.

Votre

Votre Muſe eſt-elle engourdie ?
L'hiver a-t-il pû la glacer ?
Le beau feu de votre Génie
Ne ſçauroit-il plus s'élancer ?
Ah ! c'eſt un feu que Prométhée
Sçut dérober aux dieux jaloux ;
De cette flamme reſpectée,
Ne parlons jamais qu'à genoux :
Chez vous elle ne peut s'éteindre ;
Mais pour que je n'oſe m'en plaindre,
J'exige quelques vers de vous.

C'est un défi dans toutes les formes : vous paſſerez pour un lâche ſi vous n'y répondez ; l'eſprit ni les vers ne vous coutent rien ; n'imitez donc pas les Hollandois qui ayant ſeuls des cloux de girofle, n'en vendent que par faveur. Horace, votre devancier, envoyoit des épitres à Mécene tant qu'il en vouloit. Virgile, votre aïeul, ne faiſoit pas des poëmes épiques pour tout le monde, mais bien des éclogues. Mais vous, dans l'opulence de l'eſprit, & poſſédant tous les tréſors de l'imagination la plus brillante ; vous êtes le plus grand avare d'eſprit que je connoiſſe. Faut-il être auſſi difficile pour quelques vers de votre ſuperflu qu'on vous demande ? Ne me fâchez pas : mon impatience me pourroit tenir lieu d'Apollon, & peut-être ferois-je une ſatyre ſur les avares d'eſprit. Mais ſi je reçois de vous une lettre bien jolie, comme vous en faites ſouvent, j'oublierai mes ſujets de plainte, & je vous aimerai bien. Adieu.



LETTRE

LETTRE X.

A VOLTAIRE.

QUOI ! vous envoyez vos écrits
Au frondeur de Sémiramis,
A l'incrédule qui de l'ombre
Du grand Ninus n'est point épris ;
Qui sur un ton caustique & sombre
Ose juger vos beaux-esprits ?
  CE trait desarme ma colere ;
Enfin je retrouve Voltaire,
Ce Voltaire du tems jadis,
Qui sçavoit aimer ses amis,
Et qui, sur-tout, sçavoit leur plaire.

VOILA une lettre comme j'en recevois autrefois de Cirey : je redouble d'envie de vous revoir, de vous parler de littérature, & de m'instruire des choses que vous seul pouvez m'apprendre. Je vous fais mes remercimens de votre nouvelle édition : comme je sçavois vos vieilles épitres par cœur, j'ai reconnu toutes les corrections & additions que vous y avez faites ; j'en ai été charmé : ces épitres étoient belles, mais vous y avez ajouté de nouvelles beautés, & sur-tout quelques transitions qui lient mieux les matieres. Ne seroit-ce point une faute d'impression que cet endroit, de l'Epitre à Maurepas, que voici ?

Il fut cent fois moins fou que ceux dont l'imprudence
Dans d'indignes mortels, a mis sa confiance.

Ne faudroit-il pas, *ont* & *leur* ? Pardon de ces vétilles grammaticales,

grammaticales, mais j'aſpire au puriſme & je veux m'inſtruire.

Vous accoutumerez le parterre à tout ce que vous voudrez; des vers de la beauté des vôtres peuvent, par leur impoſture, faire illuſion ſur le fond des choſes. Je ſuis curieux de voir Oreſte; comment vous aurez remplacé *Palamede*, & de quelles autres beautés vous aurez enrichi cette tragédie. Si vous penſiez à moi, vous me feriez la galanterie de me l'envoyer. Je ſuis prevenu pour vous; il ne tient donc qu'à vous de recevoir mes applaudiſſemens: mais ſe ſoucie-t-on à Paris que des Vandales & des Barbares ſifflent ou battent des mains à Berlin?

Cet éloge de nos officiers tués à la guerre, me rappelle une anecdote du feu Czar. Pierre I. ſe mêloit de pharmacie & de médecine; il donnoit des remedes à ſes courtiſans malades; & lorſqu'il avoit expédié quelque boyard pour l'autre monde, il célébroit ſes obſeques avec magnificence, & honoroit leur convoi funebre de ſa préſence. Je me trouve à l'égard de ces pauvres officiers, dans un cas à peu près ſemblable: des raiſons d'état m'obligerent à les expoſer en ces périls où ils ont péri: pouvois-je faire moins que d'orner leurs tombeaux d'epitaphes ſimples & véritables? Venez au moins corriger ce morceau plein de fautes, pour lequel je m'intéreſſe plus que pour tous mes autres ouvrages. Des affaires m'appellent en Pruſſe au mois de Juin: mais du premier de Juillet juſqu'au mois de Septembre, je pourrai diſpoſer de mon tems, je pourrai étudier aux pieds de Gamaliel, je pourrai

Vous admirer & vous entendre,
Et du grand art de Cicéron,
De Thucydide & de Maron,
M'inſtruire & par vos ſoins apprendre

Le

Le chemin du ſacré Vallon.
Mais, pour y mériter un nom,
Du feu que votre eſprit recele
Daignez à ma froide Raiſon
Communiquer une étincelle,
Et j'égalerai Crébillon.

COMMENT voulez-vous que je juge qui de vous ou de Madame d'Eguillon a raiſon? Si la ducheſſe produit le teſtament politique du cardinal de Richelieu en original, il faudra bien l'en croire. Les grands hommes ne le ſont ni tous les momens, ni en toute choſe. Un miniſtre raſſemblera toutes ſes forces, il emploiera toute la ſagacité de ſon eſprit dans une affaire qu'il juge importante, & il marquera beaucoup de négligence dans une autre qu'il croit médiocre. Si je me repréſente le cardinal de Richelieu rabaiſſant les grands du Royaume, en établiſſant ſolidement l'autorité royale, ſoûtenant la gloire des François contre des ennemis puiſſans & étrangers, en étouffant des guerres inteſtines, détruiſant le parti des Calviniſtes, & faiſant élever une digue à-travers de la mer pour aſſiéger la Rochelle: ſi je me repréſente cette ame ferme occupée des plus grands projets & capable des réſolutions les plus hardies, le teſtament politique me paroît trop puérile pour être ſon ouvrage. Peut-être étoient-ce des idées jettées ſur le papier, peut-être ne vouloit-il pas dire tout ce qu'il penſoit; pour ſe faire regretter d'autant plus. Si j'avois vécu avec ce cardinal, j'en parlerois plus poſitivement; à-préſent je ne peux que deviner.

DES grandeurs & des petiteſſes,
Quelques vertus, plus de foibleſſes,
Font le bizarre compoſé
Du héros le plus aviſé;

Il jette un rayon de lumiere ;
Mais ce soleil dans sa carriere
Ne brille pas d'un feu constant :
L'esprit le plus profond s'éclipse :
Richelieu fit son *Testament*,
Et Newton son *Apocalypse*.

Je ne souhaite, pour la nouvelle année, que de la santé & de la patience à l'auteur de la Henriade : s'il m'aime encore, je le verrai face à face, je l'admirerai à Sans-Souci, & je lui en dirai davantage.



LETTRE

LETTRE XI.

A VOLTAIRE.

De Potsdam, le 20 Février 1750.

LA Nuit, compagne du Repos,
De son crêp couvrant la lumiere,
Avoit jetté sur ma paupiere
Ses plus léthargiques pavots:
Mon ame étoit appesantie
Et ma pensée anéantie:
Lorsqu'un songe, d'un vol léger,
Me fit passer comme un éclair
Aux bords fleuris de l'Elysée:
Là, sous un berceau toujours verd,
Je vis l'Ombre immortalisée
De l'aimable Césarion.
Dans la plus vive émotion,
Je m'élançai soudain vers elle:
« O ciel! est-ce toi que je vois,
» Disois-je, ami tendre & fidele?
» Toi, que j'ai pleuré tant de fois,
» Toi de qui la perte cruelle
» M'est encor récente & nouvelle ».
La dans ces transports véhémens,
Je vole à ses embrassemens:
Mais trois fois cette Ombre si chere,
Telle qu'une vapeur légere,

Semble

Semble s'échapper à mes ſens.
« Le Deſtin, qui de nous décide
» Défend à tous ſes habitans,
» Dit-il, d'approcher des vivans;
» Mais j'oſe te ſervir de guide;
» C'eſt tout ce que je puis pour toi.
» Vers ces demeures fortunées
» Où les vertus ſont couronnées:
» Je vais te mener; vien, ſuis moi ».
LA, ſous d'ombrages admirables
De myrthes mêlés de lauriers,
Je vis des plus fameux guerriers
Les fantômes incomparables.
« De ces illuſtres meurtriers,
» Fuyons, me dit-il, au plus vîte;
» Des beaux-eſprits cherchons l'élite ».
PLUS loin, ſous un bois d'oliviers
Entremêlés de peupliers,
Je vis Virgile avec Homere;
Tous deux paroiſſoient en colere:
Je vis Horace qui grondoit
Et Sophocle qui murmuroit.
UNE Ombre qui de notre ſphere
Dans ces lieux deſcendit naguere,
Tous quatre les entretenoit,
Et j'entendis qu'elle contoit
Qu'en ce monde un certain Voltaire
De cent piques les ſurpaſſoit.
C'ÉTOIT la divine Emilie,
Qui juſques dans ces lieux portoit
L'image de ce qu'en ſa vie
Le plus tendrement elle aimoit.

MAIS

Mais ces morts entrant en furie,
Sentoient encor la jalousie
Qui lutine les beaux-esprits.
Ils aviserent par folie
De venger leur gloire avilie ;
Ils appellerent à grands cris
Un monstre qu'on nomme l'Envie,
Seche & décrépite harpie,
Qui hait la gloire & les écrits
De tous les nourrissons chéris
De Mars, d'Apollon, de Minerve.
« Allez, dirent-ils, à Paris ;
» Sur ce Voltaire & sur sa verve
» Exercez toutes vos noirceurs ;
» Complotez, tramez des horreurs ;
» Allez soulever le Parnasse ;
» Que le moindre scribe croasse ;
» Envenimez les rimailleurs :
» Il est coupable, il nous surpasse.
» Punissez-le de son audace ;
» Que sans cesse en butte à vos traits,
» Il déteste tous ses succès ;
» Embouchez le sifflet funeste ;
» Et soûtenant nos intérêts,
» Faites sur-tout tomber *Oreste* ».
Le monstre partit à l'instant ;
Et moi soudain tressaillissant,
D'abord je m'éveille, & mon songe
Dans l'obscurité se replonge.

Voila ce que je songeois dernierement, & je pensois me ranger du parti de ces bons poëtes trépassés ; ils n'ont pas tort d'être de mauvaise humeur. Vous abusez trop étrange-

ment du privilége de grand génie ; vous allez à la Gloire par autant de chemins qui y mènent : vous me revenez comme ce conquérant qui croyoit n'avoir rien fait tant qu'il restoit encore une partie du monde à conquérir. Vous venez d'entamer les états de Moliere ; si vous le voulez fort, sa petite province sera dans peu conquise. Je vous remercie de ce nouvel Harpagon, qui est selon moi une comédie de mœurs ; si vous l'aviez faite plus longue, il y auroit eu apparemment plus d'intérêt.

Voyez combien je vous ménage ; je ne vous importune point pour vous voir à-présent ; j'attends que Flore ait embelli ces climats, & que Pomone nous annonce d'abondantes moissons, pour vous prier d'entreprendre ce voyage : j'attens que mes lauriers ayent poussé de nouvelles branches pour vous en couronner. Au-moins souvenez-vous qu'après le duc de Richelieu, personne n'a des droits plus incontestables sur vous que votre Tudesque confrère en Apollon. *Vale.*

F I N.

TABLE

TABLE

PRE'FACE, *page* 5.

ODES.

ODE PREMIERE, *A Gresset*, *p.* 7
ODE II. *La Fermeté dans les malheurs*, 10
ODE III. *Sur la Flatterie*, 14
ODE IV. *Le Renouvellement de l'Académie des Sciences*, 19
ODE V. *Sur la Guerre présente*, 23
ODE VI. *Sur les Troubles qui menacent le Nord*, 27
ODE VII. *Aux Prussiens*, 31
ODE VIII. *La Vie est un Songe*, 34

EPITRES.

EPITRE PREMIERE, *A mon Frere le Prince de Prusse*, 39
EPITRE II. *A Hermothime, sur l'avantage des Lettres*, 46
EPITRE III. *Sur la Gloire & l'Intérêt*, 55
EP. IV. *A Rotenbourg, sur les Voyages*, 65
EP. V. *A d'Argens, sur la Foiblesse de l'Esprit humain*, 73
EP. VI. *A Swërtz, sur les Plaisirs*, 83
EP. VII. *A Algarotti*, 90
EP. VIII. *A ma sœur de Bareuth, sur l'usage de la Fortune*, 96
EP. IX. *A Finck, la Vertu préférable à l'Esprit*, 103
EP. X. *A mon frere Ferdinand, sur les Vœux des Humains*, 110

Ep. XI. *A ma sœur de Suede,* 118
Ep. XII. *A Chasot, sur la Modération dans l'Amour,* 125
Ep. XIII. *A Podewils, sur ce qu'on ne fait pas tout ce qu'on pourroit faire,* 132
Ep. XIV. *A Stil, sur l'emploi du Courage & le Point-d'Honneur,* 138
Ep. XV. *A Darget, l'Apologie des Rois,* 147
Ep. XVI. *A mon Esprit,* 156

EPITRES FAMILIERES.

Epitre premiere, *A mon frere Henri.,* 166
Ep. II. *A Pollnitz,* 175
Ep. III. *A Fouquet,* 179
Ep. IV. *A la Comtesse de Camas,* 184
Ep. V. *A Jordan,* 190
Ep. VI. *A ma sœur de Bareuth,* 197
Ep. VII. *A Maupertuis,* 202
Ep. VIII. *A d'Argens,* 205
Ep. IX. *A Maupertuis,* 211
Ep. X. *La Palinodie, à Darget,* 217

PIECES DIVERSES.

Stances irrégulieres *sur la Tranquillité,* 221
Vers *faits dans la Campagne du Rhin, en 1734,* 226
Stances *à Voltaire,* 229
Vers *à Jordan, sur la Comete qui parut en 1743.* 230
Discours *sur les Ignorans,* 232
Discours *sur la Fausseté,* 239
Ode *sur la Gloire,* 245
Epitre *à Césarion,* 249

Aux Manes de Césarion, 252
A la Baronne de Schwerin, sur son mariage avec le Schulteis Lentulus, 256
STANCES *contre un Médecin qui pensa tuer un pauvre Goutteux, à force de le faire suer*, 259
Le Miracle manqué, Conte. 261
Le Serin & le Moineau, Fable, 266

LETTRES EN VERS ET PROSE.

LETTRE PREMIERE, *A Jordan*, 268
LET. II. *A Voltaire*, 270
LET. III. *A Voltaire*, 273
LET. IV. *A Voltaire*, 277
LET. V. *A Voltaire*, 281
LET. VI. *A Voltaire*, 286
LET. VII. *A Voltaire*, 289
LET. VIII. *A Voltaire*, 292
LET. IX. *A Voltaire*, 296
LET. X. *A Voltaire*, 299
LET. XI. *A Voltaire*, 303

FIN DE LA TABLE.

PIECES qui ne ſe trouvent point dans l'Edition in-4°. imprimée au Château de SANS-SOUCI.

* ODE *au Comte de Brühl. Il ne faut pas s'inquiéter de l'avenir.*

* ODE *à Voltaire. Qu'il prenne ſon parti ſur les approches de la vieilleſſe & de la mort.*

* EPITRE *au Comte Gotter. Combien de travaux il faut pour ſatisfaire des Epicuriens.*

* EPITRE *à Maupertuis. La Providence ne s'intéreſſe point à l'individu, mais à l'eſpece.*

* EPITRE *au Général Bredow. Sur la réputation.*

* EPITRE *au Maréchal Keith. Sur les vaines terreurs de la mort & les frayeurs d'une autre vie.*

* L'Art de la Guerre, *Poëme en ſix chants.*

ODE

ODE

AU COMTE DE BRÜHL.

IL NE FAUT PAS S'INQUIETER DE L'AVENIR.

ESclave malheureux de ta haute fortune,
D'un roi trop indolent souverain absolu,
Surchargé de travaux dont le soin t'importune,
Brühl, quitte des grandeurs l'embarras superflu:
Au sein de ton opulence,
Je vois le dieu des Ennuis;
Et dans ta magnificence,
Le Repos fuit de tes nuits.

Descens de ce palais dont le superbe faîte
Domine sur la Saxe en s'élevant aux Cieux,
D'où ton esprit craintif conjure la tempête
Que souleve à la cour un peuple d'envieux;
Vois cette grandeur fragile,
Et cesse enfin d'admirer
L'éclat pompeux d'une ville
Où tout feint de l'adorer.

Lasse d'un faste égal qui toujours se répete,
Connoissant le besoin du moment de loisir,
Souvent la Vanité chercha dans la retraite
La Liberté naïve avec le doux Plaisir;
Et dans un séjour champêtre
Qu'ornoit la Simplicité,
L'Opulence a vu renaître
Un rayon de sa gaité.

 Deja

DEJA le Printems fuit, l'Aſtre du jour nous brûle,
Le Repos nous invite à vivre ſous ſes lois;
Déjà nous reſſentons l'ardente canicule,
Le paiſible berger cherche l'ombre des bois;
Et ſuſpendant ſon haleine,
L'amant de Flore épuiſé
Laiſſe ſécher dans la plaine
Le jaſmin qu'il a briſé.

TANDIS que la Nature au repos eſt livrée,
Ton eſprit inquiet veille ſur les Saxons;
Tu crains déjà de voir la guerre déclarée,
Et la Pruſſe liguée avec cent nations,
Les vagabonds de l'Euphrate
Ravager ces vaſtes champs,
Qu'en eſclave le Sarmate
Cultive pour ſes tyrans.

LES dieux, par un effet de leur haute ſageſſe,
Ont couvert l'avenir de nuages épais;
Ils confondent toujours la vaine hardieſſe
Qui nous porte à percer ces ténébreux ſecrets:
Remplis de reconnoiſſance,
Jouiſſons de leurs bienfaits,
Et ployons ſous leur puiſſance,
Sans nous en plaindre jamais.

L'HOMME regle auſſi peu le jeu de la Fortune,
Qu'il peut régler du Rhin le cours majeſtueux:
Tantôt il porte en paix ſon tribut à Neptune,
Tantôt on voit groſſir ſes flots impétueux,

GONFLÉ

Conflé des eaux des montagnes,
Briſer ſes freins impuiſſans,
Et ravager les campagnes
En noyant leurs habitans.

Que l'air ſoit dès demain chargé de noirs nuages,
Ou qu'un ſoleil brillant embelliſſe les cieux ;
Qu'importe à ma vertu le vain bruit des orages,
Et de l'aſtre du jour l'appareil radieux.
Dieu même n'eſt pas le maître
De réformer le paſſé,
Le Tems, promt à diſparoître,
L'a dans ſon vol effacé.

Connoissez la Fortune inconſtante & légere ;
La perfide ſe plaît aux plus cruels revers :
On la voit abuſer le ſage, le vulgaire,
Jouer inſolemment tout ce foible Univers :
Aujourd'hui c'eſt ſur ma tête
Qu'elle répand ſes faveurs ;
Dès demain elle s'apprête
A les emporter ailleurs.

Fixe-t-elle ſur moi ſa bizarre inconſtance ?
Mon cœur lui ſçaura gré du bien qu'elle me fait :
Veut-elle en d'autres lieux marquer ſa bienveillance ?
Je lui remets ſes dons ſans chagrin, ſans regret :
Plein d'une vertu plus forte,
J'épouſe la Pauvreté,
Si pour dot elle m'apporte
L'honneur & la probité.

ODE

A VOLTAIRE.

QU'IL PRENNE SON PARTI SUR LES APPROCHES DE LA VIEILLESSE ET DE LA MORT.

SOUTIEN du Goût, des Arts, de l'Eloquence,
Fils d'Apollon, Homere de la France,
Ne te plains point que l'Age à pas hâtifs
Vers toi s'achemine,
Et sans cesse mine
Tes jours fugitifs.

LA Providence égale toutes choses;
Le doux Printems se couronne de roses;
L'Eté de fruits, l'Autonne de moissons;
L'Hiver, l'indolence
A la jouissance
Des autres saisons.

VOLTAIRE, ainsi l'homme trouve en tout âge
Des dons nouveaux dont il tire avantage;
S'il a passé la fleur de ses beaux jours,
La raison diserte
Remplace la perte
Du jeu, des amours.

QUAND il vieillit, sa superbe sagesse
Avec dédain condamne la jeunesse,
Qui par instinct suit une aimable erreur;

L'Ambition

L'Ambition vaine
L'excite & l'entraîne
Aux champs de l'Honneur.

Lorsque le tems, qui jamais ne s'arrête,
De cheveux blancs a décoré sa tête,
Par sa vieillesse il se fait respecter;
L'Intérêt l'amuse
D'un bien qui l'abuse
Et qu'il faut quitter.

Toi, dont les Arts filent la destinée,
Dont la raison & la mémoire ornée
Font admirer tant de divers talens;
Se peut-il, Voltaire,
Qu'avec l'art de plaire,
Tu craignes le tems?

Sur tes vertus ce tems n'a point de prise;
Un bel-Esprit nous charme à barbe grise:
Lorsque ton corps chemine à son déclin,
Le dieu du Permesse
Te remplit sans cesse
De son feu divin.

Je vois briller la beauté rajeunie
Des premiers ans de ce vaste Génie;
Et c'est ainsi que l'astre des saisons
Des bras d'Amphitrite
Laisse aux lieux qu'il quitte
Ses plus doux rayons.

Hélas! tandis que le foible vulgaire
Qui, sans penser, languit dans la misere,

Traîne ses jours & son nom avili ;
Sortant de ce songe,
Pour jamais se plonge
Dans un sombre oubli.

Tu vois déjà ta mémoire estimée,
Et dans son vol la promte Renommée
Ne publier que ta prose & tes vers :
Tu reçois l'hommage,
(Qu'importe à quel âge ?)
De tout l'Univers.

Ces vils rivaux, dont la cruelle envie
Avoit versé ses poisons sur ta vie,
Que tes vertus ont si fort éclipsés ;
Vrais pour ta mémoire,
A chanter ta gloire
Se verront forcés.

Quel avenir t'attend, divin Voltaire,
Lorsque ton ame aura quitté la terre !
A tes genoux vois la Postérité ;
Le Tems qui s'élance
Te promet d'avance
L'immortalité.



EPITRE

EPITRE
AU COMTE GÖTTER.

COMBIEN DE TRAVAUX IL FAUT POUR SATISFAIRE DES EPICURIENS.

O COMTE fortuné, qui dans l'indépendance
Jouissez en repos des fruits de l'opulence,
Fils chéri de Bacchus & de la Volupté,
Nourri dans le berceau de la Prospérité;
L'instinct vaut à vos yeux toute philosophie;
Vous mettez à profit les douceurs de la vie;
Dans les bras des Plaisirs, sans vous charger de soins,
Vous laissez aux mortels pour vos nombreux besoins
Epuiser leurs talens, les arts & l'industrie.

DANS la pourpre des rois votre grandeur nourrie
Ignore les détails qui vous rendent heureux;
Si vous y descendez, c'est d'un air dédaigneux,
Ou c'est pour mépriser un ouvrier vulgaire,
De vos différens goûts esclave mercénaire;
Vous prétendez sans peine avoir tous les plaisirs,
Ordonner & d'abord contenter vos desirs:
Trop promptement lassé par un luxe ordinaire,
Il vous faut du nouveau dont l'attrait vous fait plaire,
Par des raffinemens ressusciter vos goûts,
Recourir à la mode, invention des fous.

QUEL

Quel terrible embarras de ſervir votre table!
Souvent votre *Joyard* veut ſe donner au Diable,
Pour inventer des mets dignes dons de Comus,
Sous leurs déguiſemens à peine encor connus;
Et vous n'appercevez ſous tant de maſcarades
Que pâtés, hachis fins, farces & marinades,
Vous ne connoiſſez plus la chair qui vous nourrit
Satisfait d'aſſouvir votre avide appétit;
Mais promptement puni d'un excès qui vous flatte,
Il faut avoir recours aux enfans d'Hippocrate,
Et réduire à la caſſe, à la manne, au ſéné
D'un appétit glouton le goût déſordonné.

Tels ſont tous ces répas goûtés dans l'indolence;
Où l'ennui, compagnon de la magnificence,
Souvent jette au hazard ſes languiſſans pavots,
Fait bailler l'enjoument & glace les bons mots.

Tandis que les Feſtins, le Luxe & la Pareſſe
De vos ſens émouſſés ſéduiſent la molleſſe;
Qu'il en coûte aux humains pour contenter vos goûts!
Que de bras occupés à travailler pour vous!
Regardez ce ſpectacle & ſouffrez que ma Muſe
De leurs nombreux travaux un moment vous amuſe,
Ces objets ne ſont bas que pour des ignorans.

Cet immenſe Univers, ces divers élémens
Fourniſſent vos repas; la féconde Nature
Réſerve ſes faveurs aux enfans d'Epicure;
Nos ruiſſeaux, nos étangs vous donnent leurs poiſſons;
L'air donne ſes oiſeaux, la terre ſes moiſſons,
Et la mer vous préſente en fouillant ſes abymes
Ces monſtres recherchés, malheureuſes victimes
De la voracité des célébres gourmets.

Mais

Mais laissons pour un tems tous ces étranges mets,
Ces turbots, ces poupars & ces ragoûts bizarres,
Moins bienfaisans, moins bons que singuliers & rares;
Loin de l'art de Nevers & du raffinement,
Considérons ce pain, pur & simple aliment,
Qui sert toujours de base à notre nourriture;
Qu'il coûte de travaux, de soins & de culture!

Voyez ces Laboureurs dès l'aube vigilans,
Qui guident la charrue & cultivent les champs;
Ils éternisent l'art qu'enseigna Triptoleme,
Par leurs rustiques mains le grain divers se seme;
On creuse avec le fer, on ferme les sillons,
L'ouvrage a préparé d'abondantes moissons;
En vain sur les guérets l'Aquilon souffle & gronde,
Vers le riant printems la semence féconde
Se sentant des faveurs de la blonde Cérès,
Germe, pousse, s'éleve & couvre les guérets
De sa plante touffue en Eté jaunissante;
Alors le Laboureur saisit la faux tranchante,
Et moissonne à grands coups cette forêt d'épis,
Et l'on voit sur ses pas ses enfans accroupis,
Qui recueillant le bled de leurs rateaux fidelles
Après l'avoir lié l'entassent en javelles;
Delà le bœuf tardif vers le plus proche lieu,
Traîne à pas lents ce poids qui fait gémir l'essieu:
Plus loin des bras nerveux forts de leur tempérance
Par des coups redoublés le battent en cadence,
Et séparent enfin par leurs pesans fléaux
L'aliment des humains de celui des troupeaux.

Voici de nouveaux soins, ce grain que l'on sépare,
Par un autre instrument se broye & se prépare,

Il

Il change de nature, une pierre en tournant
Opere ce miracle à la faveur du vent;
C'eſt une poudre fine artiſtement broyée,
Il faut pour vous nourrir qu'elle ſoit délayée,
Que la chaleur du four & l'aide du levain
Par un dernier effort la transforment en pain.

Dans vos riches palais, votre fiere molleſſe
De ce ſimple aliment dédaigne la baſſeſſe,
Trop loin des laboureurs qui peuplent les hameaux,
Vous couvrez de mépris leurs utiles travaux.
Vous ignorez encor par quel immenſe ouvrage
Le Français prépara cet excellent breuvage,
Ce vin que vous buvez d'un air de connoiſſeur,
Et dont vous nous vantez la ſeve & la douceur;
Les fertiles côteaux où ſerpente la Saone,
L'ont fait croître & mûrir vers la fin de l'automne;
Le vigneron ſoigneux en cultiva le plant,
Il donna des appuis au débile ſarment,
Il preſſa des raiſins la liqueur empourprée,
Dans la cuve en bouillant de la lie épurée;
Ce jus clarifié ſans mêlange, ſans art,
Vieilli dans ſes vaiſſeaux, devient ce doux nectar
Dont les flots de rubis colorent votre verre;
Et ce brillant criſtal que vous jettez par terre,
Ce vaſe tranſparent que vous n'eſtimez plus
Dans les bruyans tranſports des plaiſirs de Bacchus,
Vous le devez encore à l'induſtrie humaine.

La cendre, la fougere & le ſable d'arene
Préparés par les mains d'un habile artiſan,
Changent de forme & d'être en un braſier ardent,
Leur compoſition de dure & de ſolide,

Par

Par la vertu du feu ſoudain devient fluide;
L'ouvrier, en ſoufflant par un tube de fer
Dilate cette maſſe & la gonfle par l'air;
Souple au gré du ciſeau dont elle eſt arrondie,
Elle devient criſtal dès qu'elle eſt refroidie,
Et permet aux rayons d'oſer la traverſer.

Ainsi s'eſt fait ce verre où l'on vous voit verſer
Cette boiſſon des Dieux, cette liqueur riante,
Qui vous fait ſavourer ſa mouſſe pétillante.

Avec plus d'art encor ſe font ces grands trumeaux
Dont la glace polie, égale & ſans défauts,
Vous rend exactement comme un portrait fidele
Les différens objets qui ſont vis-à-vis d'elle.
C'eſt là tous les matins après votre réveil,
Sur le choix des atours que vous prenez conſeil;
Ce miroir toujours vrai regle votre parure,
Il vous fait arranger la fauſſe chevelure
Qu'on emprunta d'autrui, qu'on boucla tout exprès,
Pour que votre front chauve eût de nouveaux attraits.

Et cet habit ſuperbe, avorton de la mode,
Qui plus il paroît beau, plus il eſt incommode,
Vous dérobe ſous l'or le drap & ſa couleur,
Savez-vous qui l'a fait? Ce n'eſt pas le tailleur,
Qui toiſant votre corps ſur ſon moule, façonne
Le drap auné, coupé, recouſu qu'il galonne:

Examinez ces champs, ces boſquets, ces vallons:
Voyez-vous ce berger qui conduit ſes moutons?
Il les tond deux fois l'an; leur utile dépouille
Se convertit en fil paſſant ſur la quenouille;

Pour en faire une étoffe on monte des métiers ;
Minerve dans cet art forma les ouvriers ;
Que d'hommes occupés, & que de mains adroites
Sur la trame avec bruit font rouler les navettes !
Un nouvel Univers nous fournit la couleur
Qui fait perdre à ce drap sa mal-propre blancheur ;
Des couleurs de l'Iris on a l'art de le teindre ;
Pour lui donner du lustre on employe un cylindre,
Qui de son poids égal en roulant l'applatit ;
Par ces travaux s'est fait le drap qui vous vêtit.

O triomphe de l'art & de l'adresse humaine !
Ces tableaux sont tissus d'or, de soie & de laine ;
Un éleve d'Apelle en donna le dessein,
Correge & Raphael conduisirent sa main ;
Ces contours, ces couleurs animent la teinture ;
La haute-lisse exacte égale la peinture.
Oui, *Mercier*, (*) ton aiguille, à l'aide du fuseau,
Peut concourir au prix qu'on destine au pinceau ;
Tout personnage a vie, il agit, il s'élance ;
Le lointain fuit des yeux aidé par la nuance ;
Ces ouvrages parfaits, poussés au clair-obscur,
Couvrent dans les palais la nudité du mur ;
Vos yeux pour leurs beautés sont pleins d'indifférence,
A quoi servent ces biens sans goût, sans connoissance ?
Il faut avoir sur eux quelque érudition,
Ou bien point de plaisir dans leur possession.

Ah ! si dans vos grands biens vous voulez vous complaire,
Qu'un sentiment plus fin sur les Arts vous éclaire ;
Ajoûtez au bonheur un goût plus rafiné,
Apprenez à connoître, ô mortel fortuné,

* *Le premier qui ait fait des tapisseries à Berlin.*

D'quel prix eſt pour vous l'induſtrie & l'ouvrage;
Du-moins à ces travaux donnez votre ſuffrage.

Mais je parle des Arts du ton d'un amateur;
La moindre attention laſſe votre Grandeur;
Vos ſens ſont engourdis, vous ſortez d'une fête,
Les vapeurs du dîné vous montent à la tête:
Vous allez digérer dans un profond repos:
La Molleſſe déjà vous couvre de pavots:
Vous allez vous livrer, fatigué de la table,
Sur un ſopha commode, au ſommeil délectable:
Ou bien, ſans y penſer, je vous vois parcourir
Des obſcènes romans ennuyeux à mourir;
Œuvres qui de nos tems dénotent les miſeres,
Et partagent le ſort d'inſectes éphémeres:
Vous liſez ces écrits, de votre propre aveu,
Pour tuer les momens juſqu'à l'heure du jeu:
Cette heure ſonne; enfin votre carillon chante.
Sçavez-vous comme on rend cette montre agiſſante?
Par quels moyens ſecrets ſes reſſorts différens
Travaillent de concert à meſurer le tems?
Comment ſur ſon cadran, en tournant en ſilence,
L'aiguille en vous marquant le moment qui s'élance,
Aidé du carillon dont ce bruit retentit,
Du matin juſqu'au ſoir, compte, vous avertit
De la fin de vos jours dont le terme s'avance,
Et de ce tems perdu par votre nonchalance.

Mais tout eſt préparé, votre jeu vous attend,
Votre front s'éclaircit, votre cœur eſt content;
En vain l'obſcure Nuit baiſſe ſes ſombres voiles,
L'Induſtrie a pour vous inventé des étoiles,

Qui de votre ſalon chaſſe l'obſcurité,
Et raviſſent les yeux par leur vive clarté:
Ici d'un jeu nouveau l'amuſement s'apprête,
Vous comptez ſur le ſort qui regne à la comete.

Ces cartons par *Muller* * timbrés, bariolés,
Sont par vos doigts adroits rapidement mêlés;
Et leurs combinaiſons que le hazard amene,
Reglent de votre jeu la fortune incertaine;
Ces louïs, ces ducats entaſſés en monceaux,
Vont paſſer tour-à-tour à des maîtres nouveaux.

Mais d'où vous vient cet or, ce métal pur & rare?
Qu'importe, dites-vous, quel climat le prépare?

On ne l'a point tiré de ces monts ſourcilleux
Qui non loin de Goſlar s'élevent juſqu'aux cieux:
Leur ſtérile tribut, dont on ſe glorifie,
N'enrichira jamais la vuide Weſtphalie.

Ah! cher comte, apprenez à votre étonnement,
Les prodiges qu'on doit au pouvoir de l'aimant;
De ſes propriétés la vertu découverte
Aux Sciences montra plus d'une porte ouverte:
L'art à ces vérités joignit l'Invention;
Le fer obéiſſant connut l'attraction;
Frottée par l'aimant, on vit l'aiguille habile
Vers le pole tourner ſur ſon pivot mobile.
Un Génois partagé d'un eſprit créateur,
Amant des Vérités & rempli de valeur,
Aſsûré des efforts du pouvoir magnétique,
Fonda ſur ſes vertus ſon projet héroïque.

* Chargé du timbre des cartes à Berlin.

Il fit ſur des chantiers conſtruire ſes vaiſſeaux,
Les peuples de Luſus furent ſes matelots,
Ses mâts vinrent d'ici, ſes voiles du Batave,
Son goudron des climats où naît le Ruſſe eſclave;
Et ce nouveau Jaſon s'embarqua ſur les mers,
Réſolu de trouver un nouvel Univers;
On leve l'ancre, il part guidé par ſa bouſſole,
Il brave tous les Vents déchaînés par Eole;
Tous les flots élevés du fougueux Océan;
Sa proue, en fendant l'eau, s'approche du couchant;
Et baloté long-tems entre le ciel & l'onde,
Après un long voyage il trouve un autre monde.

Ferdinand, attentif à d'auſſi grands travaux,
Fit du port de Cadix partir d'autres vaiſſeaux;
De Dieu, dans l'Amérique, il veut venger la cauſe;
Les Saints ſont ennichés ſur le bord du Potoſe,
Les Incas détrônés ſont livrés à la mort.

Ainsi l'eſpoir du gain, l'ardente ſoif de l'or
Apprit aux Eſpagnols ſecourus par Neptune,
Sur des bords étrangers à chercher la Fortune.
Cortés, le fier Cortès, avec peu de ſoldats,
Dompta Montezuma, ſubjugua ſes Etats.
L'Afriquain conſterné voit, rempli d'épouvante,
Approcher de ſes bords une ville flottante;
Et huit cent Eſpagnols lui paroiſſent des dieux;
Ils portent le tonnerre; ils lui lancent leurs feux;
Des monſtres inconnus, des centaures rapides
L'atteignent, en courant, de leurs traits homicides:
Tout ſe ſoumet, tout plie; on enchaîne le roi;
Cortès aux Mexicains fait reſpecter ſa loi:

Ces

Ces cruels conquérans, dans ces champs de leur gloire ;
Par des meurtres affreux ternissent leur victoire ;
Les caciques, les rois sont livrés au trépas.

Depuis, l'astre brûlant de ces riches climats,
En dardant ses rayons sur cette ardente zône,
Ne vit plus de cacique ou de roi sur le trône ;
Le peuple avoit péri comme ses souverains ;
Les fleuves regorgeoient du sang des Mexicains.
Parmi tant de fureurs & tant de funérailles,
On fouilloit dans les monts ; du sein de leurs entrailles
L'Espagnol retiroit ce dangereux métal,
Du vice des humains mobile principal ;
Les riches minéraux que receloit l'Afrique,
La dépouille des rois, les trésors du Mexique,
Et tous ces biens acquis par des crimes hardis,
Pour enrichir Madrid passerent à Cadix.
On timbra les lingots, la piece eut son poids juste ;
De Charles * à chacune on imprima le buste ;
Ces signes de valeur reçurent divers noms ;
On vit piastres, ducats, pistoles, patagons :
Par les ressorts nombreux qui meuvent le commerce,
Ce métal en Europe à pleines mains se verse.

Voyez-vous de bateaux ces grands fleuves couverts ?
Ils portent nos moissons dans de lointaines mers ;
L'Espagnol les reçoit, il nous rend des especes,
Et de ce troc heureux dérivent nos richesses.
Les trésors du Mexique, en Prusse transportés,
Entretiennent les Arts dans nos grandes cités :
Ils font naître le Luxe enfant de l'Opulence,
Des villes aux hameaux circuler la dépense ;

* Charles-Quint.

Le

Le laboureur qui vend le prix de sa sueur,
Du prix qu'il en reçoit va payer son seigneur:
C'est lui qui vous fournit, à force de fatigue,
Ces ducats dont au jeu vous êtes si prodigue.
Jugez, comte, jugez par ces foibles desseins,
Des travaux étonnans qu'embrassent les humains:
Je n'ai pas tout dépeint, la matiere est immense,
Et je laisse à Bernis sa stérile abondance.

Mais ceci vous suffit, vous voyez les liens
Dont l'avantage égal unit les citoyens;
L'Industrie en tous lieux qui s'accroît & s'exerce;
L'ouvrage encouragé par l'apât du commerce:
L'Asie & l'Amérique ont contenté nos goûts;
Nous travaillons pour eux, ils travaillent pour nous.

Méprisez-vous encor ces artisans habiles,
A vous, à leur patrie, au Genre-humain utiles?
Leurs occupations les rendent vertueux:
Comte, de leur bonheur devenez envieux;
Vos jours semblent plus longs que chez eux les semaines;
Les vrais plaisirs sont ceux qu'ont acheté les peines.
La Paresse offre à l'homme une fausse douceur;
Le travail est pour lui la source du bonheur.



EPITRE
A MAUPERTUIS.
LA PROVIDENCE NE S'INTERESSE POINT A L'INDIVIDU, MAIS A L'ESPECE.

NON, ne préſumez point, ſublime Maupertuis,
Que Dieu regle un détail trop au-deſſous de lui;
De nos frêles deſtins, de notre petiteſſe,
Le Ciel n'occupe point ſa ſuprème ſageſſe:
Quoi, notre individu, quoi, nos nombreux beſoins
Méritent-ils ſur eux de diſtraire ſes ſoins?

CE moteur inconnu, cette cauſe premiere,
En donnant une forme à l'antique matiere,
Aux êtres impoſa ſes immuables loix:
Vers un centre commun gravitent tous les poids;
Le feu dans l'air éleve une flamme ondoyante;
L'eau, ſans rétrograder, ſuit le cours de ſa pente;
Tout genre eſt limité dans ſon petit circuit;
D'un pepin de pomier l'arbre ſe reproduit;
Mais jamais ce pepin ne produira des roſes;
Les effets ſont toujours les eſclaves des cauſes.

AINSI l'homme en naiſſant reçut les paſſions,
Ces tyrans de ſon cœur & de ſes actions;
Leur empire eſt connu par des effets ſemblables;
La Trahiſon naquit des Haines implacables;
L'Amour à ſes douceurs mêle un cruel poiſon;
Il égare l'eſprit, & ſéduit la raiſon:

Inquiet

Inquiet, ſoupçonneux, rempli de jalouſie,
Il produit la fureur ou la mélancolie.
La Colere eſt ſubite, aveugle & ſans accès,
Et pouſſe les humains au comble des forfaits:
Nous ſommes tous marqués d'un de ces caracteres;
Ils ont, vous le voyez, des ſuites néceſſaires.
Un Héraclite pleure, un Démocrite rit;
L'atrabilaire eſt dur, & l'humain s'attendrit.

Dieu fit ces paſſions, une main inconnue
Dans un ordre ignoré par-tout les diſtribue;
Tant de variétés, tant de deſtins divers,
Par leurs combinaiſons décorent l'Univers,
Et d'un ſpectacle uſé renouvellent la ſcene.

Mais l'Etre tout-puiſſant ne ſe met point en peine
Du rôle que je joue, & du ſort qui m'attend;
Mon principe m'entraîne, & je ſuis ſon torrent:
Si du faîte des Cieux il abaiſſe ſa vûe,
Il voit d'un œil égal la roſe & la ciguë;
Le grand eſt ſon ouvrage, & dans l'immenſité
Il ſait manifeſter toute ſa majeſté;
Dans de vaſtes deſſeins ce Dieu peut ſe complaire;
Mais il eſt ſourd aux cris du ſtupide vulgaire:
Sans ſoins, ſans embarras, ſans peine, ſans tourment,
Il fait que la Nature exécutant ſon plan,
Obéit à ſes loix ſans leur donner d'atteinte,
Et garde les vertus dont il l'avoit empreinte.

Tel, sûr de ſon ouvrage, un horloger expert
Agence des reſſorts pour agir de concert,
Et donne au mouvement ſon allure conſtante;
Au principe moteur la montre obéiſſante,

Dans l'abſence du maître, accomplît ſes deſſeins.

Et tel, ayant poſé des principes certains,
Dieu ſoumit les effets à leurs premieres cauſes ;
Sûr des évenemens, il laiſſe aller les choſes ;
Ce qui nous paroît bien, ce qui nous paroît mal,
Tout concourt en effet à ſon plan général.

Les loix qu'à la matiere impoſa ſa ſageſſe,
Se bornent au devoir de conſerver l'eſpece ;
Tout ce qui ſe détruit doit être remplacé.

Ainsi le tems préſent répare le paſſé ;
Ainſi nous occupons les places de nos peres ;
Les aigles, les vautours engendrent dans leurs aires ;
Le Rhin fournit la Mer du tribut de ſes eaux ;
Là naiſſent des forêts, ici des végétaux ;
Leur ſemence diverſe également féconde,
Alors qu'il dépérit renouvelle le monde ;
Mais leur force inhérente & leur fécondité.
Ne produit qu'un ſeul genre à jamais limité.

Connoiſſez la Nature, attentive à l'eſpece,
Nos pertes par ſes ſoins ſe réparent ſans ceſſe ;
Par ſa fécondité le monde eſt maintenu,
Et ſon ſein abondant fournit au ſuperflu :
Elle fait que le gland peut reproduire un chêne ;
Mais de ces glands perdus elle n'eſt point en peine,
Qui tombent, les hivers, abattus par les vents,
Et ſans multiplier, pourriſſent dans les champs :
Qu'un déluge en été détruiſe la ſemence,
Le grain en d'autres lieux revient en abondance ;

Que

Que l'Afrique fourniſſe aux beſoins des François;
Que les champs des Germains nourriſſent les Anglois;
Ces objets grands pour nous, petits pour la Nature,
N'importent point au Monde, il pourſuit ſon allure.

Voyez quand le Printems vient déchaîner les eaux;
Que les torrens Saxons ſont enfler nos ruiſſeaux;
Dans ſon cours orgueilleux l'Elbe majeſtueuſe
Etendre ſur les prés ſa fange limoneuſe;
Changer en ſerpentant la forme de ſon lit;
Couvrir un de ſes bords de ſon onde qui fuit;
Sans égard au terrein, qu'il ſoit mien, qu'il ſoit vôtre;
Ce qu'elle prend à l'un, elle le rend à l'autre.

Ainsi pour l'Univers il n'eſt rien de perdu;
Mais Dieu ne deſcend point juſqu'à l'individu;
Il rit de l'homme vain qui rempli de lui-même,
Mécontent de ſon ſort, blâme l'Etre ſuprême.

Eh quoi! la taupe aveugle, en ſon vil ſouterrein,
Doit-elle critiquer les palais de Berlin?
Peut-elle appercevoir leur immenſe étendue?
A ſa motte de terre elle borne ſa vûe.

Maupertuis, l'homme eſt taupe: étroitement borné
Par l'inſtinct de ſes ſens il ſe trouve enchaîné;
Ses jugemens ſont faux, ſes lumieres trompeuſes.

Ce campagnard ſe plaint que des ſources bourbeuſes
Coulent par le gagnage à-travers ſes vallons;
Il accuſe les dieux, connoît-il leurs raiſons?
Ce marais deſſéché qui forme ſa prairie,
A l'utile ruiſſeau doit ſon herbe fleurie;

Et

Et ſes eaux ſerpentant par des détours divers,
Par les bouches d'un fleuve enrichiſſent les mers.

Tels ſont nos préjugés ! l'homme d'un regard louche
Voit & ſent vivement le malheur qui le touche ;
Mais il n'apperçoit point dans la totalité
Le bien que ſon mal fait à la ſociété.

Atome imperceptible, inſecte qui murmure,
De quel tort te plains-tu ? que te doit la Nature ?
T'avoit-elle promis de troubler l'Univers,
Pour t'épargner des ſoins, des peines, des revers ?
Etouffe ton orgueil qui te rend miſérable,
Et ſouviens-toi toujours du ciron de la fable.

Dans l'ordre général par le Ciel arrêté,
Un homme, un état même eſt à peine compté ;
Un Empire n'eſt rien ; il diſparoît dans l'ombre
De ce vaſte Univers, de ces Mondes ſans nombre
Qui nagent dans le vuide autour de leurs Soleils
Supérieurs au nôtre ou du moins ſes pareils.

Des plus puiſſans états examinons l'hiſtoire ;
Je vois de grands revers à côté de leur gloire.
La Grece jadis libre, eſclave des Romains ;
La maîtreſſe des mers & des champs Afriquains,
Par Scipion conquiſe, abattue & raſée ;
Par les Huns, par les Goths je vois Rome embraſée ;
Ici tout un pays ſubmergé par les flots,
Là Marſeille livrée aux fureurs d'Atropos ;
Tant de vaſtes états, tant d'immenſes coloſſes
Ebranlés & détruits par des peuples féroces ;
De la viciſſitude ils ſe reſſentent tous :
Vous voyez donc que Dieu ne deſcend point à nous ;

Inſenſible

Insensible aux fléaux qui ravagent le monde,
Nous n'occupons jamais sa sagesse profonde;
Il voit tout dans le grand où l'homme est englouti.

Oui, dans l'immensité l'homme est anéanti;
Oui, cette vérité qui blesse une ame vaine,
Par les évenemens paroît claire & certaine.

Lorsque l'Astre des jours qui regle les saisons,
De ses rayons ardens vient brûler nos moissons,
Et que les Cieux d'airain qu'à grands cris on implore,
Refusent aux mortels jusqu'aux pleurs de l'Aurore,
L'Etat prévoit sa perte, il va manquer de pain;
Le Besoin, la Pâleur, la Misere, la Faim,
L'Horreur, le Desespoir & la Mort implacable
Font dans tout le royaume un ravage effroyable.

Si Dieu daignoit veiller sur nos foibles destins,
A ces calamités donneroit-il les mains?
Verroit-il de sang-froid le Démon de la guerre
Voler d'un pole à l'autre en détruisant la terre?
Ces crimes, ces fureurs, ces pays ravagés,
Ces massacres affreux de mortels égorgés,
Tous ces combats sanglans qui nous ensevelissent;
Ces générations qui par le fer périssent?

Malgré tant de fléaux cruels au genre-humain,
L'espece fierement triomphe du Destin.

Qu'un monarque absolu, par des arrêts très-sages,
Proscrive les moineaux qui pillent les villages,
Le mal qu'ils souffriront de sa rigidité,
N'approchera jamais de leur fécondité.

Les

Les animaux privés, aux humains ſerviables;
Ont pour multiplier des reſſources ſemblables;
Notre voracité de leur chair ſe nourrit;
Mais il en naît par-tout bien plus qu'il n'en périt.

Ce mal contagieux eſt préſent à ma vûe,
Qui ravit la geniſſe au joug de la charrue;
Nos prés ſemblent deſerts; ſur nos troupeaux nombreux
La Mort appeſantit ſon glaive rigoureux;
Tous les ſecours de l'art leur furent inutiles;
Nos champs, ſans leurs travaux, vont demeurer ſtériles;
Le triſte laboureur, penſif, deſeſpéré,
Sans toucher ſon rateau, demeure deſœuvré;
Les François, les Bretons, la vaſte Germanie,
La Pruſſe, tout le Nord & la froide Scythie
Eprouvent de ces maux les cruelles rigueurs:
Mais la Mort vainement exerça ſes fureurs;
Voici d'autres troupeaux parés de leur jeuneſſe;
La Nature par eux réparera l'eſpece.

Cette calamité rappelle à mon eſprit
Les funeſtes fléaux dont la Pruſſe ſouffrit:
Citoyens malheureux! ô ma chere Patrie!
De votre triſte ſort mon ame eſt attendrie;
Le Trépas n'épargnoit le peuple ni les grands;
Et le royaume en deuil déploroit ſes enfans.

Du mal contagieux l'attaque étoit ſubite;
De ceux qu'il atteignoit, la vie étoit proſcrite;
Une chaleur ardente à l'inſtant les brûloit;
L'haleine leur manquoit, la ſoif les accabloit:
Ils buvoient, mais hélas! nos fleuves dans leurs courſes,
Sans éteindre leur ſoif, auroient tari leurs ſources;

Pareils

Pareils à la fournaiſe où l'on verſe de l'eau ;
Leurs entrailles ſentoient accroître un feu nouveau ;
Leurs yeux étinceloient ; leur gorge étoit aride ;
Leur langue deſſéchée, & leur couleur livide ;
L'un vers l'autre en tremblant ils étendoient les bras ;
Ils portoient ſur leur front l'arrêt de leur trépas :
Ces cadavres vivans dans des douleurs affreuſes,
Sentoient couvrir leurs corps de taches venimeuſes.
De ces charbons crevés ſortoit un poiſon noir ;
Ils mouroient dans les cris & dans le deſeſpoir.

O tems infortunés ! ô tems vraiment funeſtes !
Il n'étoit plus alors de Niſus ni d'Oreſtes ;
Les nœuds de l'amitié, ceux de la parenté,
Rien ne pouvoit lier le peuple épouvanté.
Faut-il le rapporter ? ô comble de nos crimes !
On fuyoit lâchement ces plaintives victimes
Qui ſentoient les fureurs de la contagion ;
On les laiſſoit mourir ſans conſolation :
La faim à tant de maux vint joindre ſa ſouffrance ;
Alors de tous les cœurs diſparut l'eſpérance.

Peignez-vous, s'il ſe peut, les horreurs de ces tems ;
Les places, les maiſons pleines de nos mourans ;
Là le frere expirant ſur le corps de ſon frere,
Le cadavre du fils couvrant celui du pere ;
Là les triſtes ſanglots & les cris douloureux
Des lamentables voix qui s'élevoient aux cieux ;
Voyez ce tendre enfant qui tette à la mammelle ;
Il prend, ſans le ſçavoir, une boiſſon mortelle.
Sa mere défaillante & manquant de ſecours,
Veut, même en expirant, lui prolonger ſes jours.
Figurez-vous ces morts privés de ſépulture,
Et repréſentez-vous l'odeur infecte, impure,

Qu'-

Qu'exhaloient dans les airs tant de corps empestés,
Ces passans par l'odeur à l'instant infectés.

Nos sens n'étoient frappés que d'objets lamentables,
O jours trop desastreux ! spectacles effroyables !
A la sombre lueur d'un funeste flambeau,
Une famille entiere est conduite au tombeau ;
Et tous ceux qui lui font cette faveur derniere
Dans peu sont tous portés au même cimetiere :
Là des monceaux de morts on détournoit ses pas.
Où fuir? hélas! par-tout on trouvoit le trépas :
La Mort, jusqu'aux saints lieux, insultant tout azyle,
Fit un spectacle affreux de cette triste ville *.
La Peste avoit juré la mort des Prussiens :
Il nous restoit si peu des anciens citoyens,
Par les meurtres nombreux qu'avoit commis sa rage,
Que ce pays desert sembloit un champ sauvage.

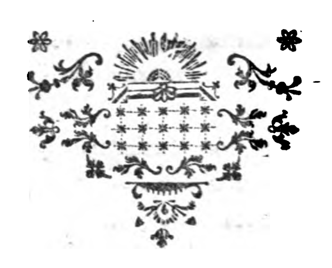
Soit que la Peste alors, lasse de ses fureurs,
Terminât de nos maux les funestes horreurs ;
Ou soit qu'elle perdît, par ce ravage insigne,
De son poison mortel l'influence maligne,
Le mal finit enfin ; & sous un regne heureux **,
La Prusse répara son destin malheureux :
Le peu de citoyens qui des maux échapperent,
Secondés par le tems, depuis la repeuplerent.
La Nature attendrie, attentive à nos jours,
Sous le nom de l'Amour vint à notre secours.
Tout le peuple nouveau, dont la Prusse est remplie,
Au pouvoir de ce Dieu doit compte de sa vie ;
Et l'on n'apperçoit plus dans ces heureux états
Les traces qu'imprimoit la fureur du Trépas.

* Konisberg.
** Celui du feu Roi.

Si ces calamités troubloient l'ordre des choſes ;
La main du Tout-Puiſſant arrêteroit leurs cauſes.
Mais ce qui nous paroît un malheur capital,
N'eſt rien quand on le voit d'un coup-d'œil général.

Que cette vérité, quoique dure & ſévere,
Ne nous éloigne point du plaiſir néceſſaire :
Le ſage gagne à tout ; l'école du malheur
Lui ſert à mieux ſentir le vrai prix du bonheur :
Il ſçait à quels dangers l'expoſe ſa nature ;
Dans des jours fortunés, diſciple d'Epicure,
Dans des jours déſaſtreux, diſciple de Zénon,
Pour tous les cas prévus il arme ſa raiſon.

Oui, tels ſont nos devoirs ; reſpectons en ſilence
Ces loix qu'à l'Univers donna la Providence ;
De notre eſprit borné redoutons les erreurs ;
Craignons de décider ſur tant de profondeurs ;
Et ſoyons aſsûrés, malgré nos cataſtrophes,
Que le Ciel en ſçait plus que tous les philoſophes.



EPITRE
AU GÉNÉRAL BREDOW.
SUR LA RÉPUTATION.

BREDOW, l'homme eſt aux yeux d'un cenſeur équitable,
Un être raiſonneur plutôt que raiſonnable;
Son eſprit inquiet, vain, ſuperficiel,
Embraſſe l'apparence & manque le réel;
Sa foibleſſe entrevoit, & ſon orgueil décide.

EST-IL rien de plus faux & rien de plus ſtupide
Que la frivolité de tant de jugemens,
Que ces déciſions d'ineptes ſuffiſans,
Que tant de tribunaux qui, ſans regles ni titres,
Des réputations ſe rendent les arbitres?
C'eſt-là que la Sottiſe a d'ardens zélateurs.
J'ai vû, diſcret témoin de leurs propos moqueurs,
Le mérite modeſte attaqué ſans ſcrupule,
La folie en crédit, le bon-ſens ridicule.

QUAND pour les intérêts du Kan ſon ſouverain,
Muſtapha d'Oczakoff ſe rendit à Berlin,
Sa barbe & ſon cafftan exciterent à rire;
Le courtiſan moqueur enclin à la ſatyre,
Rempli de préjugés contre les Muſulmans,
Epiloguoit leurs mœurs & leurs ajuſtemens:
Les plus polis diſoient: Peut-on être Tartare?
Pas un d'eux ne ſavoit que ce peuple Barbare,

Quoique

Quoique de nos habits les ſiens ſoient différens,
Avoit conquis la Chine, & ſoumis les Perſans.

Mais la réflexion les effraie & les gêne,
L'eſprit d'un mot plaiſant peut accoucher ſans peine;
Affectons cet air haut & ce ton ſuffiſant
Dont l'idiot public reſpecte l'aſcendant,
Et nous ſubjuguerons notre abſurde auditoire;
Un ſot trouve toujours un plus ſot pour le croire:
Une voix impoſante, un maintien effronté,
Sont de forts argumens pour le peuple hébêté.

Dès qu'un livre nouveau s'étale chez *Néaulme*,
Nos beaux eſprits manqués, ſur le titre du tome,
Jugent ſévérement l'ouvrage & ſon auteur;
Tout quartier de Berlin a certain connoiſſeur,
Qui ſur ces nouveautés raiſonne, dogmatiſe,
Du vulgaire à ſon gré gouverne la bêtiſe.

L'un ſoutient que Voltaire eſt dépourvu d'eſprit;
Mais que Baehr doit charmer tout lecteur qui le lit;
Qu'Euler en vains calculs met ſa philoſophie;
Que Maupertuis des Dieux parle comme un impie;
Que Sack eſt amuſant, & Monteſquieu diffus.

Les Graces, dit un autre, inſpirent Henius;
Haller, à ſon avis, l'emporte ſur Horace;
Et Gottſched doit tenir le ſceptre du Parnaſſe:
Midas jugeoit ainſi, ſur le ſacré vallon,
Des pipeaux du Satyre & du luth d'Apollon.
Qu'heureux ſeroient nos jours, ſi tout juge profane
Portoit, comme ce roi, la coëffure d'un âne!

 Ah!

Ah! quel plaisir de voir ces censeurs refrognés
Dans toute leur folie en public désignés!

Mais nous voyons par-tout fourmiller dans le monde
De ces louches esprits dont ma patrie abonde;
Virgile avec Segrais s'est trouvé comparé;
Auguste aux Antonins fut souvent préféré;
Des imposteurs mîtrés qu'on nomme les saints Peres;
Nous ont peint Julien sous les traits des Tiberes;
Tout l'Univers reçut ces mensonges pieux.
Et Julien passa pour un monstre odieux.
Un sage * après mille ans débrouilla son histoire;
La vérité parut, & lui rendit sa gloire.
Tout Paris condamna l'auteur ** laborieux,
Qui dans un parallele exact, ingénieux,
D'Homere & & de Zeuxis, compara la science;
Des lettrés étrangers forcerent ceux de France
A priser cet ouvrage approuvé d'Apollon.

Londres ne connut point la muse de Milton;
Long-tems après sa mort, l'Anglois mélancolique
Apperçut les beautés de son poëme épique;
Si l'ouvrage étoit bon, il le fut de tout tems;
Mais il faut de bons yeux pour juger des talens.

Je vois que ces écrits & ces pieces nouvelles
Vous semblent dans le fond d'aimables bagatelles;
Vous pensez qu'en payant l'ouvrage à l'éditeur,
Le droit de le juger appartient au lecteur;
Que l'un aime le simple, & l'autre le sublime;
Que soutenir son choix n'est pas un si grand crime;

* L'abbé de la Bletterie.

** L'abbé du Bos.

Mais

Mais que tous les humains pensent profondément;
Lorsqu'il faut décider d'un sujet important,
D'un sujet dont dépend leur fortune & leur vie.

Ah! c'est-là, cher Bredow, que paroît leur folie;
Erreur! sur notre esprit jusqu'où va ton pouvoir?
Dans ce siecle éclairé plein d'un profond savoir,
De nos bons Berlinois la cervelle insensée
Prend la poudre d'Aillaud pour une panacée;
Aucun d'eux ne connoît l'empyrique docteur
Du remede nouveau téméraire inventeur;
Sans un long examen qui leur est incommode;
Eblouis par l'espoir, attirés par la mode,
Ils éprouvent sur eux quels seront les effets.

Ne vous souvient-il plus du regne des sachets;
Fameux préservatif d'un mal qu'on appréhende,
Aussi sûr que les os d'un saint de la légende?
J'ai vû, Bredow, j'ai vû mes chers concitoyens
Chargeant de ces sachets leurs cous Luthériens,
Dans leur crédulité braver la léthargie,
Et ne plus redouter les coups d'apoplexie:
Faut-il approfondir si le miracle est bon,
Si c'est un antidote ou si c'est un poison?
Toinon s'en applaudit, Marthe s'en est servie;
Suffit, il faut en prendre au risque de sa vie.

Sur la fortune enfin on ne voit pas plus clair;
Tant l'esprit des humains est frivole & léger!
Rappellez-vous les tems de Law & du Systême;
Jadis les bons Chrétiens couroient moins au Baptême,
Que le peuple François, dans ses transports outrés,
S'empressoit de gagner de ces papiers timbrés;

La triste Vérité dissipant leur chimere;
Au sein de leurs trésors étala leur misere.

Quoi, Bredow, vous riez de mes raisonnemens?
Vous pensez, je le vois, que ces beaux argumens
Ne sont qu'un jeu d'esprit d'une Muse badine,
Qui plaisante des sots & de la Médecine:
Ces portraits, dites-vous, malignement tracés
Ne représentent point des citoyens sensés;
Et mes pinceaux trempés aux couleurs de Tenieres,
Peignent d'un peuple obscur les sottises grossieres.

Soit; mais ce peuple vil que vous m'abandonnez,
C'est lui qui fait le nombre; & du moins convenez
Que les trois quarts du monde ignorant & stupide,
Ne sait pas dans son choix quel motif le décide.

Hé bien, puisqu'il le faut, plaçons-nous sur les bancs;
Examinons tous deux la raison des savans;
Ces esprits pénétrans amateurs des sciences,
Sans doute auront acquis de vastes connoissances.

Prenons ce fameux Sack, ce suppôt de Calvin,
Ce zélateur cornu du sexe féminin,
Qui deux fois par semaine, en stile de Sophiste,
Fulmine l'anathème & proscrit le Déïste.
Si le hazard caché qui préside au destin,
Au lieu d'avoir formé sa cervelle à Berlin,
L'avoit fait naître à Rome, il seroit Catholique,
A Péra Musulman, & Païen en Afrique;
Nourri dès le berceau d'autres opinions,
Il auroit combattu pour ces Religions;

De

De puiſſans préjugés ſucés dès ſon enfance;
Offuſquant ſa raiſon, font toute ſa ſcience;
Par de ſombres terreurs ſes eſprits égarés
Adorent en tremblant des énigmes ſacrés.
Ce Docteur à ſon gré gouverne le vulgaire;
Une foule ſtupide environne ſa chaire,
Avec un ſaint reſpect l'écoute en ſommeillant;
Le croit ſans le comprendre, & l'admire en bâillant.

Qu'au ſortir du ſermon l'auditeur imbécile,
Entende un libertin gloſant ſur l'Evangile,
Il dévore auſſi-tôt ces plaiſantes leçons;
Il prend quelques bons mots pour autant de raiſons;
Dévot ſans examen, libertin ſans ſcrupule;
De chrétien qu'il étoit, il devient incrédule;
Son eſprit inconſtant eſt dépourvu d'appui,
De fragiles roſeaux ſont plus fermes que lui.
Le peuple veut juger, le docte croit connoître;
Raiſonner ſans raiſon, c'eſt le fond de notre être.

Ne m'allez point citer le ſublime Newton,
Qui s'élevant plus haut qu'Archimede & Platon,
Dit qu'autour du Soleil nous faiſons une ellipſe:
Newton, le grand Newton fit ſon apocalypſe;
Quoique par ſon algebre il calculât les Cieux,
Sur ſaint Jean, comme nous, cet Anglois rêva creux.

Peu m'importe après tout, que des Savans célebres
Egarent leur raiſon au ſein de ces ténebres;
Mais ce qui doit toucher tout homme de bon-ſens,
C'eſt la funeſte ivreſſe & les écarts fréquens
D'un peuple meſuré, timide, flegmatique,
Républicain zélé, commerçant pacifique,

 Qui

Qui ſuivant les conſeil d'un fripon d'écrivain ;
Fit la guerre à la France & Naſſau ſouverain.

A Cologne vivoit un fripier de nouvelles,
Singe de l'Aretin, grand faiſeur de libelles ;
Sa plume étoit vendue, & ſes écrits mordans
Lançoient contre Lours leurs traits impertinens ;
Deux fois tous les ſept jours pour lui rouloit la preſſe ;
Et ſes feuillets notés par la ſcélérateſſe,
Décorés des vains noms de foi, de liberté,
Etoient lus du Batave avec avidité ;
De ce poiſon groſſier le ſuccès fut rapide ;
Le peuple & les régens, ſuivant leur nouveau guide ;
Ces bons marchands heureux dans le ſein de la paix,
Publierent la guerre en haine des François :
Si GEORGE de leur bras fortifia ſa ligue,
Il ne dût ce ſecours qu'au pouvoir de Rodrigue.

AINSI d'un ſcélérat le vain raiſonnement
Devint l'opinion du vulgaire ignorant ;
Plein de ſes préjugés il donne ſon ſuffrage,
Il approuve, il condamne, il loue, il vous outrage ;
Il veut apprécier les grands & les héros ;
Sans les avoir connus, il reprend leurs défauts.

QUAND Mars au front ſanglant par ſa funeſte eſcorte ;
L[illegible] [illegible]u palais de Janus a fait ouvrir la porte ;
De[illegible] [illegible]s qu'on voit dans les champs déployer les drapeaux,
Les [illegible] [illegible]laives meurtriers ſortir de leurs fourreaux,
Sans [illegible] [illegible]voir la raiſon de leur haine cruelle,
D'un de[illegible] [illegible]s rois le vulgaire embraſſe la querelle,

J'AI

J'AI vû de nos Germains le bon-ſens perverti ;
Plein d'un inſtinct aveugle embraſſer un parti ;
De l'Autriche oublier l'inſolent deſpotiſme ;
En faveur de THERESE outrer le fanatiſme ;
Déteſter Charles ſept, Pruſſiens, Bavarois ;
Et du Lorrain vaincu prôner les grands exploits.

O le plaiſant projet de ce peuple cauſtique,
Qui reprend un héros ſur l'art de la Tactique ;
Qui veut juger d'un camp, n'en ayant jamais vû,
Et diſpoſe un combat ſans avoir combattu !
Chacun juſqu'au beau ſexe, en ces graves matieres,
Croit pouvoir décider par ſes propres lumieres :
Devant ſon tribunal miniſtres, généraux,
Et les rois aggreſſeurs & les rois leurs rivaux
Reçoivent leur arrêt en moins d'une minute ;
Et la navette en main l'on juge de leur chûte :
Dans cet Aréopage on décide des noms ;
On éleve, on détruit les réputations ;
La vertu, les talens, le ſceptre, la tiarre ;
Il n'eſt rien qu'on épargne en ce ſiecle bizarre.

CE digne protecteur des arts & des talens,
A qui la France a dû ſes deſtins floriſſans,
Colbert, de l'induſtrie & le moteur & l'ame,
Souffrit après ſa mort un traitement infame.

LOUIS qui dans l'Europe étala ſa grandeur,
Bienfaiſant dans ſa cour, terrible à l'empereur,
LOUIS, que les travaux, les Arts & la Victoire
D'un pas toujours égal élevoient à la gloire ;
Dès qu'une fois la Mort retrancha ſes deſtins,
Son tombeau fut ouvert par des couplets malins ;

Et le François léger ennivré de folie,
Du plus grand de ses rois osa flétrir la vie.

BREDOW, tel est le peuple & l'idiot public,
Rien ne peut échaper à la langue d'aspic;
C'est cet étrange oiseau rempli d'yeux & d'oreilles,
De climats en climats publiant des merveilles,
Qui ne peut assouvir sa curiosité;
Qui confond le mensonge avec la vérité;
L'inquiete Cabale & la perfide Envie,
La Haine, la Fureur, l'infame Calomnie
L'instruisent en passant de faits remplis d'horreurs;
Et bientôt l'Univers répete ces noirceurs;
Etre blessé du monstre est un mal incurable.

Hé bien! que pensez-vous? l'homme est-il raisonnable
D'employer tant de soins, de peines, de travaux,
D'immoler ses plaisirs, ses jours & son repos,
Pour attirer sur lui les yeux & le suffrage
De ce peuple ignorant, téméraire & volage,
Rempli de préjugés, esclave de l'erreur,
Du renom des mortels très-faux dispensateur?

O Gloire, Illusion, cessez de nous séduire!
L'amour de la vertu doit tout seul nous conduire;
Mon cœur doit me juger; s'il m'approuve, il suffit;
J'arrache ces lauriers qu'on me prête à crédit.

QUOI! je voudrois devoir mon nom & mon mérite
Au caprice inconstant d'une foule séduite,
Et n'être vertueux que pour me voir louer!
Que le monde me blâme ou daigne m'avouer,
Je ris de son encens qui s'envole en fumée,
Et du peuple insensé qui fait la renommée.

EPITRE

EPITRE
AU MARÉCHAL KEITH.
SUR LES VAINES TERREURS DE LA MORT ET LES FRAYEURS D'UNE AUTRE VIE.

IL n'eſt plus ce Saxon, ce héros de la France,
Qui du ſuperbe Anglois renverſa la balance,
De l'Aigle des Céſars abaiſſa la fierté,
Dompta dans ſes roſeaux le Belge épouvanté,
Et rendit aux François leur audace premiere.

Ah ! Mars dans les combats prolongea ſa carriere ;
Mais le cruel Trépas qui dans ces champs fameux,
Reſpecta du héros les jours victorieux,
Et ménageoit en lui les deſtins de la France,
Dans les bras de la Paix qu'on dut à ſa vaillance,
Le frappe dans ſon lit & lui laiſſe en mourant,
Envier les deſtins qu'ont eus en combattant,
Le généreux Belliſle & l'illuſtre Baviere.
Ce héros triomphant eſt réduit en pouſſiere :
Tout eſt anéanti, de l'Achille Saxon
Il ne nous reſte rien que ſon illuſtre nom,
Des ſons articulés, des ſyllabes ſtériles
Qui frappent du tympan les membranes ſubtiles,
Et vont ſe diſſiper dans l'eſpace des airs,
Tandis que le grand homme eſt rongé par les vers.

Nos ſoupirs, nos regrets, ſon ſouvenir, ſa gloire,
Ses combats où toujours préſida la Victoire,

Tout

Tout se perd à la fin; l'immensité des tems
Absorbe jusqu'aux noms des plus grands conquérans.

Si Maurice n'est plus, dites, qu'a-t-il à craindre?
Nous qui l'avons perdu c'est à nous de nous plaindre;
C'est un pilote heureux qui vient d'entrer au port.

Le sage de sang-froid doit regarder la mort;
Des maux désespérés son secours nous délivre,
Il n'est plus de tourmens dès qu'on cesse de vivre;
Qui connoît le trépas ne le fuit ni le craint.

Ce n'est pas, croyez-moi, ce fantôme qu'on peint,
Ce squelette effrayant dont la faim dévorante
Engloutit des humains la dépouille sanglante,
Et par d'amples moissons qu'il fait dans l'Univers,
Remplit incessamment l'abyme des enfers;
Ce sont des songes vains que ces plaintives ombres
Qui passent sans retour dans des demeures sombres,
Dans des lieux de douleurs où ces esprits tremblans
Souffriront sans espoir d'éternels châtimens;
Les fables de l'Egypte & celles de nos peres
Sont un frivole amas de pompeuses chimeres,
La crainte & l'artifice ont produit ces erreurs.

Ah! repoussons, cher Keith, ces indignes terreurs;
La Vérité paroît, mes vers sont ses organes;
Mensonges consacrés, mais en effet profanes,
Ne vous montrez ici que pour être vaincus.

Dépouillons le trépas de tous les attributs
Dont la secrette horreur révolte la nature;
Qu'importe que des vers le corps soit la pâture?

Ne

Ne voyons dans la mort qu'un tranquille ſommeil;
A l'abri des malheurs, ſans ſonge, ſans réveil;
Et quand même après nous une foible étincelle,
Un atome inconnu qu'on nomme ame immortelle;
Ranimant du trépas la froide inaction,
Pourroit braver les loix de la deſtruction,
Hélas! tout eſt égal pour notre cendre éteinte;
Il n'eſt aucun objet ni d'eſpoir ni de crainte.

Qu'aurois-je à redouter au ſéjour éternel?
Quoi, le Dieu que j'adore eſt un tyran cruel?
Serois-je après ma mort l'innocente victime
De l'Auteur dont je tiens ce ſouffle qui m'anime;
Et ces tendres deſirs des ſens voluptueux?

Si l'eſprit des mortels ſortit des mains des dieux;
Se peut-il que ces dieux puniſſent leur ouvrage
Des imperfections qui furent ſon partage?
Non, ma raiſon répugne à de tels ſentimens.

Un pere dont le cœur eſt tendre à ſes enfans;
Seroit-il parmi nous aſſez dur & bizarre,
Pour accabler ſon fils d'un châtiment barbare,
Si ce malheureux fruit de ſa fécondité
Le choquoit en naiſſant par ſa difformité?

Un fils dénaturé peut irriter ſon pere,
Et ſe voir écraſer du poids de ſa colere;
Mais nous, contre les dieux que peut notre fureur!
Rien ne peut alterer leur éternel bonheur.

Ecarts audacieux de notre extravagance,
Pourriez-vous offenſer l'auguſte Providence?

Signalez

Signalez, fiers géants, votre rébellion;
Entassez, s'il se peut, Ossa sur Pélion,
Armez contre le ciel votre bras redoutable;
Vous ne sauriez heurter ce Trône inébranlable.
Dieu voudroit-il punir qui ne peut l'offenser?
Un Dieu sans passions peut-il se courroucer?
Je connois ses bienfaits, sa bonté, sa clémence;
Qui le dépeint barbare, est le seul qui l'offense.]

Ah! cette ame, cher Keith, qu'on ne peut définir;
Et qu'après notre mort un tyran doit punir;
Ce nous qui n'est pas nous, cet être chimérique
Disparoît aux flambeaux que porte la Physique;
Que le peuple hébêté respecte ce roman,
Regardons d'un œil ferme & l'être & le néant.

J'implore ton secours, ô divine Uranie!
Accorde à ma raison les aîles du Génie,
Montre-moi la nature au feu de tes clartés,
Heureux qui peut connoître & voir tes vérités!

Déja l'expérience entr'ouvre la barriere,
Je vois Lucrece & Locke au bout de la carriere;
Venez, suivons leurs pas & montrons aux humains
Leur nature, leur être, & quels sont leurs destins;
Examinons l'esprit depuis son origine,
Pendant tous ses progrès jusqu'à notre ruine;
Il naît, se développe & croît avec nos sens,
Il éprouve avec eux différens changemens:
Ainsi que notre corps, débile dans l'enfance;
Etourdi, plein de feu, dans notre adolescence;
Abattu par les maux & fort dans la santé,
Il baisse, il s'affoiblit dans la caducité,

Il périt avec nous, son destin est le même.

Mais l'ame qu'on nous dit de nature suprême,
Quoi ! cet être immortel presque l'égal des dieux,
Quitteroit-il pour nous l'heureux séjour des cieux ?
Daigneroit-il s'unir à ce corps peu durable,
A la matiere ingrate, abjecte & périssable,
Epier les momens des plaisirs de Vénus,
Se tenir en vedette, animer le fœtus,
Et s'enfermer neuf mois dans le sein de la mere ;
Dans un cachot obscur prisonnier volontaire,
Pour s'exposer après à tous les coups du sort,
Souffrir le chaud, le froid, la douleur & la mort ?

Voila les visions dont notre orgueil nous flatte ;
Consultons sur ces faits les enfans d'Hippocrate,
Voyons la méchanique & les jeux des ressorts
Qui meuvent nos esprits de même que nos corps :

Lorsque l'astre du jour termine sa carriere,
Que le discret sommeil ferme votre paupiere,
Que fait alors cette ame ? elle dort avec vous.
Quand le sang en fureur agite votre pouls,
Que par redoublement la fievre vous dévore ;
Votre esprit dérangé pendant l'accès s'ignore :
Laissez sortir le sang par ses ruisseaux ouverts,
Que sa pourpre en jets d'eau s'élance dans les airs ;
Bientôt le mal n'est plus, votre poumon respire,
Et l'esprit égaré revient de son délire.

Voyez le verre en main ce dévot de Bacchus ;
Il bégaye des mots, il ne les comprend plus ;

Un

Un homme évanoui perd d'abord sa pensée;
Son ame en ce moment par les maux oppressée,
Reste ainsi que le corps dans l'engourdissement;
Aussi-tôt qu'il revient de ce saisissement,
Quand il rouvre les yeux, son ame appésantie,
Après un court trépas est rendue à la vie;
Souvent un peu de sang qui presse le cerveau,
De la foible raison étouffe le flambeau;
L'esprit a pour penser besoin de nos organes.

S'IL étoit dégagé de leurs fines membranes;
Comment pourroit-il voir, sentir, toucher, ouir;
Sans mémoire penser, craindre ou se réjouir?
Cet atome immortel sans matiere solide,
Privé de tous les sens, n'est qu'un être stupide.

IL n'est qu'un nom pompeux, un fantome idéal;
Peut-il se souvenir de notre jour natal?
Sait-il comment le Ciel l'unit à la matiere,
Et quelle étoit jadis sa nature premiere?

L'AME que je reçus, cet être clair-voyant,
Avoit très-mal instruit mon esprit en naissant,
Je n'ai pas apporté la plus légere trace
De ce qui se passa dans cet immense espace,
Dans ces tems où mon ame a dû me précéder;
Sur ce fait ma mémoire a droit de décider.

NON, mon cœur attendri n'a point donné de larmes
A ces jours rigoureux, à ces jours pleins d'allarmes, *
Quand dans nos champs féconds l'oppresseur des Germains
Ravissoit les moissons qu'avoient semé nos mains,

* La guerre de trente ans.

Quand

Quand de nos ennemis la fureur diviſée
Ruinoit tour-à-tour ma patrie épuiſée,
Pilloit les habitans, ſaccageoit les cités;
Que les cieux rigoureux, contre nous irrités,
Pour comble de nos maux envoyerent la peſte
Qui de nos habitans emporta tout le reſte;
De ſon poiſon mortel corrompit enfin l'air,
Et fit de nos états un immenſe deſert.

Ces faits à mon eſprit ſont connus par l'hiſtoire;
S'il ſubſiſtoit alors, il étoit ſans mémoire.
De l'avenir, cher Keith, jugeons par le paſſé,
Comme avant que je fuſſe il n'avoit point penſé,
De même après ma mort, quand toutes mes parties
Par la corruption ſeront anéanties,
Par un même deſtin il ne penſera plus;
Non, rien n'eſt plus certain, ſoyons-en convaincus,
Dès que nous finiſſons, notre ame eſt éclipſée.

Elle eſt en tout ſemblable à la flamme élancée
Qui part du bois ardent dont elle ſe nourrit,
Et dès qu'il tombe en cendre elle baiſſe & périt.

Oui, tel eſt notre ſort & je vois d'un œil ferme,
Que le tems fugitif m'approche de mon terme;
Craindrois-je le trépas & ſes coups imprévus?
Je ſais qu'il me remet dans l'état où je fus
Pendant l'éternité qui précéda mon être;
Etois-je malheureux avant qu'on m'ait vû naitre?
Je me ſoumets aux loix de la néceſſité,
Mes jours ſont paſſagers, mon être eſt limité,
Je prévois mon trépas, faut-il que j'en murmure?

Ah ! mortel orgueilleux, écoute la Nature ;
C'eſt peu d'avoir ſur toi répandu ſes faveurs,
Elle veut bien encor détruire tes erreurs,
Vaincre tes préjugés, diſſiper tes chimeres,
Enfin t'initier à ſes ſavans myſteres :
» Je t'ai donné la vie & c'eſt par mon concours
» Que ſe forma ton corps, que s'accrurent tes jours ;
» Tes fibres déliés, leur tiſſure ſubtile,
» Tout a dû t'annoncer que ton être eſt fragile,
» A des conditions tu vis quelques momens :
» Quand je les compoſai de divers élémens,
» Je leur promis alors que la mort équitable
» Acquitteroit un jour cet emprunt charitable ;
» Jouis de mes bienfaits, mais garde mon accord,
» Je t'ai donné la vie & tu me dois ta mort ;
» Tu veux que mon ſecours allonge tes années,
» Redoute malheureux, les triſtes deſtinées ;
» Je vois fondre ſur toi les maux & la douleur ;
» Le chagrin dévorant te rongera le cœur ;
» Réduit à deſirer la fin de ta catriere,
» Ta main à tes parens fermera la paupiere
» A tes plus chers amis, à ta poſtérité ;
» Iſolé dans le monde en ta caducité,
» Et perdant chaque jour tes ſens & ta penſée,
» De tes derniers neveux tu ſeras la riſée ;
» Eugene & Malborough, malgré leurs grands exploits,
» Ont ſenti les effets de ces ſéveres loix ;
» Condé, le grand Condé ſurvécut à lui-même,
» L'Auguſte des François malgré ſon diadême,
» Eprouva l'infortune à la fin de ſes ans,
» Et vit dans un tombeau porter tous ſes enfans.

Voila



Voila ce que diroit notre mere commune;
Hélas trop vain mortel son discours t'importune,
Ton cœur aime le monde, il brille, il éblouit,
Mais sa figure passe & tout s'évanouit;
Malgré tant de dangers tu desires la vie,
Le bien de tes parens, leur amour t'y convie;
Ta fin seroit pour eux un lamentable deuil,
Tes affaires un tems ont besoin de ton œil:
Ah, que de grands projets ta mort viendroit suspendre!
Tu n'as rien achevé, que ne peut-elle attendre?

Eh! pourquoi, malheureux, ne t'es-tu point hâté?
Croyois-tu donc jouir de l'immortalité?
Apprends que nos desirs nous suivent en tout âge,
Et que personne enfin n'acheva son ouvrage
Avant que d'arriver à son terme fatal!

Ou plus tôt ou plus tard le trépas est égal,
Tous les tems écoulés sont effacés de l'être,
Cent ans passés sont moins que l'instant qui va naître.
Tout change, & c'est, cher Keith, la loi de l'Univers.
Les fleuves orgueilleux renouvellent les mers;
On engraisse la terre aride sans culture,
Lorsque l'air s'épaissit, un zéphyre l'épure;
Ces globes enflammés qui parcourent les cieux,
De l'astre des saisons renouvellent les feux;
La nature attentive & de son bien avare,
Fait des pertes toujours & toujours les répare;
Depuis les élémens jusques aux végétaux,
Tout change & reproduit quelques objets nouveaux:
La matiere est durable & se métamorphose;
Mais si l'ordre l'unit, le tems la décompose.

 Le

Le ciel pour peu de tems nous a prêté le jour,
Mais tout doit s'animer, tout doit avoir ſon tour;
Sommes-nous malheureux ſi la parque infidelle
Ne fila pas pour nous les jours de Fontenelle ?
Seroit-ce donc à nous à redouter la mort ?
A nous pauvres humains, frêles jouets du ſort,
Qui rampons dans la fange, & dont l'eſprit frivole,
S'il ne poſſédoit point le don de la parole,
Seroit égal en tout à ceux des animaux ?

Ah ! voyons dans la mort la fin de tous nos maux;
Ennemis irrités, armez votre vengeance !
Le trépas me défend contre votre inſolence;
Grand Dieu ! votre courroux devient même impuiſſant,
Et votre foudre en vain frappe mon monument;
La mort met à vos coups un éternel obſtacle.
J'ai vû de l'Univers le merveilleux ſpectacle,
J'ai joui de la vie & de ſes agrémens,
Et je rends de bon gré mon corps aux élémens.

Quoi, Céſar qui ſoumit ſous ſon bras deſpotique
Tout l'Univers connu, Rome ſa république !
Quoi, Virgile l'auteur des plus ſublimes vers !
Newton qui devina les loix de l'Univers !
Que dis-je ? & vous auſſi vertueux Marc-Aurele,
L'exemple des humains, mon héros, mon modele,
Vous avez tous ſubi les arrêts du Trépas !
Ah ! ſi le Sort cruel ne vous épargna pas,
Devons-nous murmurer, ſi la Parque laſſée,
Vient du fil de nos jours trancher la trame uſée ?

Qu'est-ce que nos deſtins ? L'homme naît pour ſouffrir;
Il éleve, il détruit, il aime, il voit mourir;

Il

Il pleure, il ſe conſole, il meurt enfin lui-même.
VOILA, pauvres humains, votre bonheur ſuprême!
Nous ne quittons ici qu'un ſéjour paſſager;
Nous vivons dans le monde ainſi qu'un étranger
Qui jouit en chemin d'un riant payſage,
Et ne s'arrête point aux gîtes du voyage.

CHER KEITH, ſuivons les pas de nos prédéceſſeurs;
Faiſons à notre tour place à nos ſucceſſeurs;
Tout le monde a les ſiens, & nous aurons les nôtres;
Ceux qui nous pleureront, ſeront pleurés par d'autres.

ALLEZ, lâches chrétiens, que les feux éternels
Empêchent d'aſſouvir vos deſirs criminels;
Vos auſteres vertus n'en ont que l'apparence.

MAIS nous qui renonçons à toute récompenſe;
Nous qui ne croyons point vos éternels tourmens,
L'intérêt n'a jamais ſouillé nos ſentimens;
Le bien du genre-humain, la vertu nous anime;
L'amour ſeul du devoir nous a fait fuir le crime;
Oui, finiſſons ſans trouble, & mourons ſans regrets,
En laiſſant l'Univers comblé de nos bienfaits.
Ainſi l'aſtre du jour au bout de ſa carriere,
Répand ſur l'horiſon une douce lumiere;
Et les derniers rayons qu'il darde dans les airs,
Sont les derniers ſoupirs qu'il donne à l'Univers.



L'ART

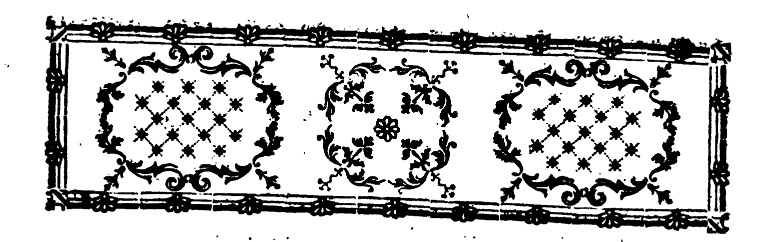
DE

LA GUERRE.

POËME.

Unde prius nulli velarunt tempora Musæ.

LUCRET. lib. I.



CHANT PREMIER.

Vous qui tiendrez un jour, par le droit de naiſſance
Le ſceptre de nos rois, leur glaive & leur balance ;
Vous le ſang des héros, vous l'eſpoir de l'état,
Jeune prince, écoutez les leçons d'un ſoldat,
Qui, formé dans les camps, nourri dans les allarmes,
Vous appelle à la gloire, & vous inſtruit aux armes.

Ces armes, ces chevaux, ces ſoldats, ces canons
Ne ſoutiennent pas ſeuls l'honneur des nations.
Apprenez leur uſage, & par quelles maximes
Un guerrier peut atteindre à des exploits ſublimes.
Que ma Muſe, en ces vers, vous trace les tableaux
De toutes les vertus qui forment les héros ;
De leurs talens acquis & de leur vigilance,
De leur valeur active & de leur prévoyance ;
Et par quel art encore un guerrier éclairé
De l'art même franchit le terme reſſerré.

Mais ne préſumez pas que, dangereux poëte,
Entonnant des combats la funeſte trompette,
Ebloui par la gloire, ivre de ſon erreur,
J'inſpire à votre audace une aveugle fureur.
Je ne vous offre point Attila pour modèle ;
Je veux un héros juſte, un Tite, un Marc-Aurèle,

Un Trajan, des humains & l'exemple & l'honneur,
Que la Vertu couronne ainſi que la Valeur.
Tombent tous les lauriers du front de la Victoire,
Plutôt que l'injuſtice en terniſſe la gloire !

O bienfaiſante Paix, & vous Génie heureux,
Qui ſur les Pruſſiens veillez du haut des cieux,
Détournez de nos champs, des cités, des frontieres,
Ces ravages ſanglans, ces fureurs meurtrieres,
Ces illuſtres fléaux des malheureux humains !

Si mes vœux ſont reçus au temple des Deſtins,
Conſentez qu'à jamais ce floriſſant empire
Goûte, ſous votre abri, le repos qu'il deſire ;
Que, ſous leurs toits heureux, les laboureurs contens
Recueillent, pour eux ſeuls, les moiſſons de leurs champs ;
Que, ſur ſon tribunal, Thémis, en aſſurance,
Réprime l'injuſtice & vange l'innocence ;
Que nos vaiſſeaux légers, fendant le ſein des eaux,
Ne craignent, d'ennemis, que les vents & les flots ;
Que, tenant dans ſes mains l'olivier & l'égide,
Minerve, ſur le trône, à nos conſeils préſide !

Mais, ſi d'un ennemi l'orgueil ambitieux
De cette heureuſe paix rompt les auguſtes nœuds,
Rois, peuples, armez-vous ; & que le Ciel propice
Soutienne votre cauſe, & venge la Juſtice.

C'eſt à toi, dieu terrible, à toi, dieu des combats,
A m'ouvrir la carriere, à conduire mes pas.
Et vous, charmantes ſœurs, déeſſes du Permeſſe,
Gouvernez de ma voix la ſauvage rudeſſe ;

Rendez d'un vieux ſoldat les chants mélodieux ;
Accordez ma trompette au luth harmonieux.
J'entreprends de placer, par une heureuſe audace,
Le dieu de la Victoire au ſommet du Parnaſſe ;
Je veux armer vos fronts de caſques menaçans.
Ma main ne peindra point le tranſport des amans,
Leurs peines, leurs plaiſirs, leurs larcins, leurs careſſes,
Ni des cœurs des héros les indignes foibleſſes :
Que le chantre du Pont, dans ſes douces erreurs,
Vante le dieu charmant qui cauſa ſes malheurs,
Qu'à ſes flatteurs accens les Graces ſoient ſenſibles.
Je ne vous offrirai que des objets terribles ;
Vulcain qui, ſous l'Ethna, par ſes brûlans travaux,
Forge, à coups redoublés, les foudres des héros ;
Ces foudres redoutés, entre des mains habiles,
Qui tantôt font tomber les fiers remparts des villes,
Tantôt percent les rangs dans l'horreur des combats,
Et font, de tous les temps, le deſtin des états.

Je peindrai les effets de cette arme cruelle
Qu'inventa, dans Baïonne, une fureur nouvelle ;
Qui, du fer & du feu réuniſſant l'effort,
Aux yeux épouvantés offre une double mort.

Au ſein de la mêlée, au milieu du carnage,
On verra des héros le tranquille courage
Réparer le déſordre ; &, prompt dans ſes deſſeins,
Diſpoſer, ordonner, enchaîner les deſtins.

Avant que de traiter ces matieres ſublimes,
Il faut vous arrêter aux premieres maximes.

Ainsi, quand l'aigle enseigne à ses jeunes aiglons
A diriger leur vol aux champs des Aquilons,
Couverts à peine encor d'une plume nouvelle,
La mere, en s'élevant, les porte sur son aîle.

O vous, jeunes guerriers, qui, brûlant de valeur,
Prêts à vous signaler dans les champs de l'honneur,
Vous arrachez aux bras d'une plaintive mere;
N'allez point vous flatter, novices à la guerre,
Que vous débuterez par d'immortels exploits.
Passez, sans en rougir, par les derniers emplois,
Durement exercés dans un travail pénible,
Du fusil menaçant portez le poids terrible.
Rendez votre corps souple à tous les mouvemens
Que le dieu des guerriers enseigne à ses enfans.
Tous fermes dans vos rangs, en silence immobiles,
L'œil fixé sur le chef, à ses ordres dociles,
Attentifs à sa voix, s'il parle, obéissez.
En mouvemens égaux, à l'instant exercés,
Apprenez à charger vos tubés homicides.
Avancez fiérement, à grands pas, intrépides,
Sans flotter, sans ouvrir & sans rompre vos rangs.
Tirez par pelotons en observant vos temps.
Prompts sans inquiétude, & pleins de vigilance,
Aux postes, dont sur vous doit rouler la défense,
Attendez le signal, & marchez sans tarder.
Qui ne sçait obéir ne sçaura commander.

Tel, sous *Louis de Bade* excerçant son courage,
Finck (*a*) de l'art des héros a fait l'apprentissage.

(*a*) Le feld-maréchal Finck, mort en 1736.

Des troupes, qu'on rassemble en formidables corps,
Les derniers des soldats composent les ressorts ;
Ces ressorts agissans, ces membres de l'armée,
D'un mouvement commun la rendent animée.

C'est ainsi, pour fournir aux superbes jets-d'eaux,
Que Versailles renferme en ses vastes enclos,
Qu'à Marly s'éleva cette immense Machine
Qui rend la Seine esclave & sur les airs domine.
Cent pompes, cent ressorts, à la fois agissans,
Pressent, dans ses canaux, les flots obéissans :
Jusqu'à la moindre roue a sa tâche marquée :
Qu'une soupape céde, ou foible, ou détraquée,
La Machine s'arrête, & tout l'ordre est détruit.

Ainsi, dans ces grands corps que la Gloire conduit,
Que tout soit animé d'un courage docile.
La valeur qui s'égare est souvent inutile.
Des mouvemens trop prompts, trop lents, trop incertains,
Font tomber les lauriers qu'avoient cueillis vos mains.

Aimez donc ces détails ; ils ne sont pas sans gloire :
C'est là le premier pas qui mene à la victoire.
Dans des honneurs obscurs vous ne vieillirez pas :
Soldat, vous apprendrez à régir des soldats.
Bientôt, chef éclairé d'une troupe intrépide,
Marchant, de grade de grade, où le devoir vous guide,
Vous verrez, sous vos loix, un bataillon nombreux.
Présidez à sa marche, & gouvernez vos feux ;
Montrez-lui dans quel ordre un bataillon s'avance,
Charge, tire, recharge, & s'arrête ou s'élance.

Les Pruſſiens nerveux, tous robuſtes & grands,
Vainquent leurs ennemis, combattant ſous trois rangs;
Sur plus de profondeur, leurs rivaux, pleins d'audace,
Réſiſtant un moment, leur ont cédé la place.
Il faut qu'un bataillon marche d'un pas égal;
Qu'il ne prodigue point ſon tonnerre infernal;
Que ſon front hériſſé, pointant la baïonnette,
Etonne l'ennemi, le force à la retraite.

Il faut renouveller vos combattans altiers:
La Mort, aux champs de Mars, moiſſonne les guerriers.
Pour maintenir l'honneur de ces troupes auguſtes,
Choiſiſſez avec ſoin les hommes plus robuſtes.
Mars veut que, ſans quitter leurs rangs & leurs drapeaux,
Ils portent, en marchant, les plus peſans fardeaux.
Des corps moins vigoureux, vaincus de laſſitude,
N'attendroient pas la fin d'une campagne rude.

Tels, au milieu des bois, les chênes ſourcilleux
Affrontent les aſſauts des vents impétueux;
Tandis qu'à leurs côtés, le ſouffle de Borée
Renverſe des ſapins la tige reſſerrée.

Tels ſont ces hommes forts, ces robuſtes lions,
Dont il faut repeupler nos hardis bataillons.

Si, voulant acquérir une gloire certaine,
Vous aſpirez au nom de fameux capitaine,
Des armes connoiſſez les emplois différens;
A les bien manier excercez vos talens.
Au combat de Lapithe, il faut ſçavoir encore
Unir cet art guerrier qu'inventa le Centaure.

Apprenez à dompter la fougue des chevaux ;
Qu'un nouveau *Peuvinel* vous montre leurs défauts ;
Qu'ils ſautent les foſſés au gré de votre audace.
Accoutumez vos reins au poids de la cuiraſſe ;
Que votre front preſſé ne ſe plaigne jamais,
Lorſque ſur lui le caſque a ſillonné ſes traits ;
La valeur, ſans adreſſe, eſt tôt ou tard trompée ;
Excercez votre bras à manier l'épée.
Cette arme redoutable eſt prompte en ſes effets,
Epouvante & détruit les ennemis défaits ;
Mars daigne l'approuver : il veut, dans la bataille,
Que le fer meurtrier porte des coups de taille.
N'employez point le feu, combattant à cheval ;
Son vain bruit ſe diſſipe, & ne fait point de mal.
Parez, quand il le faut, vos courſiers ſur la croupe.
Apprenez, dans les champs, à ranger votre troupe :
Serrez vos cuiraſſiers ; & que votre eſcadron,
Des autres peu diſtant, garde le même front.
Faites-vous enſeigner, par un guerrier habile,
Comme, en ſes mouvemens, ce corps devient agile ;
Comment, en un clin d'œil, par ſes converſions,
Il prend, quitte, reprend d'autres poſitions ;
Se tranſporte ſoudain, ſe forme avec viteſſe ;
Dans des terreins divers manœuvre avec ſoupleſſe ;
A l'ordre de ſes chefs attentif & ſoumis,
Sur les aîles des vents fond ſur les ennemis,
Et de ſon choc ſerré les pouſſe & les renverſe,
Les pourſuit dans les champs, les force & les diſperſe.

La Grece la premiere a planté nos lauriers :
Sparte fut le berceau, l'école des guerriers ;

Là naquirent jadis l'ordre & la discipline:
La phalange aux Thébains a dû son origine.

Miltiade, Cimon, sage Epaminondas,
Vous fîtes des héros de vos moindres soldats!
L'art suppléoit au nombre, & l'audace aguerrie
De l'orgueil des Persans vengea votre patrie.

O jour de Salamine! ô jour de Marathon!
C'est vous qui de la Grece éternisez le nom!
Regardez ce héros, ce roi de Macédoine;
Il donne à ses amis ses biens, son patrimoine:
Mais, riche en espérance, & fier de ses vertus,
Il fond sur les Persans, il défait Darius,
Il subjugue l'Asie; & sa forte phalange
Asservit le Granique, & l'Euphrate, & le Gange.

Des bords de l'Orient, le formidable Mars
Dans le sénat Romain porta ses étendards;
Ce peuple de guerriers, amoureux des allarmes,
Apprit de ce dieu même à manier les armes:
Il combattit longtemps ses belliqueux voisins;
A le favoriser il força les Destins:
Hétrusques & Sabins, vaincus par sa vaillance,
Gouvernés par ses loix, accrurent sa puissance.
Fiere de ses exploits, l'aigle des légions
Prit un vol élevé vers d'autres régions.
Rome, de ses rivaux imitatrice heureuse,
Tournant contre eux leurs traits, en fut victorieuse.
Ses camps furent changés en d'invincibles forts:
Le Danube les vit, & trembla pour ses bords.

Rome ainsi triompha du Germain, de l'Ibere,
De ce peuple farouche habitant d'Angleterre,
De tous les arts des Grecs, des fins Carthaginois,
Des défenseurs du Pont, des grands corps des Gaulois,
Et de tous les états qui composoient le monde.

Mais cette discipline, en victoires féconde;
Qui les fit arriver au point de la grandeur,
Sous les derniers Césars n'étoit plus en vigueur.
Alors les Goths, les Huns, les vagabonds Gépides,
Moins guerriers que brigands, & de pillage avides,
Ravagerent l'Empire en proie à leurs fureurs.
Vainement le Romain chercha des défenseurs;
Et ce puissant Etat, touchant à sa ruine,
Regretta, mais trop tard, l'antique discipline.

Cet art, qui se perdit après un long déclin;
Sortit de son tombeau sous le grand Charles-Quint.
Sous ce guerrier fameux, la Castille aguerrie
Fit craindre aux nations sa brave infanterie.
L'ordre l'avoit soumise à sa sévere loi;
Mais sa gloire périt dans les champs de Rocroi.

Alors, d'un joug honteux rejettant l'insolence,
Exercé par *Maurice*, à venger son offense,
Apprenant à combattre, apprenant à servir,
Le Batave fut libre en sçachant obéir:
Et l'exemple imposant de ce grand capitaine
Developpa bientôt les talens de *Turenne*.
Il apprit aux François le grand art des héros;
LOUIS, ce sage roi, seconda ses travaux.

Le Militaire alors eut ses loix & sa regle.
Mais Louis, dans sa cour, méconnut un jeune aigle,
Fils tendrement chéri de Bellone & de Mars,
Eugene, le soutien du trône des Césars.
Sous ce sçavant guerrier, *Dessaw*, dans son jeune âge,
Fit de l'art des combats le dur apprentissage:
Et les dieux, protecteurs des camps Autrichiens,
Devinrent avec lui les dieux des Prussiens.

Voilà comme, en tout tems, l'art que je vous enseigne
A soutenu les rois, a maintenu leur regne.
Et, si la discipline en est le fondement,
Si sa force soutient ce vaste bâtiment,
Jugez de sa grandeur & de son importance.
On ne peut l'acquérir que par l'expérience.
Malheur aux apprentifs dont les sens égarés
Veulent, sans s'appliquer, franchir tous les degrés!

Tel étoit Phaéton, ce jeune téméraire;
A lui prêter son char il contraignit son pere:
Sans qu'il sçut gouverner des coursiers si fougueux;
Sans sçavoir le chemin qu'ils tenoient dans les cieux,
Du char de la Lumiere il prit en main les rênes:
Parcourant, égaré, des routes incertaines,
La foudre le frappa: du vaste champ des airs,
Son corps précipité s'abîma dans les mers.

Téméraires, craignez le sort qui vous menace;
Phaéton périt seul par sa funeste audace:
Si vous guidez trop tôt le char brillant de Mars,
Songez que tout l'état doit courir vos hasards.

CHANT SECOND.

QUAND sur cet univers la Discorde fatale
Se déchaîne des bords de la rive infernale,
Que ses cris furieux excitent ses serpens,
Qu'elle secoue en l'air ses flambeaux dévorans,
Et sur les toits des rois répand leurs étincelles;
Alors, envenimant leurs funestes querelles,
La Vanité, l'Envie & l'Animosité
Chassent de leurs conseils la Paix & l'Equité.
La Vengeance à leurs yeux offre sa douce amorce;
Et tous leurs démêlés se vuident par la force.
Par ses premiers succès le monstre encouragé,
Avide encor du sang dont il est régorgé,
Invoque, par ses cris, le démon de la guerre,
Et les fléaux cruels qui désolent la terre.

Alors s'ouvrent partout les magasins de Mars;
Les tonneres d'airain garnissent les remparts;
L'acier battu gémit sur la pesante enclume,
Et l'air est infecté de souffre & de bitume:
Ces immenses cités, où les heureux sujets
Jouissent des plaisirs, des arts & de la paix,
Sont pleines de soldats, de machines & d'armes:
Ces guerriers rassemblés respirent les allarmes.
La trompette guerriere éclate dans les airs:
On n'attend, pour agir, que la fin des hivers.

La saison des plaisirs, où le dieu de Cythere
Fait respirer l'amour à la nature entiere,

Où les mortels en paix se livrent à ses feux;
N'offre que des dangers aux cœurs audacieux:
Mais la Gloire a caché ces périls à leur vue.

Dès que l'air s'adoucit; que la neige fondue
Tombe en flots argentés de la cîme des monts,
Et serpente en ruisseaux à travers les vallons;
Que les prés émaillés, par des fleurs différentes,
Présentent aux troupeaux leurs pâtures naissantes;
Que les bléds verdoyans embellissent nos champs;
Dès que Flore, aux humains, annonce le printemps;
Ces guerriers, préparés contre des coups sinistres,
Des vengeances des rois redoutables ministres,
Volent pour s'assembler dans les champs de l'honneur:
Et tous, pleins du desir de marquer leur valeur,
Quittent l'abri du toit pour la toile légere:
Leurs voisins effrayés appréhendent la guerre:
Et de leurs laboureurs ces champs abandonnés
Par des bras étrangers vont être moissonnés.

Vers un lieu désigné, cette troupe guerriere
S'assemble pour camper sous un front de bandiere.

Sitôt qu'on a choisi les lieux des campemens,
On voit tracer, bâtir, & croître en peu de temps
Places, maisons, palais de cette ville immense;
L'élite de l'état y tient sa résidence.
Le Travail y préside; il éleve ces toits,
Sans l'aide du ciment, de pierre, ni de bois:
Tout soldat est maçon; cet architecte habile
Fait, transporte & refait cette cité mobile.

Il faut beaucoup d'acquis, de l'art & des talens,
Pour choisir son terrein, & pour prendre ses camps;
Cette utile science est surtout estimée.

Voulez-vous, par vos soins, assurer votre armée:
Formez-vous le coup d'œil sur des signes certains;
Faites un bon emploi des différens terreins.
Ici, vous rencontrez des hauteurs escarpées,
Là, des vallons, des champs ou des terres coupées;
Dans des occasions & des temps différens,
Ils vous serviront tous à soutenir vos camps.
D'eux dépend votre sort, quand le combat s'apprête.

Vos troupes sont un corps dont vous êtes la tête:
Il faut penser pour lui, ranimer son effort,
Agir quand il repose, & veiller quand il dort.
En vous tous ces guerriers placent leur confiance;
Leurs destins sont commis à votre prévoyance:
Répondez à leurs vœux par votre habileté,
Le soldat de vous seul attend sa sureté.
Si vous voulez tenter la Fortune incertaine,
Avide des combats, campez-vous dans la plaine;
Rien n'y peut empêcher vos divers mouvemens.
Placez, pour sureté, des corps sur vos devans.
N'éloignez pas les camps des bois & des rivieres,
Couvrez de son abri les villes nourricieres.
Il faut que votre corps, sur deux lignes rangé,
Occupe son terrein avec art ménagé,
L'Infanterie au centre: & sur-tout, sur les aîles,
Placez de vos dragons les cohortes nouvelles.

Ceux qui par pelotons élancent le trépas
Font le corps de bataille, & vos coursiers ses bras.
Des deux côtés, sans gêne, ils doivent les étendre,
Attentifs aux moyens qu'ils ont pour se défendre.
Au lieu qui leur est propre assignez chaque corps:
Dans un terrein contraire ils perdent leurs efforts.

Ces Centaures vaillans, dont la course légere
Fait sous leurs pieds adroits disparoître la terre,
Et souleve dans l'air des nuages poudreux,
Ne sçauroient s'élancer dans des lieux montagneux.

Les terreins sont égaux pour votre infanterie.
Montagne, défilé, bois, colline, prairie,
Elle franchit la plaine à grands pas menaçans,
Escalade les monts & les retranchemens;
Elle attaque ou défend avec même avantage
Tous les postes divers où le combat s'engage.

Tel que dans le printemps un nuage orageux
Gronde & vomit soudain, de ses flancs ténébreux,
Les éclairs menaçans, & la grêle & la foudre,
Renverse les épics & les réduit en poudre:

Tels ces braves guerriers, par des gerbes de feux,
Terrassent l'ennemi qui s'abbat devant eux.

Si votre expérience est déjà consommée,
Vous sçaurez appuyer les flancs de votre armée.
Un bois, une riviere, un village, un marais,
Par leurs difficultés, en défendent l'accès:

Votre

Votre ennemi confus respectera ces bornes.

Le taureau se confie en ses superbes cornes;
Il terrasse les ours, les lions, les chevaux:
Fiérement attentif à leurs brusques assauts,
Il marche dans l'arene, il s'élance, il s'arrête;
Il refuse les flancs & présente sa tête.
Gravez dans votre esprit ce principe important:
Qui cache sa foiblesse est un guerrier prudent.
Le héros d'Ilion, illustre par la Fable,
Achille, au talon près, étoit invulnérable;
Vous l'êtes sans vos flancs: donnez-leur un appui,
Ou vous pourrez, par eux, succomber comme lui.

Le sort peut relever vos foibles adversaires,
Si les événemens vous deviennent contraires,
Si leur troupe grossit par des secours nombreux,
Quittez des champs ouverts les postes hasardeux.
Vous supplérez au nombre; &, par votre science,
Vous choisirez des camps propres pour la défense.
Dans d'épaisses forêts, sur le sommet des monts,
Ou derriere un torrent placez vos bataillons.

Ce n'est pas encor tout: qu'une route inconnue,
Pour sortir de ce poste, ouvre une libre issue.
Alors, maître absolu de tous vos mouvemens,
Vous enchaînez le sort & les événemens:
L'ennemi, que votre art a sçu rendre immobile,
Consumera sans fruit son audace inutile.

Apprenez à présent comme il faut, dans ces camps,
Selon les loix de Mars, ranger les combattans.

Soutenez par le feu la ligne de défense ;
Et de vos bataillons remplissez la distance
Par vos foudres d'airain, dont les coups menaçans
Impriment l'épouvante au cœur des assaillans.

Derriere ces volcans, d'où part la flamme ardente,
Placez des cuirassiers la cohorte brillante.
Si vos rivaux de gloire, animés par l'honneur,
Percent par votre ligne, & forcent sa valeur,
Ebranlez vos coursiers ; que la tranchante épée
Du sang des ennemis aussitôt soit trempée.

Ainsi, par l'art du chef, le docile terrein
Contre un danger pressant prête un secours certain :
Ainsi l'habileté corrige la fortune.
Mais la prudence est rare, & l'audace est commune ;
Varron fut un soldat, *Fabius* un héros.

Tel, s'élevant aux cieux, le sommet de l'Athos
Voit le fougueux Borée assembler les nuages ;
Il entend à ses pieds éclater les orages.
Son front toujours serein, où se brisent les vents,
Méprise le tonnerre, & ses bruits impuissans.

Tel, du haut de son camp, bravant le sort contraire,
Un héros, de sang froid, voit son fier adversaire
Epuiser contre lui sa frivole fureur.

Si le dieu des combats vous marque sa faveur,
Si du génie en vous brillent les étincelles,
Vous trouverez partout des forts, des citadelles ;

Que les mains des mortels n'ont jamais travaillés ;
Postes que la Nature a seule ainsi taillés.
L'ignorant voit ces lieux, mais c'est sans les connoître :
Le sage les saisit, ce sont des coups de maître.

Ainsi, dans un lieu fort, le fier Léonidas
Se défendit longtemps avec peu de soldats.
Un monde de Persans, aussi fiers qu'inhabiles,
Se virent arrêtés au pas des Thermopyles.
La Grece, par son art, sçut confondre Xerxès,
Dans le rapide cours de ses brillans succès.

Ainsi, se disputant la victoire & l'empire,
Transportant les hasards d'Ausonie en Epire,
Le héros du Sénat, l'idole des Romains,
Du fils d'Anchise un temps balança les Destins.
Monts de Dyrrachium, où Rome étoit campée,
Vous forçâtes César à respecter Pompée!
Sans risquer de combat, maître de la hauteur,
Le Sénat triomphoit, Pompée étoit vainqueur :
Mais, trop facile aux vœux d'une jeunesse ardente,
Lasse de ces travaux, valeureuse, imprudente,
Il quitta, sans raison, son poste avantageux.
Que Mars lui fit sentir de destins rigoureux,
Dans ce jour décisif, dans ce combat unique,
Où César soumit Rome au pouvoir despotique !

Vous, *Montecuculi*, l'égal de ce Romain,
Vous, sage défenseur de l'Empire & du Rhin,
Qui tîntes par vos camps, en sçavant Capitaine,
La Fortune en suspens entre vous & Turenne :

Mes vers oublîroient-ils vos immortels exploits ?

Ah ! Mars, pour les chanter, ranimeroit ma voix.
Venez, jeunes guerriers, admirez la campagne
Où ses marches, ses camps, sauverent l'Allemagne;
Où, se montrant toujours dans des postes nouveaux,
Il contint les François, & brava leurs travaux.

Mais ne présumez pas qu'il se tint immobile.
Quoiqu'un camp vous paroisse une superbe ville,
La guerre veut souvent d'autres positions.
Il faut sur l'ennemi régler ses actions,
Le prévenir partout, occuper un passage,
Marcher rapidement, saisir son avantage,
Se retirer sans perte, avancer à propos,
Et toujours l'occuper par des desseins nouveaux.

Quand, par ordre du chef, le vieux camp s'abandonne,
Tous les corps séparés, se mettant en colonne,
Forment, en s'avançant, quatre corps différens,
L'infanterie au centre & les coursiers aux flancs :
Sous leurs pieds, dans les airs, s'éleve la poussiere.

L'ennemi, qui de loin voit leur troupe guerriere
En replis tortueux couvrir les vastes champs,
Comme aux bords Africains ces énormes serpens,
Tous armés & couverts d'une écaille brillante ;
A cet aspect terrible, il frémit d'épouvante,
Et croit voir devant lui s'avancer le Trépas.

Quand vous marchez en ordre & prêt pour les combats,

Afin qu'avec plaiſir Bellone vous regarde ;
Pouſſez devant l'armée une forte avant-garde.
Ne l'abandonnez pas, ſçachez la ſoutenir ;
Ou l'ennemi trop prompt pourroit vous en punir.

Semblable à ce fanal qui précédoit Moïſe,
Ce corps vous garantit contre toute ſurpriſe.

Il eſt plus d'un moyen pour tranſporter les camps.
S'il faut vous ébranler en tournant par vos flancs,
Qu'à la droite, ou qu'ailleurs, le beſoin vous appelle ;
Vos deux lignes alors marchent en parallele.

Le ſort peut quelquefois abaiſſer les vainqueurs :
Condé s'eſt vu battu, *Turenne* eut des malheurs.
Alors il faut céder à ce deſtin contraire.
On peut, en reculant, tromper ſon adverſaire.
C'eſt là que l'art du chef doit ſe faire admirer,
Si ſans confuſion il ſçait ſe retirer.

Son bagage eſcorté part & prévient ſa perte :
Par un corps qui la ſuit ſon armée eſt couverte :
Et, tandis qu'il garnit le fier ſommet des monts,
Ses guerriers raſſurés traverſent les vallons.
Ce héros gagne ainſi, ſans que ſon nom s'expoſe,
Un poſte avantageux où ſa troupe repoſe.

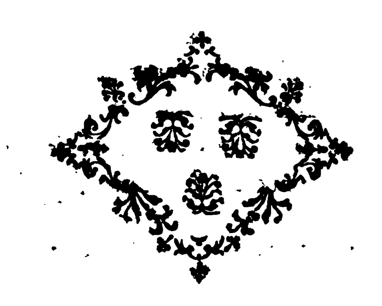
En paſſant les forêts, & les monts des Germains,
Varus négligea trop le ſoin de ſes Romains :
Il oublia de l'art les régles ſalutaires.
Ses camps étoient peu ſûrs, ſes marches téméraires

Il guida ſes ſoldats en d'affreux défilés,
Où par *Arminius* ils furent accablés.

Frappé de leur deſtin, le pacifique *Auguſte*
S'écria, dans l'effort d'une douleur ſi juſte:
O Varus, ô Varus, rends-moi mes légions!
S'il eût vu les Romains dans leurs poſitions,
Il auroit plutôt dit: Général incapable,
Occupe les hauteurs d'où l'ennemi t'accable!

Voilà quels ſont de l'art les principes certains.
De l'ordre dans les camps, une marche bien faite,
Un poſte avantageux, une belle retraite,
Décident du deſtin des rois & des états.

Vous, illuſtres guerriers, guides de nos ſoldats,
Apprenez, par mes vers, la loi de la tactique;
Et, par leur théorie, allez à la pratique.
Si vous voulez paſſer ſous un arc triomphal,
Campez en *Fabius*, marchez comme Annibal.



CHANT TROISIEME.

Vous avez parcouru les arſenaux de Mars.
C'eſt peu d'être enrôlé ſous ſes fiers étendards ;
C'eſt peu que d'un ſoldat le courage s'eſtime,
Si, maître de ſon art, il ne tend au ſublime.

Suivez-moi dans ſon temple : obſervez, pénétrez
Ses myſteres divins de la foule ignorés.
Loin des ſentiers battus où rampe le vulgaire,
D'un pas ſage & hardi marchez au ſanctuaire.

Voyez-vous ces chemins raboteux, reſſerrés,
Teints du ſang des héros, d'abîmes entourés ?
Sur ce rocher ſanglant, voyez-vous, dans la nue,
De ce palais ſacré la ſuperbe étendue ?
Son faîte eſt dans l'Olympe, au-delà du Soleil,
Où des Dieux immortels s'aſſemble le conſeil :
Ses fondemens d'airain touchent au noir Tartare.

Alecton, la Diſcorde, avec la Mort barbare,
Les gardes redoutés de ces lieux effrayans,
Lancent, en vain, ſur vous des regards froudroyans.
La Gloire vous raſſure, & ſa voix vous appelle :
La Gloire ouvre le temple : avancez avec elle.

Je vois les chaſtes Sœurs dans ces parvis ſacrés ;
Leurs utiles travaux n'y ſont point ignorés.
Un compas à la main, j'apperçois Uranie,
Qui, meſurant la Terre, & ſa forme applatie,

Nous dépeint en petit, par ses crayons diserts,
Les différens Etats que contient l'Univers;
Chaque point sur la terre a son ordre & sa place,
D'un hémisphere à l'autre elle a marqué la trace.
Sanson avec *Vauban*, ses dignes favoris,
Des novices guerriers cultivent les esprits;
Et leur montrent à tous, dans des cartes guerrieres,
Les pays, les cités, les monts & les rivieres,
Les forts que l'on doit prendre & ceux qu'on doit laisser,
Les chemins reconnus qu'un corps peut traverser.

Plus loin, c'est Calliope. En caressant la Gloire,
Des rois & des héros elle conte l'histoire.
Ses jeunes auditeurs, attentifs à sa voix,
S'échauffent au récit de leurs nobles exploits:
Et la Muse, en traitant des matieres si hautes,
Leur montre à profiter des succès & des fautes.

Voyez-vous la Morale à l'air majestueux,
Qui chasse du parvis les cœurs présomptueux ?
Elle enseigne aux guerriers, d'un ton de voix sévere,
Les devoirs de l'honneur, & d'un mérite austere;
Condamne l'intérêt & la férocité;
Dans le sein des horreurs prêche l'humanité;
Etouffe dans ses mains les serpens de l'Envie,
Et veut pour l'état seul qu'on prodigue sa vie.

Approchons-nous. Bellone, un glaive dans la main,
Fait tourner sur ses gonds cette porte d'airain
Qui cache pour jamais à tout guerrier vulgaire
Les secrets que le dieu renferme au sanctuaire,

Connus des favoris qu'il place à ses côtés.

Dans le fond de ce temple, entouré de clartés,
Sur un trône éclatant, de grandeur infinie,
Soutenu dans les airs des aîles du Génie,
Paroît le dieu terrible en toute sa splendeur.
On voit auprès de lui l'intrépide Valeur;
Le tranquille Sang-froid, qui sans crainte s'expose;
Le vigilant Travail, qui jamais ne repose;
La Ruse à l'œil malin, qui, féconde en détours,
Par ses déguisemens se fournit des secours;
Qui prend dans le besoin une forme empruntée,
S'échappe & reparoît comme un autre Protée.
L'Imagination aux yeux étincelans,
Brûlant d'un feu divin qu'elle porte en ses flancs,
Avec rapidité conçoit, forme, dessine
Mille brillans projets que Pallas examine.
Plus loin, les yeux baissés, & le maintien discret,
On voit l'impénétrable & fidele Secret.
Son doigt mystérieux repose sur sa bouche:
Ce confident de Mars sçait tout ce qui le touche.

Le trône est entouré de lauriers éternels
Qu'il présente lui-même aux demi-dieux mortels,
A ses vrais favoris, qui, dignes de leur gloire,
Aux efforts du génie ont soumis la Victoire.
Couronne des héros! c'est vous dont les appas
Entraînent les guerriers dans l'horreur des combats:
Les autres passions sont par vous étouffées.

Dans ce temple brillant, décoré de trophées,

Où Mars règle à son gré le sort du genre humain,
Placés dans l'entre-deux des colonnes d'airain,
On peut des fils du dieu distinguer les statues
Foulant les nations que leurs mains ont vaincues.

Là, sont ces deux héros, tant de fois comparés,
Montés au premier rang par différens degrés;
Le vainqueur des Persans, le vainqueur de Pompée;
La terre de leur nom est encore occupée.
Là, paroît *Miltiade*, *Alcibiade*, *Cimon*,
Paul Emile, *Quintus*, *Fabius*, *Scipion*.
Plus loin, le grand *Henri*, *Condé*, *Villars*, *Turenne*.
Là, *Montecuculi*, *de Bade*, *Anhalt*, *Eugène*,
L'heureux *Gustave Adolphe*, & le *grand Electeur*.

Là, sortant fraîchement de la main du sculpteur,
On voit une statue élégante & nouvelle:
Son front est ombragé d'une palme immortelle:
C'est ce fameux *Saxon*, le héros des François,
Que la Mort, dans son lit, abbattit de ses traits.

Venez, jeunes guerriers; voici l'Expérience.
Par d'immenses travaux, elle acquit la science:
Son front est ombragé de cheveux blanchissans;
Ses membres recourbés sentent le poids des ans;
Son corps cicatrisé, tout couvert de blessures,
Du Temps qui nous détruit affronte les injures:
Présente à tous les faits, présente à tous les lieux,
Elle instruit les esprits de ce qu'ont vu ses yeux.

Elle vous fera voir, dans la guerre Punique,
Par quel coup *Scipion* sauva Rome, en Afrique;

A Carthage effrayée attirant *Annibal*,
Le força de combattre en son pays natal.
Un général vulgaire, un moins vaste génie,
Satisfait d'accourir aux champs de l'Ausonie,
Peut-être eût défendu son pays ravagé :
Il eut sauvé l'Etat, mais ne l'eut point vengé.

La Discorde, en troublant la maîtresse du monde,
Dans les divers partis en héros fut féconde.
Voyez *Sertorius*, qu'on ne peut accabler,
Avancer à propos, quelquefois reculer ;
Assuré par l'appui des rochers d'Ibérie,
Arrêter des Romains la valeur agguerrie :
Tant un génie heureux, qui posséde son art,
Des destins de la guerre écarte le hasard !
Un guerrier plus ardent, moins sage & moins habile,
De l'âpreté des monts quittant le sûr asyle,
Eut cherché ses rivaux, qui, dans leur camp nombreux,
Amenoient la Fortune & Pompée avec eux.

Ici, le grand *Condé*, fils chéri de Bellone,
De la France étonnée assure la couronne.
Il falloit arrêter, par des coups éclatans,
D'un heureux ennemi les succès trop constans.
Dans ce jour décisif pour l'Espagne & la France,
L'audace du héros fit plus que la prudence.
Un chef plus circonspect & moins entreprenant
N'auroit point hasardé ce combat imprudent ;
L'Espagnol, enhardi par ce François timide,
Vers Paris eut poussé sa fortune rapide.

Voyez du fond du Nord, où régnent les Hivers;
Cette flotte étrangere avancer fur nos mers;
Elle porte *Guftave*, & le fort de l'Empire.
Des Germains divifés la Difcorde l'attire;
La Prudence le guide, & Mars eft avec lui.
Des peuples opprimés trop dangereux appui!
Il vient; il eft armé contre la tyrannie
Dont Vienne menaçoit la fiere Germanie.
Guftave s'établit fur les bords de la mer
Ou Stralfund lui préfente un port toujours ouvert:
Là, foit que le Deftin protége fon audace,
Ou que du Sort jaloux il fente la difgrace,
Il eft fûr des fecours qu'arment fes défenfeurs
Pour fervir fa fortune ou venger fes malheurs.
Il marche en conquérant; le Bonheur l'accompagne.
Il parcourt, il délivre, il dompte l'Allemagne;
Il remet dans leurs droits cent princes outragés.
Protecteur redoutable à ceux qu'il a vangés,
A fes deffeins fecrets il fait fervir fa gloire.
Si la Parque fatale, au fein de la victoire,
N'eût arrêté fa courfe & tranché fon deftin,
L'Empire auroit nourri deux maîtres dans fon fein.

Là, regardez *Eugène*, & fa marche hardie
Quand l'empire des Lys tenoit la Lombardie.
Les Alpes au héros préparent le chemin;
Il les franchit, il vole, il délivre *Turin.*
Marfin, qui défendoit une trop vafte enceinte,
Vit partout fon armée à la fuite contrainte;
Et, par ce feul exploit, le rapide vainqueur
Rend la trifte Italie à fon foible Empereur.

Suivez ce grand *Eugène* aux champs de la Hongrie.
Du Danube en ſa marche il longe la prairie ;
Il aſſiége Belgrade ; & voit les Muſulmans
A leur tour l'aſſiéger dans ſes retranchemens.
Il pouſſe les travaux, il reſſerre la place.
Du Viſir téméraire il mépriſe l'audace ;
Il le laiſſe avancer par un travail nouveau ;
Il lui laiſſe le temps de paſſer un ruiſſeau :
Alors, ſans balancer, ce fils de Mars s'élance,
Sur eux ſes cuiraſſiers fondent en aſſurance,
Tout fuit devant ſes pas ; le Turc, plein de frayeur,
Céde le champ de gloire & Belgrade au vainqueur.

Sortez de l'Elyſée, ombre illuſtre & chérie ;
Quittez pour nous des cieux l'immortelle patrie.
D'un regard paternel voyez vos deſcendans ;
De l'art qui vous fit vaincre inſtruiſez vos enfans.
Enfans de ce héros, je vous donne pour maîtres,
Non des guerriers obſcurs, mais vos propres ancêtres.

Electeur généreux, c'eſt donc vous que je vois !
Vos peuples ſont encor tout pleins de vos exploits.
C'eſt à leurs cris touchans, c'eſt à leur voix plaintive,
Que, du Rhin tout ſanglant abandonnant la rive,
L'Elbe vous vit ſoudain voler à leur ſecours.

L'Etat étoit en proie aux tigres, aux vautours ;
Les fiers enfans des Goths ravageoient nos contrées,
Ils brûloient nos cités au pillage livrées.
Wrangel, fier d'un ſuccès qui n'avoit rien coûté,
S'endort dans ſon triomphe avec ſécurité ;

La foudre le réveille au bord du précipice;
Un dieu vengeur paroît, un dieu pour nous propice!
Venir, voir, triompher fut l'ouvrage d'un jour.
Le Suédois, consterné par ce subit retour,
Surpris dans ses quartiers par le nouvel Alcide,
Veut en vain s'opposer à sa course rapide.
O champs de Fëhrbellin, témoins de ses hauts faits,
Vous vîtes les Suédois attaqués & défaits.

Tel jadis, du Très-haut excerçant la vengeance,
D'un peuple dans ses camps punissant l'arrogance,
L'Ange exterminateur frappa les Philistins.

Tel, & plus grand encore en ses heureux destins,
Guillaume, dans ce jour au-dessus de sa gloire,
Excerce la clémence au sein de la victoire:
Il pardonne à *Hombourg*, dont l'imprudente ardeur
Engagea le combat, séduit par la valeur;
Il fait grace aux captifs, à ces bandes altieres,
De l'Etat désolé cruels incendiaires.
Mais, s'il sçait pardonner à ceux qu'il peut punir,
Des bords qu'ils ravageoient ardent à les bannir,
Il fait fuir devant lui leur troupe épouvantée
Vers les flots de la mer qui l'avoient apportée.

Ses exploits sont suivis par des exploits nouveaux.
La Prusse à son secours appelle ce héros:
Les rigueurs de l'hiver, les flots couverts de glace,
Au lieu de l'arrêter, secondent son audace;
Et Thétis, étonnée au bruit de ces récits,
Voit transporter des camps sur ses flots endurcis.

Il vient ; & ſon nom ſeul, qui répand l'épouvante,
Confond des ennemis la fureur inſolente.
Il vient ; il eſt vainqueur, tout fuit devant ſes pas ;
Et, ſans même combattre, il vange ſes Etats.

Ce héros, qui jouit d'une gloire immortelle,
Doit, nourriſſons de Mars, vous ſervir de modèle.
Sans ceſſe étudiez, comme cet Electeur,
Les différens pays où vous guide l'Honneur.
Digérer vos projets, c'eſt remplir votre attente.
L'imagination eſt ſouvent imprudente.
Ne comptez jamais ſeul ; & ſçachez ſuppoſer
Tout ce que l'ennemi pourra vous oppoſer.
Vos deſſeins ſont manqués, ſi, par votre prudence,
Vous n'avez point pourvu pour votre ſubſiſtance.

Ce roi, qui des Deſtins éprouva les excès,
N'eut point perdu le fruit de neuf ans de ſuccès,
Si, dans des champs déſerts conduiſant ſon armée,
Le Czar ne l'eût battue, affoiblie, affamée.

Que le foudre, en ſecret renfermé dans les airs,
Sur l'ennemi ſurpris tombe avec les éclairs.
Toujours prêt, toujours prompt, mais jamais téméraire,
Croyez que rien n'eſt fait tant qu'il vous reſte à faire :
Et ne ſoyez content de vos plus beaux ſuccès
Qu'autant qu'un plein effet répond à vos projets.

Ainſi, lorſque de Dieu la Sageſſe profonde
Du ténébreux Chaos eût arraché le Monde,
Il trouva l'Univers par ſon ſouffle animé
Conforme au grand deſſein qu'il en avoit formé.

CHANT QUATRIEME.

LORSQU'AU Siecle de fer, siécle où naquit le Vice,
L'audace du plus fort tenoit lieu de justice,
Contre des fiers voisins au pillage excités,
On entoura de murs les naissantes cités.
Bientôt, pour asservir des citoyens rébeles,
L'autorité des rois bâtit des citadelles;
On éleva des forts & des remparts nouveaux;
Sur la cîme des monts, au confluent des eaux,
D'ouvrages menaçans on ceignit les frontieres.
Tel que, du double rang de ses dents carnassieres,
Le lion rugissant présente avec fierté
Le terrible appareil au Maure épouvanté:
Tel d'un puissant Etat la frontiere assurée,
Bravant des ennemis la fureur conjurée,
Rallentit leur ardeur par ses puissans remparts.

La guerre, en tous les temps, fut le premier des arts:
Ainsi que ses progrès cet art eut son enfance.
La Grèce & l'Ausonie, assurant leur puissance,
N'avoient imaginé de plus puissans secours
Que l'épaisseur des murs & la hauteur des tours:
De ces lieux élevés ils défendoient les brêches,
En employant la fronde, ou décochant des flêches;
Des pierres écrasoient les soldats assaillans.

Lorsqu'on serroit de près ces défenseurs vaillans,

Lorsqu'on

Lorſqu'on battoit un mur par des beliers terribles,
De bîtume & de poix les maſſes combuſtibles
Tomboient ſur la machine ; & des traits meurtriers
Perçoient les aſſaillans, malgré leurs boucliers.
Souvent les généraux, laſſés d'efforts ſtériles,
Quittoient, pleins de dépit, ces travaux inutiles.

Je ne vous parle point de ce ſiége fameux
Qui fit périr Priam & ſes fils malheureux ;
J'honore d'Ilion la poëtique cendre,
Et ces combats livrés ſur les bords du Scamandre :
Mais ce ſujet ſi beau, par Virgile chanté,
Oteroit à mes vers leur mâle gravité.

Voyez Rome occupée à prendre Syracuſe,
Marcellus employer la valeur & la ruſe
Pour emporter ces murs à force de travaux :
Là, voyez *Archimede* éluder ſes aſſauts,
De la ville & des tours réparer les ruines,
Arrêter les Romains, & brûler leurs machines.

Marſeille de ſes forts juſqu'alors indomptés
Repouſſa de Céſar les aſſauts répétés :
Laſſé de ces longueurs, mais sûr de ſa fortune,
Céſar ſoumit Marſeille à l'aide de Neptune.
Les ſiéges des Romains, tous longs & meurtriers,
Suſpendoient les deſtins des plus fameux guerriers.

Longtemps après Céſar, le démon de la Guerre
Des mains de Jupiter arracha le tonnerre.
Tout changea dans cet art par ces foudres nouveaux.
L'airain vomit en l'air des globes infernaux,

C

Qui, s'élevant aux cieux par une courbe immenſe,
Redoublent, en tombant, de poids, de véhémence,
Abîment les cités, s'envolent en éclats,
Et de leur flanc cruel s'élance le Trépas.

Bientôt de ſes remparts le canon homicide,
Avec un bruit affreux & d'un eſſor rapide,
Au même inſtant que l'œil peut voir partir l'éclair,
Atteignit l'ennemi d'une maſſe de fer.
Dans les murs des cités, le boulet formidable
Rend, à coups redoublés, la brêche praticable.

Ces miracles de l'Art, à nos jours réſervés,
Par le dieu des Combats aux ſiéges approuvés,
Se font par le charbon, le ſoûfre & le ſalpêtre.

Depuis que ce ſecret chez nous s'eſt fait connoître,
L'Induſtrie inventive, abondante en ſecours,
Défendit les cités ſans élever des tours.
Par des difficultés bien plus ingénieuſes,
On évita l'effet de ces foudres affreuſes.

Vous, célèbre *Vauban*, favori du dieu Mars,
Vous, le ſublime auteur des modernes remparts,
Que votre ombre apparoiſſe à nos guerriers novices.
Montrez-leur par quels ſoins & par quels artifices
Vous avez aſſuré les places des François
Contre les bras Germains & les canons Anglois;
Comment votre ſçavoir, par des routes nouvelles,
A ſçu multiplier les défenſes cruelles.

Ces ouvrages rasans, enterrés, protégés,
Ne sont des feux lointains jamais endommagés:
Munis de contreforts à certaines distances,
Ils sont environnés par des fossés immenses:
Les bastions voisins flanquent les bastions;
Ils tournent vers leur gorge en forme d'orillons:
Au milieu des fossés & devant les courtines,
Je vois des ravelins chargés de coulevrines:
Ces ouvrages, coupés par sa sçavante main,
Par un nouveau rempart disputent le terrein.
Autour de ces travaux, dans un plus vaste espace,
L'enveloppe s'éleve; elle couvre la place.
Devant sont des fossés; là le chemin couvert,
La palissade enfin qui montre un front altier;
Et ce glacis sanglant que défend le courage,
Théâtre des combats, théâtre du carnage.

Que d'utiles travaux, de secours étonnans
L'homme a tirés des Arts soumis à ses talens!
Qui ne diroit, à voir les remparts de la France,
Que tout est épuisé dans l'art de la défense?

Non, ne le pensez pas. Voyez ces souterreins;
Tout l'Enfer s'associe aux fureurs des humains.
Ces glacis, sous vos pas, contiennent des abîmes.
Le salpêtre & la flamme attendent leurs victimes;
Ils partent de la terre, ils couvrent les remparts
D'armes, de sang, de morts, & de membres épars.

Malgré tant de travaux, tant de traits redoutables,
Les places, de nos jours, ne sont point imprenables.

Cet art ingénieux, ſoutien des défenſeurs,
Par des ſecours égaux arme les agreſſeurs.
L'attaque a ſa méthode. Un chef expert & ſage
A travers les périls s'ouvre un libre paſſage.
Il entoure les forts par ſes guerriers nombreux.
S'il craint des ennemis les projets haſardeux;
S'il craint qu'un général entreprenant, habile,
Oſât forcer ſon camp & ſecourir la ville,
La terre ſe remue, & tous ſes combattans,
En creuſant des foſſés, font leurs retranchemens.
Ceux que Mars a doués de qualités inſignes
Dans un terrein étroit ont reſſerré leurs lignes;
Un foſſé ſans ſoldats ne défend pas ſes bords.
Il faut aux ennemis oppoſer des efforts,
Et ménager de plus une forte réſerve.
Afin que l'ennemi jamais ne vous énerve,
Muniſſez-vous toujours de vivres abondans,
Et mépriſez alors l'effort des aſſaillans.

Etudiez le foible & le fort de la place,
Et contre elle tournez vos ſoins & votre audace.
Formez votre dépôt : avancez pas à pas,
Le niveau à la main, la regle & le compas.
Approchez par détours au pied des citadelles,
Et creuſez dans les champs de longues paralleles.

L'airain vomit alors ſon redoutable foudre;
Bientôt les boulevards tombent réduits en poudre:
Le tonnerre des forts, qui s'élançoit ſur vous,
Eſt réduit au ſilence & reſpecte vos coups;

Dans ſon chemin couvert l'ennemi ſans aſyle
Céde aux bonds d'un boulet qui de côté l'enfile.
Mais vous voilà placé ſur ce glacis trompeur
Dont les volcans cachés impriment la terreur:
Dans ces perfides lieux ſervez-vous de la ſonde.
Découvrez, éventez les mines à la ronde.
Craignez d'un ſang trop vif le tranſport imprudent;
Ménagez vos ſoldats; hâtez-vous lentement.
Terminez, avant tout, la guerre ſouterraine.
Que le mineur caché fouille & perce avec peine;
Que la ſappe en avant, par des chemins précis,
Vous mene en ſûreté ſur le pied du glacis.
Pour ne point haſarder l'honneur d'une brigade,
Commandez vos aſſauts près de la palliſſade.
Alors, maître abſolu de ce ſanglant terrein,
Qu'on y mene d'abord ces tonnerres d'airain.
Par leurs coups redoublés les murailles s'éboulent;
A l'aide du ſappeur les boulevards s'écroulent;
On comble les foſſés à force de travaux:
Et les aſſauts cruels ſuccédent aux aſſauts.

Souvent dans ces combats les guerriers pleins d'audace,
Pourſuivant les fuyards, ont emporté la place.

Ainſi, par un effort avec art dirigé,
L'impétueux François, au combat engagé,
Au pouvoir de LOUIS fit tomber Valencienne.

Obſervez le ſoldat; il faut qu'on le retienne:
Les tigres, les lions ſont plus humains que lui,
Quand il ſuit furieux le ſoldat qui le fuit.

Si vous ne gouvernez ſa cruauté mutine,
Avide du pillage, ardent ſans diſcipline,
Porté par ſes fureurs au comble des excès,
Vous le verrez ſouillé de meurtres, de forfaits.

Tout général cruel qui pille, qui ravage,
Qui permet les excès, qui ſouffre le carnage,
Eût-il même conquis les plus vaſtes terreins,
Voit ſes plus beaux lauriers ſe flétrir dans ſes mains;
La voix de l'univers contre lui réunie,
Oubliant ſes exploits, maudit ſa tyrannie.

Tilli, qui combattit pour l'aigle des Céſars,
De l'éclat de ſon nom remplit les champs de Mars.
Mais un nuage ſombre en obſcurcit la gloire;
Son nom fut effacé du temple de Mémoire.
De Magdebourg ſanglant les lamentables voix
Eterniſent ſa honte, & non pas ſes exploits.

Guerriers, retracez-vous cette effroyable image.
Si ma main vous dépeint ces meurtres, ce carnage,
C'eſt pour vous inſpirer l'horreur de ces forfaits.

On porte aux habitans des paroles de paix:
Leur foi, par cet eſpoir, fut promptement ſéduite.
Sous le trompeux appas d'une trêve hypocrite,
Tilli les endormit dans les bras du repos;
Morphée avoit ſur eux répandu ſes pavots.
Sur ce puiſſant rempart qui l'avoit défendue,
La garde mollement ſur l'herbe eſt étendue;
D'autres, pour leurs maiſons, abandonnent leurs forts.
Un fantome éclatant, ſorti des ſombres bords,

De l'olive de paix leur présente la tige:
On l'embrasse, on accourt: enfin tout se néglige.

Tout dort, mais *Tilli* veille: il dispose ses corps;
Il précéde l'Aurore, il s'approche des forts.
Sur ces puissans remparts, privés de leur défense,
L'Autrichien cruel monte sans résistance.
Ah! peuple malheureux qu'un fantôme éblouit!
La Trahison approche, elle vient; la Paix fuit:
La Mort, l'affreuse Mort paroît dans ces ténebres;
Et couvre la cité de ses aîles funebres.
La Rage ensanglantée, & les sombres Fureurs,
Des glaives infernaux vont armer les vainqueurs.
La Nature en frémit; & le Ciel en colere
Fait en vain dans les airs éclater son tonnerre.

Rien n'arrête *Tilli.* Les soldats effrénés,
A la licence, au meurtre, au crime abandonnés;
Ardens, impétueux, frappent, pillent, égorgent.
Du sang des citoyens ces tristes murs regorgent.

Tilli, tranquille & fier de ses affreux succès,
Conduit leur cruauté, préside à leurs forfaits.
Ils forcent les maisons; ils enfoncent les temples:
Les moins féroces même imitent ces exemples.
Celui qui leur résiste & celui qui les fuit
Ne sçauroit éviter le fer qui les poursuit.
Près de sa mere en pleurs, l'enfant à la mamelle;
Egorgé sur son sein, tombe & meurt avec elle:
En défendant son fils, le pere infortuné
Expire sans vanger ce fils assassiné:

On ne voit en tout lieu que des objets horribles.
Ces monstres furieux, aux plaintes inflexibles,
Dans un asyle saint, inutile en ces temps,
Massacrent sans remords trois cent vieillards tremblans.

On dit, pour échapper au fer de ces impies,
Que de jeunes beautés, par la honte enhardies,
Cherchant dans le trépas un barbare secours,
Dans l'Elbe ensanglanté terminerent leurs jours.

Mais quel spectacle affreux vient s'offrir à ma vue ?
Où courez-vous, cruels ? Quelle rage inconnue !
Monstres, où portez-vous ces torches, ces flambeaux ?
Vous êtes des démons, & non pas des héros.

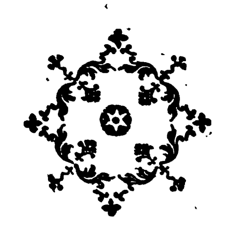
Déjà sur les palais la flamme se déploie.
Malheureuse cité, tu péris comme Troie.
L'embrasement s'accroît, il gagne en peu de temps ;
Il s'éleve en tous lieux d'horribles hurlemens,
De ceux que l'on égorge ou que le feu dévore.
O crimes ! ô fureurs que la Nature abhorre.

Tels qu'on peint de l'Enfer les tourmens & les feux ;
Ce théâtre d'horreur, ces gouffres ténébreux
Où du plus foible espoir les sources sont taries :
Les malheureux humains, en proie à des Furies,
Aux supplices divers à jamais condamnés,
De flammes, de bourreaux, d'horreurs environnés ;
Tels, & plus effrayans dans ces momens funestes,
Parurent, Magdebourg, tes déplorables restes.

Plus d'habitans, de murs, de temples ni d'abris!
La flamme dans les airs éclairoit tes débris.

Et de cette cité jadis ſi floriſſante,
Que les Arts & la Paix rendirent ſi brillante,
Après l'affreux malheur en cette nuit ſouffert,
De cette ville immenſe il reſtoit un deſert,
Où le ſoldat cruel, fatigué du carnage,
S'applaudiſſoit encor du meurtre & du pillage:
Et l'Elbe, en s'enfuyant de ces lieux déteſtés,
Couvroit de corps ſanglans ſes bords épouvantés.

Tilli fut-il heureux, en prenant cette ville?
La flamme le priva d'une conquête utile.
Magdebourg n'étoit plus qu'un tombeau plein d'horreur,
Qui, mettant au grand jour l'excès de ſa fureur,
En lui repréſentant tant d'images funeſtes,
Sembloit le menacer des vengeances céleſtes.



CHANT CINQUIEME.

PALLAS, qui vous appelle au champ de la Victoire,
Qui par tous les chemins vous conduit à la Gloire,
Qui forme des héros pour toutes les ſaiſons,
Vous marque par mes vers les prudentes leçons,
Pour que dans vos quartiers, à la fin des allarmes,
Vous ſçachiez conſerver tout l'honneur de vos armes.

Lorſque le froid Hiver, aux cheveux blanchiſſans,
Des cavernes d'Eole a déchaîné les Vents ;
Que le fougueux Borée, ennemi du Zéphire,
Sur Pomone & Cérès vient uſurper l'empire ;
Que les arbres, couverts de glaçons, de frimats,
Des feuilles & des fruits ont perdu les appas ;
Que les fleuves gelés demeurent immobiles ;
Que les troupeaux nombreux quittent les prés ſtériles ;
Lors enfin que les camps, étendus ſur les monts,
Reſſentent les rigueurs des rudes Aquilons ;
Les guerriers ſont contraints d'abandonner leurs tentes.
Ils ſuſpendent un temps leurs courſes triomphantes.
Malgré toute l'ardeur dont ils ſont animés,
Les chefs des deux partis, par l'Hiver déſarmés,
De l'abri des maiſons recherchent les aſyles ;
Et leurs corps ſéparés s'enferment dans les villes.

Il faut que le ſoldat, aux travaux conſacré,
Goûte pendant l'hiver un repos aſſuré.

La fatigue à la fin l'affoiblit & l'épuiſe.
L'art peut le garantir contre toute ſurpriſe.
Il faut que de gros corps, tout prêts à s'ébranler,
Contiennent l'ennemi qui voudroit vous troubler;
Que des poſtes divers la garde vigilante
Couvre tout votre front d'une chaîne puiſſante.
Paſſages, défilés, bois, chemins importans
Se garniſſent d'abord par des détachemens:
Sous les ordres d'un chef, un ſçavant capitaine
Garde cette frontiere, & préſide à la chaîne.
Les agiles dragons, les rapides huſſards,
Obſervent l'ennemi, préviennent les haſards,
L'inquiétent ſans ceſſe; & leur avis fidele
De ſa moindre démarche apporte la nouvelle.
Par leurs ſoins répétés, ſes deſſeins reconnus
Sont ſoudain découverts & ſoudain prévenus.

Quand, ſur tous les détails qu'exige la défenſe,
Vous aurez conſulté les loix de la prudence;
Quand vous aurez fini ces pénibles travaux,
Vous en verrez bientôt renaître de nouveaux.
Que du froid Orion l'influence ſévere
Procure aux combattans une paix paſſagere,
Leur chef judicieux, loin de reſter oiſif,
Dans les bras du repos peut ſe montrer actif.

C'eſt peu dans vos quartiers d'aſſurer votre armée,
De la tenir en ordre, à la gloire animée:
Il vous faut remplacer ces ſoldats généreux
Que la Mort a ravis à vos drapeaux heureux.

La victoire a coûté : ces ombres immortelles
Veulent des successeurs & des cœurs dignes d'elles.
Dans de nouveaux soldats cherchez un prompt secours.

Le vulgaire imbécille à vil prix vend ses jours.
Ainsi que le poisson, de nourriture avide,
Est pris par le pécheur à l'hameçon perfide :
De même, par l'appas d'un métal suborneur,
On tire de son champ l'indigent laboureur.
Du roi qu'il va servir il ignore l'outrage :
Mais bientôt, de la troupe où son destin l'engage,
La fiere Discipline & le Courage altier
Font un brave soldat d'un paysan grossier.

Souvent dans l'action le nombre seul décide :
Votre force peut rendre un ennemi timide.
Rassemblez avec soin de rapides coursiers.
Il faut qu'il soient choisis, ainsi que vos guerriers,
Dans la fleur de leurs ans, vigoureux & dociles.

Préparez avec soin tous ces amas utiles
Que Cérès à vos soins s'empresse à présenter.
L'art de vaincre est perdu sans l'art de subsister.

Ce camp, ce peuple entier à votre loi fidele,
Par une maladie à la longue mortelle,
Se sent, deux fois par jour, vivement assaillir.
S'il manque de secours, on le voit défaillir :
Les fils de Galien y perdroient leur science.
Il faut, pour les guérir, maintenir l'abondance.
Ou, si vous négligez ces devoirs importans,
Vous verrez arriver au milieu de vos camps.

Du fond de ses rochers & de son antre aride,
Ce monstre décharné, la Faim pâle & livide.
Il amene avec lui les Maux contagieux,
Le Découragement aux cris séditieux,
La Foiblesse, la Peur, la Misere effroyable,
Le sombre Désespoir, la Mort inexorable.
Et, dans ce camp désert peuplé par des mourans,
Combattrez-vous tout seul des ennemis puissans?
Prévenez ce malheur; arrangez-vous d'avance;
Dans vos camps, par vos soins, amenez l'abondance;
Et préparez ainsi, dans les bras du repos,
Pour vos futurs exploits des triomphes nouveaux.

Tandis que, s'arrangeant pour la naissante armée,
Le chef, par ses travaux, regle sa destinée;
L'officier généreux, tranquille en ses quartiers,
Dans le sein de la paix joint le myrthe aux lauriers:
Sa fidelle moitié, pleine d'impatience,
Oublie entre ses bras les malheurs de l'absence.
O jours! ô doux momens par la crainte achetés!
Après tant de soupirs que l'amour a coûtés,
Quel plaisir de revoir, à l'abri des allarmes,
L'époux qui fit couler & qui tarit ces larmes;
D'entendre ses exploits; de désarmer ses bras,
Les vengeurs de leur roi, la gloire des combats;
D'attendrir ce grand cœur aux dangers insensible;
De baiser tendrement cette bouche terrible
Qui hâtoit des soldats le redoutable effort,
Qui, par ses fiers accens, précipitoit la mort!

Tandis que, sur le sein de sa fidelle amante,
S'épanche du héros la tête triomphante,

Béniſſant ſes exploits, joyeux de ſon retour,
On voit autour de lui les fruits de ſon amour.
L'un baiſe avec tranſport ſes mains victorieuſes;
Et brûle de remplir ces routes épineuſes
Où les ſages guerriers ſe rendent immortels;
L'autre ſerre en ſes bras les genoux paternels.
De ces foibles enfans les naïves careſſes
A ce pere chéri prodiguent leurs tendreſſes;
Ils tiennent, en jouant, dans leurs débiles mains,
Ce fer trempé de ſang, ce fer craint des humains,
Son caſque menaçant, ſa terrible cuiraſſe;
Bientôt des pas du pere ils vont ſuivre la trace.

Le dieu du tendre Hymen donne à ces vrais amans
Ces biens purs & parfaits, ces doux raviſſemens
Qui naiſſent de l'eſtime, où le cœur participe,
Dont l'amour réciproque eſt le conſtant principe:
Agrémens inconnus, dans la fleur de leurs jours,
A tous les partiſans des frivoles amours.
Des ces chaſtes liens écartant la molleſſe,
Ce généreux amant eſt tendre ſans foibleſſe;
Son cœur ne connoît point la molle Volupté;
Et, quand le Devoir parle, il eſt ſeul écouté.

Dans ces chaſtes plaiſirs, dans cette jouiſſance,
Compagne du devoir & de la tempérance,
Son corps robuſte & ſain n'eſt jamais abbattu;
Son amour innocent anime ſa vertu.
On le verra bientôt, plein d'une ardeur nouvelle,
Accourir dans ces champs où la Gloire l'appelle.
Avant que les hivers finiſſent leurs rigueurs,
Avant le doux retour de la ſaiſon des fleurs,

Aux postes avancés les généraux s'empressent ;
Ils forment leurs projets ; leurs camps se reconnoissent.
Les éleves d'Euclide arpentent les terreins,
Pour assembler les corps désignent les chemins.
Le chef, toujours actif, veille sur leur ouvrage ;
Il en donne le plan ; il en sçait l'avantage ;
S'il pense à l'avenir, il n'est pas moins prudent
A pourvoir aux besoins qu'exige le présent.
La mere des Succès, la sage Méfiance,
Dans ses travaux divers soutient sa vigilance :
Elle vient l'éveiller au moment qu'il s'endort ;
A ses sens fatigués donne un nouvel essor.
Souvent elle lui dit : Craignez votre adversaire ;
Pesez tout ce qu'il fait & tout ce qu'il peut faire ;
Ayez chez l'ennemi, dans ses camps, en tous lieux,
Autour du général, des oreilles, des yeux
Qui l'observent partout, qui percent ses mysteres,
Qui sçachent ses desseins, ses projets militaires :
Et n'épargnez jamais, pour des avis certains,
Ce métal corrupteur qui séduit les humains.
Jugez en étranger de vos plans, de vous-même :
A vos arrangemens donnez un soin extrême.
Croyez-vous vos quartiers en pleine sûreté ?
Sur ces monts fondez-vous avec sécurité ?
Croyez-vous que le corps qui tient cette riviere,
Qui, défendant son bord, garde votre frontiere,
N'est point dans le péril de se voir insulter ?
Sur vos positions n'allez point vous flatter.
Ces monts audacieux, dont la terrible chaîne
Servoit de boulevard à la fierté Romaine,

Ce monts dont on craignoit le passage fatal
Ne purent arrêter les progrès *d'Annibal*.
Soldat laborieux, il vainquit ces obstacles.
L'audace des héros opere des miracles.
Il arrive, il descend par de nouveaux chemins,
Etonne, attaque & bat les généreux Romains.

Vendôme s'assuroit sur l'appui des montagnes
Qui bordent des Lombards les fertiles campagnes;
Quand, suivant des chemins inconnus jusqu'alors,
Eugène de l'Adige osa franchir les bords;
Et, non moins vigilant que hardi capitaine,
Brisa le joug honteux qu'au Pô donna la Seine.

Remarquez ces torrens: dans ces tristes saisons,
Le froid les a changés en des ponts de glaçons.
L'ennemi, quelque jour plein d'une noble audace,
Pour forcer vos quartiers, en franchira l'espace:
Alors surpris, confus, séparé, consterné,
Malgré vous dans la fuite avec honte entraîné,
Un seul moment, fatal à vous, à votre armée,
Ravira vos succès & votre renommée.

Rien de plus dangereux qu'un quartier enlevé.
Ce n'est point pour le mal qui vous est arrivé:
Mais votre troupe alors, interdite & rébelle
Perd son respect pour vous, sa confiance en elle;
L'abattement succede au desir des combats;
Tout est découragé, le chef & les soldats.
Cet échec après soi traîne de longues suites;
Et l'ennemi vous perd, s'il hâte ses poursuites.

Bournonville

Bournonville battu, mais fier de ſes renforts ;
Du Rhin majeſtueux paſſa les larges bords :
Devant lui, les François, ſous les loix de *Turenne*,
Craignoient, en reculant, les monts de la Lorraine.
Sans conſulter ſon art, ſans craindre les revers,
Le Germain ſe ſépare avant les froids hivers ;
Il diviſe ſon corps ; il cantonne en Alſace ;
Il hâte par ſes mains le ſort qui le menace.
Tandis qu'il eſt flatté par la ſécurité,
Que l'aigle des Céſars s'endort en ſûreté,
Turenne ſe raſſemble au revers des montagnes ;
Il les paſſe, il paroît, il fond dans les campagnes,
Tombe ſur *Bournonville*, enleve ſes quartiers,
De ſes ſoldats épars il fait des priſonniers ;
Et force le Germain, par cette rude épreuve,
A paſſer, en courant, vers l'autre bord du fleuve.

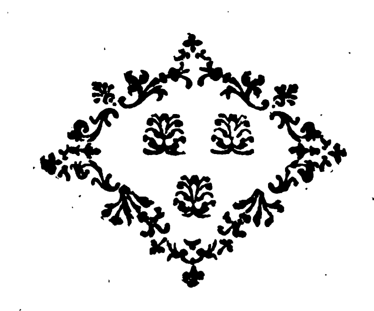
L'hiver peut procurer de rapides ſuccès ;
La ſaiſon du repos peut hâter vos progrès.
Qu'aſſemblé par l'Audace & par la Vigilance,
Vers des corps ſéparés un corps nombreux s'avance ;
Dès qu'il les a ſurpris, l'ennemi confondu
Le rend victorieux ſans avoir combattu.
Que la rapidité ſe joigne à la conduite,
Diſſipez l'ennemi, précipitez ſa fuite.
Nos faſtes vous diront qu'en tous lieux, en tous temps,
Le Deſtin ſeconda les chefs entreprenans.

Tel parut aux Saxons ce conquérant rapide,
Qui couvroit *Staniſlas* de ſa puiſſante égide.

Lorsque, s'abandonnant à ses tendres desirs,
Auguste de Vénus partageoit les plaisirs
Avec le tendre cœur de sa jeune maîtresse,
Se couronnant de pampre, & rempli d'allégresse,
Oublioit son devoir, la Pologne & son camp *,
L'Alexandre du Nord l'assaillit à l'instant;
Des fêtes de Bacchus il trouble les mysteres.
Les Bacchantes, l'Amour, les guerriers mercénaires,
Tout fuit devant ses pas; & le Saxon chassé
Consent qu'Abdolonyme au trône soit placé.

Telle, des régions où gronde le tonnerre,
Quand l'aigle dans son vol apperçoit sur la terre
Des montagnes, des bois, les jeunes habitans,
Sans craindre de dangers, dans la campagne errans;
Elle tombe sur eux, jette des cris de joie,
Et dans son nid sanglant elle emporte sa proie.

* Affaire de Pintchoff.



CHANT SIXIEME.

LE dieu de la Victoire a daigné, par ma voix,
Enseigner de son art les rigoureuses loix.
Du métier des héros on a vu l'origine,
Le choix des campemens, l'ordre, la discipline,
Comment un chef habile assure ses quartiers,
Et brise les remparts sous ses coups meurtriers.
Par de plus grands objets terminons cet ouvrage.
Des batailles traçons la redoutable image;
Montrons, sur cette mer si prompte à s'irriter,
Les dangers, les écueils, l'art de les éviter.
Je vous guide au combat, troupe illustre & guerriere.

Voilà ce champ fameux; voilà cette carriere
Où tant de généraux ont trop tôt succombé,
Où *Guillaume* bronchoit, où *Marsin* est tombé,
Où d'autres essoufflés, sans force, sans ressource,
N'atteignirent jamais le terme de leur course.

Là s'abbattit *Pompée*; ici finit *Pyrrhus*;
Là périt *Annibal*, *Mithridate*, *Crassus*.
Des vestiges sanglans de leurs funestes pertes,
De leurs tristes débris les plaines sont couvertes.

Mais dans ces mêmes champs, courant avec plus d'art,
On a vu triompher *Alexandre*, *César*,
L'impétueux *Condé*, le sublime *Turenne*,
Gustave, *Luxembourg*, *Villars*, *Maurice*, *Eugène*.

O vous, jeunes guerriers, touchés de leurs hauts faits,
Craignez de votre ardeur les transports indiscrets.
Dans le nombre d'amans qui courtisent la Gloire,
Très-peu sont couronnés des mains de la Victoire.
Tel à ses grands exploits en joignit de nouveaux,
Qui perdit en un jour le fruit de ses travaux.

Tel parut le vengeur de la funeste Troie.
Contre cent rois ligués sa valeur se déploie.
Diomede est vaincu, les Grecs sont accablés,
Ajax fuit en courroux, ses vaisseaux sont brûlés:
Patrocle excite en vain son courage inutile;
Hector à ce héros prend les armes d'*Achille*.
Mais le Troyen succombe après tant de bonheur;
Dans le fils de Pélée il trouve son vainqueur.
Du fier rival du Czar voyez la destinée,
Favorable neuf ans, neuf ans infortunée.

Si d'aussi grands héros, dans les combats experts,
Ont terni leurs exploits par de honteux revers;
S'ils sont enfin tombés au fond des précipices,
Qu'osez-vous espérer, dans l'art de Mars novices,
Dans nos camps, par Bellone, à peine encor sevrés,
Sur les devoirs d'un chef foiblement éclairés?

Mais, malgré mes conseils, dans votre ardeur premiere,
Comme un coursier fougueux lâché dans la carriere,
Vous brûlez de courir & de vous signaler.

Craignez un fol orgueil, qui peut vous aveugler;

Craignez votre amour-propre & ſes douces amorces.
Eprouvez, avant tout, vos talens & vos forces :
Et ne prenez jamais des vœux ambitieux
Pour l'effort du Génie en vous victorieux.

En vain poſſédez-vous la force d'un athlete,
Qui dans *Londres* combat au bruit de la trompette ;
Admiré par le peuple, applaudi par des ſots,
Et de ſes bras nerveux terraſſant ſes rivaux :
Quand vous reſſembleriez à ces fils de la Terre,
A ces rivaux des Dieux, qui leur firent la guerre,
Qui, pour braver l'Olympe en leur rebellion,
Souleverent l'Oſſa ſur le mont Pelion ;
Quand du dieu des Combats vous auriez le courage,
Ne vous attendez point à gagner mon ſuffrage.
Taille, force, valeur, tout eſt inſuffiſant,

Minerve exige plus du général prudent.
Il faut que ſon eſprit, guidé par la Sageſſe,
Soit vif ſans s'égarer, & prudent ſans foibleſſe :
Qu'il agiſſe à propos : que, maître des ſoldats,
Il les faſſe mouvoir dans l'horreur des combats ;
Au déſordre, à l'inſtant, qu'il porte un prompt remede,
Et ranime le corps qui s'épuiſe, ou qui cede :
Qu'en guerrier prévoyant, il prépare de loin
Tous les ſecours divers dont l'armée a beſoin :
Qu'en reſſources fécond, toujours infatigable,
Par ſa faute jamais le Deſtin ne l'accable.

Formez-vous donc l'eſprit, ſurtout le jugement ;
Attendez tout de vous, rien de l'événement.

Soyez lent au conseil; c'est là qu'on délibere:
Mais, lorsqu'il faut agir, paroissez téméraire;
Et n'engagez jamais, sans de fortes raisons,
Ces combats où la Mort fait d'affreuses moissons.

Les forces de l'Etat sont en votre puissance:
Des soldats généreux vous guidez la vaillance.
Prompts pour exécuter l'ordre du général,
Ils volent au danger dès le premier signal.
Dès que vous commandez, leur cohorte aguerrie
Fond sur vos ennemis, comme un tigre en furie
Tombe sur le lion, lui déchire le flanc,
Le terrasse, l'abbat, s'abreuve de son sang.

Le lendemain, grand Dieu! sur ces champs de batailles
Regardez ces mourans, ces tristes funérailles;
Et, parmi ces ruisseaux du sang des ennemis,
Voyez couler le sang de vos meilleurs amis.
Voyez, dans le tombeau, ces guerriers magnanimes,
De votre ambition malheureuses victimes;
Leurs parens éplorés, leurs épouses en deuil,
Qui, dans votre triomphe, abhorrent votre orgueil.
Ah! plutôt que souiller vos mains de tant de crimes,
Plutôt que vous parer d'honneurs illégitimes,
Périssent à jamais les cruels monumens
Moins dûs à vos exploits qu'à vos égaremens!
Qui voudroit, à ce prix, gagner la Renommée?

En pere bienfaisant, conduisez votre armée.
Dans vos moindres soldats croyez voir vos enfans:
Ils aiment leurs pasteurs, & non pas leurs tyrans.

Leurs jours ſont à l'Etat, leur bonheur eſt le nôtre.
Avare de leur ſang, ſacrifiez le vôtre;
Tant que Mars le permet, il faut les ménager.
Quand le bien de l'Etat les appelle au danger;
Lorſqu'entre vos drapeaux & ceux de l'adverſaire,
Il faut ſçavoir fixer le deſtin de la guerre;
Alors, ſans balancer, ſans chercher de détours,
Diſpoſez, attaquez, & prodiguez leurs jours:
C'eſt là qu'ils feront voir leur ardeur valeureuſe,
Et qu'ils ſçauront périr d'une mort généreuſe.

Un ſage général, dont Bellone eſt l'appui,
Combat quand il le faut, & jamais malgré lui.
Rempli de prévoyance, & ſûr de ſa cohorte,
Il pare tous les coups que l'ennemi lui porte.
S'il penſe en général, il s'expoſe en ſoldat:
Loin de le recevoir, il donne le combat.
Le ſort des aſſaillans eſt toujours favorable.
L'effort du fier bélier, par ſon choc redoutable,
S'ouvre un libre paſſage, & renverſe les tours
D'où l'aſſiégé, tremblant, croit défendre ſes jours:
Le mur, longtems battu, cede au poids qui l'enfonce.

Attaquez donc toujours: Bellone vous annonce
Des deſtins fortunés, des exploits éclatans,
Tandis que vos guerriers ſeront les aſſaillans.

Si, malgré tous vos ſoins, la Fortune légere
Paſſe de vos drapeaux à ceux de l'adverſaire,
Oppoſez aux revers un front toujours ſerein;
Par votre habileté, corrigez le Deſtin.

Des guerriers abattus ranimez le courage :
Montrez-vous ferme & grand, tant que dure l'orage,
Comme une sombre nuit, par son obscurité,
Des feux du firmament releve la clarté;
De même vos malheurs, autant que la victoire,
Par votre fermeté vous couvriront de gloire.
Ne désespérez point : sûr des secours de l'Art,
La Sagesse toujours triomphe du Hasard.

Si *Villars* fut forcé de se battre en retraite,
Denain de Malplaquet effaça la défaite.
Souvent un seul moment répare un long malheur;
De vaincu qu'il étoit, Villars devint vainqueur.

On gagne les combats de diverses manieres :
Ceux connus sous le nom d'affaires régulieres,
Vous offrent des deux parts des efforts généraux.

Des postes retranchés, des hauteurs, des ruisseaux,
D'affaires de détails sont les sanglans théâtres :
Le terrein bien choisi les rend opiniâtres.

Voyez-vous dans ces champs, en bon ordre, avancer
Ces deux corps au combat tout prêts à s'élancer ?
Leur front, qui s'élargit, s'étend & se déploie.
L'un, dans l'instant formé, va fondre sur sa proie.
Ces escadrons serrés, d'un cours impétueux,
Volent à l'ennemi, qui s'enfuit devant eux.
Dans d'épais tourbillons de foudre & de poussiere,
On voit briller de loin la lame meurtriere.
Ils pressent les fuyards par leurs coups dissipés;
Du sang des ennemis leurs glaives sont trempés.

Ici, l'infanterie, ayant perdu ſes aîles,
Redoute des vainqueurs les attaques cruelles.
Cent tonnerres d'airain élancent le trépas :
Les corps victorieux s'avancent à grands pas.
Sur leur front menaçant brille la baïonnette.
L'ennemi conſterné médite ſa retraite.
Des bataillons altiers l'attaquent par le flanc ;
Il craint, il cede, il fuit, la terre boit ſon ſang.
Des tubes meurtriers par la poudre enflammée,
Ils lancent le trépas ſur la troupe allarmée,
Qui s'enfuit dans les champs en pelotons épars,
Sans ordre, ſans conſeil, ſans chef, ſans étendards.

Loin de calmer la peur qu'aux vaincus il inſpire,
Loin de faire un pont d'or au chef qui ſe retire,
Le parti triomphant ſaiſit l'occaſion ;
Il pourſuit chaudement le gain de l'action :
Il veut en ce jour même achever ſon ouvrage.

Ainſi le grand *Eugène*, à ce fameux village *
Où *Tallard* & *Marſin* s'étoient très-mal poſtés,
D'un effort général donna de tous côtés.
Il enfonça leur centre, il coupa leur armée :
Bleinheim vit des François l'audace déſarmée.
Quel nombre de captifs ſur ce ſanglant terrein !
L'ennemi des Céſars fuit juſqu'au bord du Rhin.

Ainſi, près d'Almanza, quand les lys triompherent,
Que les lions Bretons à leurs efforts céderent ;
Au trône de Caſtille, au trône d'Arragon,
Barwick, par ſes exploits, plaça l'heureux Bourbon.

* Hoëſtek.

Voici d'autres combats. Là, ſur cette colline,
Dont le ſommet au long ſur la plaine domine,
Voyez-vous étendus ces bataillons altiers ?
La pouſſiere de loin s'éleve dans les airs.
L'ennemi marche, il vient, il ſe forme, il ſe range :
Il place ſur un front ſa puiſſante phalange.
Son terrein ſe refuſe aux efforts des courſiers ;
Derriere ſa bataille il met ſes cuiraſſiers.
Le chef s'avance ſeul ; il doit tout reconnoître.
Il peut vaincre en un jour, par un coup d'œil de maître,
S'il fait des lieux, des tems, un choix prémédité,
S'il prend ſon ennemi par ſon foible côté.
De ſa droite s'avance un corps d'infanterie ;
Elle franchit les monts malgré l'artillerie.
Dans ſon poſte, attaqué, renverſé, confondu,
L'ennemi ſe débande & s'enfuit éperdu.
Le déſordre eſt par-tout, le vainqueur en profite :
Les cuiraſſiers oiſifs volent à la pourſuite.

Ainſi le grand *Condé* fut vainqueur à Fribourg :
Ainſi devant le Roi, dans un auſſi grand jour,
On vit près de Laufeldt le valeureux *Maurice*,
En offrant à Pluton le ſanglant ſacrifice
Des Bretons, des Germains, des Bataves fuyards,
Sur le haut de leurs monts planter ſes étendards.

Tel eſt de nos combats l'ingénieux ſyſtême.
Tous les camps retranchés ſont attaqués de même.
Souvent leurs boulevards, ſans prudence tracés,
Ont de foibles appuis, ou de mauvais foſſés.

La moitié des soldats tient des lieux inutiles:
Cloués à leur terrein, ils restent immobiles,
Tandis que l'ennemi fait manœuvrer ses corps,
Et peut, en liberté, diriger ses efforts.

Rien n'arrête un héros, quand Bellone le guide.
Si, dans un camp choisi, son ennemi timide,
Des maux qu'il a soufferts encore épouvanté,
Craint l'effort dangereux du bras qui l'a dompté,
Et se fait du terrein un invincible asyle;
Ce héros le contraint, par sa manœuvre habile,
'A donner des combats qu'il avoit évités.
Il marche à ce dessein vers les grandes cités.
Il donne à l'ennemi plus d'une jalousie:
Il se prépare, il feint, il tourne, il se replie;
Il paroît menacer trois villes à la fois:
Elles sont dans l'attente, & craignent toutes trois.
Tandis qu'en tous les cœurs la terreur est semée,
De son triste adversaire il affame l'armée.
Des lieux qui l'ont nourri il coupe les secours,
Et le force au combat pour prolonger ses jours.
Il faut vaincre ou périr; il n'est plus de retraite.

Le fan ne quitte point la biche qui l'allaite:
Un chef risquera tout, plutôt qu'abandonner
Ses dépôts abondans qu'il voit environner.

Lorsque, pour se soustraire à votre diligence,
Votre ennemi d'un Fleuve implore l'assistance,
Et croit vous arrêter par ses rapides flots,
Imitez d'*Annibal* le plan & les travaux.

Du Rhône les Romains occupoient le rivage :
Il feint, marche plus bas, & se fraye un passage.
Il sçait joindre la ruse avec l'activité,
Et trompe le consul, qui le croit arrêté.

Soutien de mes rivaux, digne appui de la Reine,
Charles, d'un ennemi, sourd aux cris de la Haine,
Reçois l'hommage pur, l'hommage mérité ;
Je le dois à ton nom, comme à la Vérité.

Ces flots majestueux, cette riviere immense
Qui sépare à jamais l'Empire de la France ;
Les ennemis nombreux qui défendoient ses bords,
S'opposerent en vain à tes nobles efforts.
Qu'attendez-vous, guerriers, d'un sage capitaine ?
Rhin, ennemi, dangers, rien n'arrête *Lorraine*.
Charles en quatre corps sépare ses soldats
A l'endroit où *Coigny* ne s'y préparoit pas.
Son pont, construit soudain, seconde son audace :
Il surprend les François, il pénetre en Alsace.

Oublirois-je, LOUIS, le grand jour de Tholus ;
Ces Bataves postés, attaqués & vaincus ;
Tes guerriers dans le Rhin, sous tes yeux, à la nage,
Gagner, en combattant, l'autre bord du rivage ?

C'est à de tels exploits que Mars daigne applaudir ;
Un noble enthousiasme y peut seul réussir.

Si votre cœur aspire à la sublime Gloire,
Sçachez vaincre, & surtout user de la victoire.

Le plus grand des Romains, par ſes ſuccès divers,
Le jour qu'à ſon pouvoir il ſoumit l'Univers,
Sauva ſes ennemis dans les champs de Pharſale.

Voyez à Fontenoy LOUIS, dont l'ame égale,
Douce dans ſes ſuccès, ſoulage les vaincus :
C'eſt un dieu bienfaiſant dont ils ſont ſecourus.
Ils baiſent en pleurant la main qui les déſarme :
Sa valeur les ſoumit, ſa clémence les charme.
Dans le ſein des fureurs la bonté trouve lieu.
Si vaincre eſt d'un héros, pardonner eſt d'un dieu !

Suivez, jeunes guerriers, ces illuſtres modeles :
Alors la Renommée, en étendant ſes aîles,
Mêlant à ſes récits vos noms & vos combats,
Portera votre gloire aux plus lointains climats.

A ce bruit, la Vertu, du haut de l'Empirée,
Retrouvant des héros dignes du tems d'Aſtrée,
Retrouvant des guerriers remplis d'humanité,
Viendra pour vous guider à l'Immortalité.

Dans ce temple ſacré, bâti pour l'Innocence,
Les vertus des mortels trouvent leur récompenſe.
Là, ſont tous les eſprits dont les ſçavans travaux
Enrichirent l'Etat, trouvant des arts nouveaux.
Là, ſont tous les bons rois, les magiſtrats auguſtes,
Très-peu de conquérans, mais tous les guerriers juſtes.

Si vous prenez un jour un vol ſi généreux,
Si vous vous élevez juſqu'au faîte des cieux,

Souvenez-vous au moins qu'une Muſe guerriere,
Vous ouvrant des héros la fameuſe carriere,
Excitant vos travaux du geſte & de la voix,
Par l'appas des vertus a hâté vos exploits.

FIN.





